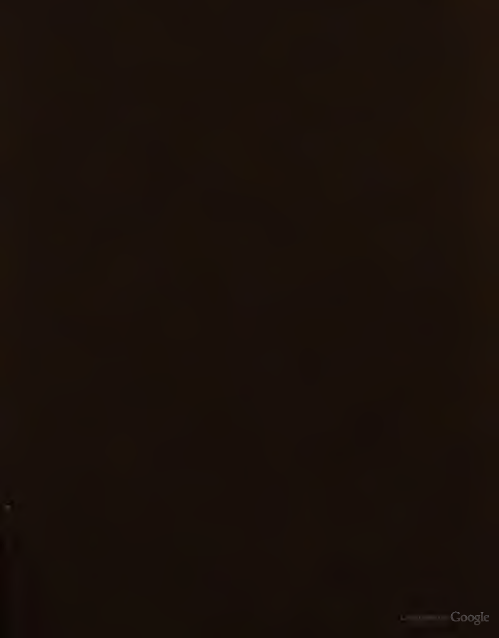


LORD BYRON

JUGÉ

PAR

LES TÉMOINS DE SA VIE

« Le contraire des bruits qui cou-
» rent des affaires et des personnes
» est souvent la vérité. »

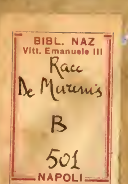
LA BRUYÈRE.

TOME SECOND



PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXVIII



LORD BYRON

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LORD BYRON

JUGÉ

PAR

LES TÉMOINS DE SA VIE

« Le contraire des bruits qui courent des affaires et des personnes est souvent la vérité. »

LA BRUYÈRE. P. 222.

TOME DEUXIÈME





PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXVIII



LORD BYRON.

I

QUALITÉS ET VERTUS DE L'AME.

ANTIMATÉRIALISME.

Parmi les qualités naturelles de lord Byron, on doit placer son antipathie non-seulement pour tout ce qui est basse sensualité, non-seulement pour tout ce qui approche des vices grossiers, mais même pour les faiblesses assez ordinaires de la jeunesse et de la nature humaine. Quoi qu'on ait pu dire à ce sujet, et malgré ce que lord Byron a pu dire lui-même à l'appui des calomnies qui ont cours dans le monde, nous allons démontrer la vérité de notre assertion. Examinons-le dans ses actions, dans ses paroles (sérieuses) et dans les témoignages de ceux qui l'ont connu à toutes les époques de sa vie, et il nous sera

facile de prouver que cette qualité naturelle s'éleva chez lui souvent à la hauteur d'une rare vertu.

Lord Byron, doué d'un tempérament passionné, d'un cœur sensible, d'une imagination puissante, après le désappointement de l'amour éthéré qu'il eut dans sa quinzième année, participa certainement à la vie de la jeunesse de l'université. Mais comme il était doué d'une grande délicatesse d'âme, et qu'il ne perdait jamais de vue l'idéal de la beauté morale, ce genre de vie lui devint bien vite odieux. Et tandis que ses autres compagnons la trouvaient toute naturelle, et très-agréable, lui la blâmait et se blâmait, parce qu'il avait honte de lui-même vis-à-vis de sa conscience.

On sait que lord Byron ne s'est jamais épargné un blâme. — Il s'est plutôt inventé des torts qu'il n'a cherché à se les faire pardonner. On peut donc le croire sur parole, quand il lui arrive de se rendre quelque justice.

Écoutons-le donc :

« Je pris, dit-il, mes degrés dans le vice avec une grande promptitude, *mais ils n'étaient pas de mon goût*. Car mes passions juvéniles, quoique très-violentes, étaient concentrées, et n'aimaient pas à se diviser et à se répandre par-ci, par-là. J'aurais pu renoncer ou perdre tout au monde avec ou pour ceux que j'aimais, mais quoique mon tempérament fût naturellement de feu, *je ne pouvais participer*

au libertinage ordinaire du lieu et du temps sans dégoût. »

Cela fait dire à Moore que, par toutes ces causes, même à cette époque, ses irrégularités étaient d'une nature bien moins sensuelle, bien moins grossière et mélangée que celles de ses camarades.

C'est pourtant d'après cette vie d'université, et presque d'adolescence, que, deux années plus tard, à son retour d'Orient, quand il publia *Childe-Harold* — héros imaginaire imprudemment encadré dans des réalités qui lui étaient personnelles — le bon public se mit à soupçonner que lord Byron eût voulu se peindre dans ce personnage.

Le bon sens de Moore réclame vivement contre cette injustice, en disant que, quelque dissipée qu'eût pu être la vie qu'il avait menée pendant les deux ou trois années qui précédèrent son départ pour ses premiers voyages, — vie de collége et d'université, — les inductions que le monde prétendait tirer de *Childe-Harold*, quant aux irrégularités et aux orgies dont Newstead aurait été le théâtre, n'ont d'autre fondement que l'imagination du poëte, et la crédulité ou la malignité du public. — « Dans ce poëme, ajoute Moore, il décrit l'habitation de son héros comme une demeure monastique condamnée à des usages vils. Où la superstition jadis avait fait son nid, dit-il, maintenant les jeunes filles de Paphos viennent rire et chanter. »

Ces descriptions exagérées, sinon tout à fait imaginaires, furent prises au sérieux et à la lettre par la plupart de ses lecteurs.

« M. Dallas, continue Moore, s'abandonnant au même fond d'exagération, dit en parlant des préparatifs de départ du jeune lord. « Déjà rassasié de plaisirs, et dégoûté « de ces compagnons qui n'avaient pas d'autre ressource, « il résolut de maîtriser ses sens et il congédia son harem. » — Mais la vérité cependant est que lord Byron n'avait pas même alors assez de fortune pour se permettre ce luxe oriental ; que sa manière de vivre à Newstead était simple et modeste, et que ses compagnons, sans être indifférents à une bonne hospitalité et à ses plaisirs, avaient tous néanmoins des habitudes et des goûts trop intellectuels pour se livrer à de vulgaires débauches. Et quant aux allusions à son *Harem,* il paraît certain qu'une ou deux femmes ont été soupçonnées *subintroductæ,* — pour parler dans le style des anciens moines de l'Abbaye, — et celles-là même faisaient partie de la domesticité de l'établissement. Voilà tout ce que le scandale lui-même aurait pu trouver comme fondement à ses soupçons et à ses accusations. »

Ces assertions de Moore ont été corroborées par une foule d'autres témoignages. — Je me contenterai de citer celui dont parle Washington Irving dans la relation de sa visite à Newstead Abbey, en 1830. — Poussé par sa curiosité philosophique, Washington Irving sut se mettre en rapport à Newstead avec une certaine Nanny Smith, qui avait passé toute sa vie dans le château en qualité de femme de charge.

Cette vieille femme, après avoir bavardé un peu sur tout ce qui regardait lord Byron, et les revenants de l'Abbaye, qu'elle n'avait pas vus, mais qu'elle avait bien entendus, assurait-elle, interrogée particulièrement par M. Irving sur la manière de vivre du jeune lord, certifia qu'il était sobre, et *démentit* les bruits qu'on avait fait courir sur la vie licencieuse qu'il menait à Newstead avec ses amis, et sur les maîtresses qu'on disait qu'il y avait amenées de Londres.

« Une fois, il est vrai, dit la vieille dame, il avait avec lui un joli *garçon* en qualité de *page*. Les servantes du château disaient bien que c'était une jeune femme. Quant à moi, je n'ai jamais pu vérifier le fait; mais ces femmes du château étaient toutes jalouses, et surtout l'une d'elles qui s'appelait Lucy. — Car lord Byron, ayant de la bonté pour elle, et une diseuse de bonne aventure lui ayant prédit une grande position, la pauvre petite ne rêvait pas moins que de devenir une grande dame, et même peut-être la maîtresse de l'Abbaye. Ah! bien oui, elle en fut pour ses rêves[1]. »

« Lord Byron, ajoutait la vieille dame, passait la plus grande partie de son temps assis sur son sofa à lire. — Il avait parfois chez lui de jeunes sei-

1. L'histoire du page est cependant une vérité. Lord Byron avait alors dix-neuf ans. Ponr ne pas donner à sa mère le chagrin de lui faire voir qu'il avait fait une connaissance qu'elle aurait désapprouvée, il avait amené de Brighton à son château Miss ***, habillée en page, afin qu'elle passât pour son frère Gordon.

gneurs de sa connaissance. — Alors ils s'amusaient, il est vrai, à jouer des tours de toutes sortes, à faire des folies de jeunesse, mais voilà tout; et il n'y avait rien là que de jeunes gentlemans ne puissent pas se permettre, rien qui eût pu nuire à personne[1]. »

« La seule récréation de lord Byron à Newstead, dit M. Irving, était son bateau, ses chiens, la boxe et l'exercice des armes.

« Son occupation constante était d'écrire; et, pour cela, il avait l'habitude de veiller jusqu'à deux et trois heures du matin. Sa vie à Newstead était donc une vie de réclusion, toute consacrée à la poésie. »

Ce fut après avoir vécu une année de cette vie de château, après celle de collége et d'université, qu'il quitta l'Angleterre pour aller mûrir son esprit sous d'autres cieux, et oublier les injustices des hommes, et les sévérités du sort qui avaient assombri un peu son humeur.

Au lieu de chercher les émotions, son cœur et ses sens voulaient au contraire les éviter. Les admirations du jeune voyageur pour les charmantes Espagnoles, et pour les belles Grecques, ne dépassèrent pas les bornes de la plus pure poésie. Mais le stoïcisme de vingt ans, avec un cœur, une sensi-

1. Voyez Newstead-Abbey, par Washington Irving.

bilité, une imagination comme la sienne, ne pouvait pas être très-solide, ni toujours à l'abri du danger. — Il en trouva effectivement un redoutable sur sa route, à Malte, dans la rencontre qu'il y fit de Mme Spencer Smith, fille et femme d'ambassadeur, jeune femme séduisante par la beauté, par l'esprit, par le caractère, par la singularité de ses circonstances et l'étrangeté de ses aventures. L'évita-t-il, autant que les stances à la belle Florence, dans le premier chant de *Childe-Harold*, le prétendent? Il est permis d'en douter, à cause de la bague échangée entre eux, et de plusieurs pièces de vers charmantes, qui témoignent d'un autre sentiment.

En tout cas, il sut faire preuve de sa force d'âme, et de la domination de sa raison sur ses sens; car, ne pouvant ni lui assurer le bonheur, ni se le donner à lui-même, il trouva le remède dans la fuite.

Et néanmoins, écrivant *Childe-Harold* à peu près vers cette époque, un mauvais génie lui soufflait des expressions qui, étant prises au sérieux et à la lettre, pouvaient un jour donner des armes à ses ennemis pour l'accuser.

Car, en même temps qu'il agissait ainsi envers Florence, il en introduisait l'épisode dans son *Childe-Harold* sous un aspect calomnieux envers lui-même.

« Elle ne savait pas que ce cœur, disait-il, qui lui semblait de marbre, abrité à l'ombre du silence ou

retranché dans son orgueil, était habile dans l'art de la séduction, qu'il savait étendre au loin les piéges de la volupté, et n'avait renoncé à de faciles conquêtes que lorsqu'il n'avait rien trouvé qui méritât ses attaques. (*Childe-Harold.*) »

« Nous avons dans ces vers, déclare Moore, un autre exemple de sa singulière fantaisie de vouloir se faire passer pour ce qu'il n'était pas. Quelles qu'aient été les irrégularités de sa vie de collége, des phrases semblables sur l'art de corrompre et de tendre des piéges, n'étaient pas le moins du monde applicables à lord Byron[1]. »

Galt exprime la-dessus la même certitude. « Nonobstant, dit-il, l'exposition qu'il fait sans nécessité de sa dissipation, à son entrée dans la vie du monde (dans les deux premiers chants de *Childe-Harold*) il est prouvé, au-dessus de *toute controverse*, qu'à aucune époque de sa vie lord Byron *n'a mené une vie déréglée.* Qu'il se soit permis dans une ou deux occasions quelques excès, cela peut être vrai; *mais il n'y a jamais eu de libertinage dans ses habitudes*[2]. »

Et, après avoir dit que la déclaration par laquelle Byron lui-même avoue son antipathie pour le vice parle plus haut que tout le reste, et que ce qu'il en

1. *Moore*, vol. I, page 346.
2. Voyez Galt, *Vie de lord Byron*.

dit est vague et métaphysique, il ajoute : « Mais cela vient encore corroborer mes impressions sur lui, — c'est-à-dire qu'il y avait chez lui une sorte de vanité à constater son expérience dans la dissipation, *mais que jamais cette dissipation ne devînt chez lui une habitude.* »

Mais ses vrais sentiments, à cette même époque, sont bien caractérisés par ses lettres, et surtout par celle qu'il adressait d'Athènes à sa mère, lorsqu'elle le consulta sur la conduite à tenir envers un de ses jeunes fermiers, qui avait eu des torts envers une jeune fille. « Mon opinion est, répond-il, que M. B.... doit épouser Miss K.... *Notre premier devoir est de ne pas faire le mal* (Mais hélas! cela n'est pas possible). Notre second devoir *est d'y porter remède, si c'est en notre pouvoir.* La jeune fille est son égale. Si elle lui était inférieure, une somme d'argent et une pension pour l'enfant serait quelque chose, quoique ce fût une bien misérable compensation; mais d'après ce qui est, il doit l'épouser. — Je ne veux pas avoir des *séducteurs joyeux* dans mes propriétés, et je n'accorderai point à mes fermiers un privilége *que je ne me donnerais pas à moi-même, celui de débaucher les filles des autres....* Je m'attends donc à ce que ce Lothario suive mon exemple, et qu'il commence par rendre à la société cette jeune fille, ou, par la barbe de mon père, il saura de mes nouvelles. »

A cette lettre Moore ajoute avec raison : « Il ne

faut pas que le lecteur glisse légèrement sur cette lettre; car il y a là une *vigueur* de *sentiment moral*, exprimé d'une manière *si simple* et *si sincère*, qu'elle témoigne combien ce cœur était plein de santé dans le fond, quand même la passion eût pu le secouer. »

Lord Byron rentra dans sa patrie, après avoir passé deux ans à voyager en Espagne, en Portugal et en Orient, dans l'étude et la contemplation dont son génie avait besoin pour se mûrir.

Son peu de goût pour tous les objets réels d'amour ou de passion, et, en général, pour les plaisirs sensuels, fut alors remarqué par tous ceux qui l'approchaient.

« Un anachorète, dit Moore, qui connut lord Byron vers cette époque, n'aurait pu désirer pour lui-même une plus grande *indifférence pour toutes les attractions des sens*, que lord Byron n'en montrait à cet âge de vingt-trois ans. »

Et comme en arrivant à Londres, il y fut accueilli par une complication de grands malheurs de cœur, il put, sans grand effort, continuer à rester sur ses gardes contre toutes les séductions.

C'est bien ce qu'il fit; et Dallas assure que, même quand *Childe-Harold* parut, il professait encore un véritable éloignement pour la société des femmes. Soit que cette disposition d'esprit eût pour cause les regrets de la mort d'une personne aimée,

ou des légèretés de quelques femmes, il est certain qu'il ne les recherchait pas alors, et même qu'il les évitait.

« J'ai une grâce à vous demander, écrivait-t-il en ces jours tristes à un de ses jeunes amis; ne me parlez jamais dans vos lettres d'une femme, ne faites jamais allusion au sexe. Je ne veux même pas lire un mot du genre féminin. »

Et au même ami, il disait en vers :

« Si tu veux occuper une place dans un cœur qui ne fut jamais froid, par tout ce que les hommes vénèrent, par tout ce qui est cher à ton âme, par tes joies ici-bas, par tes espérances là-haut, parle-moi, parle-moi de toute autre chose que d'amour! »

Mais s'il ne recherchait pas les femmes, elles vinrent le chercher. Quand éclata sa célébrité, et qu'elle illumina son front aussi charmant que sublime, les femmes en eurent des éblouissements. Elles n'attendirent pas d'être recherchées, mais elles prirent l'initiative. Sa table fut encombrée de leurs admirations.

Dallas raconte qu'un jour il trouva lord Byron si absorbé par l'intérêt qu'il prenait à répondre à une lettre, qu'il semblait avoir presque perdu la conscience de ce qui se passait autour de lui.

« Je fus le revoir le lendemain, dit-il, et lord Byron me nomma la personne à laquelle il avait écrit....

. . . .

« Pendant que nous étions ensemble, le page de la dame en question lui apporta une nouvelle lettre. C'était en apparence un jeune garçon de treize ou quatorze ans, d'une figure fraîche et délicate, et telle qu'on aurait pu le prendre *pour la dame elle-même*. Il était vêtu d'une veste et d'un pantalon à la hussarde de couleur écarlate, avec des broderies et des boutons en argent; des cheveux blonds bouclés couvraient une partie de son front et de ses joues, et il tenait à la main une petite toque ornée de plumes : ce qui achevait de donner l'air théâtral à ce Pandarus enfantin. Je ne pus m'empêcher de soupçonner qu'il y avait là un déguisement. »

Les soupçons étant fondés, et ils firent dresser les cheveux sur la tête de Dallas, qui, joignant à son puritanisme l'espérance d'être le mentor du jeune lord, croyait le voir déjà sur la route de la perdition. Mais était-il donc croyable qu'avec son imagination, sa sensibilité, son cœur, lord Byron resterait insensible, et ne serait pas touché et flatté des avances faites par des personnes qui au plus haut rang joignaient la beauté et l'esprit?

La société parla, commenta, exagéra. Qui par jalousie, qui par rancune, qui par de plus nobles, qui par de plus méprisables sentiments, tous profitèrent de la brèche ouverte, pour censurer.

Les avances féminines cependant continuaient autour de lord Byron; mais les fumées de l'encens ne lui cachèrent jamais la vue de son idéal. Et la comparaison n'étant pas favorable aux réalités, le

désanchantement arrivait de son côté sans qu'il arrivât de l'autre. De là des déchirements. Cependant, jamais de méchancetés, jamais d'indélicatesses, jamais de ces procédés que le monde absout facilement, mais que sa conscience d'homme d'honneur aurait condamnés. Calantha, au désespoir de ne pas être plus aimée, veut se venger. Elle invente un roman; mais quand la vérité lui échappe, que dit-elle?

« Si dans ses manières il eût (Glenarvon) laissé apercevoir quelques-unes de ces libertés, de ces familiarités si blessantes, et cependant si fréquentes chez les hommes, elle aurait peut-être été alarmée, effrayée. Mais qu'aurait-elle fui? Non, certes, une grossière adulation, ni de ces protestations légères et faciles auxquelles toutes les femmes, tôt ou tard, sont accoutumées; mais au contraire un respect à la fois délicat et flatteur, une attention dévouée jusqu'à ses plus minimes désirs, et cependant sans paraître humble, une grâce, une douceur aussi rares qu'elles étaient fascinantes, etc. »

A cette ombre du tableau opposons maintenant la lumière : elle est éclatante.

En passant en revue sa vie passée, lord Byron disait un jour à M. Medwin : « Vous ne me comparerez pas à Scipion; mais je puis vous assurer *que je n'ai jamais séduit aucune femme.* »

Non, il n'avait certes pas la prétention d'être un Scipion; il avait même le travers, comme on sait, de se laisser croire avec plaisir le contraire. Et néanmoins lord Byron a fait très-souvent, dans sa courte

vie, des choses que Scipion lui-même aurait pu lui envier. Et qui sait encore si, en les faisant, Scipion aurait eu le même mérite, car, pour l'avoir, il lui aurait fallu vaincre aussi la sensibilité, l'imagination, le cœur de lord Byron.

Le seul fait déjà de pouvoir dire : « je n'ai jamais séduit une femme, » est une très-grande chose ; et il serait permis de douter que beaucoup de ses détracteurs eussent pu en dire autant. Mais citons quelques faits.

A Londres, la mère d'une belle jeune fille, pressée par le besoin d'argent, s'adresse à lord Byron pour obtenir une forte somme, en lui faisant une offre dénaturée. La dépravation de la mère lui fit horreur. Bien du monde, à sa place, se serait borné à exprimer ce sentiment par des paroles ou par le silence. Mais cela ne pouvait pas suffire à sa grande âme ; et il prit, sur ses plaisirs, ou sur ses besoins, la somme qui pouvait sauver l'honneur de la malheureuse jeune fille. Une autre fois, peu de temps avant son mariage, une jeune personne, remplie de charmes et de talents, ayant besoin de protection par suite de malheurs de famille, et attirée vers lord Byron par une sorte de pressentiment de sa générosité, devint passionnément *amoureuse* de lui. Elle ne vivait plus qu'avec l'image du jeune lord devant ses yeux. L'histoire de sa passion est tout un roman. Absorbée en lui, elle trouvait mille raisons pour le chercher. Elle ne demandait qu'un mot, qu'une espérance pour de-

venir ce qu'il aurait voulu. Mais lord Byron, sachant qu'il ne pouvait pas la rendre heureuse et respectable, ne laissa jamais sortir ce mot de ses lèvres, et toutes ses paroles furent des conseils de sagesse et de vertu[1].

A Venise même, lorsque son cœur n'avait aucune préférence, on le voit sauver une jeune fille de noble naissance du danger que lui faisaient courir ses fascinations involontaires[2]. En Romagne, à Pise, en Grèce, il donna également les mêmes preuves de sa continence, et de la délicatesse de son honneur.

Examinons-le maintenant dans ses paroles.

En 1813, à propos du *Moine* de Lewis qu'il venait de lire, lord Byron écrivit dans son mémorandum : « Ces descriptions, dit-il, devraient être écrites par Tibère à Caprée. Elles sont forcées ; elles sont l'essence d'une volupté vicieuse. Quant à moi, je ne puis concevoir comment elles peuvent avoir été composées par un homme de vingt ans, car Lewis n'avait que cet âge quand il écrivit le *Moine*. Ces pages ne sont pas naturelles ; elles sont la crème aiguë des cantharides ! »

« Je n'avais jamais lu cette édition ; et je viens de la parcourir seulement par curiosité, par le souvenir du bruit qu'a fait ce livre et par le nom qui en est resté à Lewis. Mais, vraiment, ces choses-là ne peuvent pas même être dangereuses. »

1. Voyez chapitre *Générosité*.
2. Voyez *Vie en Italie*.

Vers la même époque, M. Allen, un ami de lord Holland, un homme très-érudit, un parfait Magliabecchi, dévorateur de livres et observateur des hommes, prêta à lord Byron une quantité de lettres du poëte Burns, inédites et faites pour rester telles à jamais, étant pleines de jurements, et de chants obscènes. Après les avoir lues, lord Byron écrivit dans son mémorandum de la même époque : « Quelle intelligence antithétique! Tendresse et dureté, délicatesse et vulgarité, sentiment et sensualité; s'élever dans l'éther, et puis se traîner dans la boue; fange et divinité, tout cela est pêle-mêle, dans ce composé de poussière inspirée. Cela peut sembler étrange, mais il me semble, à moi, qu'un véritable voluptueux ne devrait jamais abandonner sa pensée à la grossièreté de la réalité. C'est en exaltant ce qu'il y a de terrestre, de matériel, de physique dans nos plaisirs, c'est en voilant ces idées, en les oubliant tout à fait, ou du moins en ne les nommant jamais hardiment à nous-mêmes, que nous pouvons seulement nous empêcher de les prendre en dégoût. »

Voilà comment lord Byron entendait la volupté.

On pourrait multiplier sans fin de pareilles citations empruntées à toutes les époques de sa vie ; elles prouveraient toutes la même chose.

Quant à ses poésies de la même époque, les lyriques surtout où il exprime ses propres sentiments, quoi de plus chaste et de plus éthéré! Adolescent, il commence par livrer aux flammes toute une édi-

tion de ses premières poésies, à cause d'une seule pièce, que le révérend docteur Beecher trouvait conçue dans des sentiments trop chaleureux pour un jeune homme. Dans sa fameuse satire de vingt ans, il blâmait la poésie de Moore pour ses tendances efféminées et épicuriennes, et il flétrissait toute la poésie, toutes les sensualités de la Religieuse Ausonienne. Dans *Childe-Harold*, dans ses nouvelles d'Orient, dans ses poëmes lyriques surtout, où il ouvre au lecteur les sentiments de son âme, tout est chaste et éthéré. Les appréciations du public sur ces poëmes peuvent se résumer dans les paroles que le révérend M. Dallas, le type vivant du puritanisme le plus exagéré, formulait à une date où, par une foule de causes, lord Byron ne jouissait même plus de ses bonnes grâces.

« Depuis 1816, dit-il, époque où lord Byron quitta l'Angleterre, je n'eus plus de relations personnelles avec lui; je continuai à lire avec le plus grand plaisir les nouveaux poëmes qu'il composa, jusqu'au moment où il fit paraître *Don Juan*. Je le lus avec un grand chagrin, que l'admiration ne put compenser. Jusqu'alors sa muse, véritablement anglaise, avait méprisé la touche licencieuse des poëtes de bas étage. Mais en écrivant *Don Juan*, avec des esprits de cette espèce il venait d'amalgamer son *chaste et noble génie.* »

Et puis il ajoute que, néanmoins, dans quelque erreur qu'il ait pu tomber, quelque péché qu'on ait pu lui reprocher (à cause de son commencement de *Don Juan*), il ne continua pas longtemps à allier

son or avec un métal impur, et qu'il cessa de souiller sa lyre à mesure qu'il avança dans *Don Juan*.

Que Dallas ait raison ou non de parler ainsi de *Don Juan*, ce n'est pas ici que nous voulons l'examiner. En citant ses paroles, j'ai voulu seulement constater, que jusqu'à Don Juan, la muse de lord Byron était, même pour un Dallas, *la Muse chaste d'Albion*. Cet aveu, de la part d'un homme tel que lui, vaut la peine d'être remarqué, et dispense de toute autre citation.

Il ne faut pas cependant passer sous silence l'opinion très-remarquable de M. Galt à ce sujet :

« Certainement, dit-il, il y a, sur le sujet de l'Amour, de très-belles compositions dans les œuvres de lord Byron. Mais il n'y a pas une *seule ligne* parmi les mille lignes qu'il a écrites qui montre un sentiment *sexuel*. Chez lui, tout respire la volupté la *plus pure*. Tout est vague sous le rapport de l'amour et *sans passion matérielle*, excepté dans les rhythmes délicieux de ses vers. »

Et ailleurs il dit encore :

« Il est très-singulier qu'avec toutes ses apostrophes tendres et passionnées à l'amour, lord Byron *ne l'ait pas une seule fois associé avec des images sensuelles*. Pas même, dans *Don Juan*, où il a si élégamment décrit de voluptueuses beautés.

I

« Elle marche, dit-il, dans une de ses mélodies hébraïques, dans sa beauté semblable à la nuit des climats

sans nuages et des cieux étoilés; tout ce qu'ont de plus beau la lumière et l'ombre est réuni dans ses traits et dans ses yeux, brillants de ces molles et tendres clartés que refuse le ciel à la splendeur du jour. »

II

« Une ombre de plus, un rayon de moins diminuerait de moitié cette grâce ineffable qui ondoie dans les tresses de sa brune chevelure et éclaire doucement ce visage, où des pensées d'une sérénité suave disent combien est pure cette demeure, combien elle leur est chère. »

III

« Et sur cette joue, et sur ce front si doux, si calme, si éloquent, ce sourire séduisant, ces teintes animées, annoncent des jours passés dans la vertu, une âme en paix avec tous, un cœur dont l'amour est innocent! »

« Voilà, poursuit Galt, dans ces vers charmants, un parfait exemple de son *admiration éthérée*, et de son enthousiasme *immatériel*.

« Le sentiment de cette belle poésie, dit-il, est sans aucun doute, dans le ton le plus élevé du sens intellectuel de la beauté; » et il lui semble prouvé que l'amour, chez lord Byron, est plutôt une conception métaphysique qu'une passion sensuelle. Il remarque que même lorsque lord Byron rappelle les passions précoces de son enfance pour ses petites cousines, passions si fortes qu'il en perdait le sommeil, l'appétit, et le repos; quand il les décrit sans pouvoir les

expliquer; on sent qu'elles étaient des passions encore plus éthérées chez lui, que chez les enfants en général.

« Qu'on remarque bien, dit Galt, qu'il n'y a pas dans ses souvenirs une circonstance qui montre, malgré la force de leur sympathie naturelle, la plus petite influence d'une attraction particulière. Il se rappelle bien la couleur de ses cheveux, la nuance de ses yeux, même la robe qu'elle portait, mais il se souvient de la petite Marie comme d'une Péri, d'un pur esprit, et il ne semble pas que ses tourments et l'insomnie pendant laquelle la pensée de sa petite cousine dominait, fussent produits par la jalousie, ou par le doute, ou par des craintes, ou par toute autre conséquence de la passion. »

Et lorsque Galt parle des *Lamentations du Tasse*, il exprime la même opinion : c'est-à-dire que dans ses écrits, lord Byron a traité l'amour comme une conception métaphysique, et que les beaux vers qu'il met dans la bouche du Tasse, iraient encore mieux dans la sienne :

« It is no marvel, from my very birth
« My soul was drunk with love which did perade
« And mingle with whate'er I saw on earth;
« Of objects all inanimate I made
« Idols, and out of wild and lovely flowers
« And rocks whereby they grew, a Paradise,
« Where I did lay me down with in the shade
« Of waving trees, and dream'd uncounted hours. »

« Il n'y a rien là qui doive étonner, depuis ma nais-

sance, mon âme s'est enivrée d'amour, et l'amour s'est mêlé à tout ce que j'ai vu ici-bas; je me suis fait des idoles même des objets inanimés; au milieu des fleurs sauvages et solitaires, parmi les rochers au pied desquels elles croissent, je me créais un paradis où je m'étendais à l'ombre des arbres ondoyants et rêvais sans compter les heures. »

(*Traduction Laroche.*)

« La vérité est, ajoute Galt sous forme de conclusion, qu'aucun poëte n'a jamais mieux décrit que lord Byron, l'amour, dans cette particulière nuance *tout éthérée*[1]. »

Et quand même on ne voudrait pas convenir que l'amour, dans les écrits de lord Byron comme dans la réalité, fût purement métaphysique, il faudra du moins avouer qu'il était chaste. On le reconnaîtrait bien mieux, si ses lettres dictées par le cœur, si ses lettres *amoureuses* étaient connues. Mais, ne pouvant ouvrir au public ces trésors intimes de son cœur, nous l'entretiendrons de ceux qu'il nous a livrés dans ses écrits, et nous ferons observer : 1° le

1. « His love was passion's essence, as a tree
« On fire by lightning; with ethereal flame
« Kindled he was, and blasted; for to be
« Thus and enamour'd, were in him the same.
« But his was not the love of living dame,
« Nor of the dead who rise upon our dreams,
« But of ideal beauty, which became
« In him existence, and o'er flowing teems
« Along his burning page, distamper'd though it seems. »

(*Childe-Harold*, IIIe chant, st. 78.)

caractère qu'il donne à toutes ses héroïnes; 2° la peinture qu'il fait de l'amour dans les passages où il en parle sérieusement, et en son propre nom.

LES FEMMES DE LORD BYRON.

Quel poëte énergique a-t-il jamais peint les femmes avec plus de chasteté, de douceur et de suavité que lord Byron?

« Une des excellences caractéristiques de lord Byron, dit un de ses meilleurs critiques, celle qu'on trouve dans tout ce qu'il a produit de romantique, de classique ou de fantastique, c'est le sentiment intense de l'amabilité de la femme, et la faculté, non-seulement de peindre des formes individuelles, mais d'infuser, dans l'atmosphère même qui les environne, l'essence de la beauté et de l'amour. Une douce lumière rosée qui semble pénétrer jusqu'au fond des âmes est répandue sur elles. »

Lord Byron a eu plus que tout autre génie le pouvoir magique d'évoquer devant les yeux de son imagination l'image idéale de ses sujets. Il ne s'occupait donc nullement de la parure de ses idées. Cette qualité, si recherchée par les autres écrivains, et si nécessaire pour déguiser les défauts, arrivait à lui tout naturellement. Quand il décrit ses femmes, c'est avec des traits sobres et rapides qu'il grave, sous des couleurs ineffaçables, leur image dans l'esprit du lecteur. Observons-en quelques-unes, par exemple :

Leila, dans le *Giaour.*
Zuleika, dans la *Fiancée d'Abydos.*
Medora, dans le *Corsaire.*
Theresa, dans *Mazeppa.*
Haïdée, dans *Don Juan.*
Adah, dans *Caïn.*

La douce Medora est tout entière dans la mélancolique romance qu'elle chante sur sa guitare, au fond de la tour solitaire, où elle attend son Conrad, et dans les tendres et chastes paroles avec lesquelles elle l'accueille.

Zuleika, l'aimable, candide et pure fiancée de Selim, est gravée dans ces beaux vers, dont la traduction ne rendra jamais qu'un faible écho.

« Belle comme la première femme, lorsque, souriant à cet aimable et dangereux serpent, qui, depuis, est devenu l'emblème de son cœur, elle fut une fois séduite, et devint plus séduisante; éblouissante comme ces visions, hélas! trop passagères, accordées au sommeil de la douleur, peuplé de fantômes, et dans lesquelles un cœur croit revoir dans un songe céleste l'âme qu'il aimait jadis, ou croit retrouver dans le ciel ceux qu'il avait perdus sur la terre; douce comme la mémoire d'une amante au tombeau; pure comme la prière qu'un enfant adresse là-haut : telle était la fille de ce rude et vieux chef, qui l'accueillit en versant des larmes mais des larmes que le chagrin ne faisait pas couler. Quel est le mortel qui n'a pas éprouvé combien les mots sont insuffisants pour peindre une étincelle du céleste rayon de la beauté? Qui n'a pas senti sa vue se troubler, affaissée sous le poids de son ra-

vissement, son visage s'altérer, le cœur lui faillir, et tout son être confesser l'empire de cette aimable et majestueuse puissance? Telle était Zuleika. Tels formaient autour d'elle une brillante auréole, d'indicibles charmes ignorés d'elle seule, la lumière de l'amour, la pureté de la grâce, l'intelligence, la mélodie de ses traits où se peignait son âme — ce cœur dont la douceur harmonisait tout son être et ce regard qui à lui seul était toute une âme! Ses bras gracieux étaient croisés avec modestie sur son sein naissant; elle les étendit, et les jeta au cou de son père qui souriait en lui rendant ses caresses enfantines[1]. »

THERESA.

« Thèresa! Il me semble encore, en ce moment, voir sa forme glisser devant mes yeux, entre moi et ce bois de châtaigniers, tant son souvenir est vivant et ardent dans mon cœur. Et cependant, je ne trouve pas de mots pour vous décrire celle que j'aimais. Son œil était l'œil asiatique, car le voisinage de la Turquie a mélangé son sang à notre sang polonais. Cet œil était profond comme le ciel, qui est au-dessus de nos têtes; mais une tendre lumière s'échappait de son regard, semblable aux rayons de la lune nouvelle au milieu de la nuit; large, profond et nageant dans un courant qui semblait se fondre à la

1. L'héroïsme de la jeune Zuleika, disait la critique de M. G. Ellis, est tout pureté et amabilité. Jamais un caractère plus parfait n'a été tracé avec plus de délicatesse et avec plus de vérité; sa piété, son intelligence, son sentiment exquis du devoir et son amour inaltérable de la vérité semblent plutôt innés dans son âme, qu'inculqués par l'éducation. Elle est toujours naturelle, toujours séduisante, toujours affectueuse, et il faut avouer que ses affections pour Selim sont bien placées.

chaleur de ces rayons, moitié langueur, moitié feu, tout amour. Ces regards rappelaient ceux des saints martyrs qui expirent sur le bûcher en levant vers le ciel des yeux ravis, comme si c'était pour eux une joie de mourir; son front ressemblait à un lac par un beau jour d'été, lorsque le soleil dore de ses feux l'onde transparente, que ses vagues ne laissent échapper aucun murmure, et que le ciel se mire dans son cristal; ses joues et ses lèvres.... Mais à quoi bon poursuivre? Je l'aimais alors, je l'aime encore. Ceux qui me ressemblent, quand ils aiment, ont *l'amour constant*, *heureux ou malheureux*. »

LEILA.

« Leila était un être de vie et de lumière. Dès que je la vis, elle devint une partie de ma vision; et partout où se tournaient mes yeux, elle se levait devant moi, comme l'étoile du matin de ma mémoire. J'essayerais en vain de dire le charme de son œil profond, grand, et rempli d'une douce langueur. Regardez ceux de la gazelle, vous en aurez une idée. On voyait son âme rayonner dans chaque étincelle qui jaillissait de dessous ses paupières comme le joyaux de Giamschid. Oui! son âme! Et si notre prophète me disait que tant de beauté n'était que de l'argile vivante, » par Allah! je lui répondrais : « Non, fussé-je debout sur l'arc chancelant d'Al-Sirat, ayant au-dessous de moi les flammes de l'enfer, avec le paradis devant mes yeux, et appelé par toutes ses houris. — Qui aurait pu lire dans les regards de la jeune Leila et conserver encore cette partie de notre croyance, qui prétend que la femme n'est que poussière, et un jouet sans âme destiné aux plaisirs d'un maître? Le Mufti, qui l'aurait contemplée, aurait reconnu, dans son œil, la flamme de l'*immortalité*. Sur ses belles joues vermeilles, on aurait dit

que le jeune grenadier en fleur secouait la fraîcheur d'un incarnat toujours renouvelé. Lorsqu'au milieu de ses femmes, qu'elle dominait toutes, elle dénouait les longues tresses de sa chevelure couleur de la jacinthe, elles balayaient le marbre, où brillaient ses pieds plus blancs que la neige des montagnes, avant qu'elle ait quitté le nuage où elle a pris naissance, et que le contact de la terre ait souillé sa pureté. Comme le cygne se promène majestueusement sur l'eau, ainsi foulait la terre la fille de la Circassie, cygne charmant du Frenguiestan. Et comme le cygne qui dresse sa tête, hérisse son plumage, et frappe l'onde avec des ailes orgueilleuses, lorsque les pas d'un étranger se font entendre sur le bord de l'eau, son empire, ainsi s'élevait le cou, encore plus blanc, de Leila; ainsi armée de sa beauté, elle réprimait tous regards présomptueux, et les forçait à se détourner des charmes qu'ils voulaient admirer. Ainsi, sa démarche était pleine de dignité et de grâce; et son cœur tendre, également tendre pour l'ami de son cœur. — Et l'ami de son cœur, qui était-il? Hélas! ce nom, fier Hassan, n'était pas le tien! »

ADAH.

Adah est la femme de Caïn. C'est surtout dans le développement du drame que lord Byron fait sentir le charme de cette belle nature d'Adah, nature à la fois primitive, tendre, généreuse et biblique.

CAÏN.

Lucifer. « Approche des choses les plus belles de la terre, et juge de leur beauté en les regardant de près. »

Caïn. « Je l'ai fait. L'objet le plus charmant que je connaisse, est plus charmant encore, vu de près. »

Lucifer. « Quel est donc cet objet? »

Caïn. « Adah! Toutes les étoiles du ciel; l'azur foncé de la nuit, éclairé par un globe qui ressemble à un Esprit, ou au séjour d'un Esprit; les teintes du crépuscule; le lever radieux du soleil; son coucher impossible à décrire, car en le voyant descendre à l'horizon, mes yeux se remplissent de larmes, et je sens mon cœur flotter doucement avec lui à l'occident dans son paradis de nuages; la forêt ombreuse; le vert bocage; la voix de l'oiseau du soir, qui mêle ses chants d'amour à ceux de chérubins, quand sur les murs d'Éden le jour clôt sa carrière; tout cela est moins beau, à mes yeux et à mon cœur, que le visage d'Adah! mes regards se détournent du spectacle de la terre et du ciel pour la contempler. »

Même ces charmantes enfants de la nature, les Haïdée et les Dudu dans le *Don Juan*, les Neuha dans *l'Ile* qui ne doivent presque représenter que la partie visible et matérielle de la femme idéale qu'il pourrait aimer s'il la trouvait, même ces charmantes créatures n'ont pas seulement la beauté païenne de la forme, mais elles ont aussi la beauté chrétienne, celle de l'âme : la bonté, la douceur et la tendresse. Et il y a cela à remarquer, qu'à mesure que le temps a passé sur lord Byron, les types de ses femmes se sont élevés dans l'échelle morale, tout en conservant leurs charmes adorables, et dans la mesure possible de l'état de civilisation où il les plaçait. Par exemple, son Haïdée du second chant de *Don Juan*, écrit à Venise en 1818, ne vaut pas, moralement, la Haïdée du quatrième chant, écrit à Ravenne en 1820. Sous la plume de

Ravenne, l'adorable enfant s'est évidemment spiritualisée. On peut attribuer cela à l'état de l'âme du poëte, qui était à Ravenne tout autre qu'à Venise. Le portrait de cette aimable enfant, en 1818, est certes bien charmant; mais, tout en y admirant son front blanc et grec, sa belle chevelure, ses grands yeux orientaux, sa noble démarche, on y trouve quelque chose de vague, d'indécis. Et même, dans ces beaux vers, où il dit que le visage de Haïdée appartient à un type qui ne saurait être conçu par la pensée humaine, et encore moins exécuté par un ciseau mortel, c'est plutôt la beauté de la forme qu'il vous montre; tandis que la Haïdée de Ravenne est spiritualisée dans toute son adorable beauté.

Après nous l'avoir montrée dans son délicieux costume oriental, lord Byron s'exprime en ces termes :

« Les vagues de ses longs cheveux dorés ondoyaient presque sur ses talons, comme un torrent des Alpes que le soleil teint de sa lueur matinale; s'ils n'étaient pas comprimés, ils cacheraient entièrement sa personne; et maintenant on dirait qu'ils s'indignent contre le filet de soie qui les retient, et qu'ils cherchent à briser leurs entraves à chaque zéphyr qui vient lui offrir ses jeunes ailes pour éventail.

« Elle créait, autour d'elle, une atmosphère de vie; l'air même, éclairé par ses regards, semblait plus léger : tant ils étaient suaves et beaux, pleins de tout ce que nous pouvons nous figurer de plus

céleste, purs comme Psyché *avant qu'elle* devînt femme, trop *purs* même pour les liens terrestres les plus purs; en son irrésistible présence, on sentait qu'on pouvait *s'agenouiller sans idolâtrie.* »

Et en décrivant la blancheur de sa peau :

« Jamais l'Aurore, dit-il, n'éclaira des cimes d'un blanc plus céleste. En la voyant, l'œil pouvait douter s'il était bien éveillé, tant elle avait *l'air d'une vision.* »

Dans le sixième chant de *Don Juan*, son héros se trouve au milieu d'un harem, et toutes ses sympathies se déclarent pour Dudu, une belle Circassienne, qui réunit à tous les charmes toutes les qualités morales qu'une esclave du harem peut avoir. Voici le portrait que lord Byron en fait.

42.

« Dudu semblait une sorte de Venus endormie, quoique « très-propre à tuer le sommeil » de ceux qui contemplaient le céleste incarnat de sa joue, son front attique ou son nez digne du ciseau de Phidias. »

43.

« Elle n'était pas *violemment* vive, mais elle s'insinuait dans votre âme, comme l'aube d'une journée de mai. . . . .

52.

« Dudu était une douce créature qui, sans éblouir, était extraordinairement séduisante. Elle avait les traits les

plus réguliers du monde, de ces traits que les peintres ne peuvent saisir du premier coup, comme ces visages qui pèchent contre les proportions — comme ces brusques ébauches de la nature, que l'artiste attrape sur-le-champ, pleines d'expression, bonne ou mauvaise, qui frappent à la première vue, et dont la reproduction, qu'elle plaise ou déplaise, n'en est pas moins ressemblante. »

53.

« C'était un suave et doux paysage, où tout était harmonie, calme et repos, où tout était luxuriant et frais : elle avait cette gaieté tranquille qui, si elle n'est pas le bonheur, en approche de plus près que toutes ces grandes passions que certaines gens qualifient de « sublimes. » Je voudrais les voir en essayer; j'ai vu les orages dans l'Océan et dans la femme, et j'ai plaint les amants plus que le matelots. »

54.

« Mais elle était pensive plutôt que mélancolique et sérieuse plutôt que pensive, et par-dessus tout elle avait une tranquille sérénité; il ne semblait pas que jusque-là rien eût altéré la pureté de son âme. Chose étrange! belle et à dix-sept ans, elle paraissait ignorer si elle était blonde ou brune, petite ou grande; elle n'avait jamais arrêté sa pensée sur elle-même. »

55.

« C'est pourquoi elle était douce et bonne comme l'âge d'or (quand l'or était inconnu) . . . .
. . . .

Quant à Neuha, la fille de l'Océan (dans *l'Ile*), sa dernière création, elle est bien aussi la fille de la nature, et admirable, non moins que sa sœur Haïdée; mais elle est encore mieux douée moralement.

« Enfant d'un monde enfant, dans sa pureté naïve, belle, aimante, précoce, brune comme la nuit, mais une nuit étoilée, ou comme une grotte éblouissante de cristaux. Ses yeux étaient un langage et un charme.

« Ses formes étaient semblables à celles d'Aphrodite, portée dans sa conque sur l'écume des flots, entourée de son cortége d'amours, voluptueuse comme le premier approche du sommeil, et néanmoins pleine de vie; car, par moments, à travers ses joues tropicales, la rougeur se frayait la voie et parlait éloquemment. Son sang, d'un chaud soleil colorait son sein, et donnait à sa peau, d'un brun clair, une teinte transparente comme le corail, qui rougit davantage à travers les vagues sombres et attire le plongeur vers la grotte pourprée. Telle était cette fille des mers du Sud. Énergique comme ses vagues, elle portait l'esquif de la félicité des autres, *et n'éprouvait de douleur que dans la diminution de leurs joies*. Son âme ardente et chaleureuse, mais fidèle, ne connaissait point de *bonheur plus doux que celui* qu'elle donnait; ses espérances ne s'appuyaient en rien sur l'expérience, cette froide pierre de touche dont l'épreuve décolore tous les objets; elle ne redoutait aucun mal, parce qu'elle n'en connaissait aucun. »

Quand, après le combat, elle arrive dans son esquif pour sauver Torquil :

« Et quelle est cette femme, s'écrie le poëte, qui s'é-

lance sur le rivage comme une néréide sortant de sa conque? Cette femme à la peau brillante, aux yeux humides, étincelants d'amour, d'espoir et de constance? C'est l'aimante, la fidèle, l'adorée; son cœur, où le sentiment déborde, s'épanche dans celui de Torquil; elle sourit et pleure, et l'embrasse plus étroitement encore, comme pour s'assurer que c'est bien lui qu'elle presse dans ses bras. Son amant vit. Point d'ennuis, point de terreurs capables d'étouffer dans son cœur ce moment de délicieuse ivresse; la joie brille dans ses larmes; la joie donne à son cœur ce battement si fort qu'on pourrait presque l'entendre, et le paradis respire dans les soupirs de cette enfant de la nature, oppressée sous le poids de son ravissement. »

« Toutes ces suaves créations réalisent l'idée qu'on s'est faite de tout temps de l'aimable par excellence, la douceur avec la passion, » dit avec raison M. Nisard; lui qui, dans son esquisse très-spirituelle sur l'illustre poëte, a si souvent tort dans ses jugements sur lord Byron. Car lui aussi a accepté le lord Byron tout fait, le lord Byron de la calomnie, des préjugés; ou bien il l'a réduit en système, n'examinant que quelques *passages et une seule époque* de la vie de l'homme et du *Poëte*, et non l'ensemble et l'esprit général de ses écrits : méthode du reste qui se trahit également dans cette appréciation des femmes de lord Byron.

En effet, M. Nisard ne parle évidemment que des Medora, des Zuleika, des Leila, et en général de tous les types des poëmes orientaux, et de sa première époque; êtres ravissants, sans doute, vérita-

bles émanations de l'amour le plus pur, et le plus passionné, mais cependant aussi moralement inférieurs aux Angiolina, aux Myrrha, aux Joséphine, aux Aurore, que ses poëmes de la première époque le sont intellectuellement à ceux de la seconde, à partir du troisième chant de *Childe-Harold*, et que la femme civilisée et chrétienne est supérieure à la femme du harem. Mais M. Nisard, qui est, lui aussi, très-systématique dans son jugement, ayant voulu prouver que les amours de lord Byron sont des amours qui n'acceptent aucune loi dans leur ingouvernable force, des amours qui prennent possession de l'âme tout entière et absorbent tout autre sentiment et intérêt (ce qui pourrait se dire, à la rigueur, à l'égard de ses poëmes orientaux), et ne pouvant pas, sans contradiction, soutenir la même chose à l'égard des amours et des dévouements des héroïques Myrrha, et des vertueuses Angiolina, et d'autres types dramatiques, tous différents les uns des autres, il a préféré de ne pas en parler, et il est tombé dans la même erreur que les critiques vains et ignorants. Cependant ces délicieuses créatures sont toutes sœurs par une faculté : la faculté *d'aimer passionnément* et *chastement*. Car c'est une qualité qui constitue l'essence même de la femme; et lord Byron, par ses propres qualités, a dû toujours la trouver dans les femmes. Mais il y a bien autre chose encore que la beauté et la passion, dans ces nobles et héroïques créations de sa seconde manière!

« Où trouvera-t-on, dit sir Ed. Bulwer Lytton, un caractère plus pur et plus élevé que celui d'Angiolina dans le *Doge de Venise?* Parmi toutes les femmes de Shakespeare, il n'y en a certes pas une dont le caractère soit plus vrai, et non-seulement vrai et naturel, ce qui serait un petit mérite, mais vrai comme type de l'ordre le plus élevé, et le plus rare dans la nature humaine. Arrêtons-nous ici pour un moment; nous ne sommes pas sur un terrain ordinaire; le caractère d'Angiolina n'a pas encore été compris. »

Bulwer cite alors la scène entre Marianna et Angiolina, et, après en avoir fait remarquer la beauté morale, il s'écrie :

« Quel profond sentiment de la dignité de la vertu! Angiolina ne peut pas même concevoir qu'elle puisse être soupçonnée, ou que l'insulte qu'on lui a faite ait besoin d'autre justification que l'indignation de l'opinion publique. »

Et Bulwer cite ensuite les vers où Marianna demande à Angiolina si, lorsqu'elle accorda sa main à un homme d'un âge si disproportionné, et d'un caractère si opposé au sien, elle aimait cet époux, cet ami de sa famille; et si, avant ce mariage, son cœur n'avait pas battu pour quelque noble jeune homme plus propre à être l'époux d'une beauté comme la sienne; ou si depuis elle n'a pas rencontré quelqu'un qui eût pu aspirer à sa belle main? Et, après l'admirable réponse d'Angiolina, Bulwer dit :

« Est-ce que cette conception n'est pas du moins

« égale à celle de Desdemona? Est-ce que son « cœur n'est pas également pur, serein, tendre et « en même temps passionné, mais de l'amour, « non du réel, *actual*, qui, comme Platon, donne « à la vertu une forme visible, et ne lui permet « alors aucun rival. Et cependant cette sublime et « noble femme n'a aucune froide roideur dans sa « nature; elle pardonne Steno, mais non pas avec « la hauteur froide de sa chasteté.

« Si, dit-elle au page indigné, oh! si ce faux et « léger calomniateur dût verser son jeune sang à « cause de cette absurde calomnie, jamais, de ce « moment-là, mon cœur n'éprouverait une heure « de bonheur, et ne dormirait un sommeil tran-« quille. »

« Ici, dit Bulwer, le lecteur doit remarquer avec « quel artifice délicat la tendresse du sexe et la « charité relèvent et échauffent la froideur de neige « de sa supériorité éthérée. Quelle réunion de toutes « les plus belles qualités de la femme! la hauteur, « qui dédaigne une calomnie; la douceur, qui la « pardonne! Rien ne peut être plus simplement « grand que l'ensemble de ce caractère, et l'histoire « qui l'exalte. Un vieillard de quatre-vingts ans est « l'époux d'une jeune femme, dont le cœur se main-« tient dans le calme de la pureté; aucun épisode « d'amour ne vient troubler sa marche sereine, « aucune jalousie impure ou déshonorante ne vient « jeter son ombre sur son nom brillant. Elle mar-« che à travers une vie pleine de difficultés, comme

« une nature tout angélique, et cependant bien hu-
« maine par la forme dont elle se revêt. »

Ne voulant que faire remarquer la beauté du type de femme qu'il a créé ou adopté, sans parler des autres beautés de l'œuvre, nous continuerons à citer Bulwer pour le second de ces admirables caractères de femme de ses drames, *Myrrha*. Après avoir loué le magnifique drame de *Sardanapale*, il ajoute :

« Mais la principale beauté de ce drame est
« la conception du caractère de Myrrha. Cette jeune
« esclave grecque, tendre et brave, en même temps
« amoureuse de son souverain et maître, et cepen-
« dant soupirant pour sa liberté ; adorant également
« sa terre natale et le doux barbare : quelle nouvelle
« et quelle dramatique combinaison de sentiments!
« C'est dans ce conflit d'émotions que la main de
« maître se montre dans le plus heureux triomphe.

. . . .

. . . .

« L'héroïsme de cette belle Ionienne ne va ja-
« mais au delà de la nature, mais ne s'arrête qu'aux
« plus sublimes limites. La fière mélancolie qui se
« mêle à son caractère, quand elle pense à la terre
« de ses pères; son amour ardent et généreux, *sans*
« *égoïsme*, son désir passionné d'élever l'âme de
« Sardanapale, de manière à justifier le dévouement
« qu'elle a pour lui, la grave et cependant douce
« sévérité qui domine ses plus douces qualités, se
« montrant fidèle et sans peur, et capable de sou-

« tenir, avec une main ferme, la torche qui con-
« sumera sur le bûcher sacré (selon sa religion
« également l'Assyrien et le Grec : toutes ces com-
« binaisons sont le résultat des sentiments les plus
« purs, et de l'art le plus noble. Les dernières pa-
« roles de Myrrha sur le bûcher soutiennent bien la
« grande conception de son caractère. Avec l'aspira-
« tion naturelle à une Grecque, ses pensées, dans ce
« moment, se tournent vers son lointain climat; mais
« cependant, elles reviennent en même temps à son
« seigneur, qui est à son côté; et unissant presque
« dans un même soupir les deux affections con-
« traires de son âme, « Adieu, ô Terre, dit-elle, et à
« toi, le plus charmant lieu de cette terre, Ionia,
« adieu! Sois toujours libre et belle, et que toute
« désolation te soit épargnée! Pour toi est ma der-
« nière prière! ma dernière pensée, excepté *une*
« *seule!*

SARD : Et celle-là?

MYR : Elle est pour vous.

« Le charme principal, dit Moore, et l'ange vivifiant de cette tragédie est Myrrha, créature belle, héroïque, dévouée, éthérée, amoureuse du généreux et infatué monarque, honteuse d'aimer un barbare, et usant toute son influence sur lui pour ennoblir, ainsi que pour orner son existence, et pour l'armer contre la terreur de sa fin. Sa volupté est celle du cœur, son héroïsme celui des affections. »

Un autre caractère admirable et d'une beauté toute chrétienne, est celui de Joséphine dans *Werner*.

« Joséphine, disait la *Revue*, quand *Werner* parut, Joséphine est un modèle de vertu véritable et sans tache. Femme parfaite et vraie, non-seulement elle conserve le caractère de son sexe, par son intégrité générale, mais aussi elle a l'affection tendre, douce et constante de l'épouse. Elle chérit et console son époux affligé, à travers toutes les adversités de sa destinée, et les conséquences de ses fautes.

« Italienne par naissance, le contraste entre les beautés et les circonstances de son pays natal avec les frontières de la Silésie, où existe une petite tyrannie féodale, fait ressentir encore davantage les beaux sentiments qui la caractérisent. »

Nous terminerons cette longue liste d'adorables créations, qu'on a de la peine à quitter, car on se sent si heureux au milieu d'elles, en montrant aussi quelques traits de celle qu'il était en train de peindre, lorsque la mort, hélas! lui fit tomber le pinceau des mains : nous voulons parler d'Aurora Raby dans Don Juan.

« Jeune étoile qui brillait sur la vie, image « trop charmante pour un tel miroir, créature ado- « rable, à peine formée ou modelée, rose n'ayant pas « encore déployé ses feuilles les plus suaves.... »

« Enfant par l'âge, et plus encore par son exté- « rieur, il y avait je ne sais quoi de sublime dans ses « yeux qui brillaient, tristement, comme ceux d'un « séraphin. Tout en elle était jeunesse, et elle sem- « blait hors des atteintes du temps, radieuse et « grave, comme si elle eût plaint l'homme déchu, triste, « mais d'un crime qui n'était pas le sien, on eût dit

« qu'elle était assise à la porte d'Éden, et qu'elle pleu-
« rait sur ceux qui en étaient exilés sans retour.... »

Et puis :

« Elle était catholique sincère, austère autant que
« le lui permettait son cœur bienveillant.... »

Et encore :

« Elle regardait un monde qu'elle connaissait à
« peine, et ne semblait pas désirer le connaître. Si-
« lencieuse, solitaire, ainsi que croît une fleur, elle
« croissait doucement, et conservait son cœur calme
« dans sa zone. Il y avait une sorte de religieux res-
« pect dans l'hommage qu'on lui rendait; son âme
« semblait assise sur un trône, à part du reste du
« monde, et forte de sa propre force : chose étrange
« dans un être si jeune! »

« C'était une âme élevée; et cependant elle ne
« ressemblait pas à cette Haïdée, qu'il avait perdu;
« néanmoins toutes les deux rayonnaient dans la
« sphère, qui leur était propre. . . . . . .
. . . .
. . . .

« Il y avait entre elles la différence qu'il y a, entre
« une fleur et un diamant. » (*Don Juan*, chant XVI.)

Maintenant que nous avons vu quel était l'idéal de la femme pour lord Byron, voyons quels sentiments elles lui inspiraient, et de quelle manière l'amour

s'est toujours présenté à son cœur, ou à son imagination. Avec la même mesure de justice et de vérité dont on a toujours usé envers lui, on s'est plu à dire, que tantôt son amour était un sentiment exalté jusqu'à la frénésie, et tantôt une sensation plutôt qu'un sentiment. Et on a prétendu trouver la preuve de cette affirmation dans ses poésies, dans les actions, dans les caractères, dans les paroles de ses personnages. Je pense donc que la meilleure manière de s'assurer du degré de vérité qui se trouve dans ces affirmations, c'est de le laisser parler lui-même, sur ce sentiment, à toutes les époques de sa vie.

Je passerai sous silence les poésies de son adolescence, où son amour est exprimé avec tant d'énergie et de pureté; et je commencerai par dire comment il écrivait sur l'amour, à vingt-trois ans.

« Oui, dit-il, l'amour est vraiment une lumière « qui vient du ciel, une étincelle de ce feu immortel « que nous partageons avec les anges, et qui nous fut « donné par Dieu, afin de détacher nos désirs de la « terre. La piété nous élève vers le ciel, mais c'est le « ciel lui-même qui descend en nous avec l'amour; « sentiment émané de la Divinité même, pour épurer « nos cœurs de toute pensée grossière; rayon de « celui qui a tout créé; auréole, qui resplendit au-« tour de l'âme! Peut-être mon amour était-il impar-« fait, peut-être était-il ce que les mortels appellent « à tort de ce nom : regarde-le comme un crime, si « tu veux; mais dis, du moins, oh! dis que le tien « n'était pas coupable! Elle était la lumière infaillible

« de ma vie ; maintenant qu'elle est éteinte, quel rayon « pourrait en dissiper les ténèbres? » (Giaour.)

En 1817, à Venise, quand son cœur, à l'âge de vingt-neuf ans, était vide d'un véritable amour, et prétendait ne vouloir pas aimer, quoiqu'il fût malade de ce vide, lord Byron abandonnant sa plume à son cœur disait :

« Oh! que ne puis-je habiter un désert, sans autre « société qu'une femme chérie, génie de ma solitude! « et alors oublier tout le genre humain, et n'aimer « qu'elle, sans haïr personne! Oh! vous, éléments, « dont la noble inspiration m'élève au-dessus de « moi-même, ne pouvez-vous pas m'accorder cette « compagne? Me trompé-je quand je crois qu'il existe « quelque part de tels esprits, bien qu'il nous soit « donné rarement de les rencontrer [1]? »

A la même époque, il dévoile encore son âme, en devinant celle de Tasse.

« Depuis ma naissance, mon âme s'est enivrée d'amour ; l'amour s'est mêlé à tout ce que j'ai vu ici-bas ; je me faisais des idoles, même des êtres inanimés ; au milieu des fleurs sauvages et solitaires, parmi les rochers, au pied desquels elles croissent, je me créais un paradis, où je m'étendais à l'ombre des arbres ondoyants, et je rêvais sans compter les heures. . . . .

. . . .

« Et à mesure que mes années augmentaient, je ne sais quel trouble confus, quelle douce peine vint remplir mon âme haletante; et tout mon cœur s'exhala en un be-

1. *Childe-Harold*, ch. IVe, stance 177.

soin unique, mais indéfini, mobile jusqu'au jour où je trouvai l'objet que je cherchais; et cet objet, c'était toi! Et alors mon être s'absorba tout entier dans le tien. Le monde disparut, et tu anéantis pour moi la terre. » (*Laments of Tasso.*)

Peu de temps après, ayant décrit le charme de la forêt de pins de Ravenne, à l'heure du crépuscule, il se met à peindre le bonheur de deux cœurs aimants, de Juan et d'Haïdée, et il dit :

« Le jeune Juan et sa bien-aimée avaient été laissés à la douce société de leurs cœurs.

« L'impitoyable temps, lui-même, ne pouvait sans peine frapper de sa faux des cœurs aussi tendres. . .

. . . .

« Il était impossible qu'ils fussent destinés à vieillir.

. . . .

« Ils devaient mourir dans leur fortuné printemps avant que se fût envolé un seul charme, une seule espérance. »

9.

« Leurs visages n'étaient pas faits pour porter des rides, leur sang pour se figer, leurs cœurs généreux pour défaillir, leurs cheveux n'étaient pas destinés à blanchir; mais pareils aux climats qui ne connaissent ni la neige ni la grêle, leur vie ne devait être qu'un été continu : la foudre pouvait les atteindre et les réduire en cendre, mais traîner le cours long et sinueux d'un déclin monotone, — non, non; *il y avait en eux trop peu d'argile.*

10.

« Ils étaient seuls encore une fois; pour eux, être ainsi,

c'était un autre Éden; ils ne s'ennuyaient que lorsqu'ils n'étaient point ensemble; l'arbre séparé par la hache de ses racines séculaires, la rivière dont on a intercepté la source, l'enfant tout à coup séparé pour toujours des genoux et du sein maternels, dépériraient moins promptement que ces deux amants séparés l'un de l'autre. Hélas! il n'y a pas d'instinct comme celui du cœur. . . .

. . . .

12.

« Ils meurent jeunes, ceux qui sont aimés des dieux! » a dit un auteur, et par là ils échappent à bien des morts; la mort des amis, et ce qui tue plus encore, la mort de l'amitié, de l'amour, de la jeunesse, de tout ce qui est, le souffle seul excepté. . . . .

. . . .

Une mort précoce et pleurée est peut-être un bienfait. »

13.

« Haïdée et Juan ne pensaient point aux morts; le ciel, la terre et l'air semblaient faits pour eux; ils ne trouvaient au temps d'autre tort que celui de fuir trop vite; ils ne voyaient en eux rien de condamnable; chacun d'eux était le miroir de l'autre. . . . .

. . . .

. . . .

16.

« Plusieurs lunes changeantes s'étaient succédé et avaient retrouvé les mêmes, ces amants dont elles avaient éclairé les joies, telles qu'elles en voyaient rarement dans leur cours; et les leurs n'étaient pas de celles qui s'amortissent par la satiété, car leurs esprits élastiques n'étaient

point asservis au seul lien des sens; et cet écueil de l'amour, la possession, était pour eux un charme qui ajoutait chaque jour à leur tendresse. »

17.

« Oh! que cela est beau, et rare autant que beau! Mais ils s'aimaient de cet amour, où l'âme se délecte à s'absorber, quand elle a pris en dégoût le vieux monde, quand nous sommes las de ses bruits, et de ses spectacles insipides, de ses intrigues, de ses aventures monotones, de ses petites passions, de ses mariages, de ses enlèvements, dans lesquels la torche de l'hymen ne fait que flétrir une courtisane de plus, dont la prostitution n'est ignorée que de son mari. »

18.

« Dures paroles ! dure vérité! vérité que beaucoup connaissent. Assez ! Ce couple fidèle et enchanteur, qui ne trouvait jamais les heures trop lentes, à quoi devait-il d'être ainsi exempt de tout souci? A ces sentiments jeunes et innés que tous ont éprouvés, qui s'éteignent chez les autres hommes, mais qui, chez eux, étaient inhérents à leur nature; ces sentiments, que nous autres mortels nous appelons romanesques, et auxquels nous portons envie, tout en les taxant d'extravagance. »

19.

« Dans les autres hommes, c'est un état factice, mais chez eux c'était leur nature ou leur destinée. . . .
. . . .

20.

« Ils contemplaient le coucher du soleil: heure douce

a tous les yeux, mais surtout aux leurs; car elle les avait faits ce qu'ils étaient; des cieux était descendu sur eux l'Amour, dont la puissance les avait vaincus, alors que le bonheur fut leur unique douaire, et que le crépuscule les vit enchaînés des liens de la passion. L'un de l'autre charmés, ils trouvaient un charme à tout ce qui leur rappelait un passé aussi doux, à leur âme que la pensée présente . . . .

. . . .

26.

« Juan et Haïdée se regardaient les yeux humides d'une muette tendresse où venaient se confondre tous les sentiments d'ami, d'enfant, d'amant, de frère, tout ce que peuvent réunir et exprimer les plus nobles âmes, lorsque deux cœurs purs, épanchés l'un dans l'autre aiment trop, et pourtant ne peuvent aimer moins; sanctifiant presque cet excès si doux, par une immortelle volonté, et un immortel pouvoir de se donner mutuellement le bonheur. »

27.

« Dans les bras l'un de l'autre, cœur contre cœur, pourquoi ne moururent-ils pas alors? Ils avaient trop longtemps vécu si jamais, le moment devait venir où ils seraient séparés. Les années ne pouvaient leur apporter que des douleurs. . . . .

. . . .

(*Don Juan*, chant IV, traduction Laroche.)

Ce fut cet amour qui faisait dire à Campbell, le poëte :

« Si l'amour de Juan et d'Haïdée n'est pas un amour pur et innocent, et exprimé avec délicatesse et convenance, cette tendre passion de l'âme, on peut la condamner et la rayer, en même temps, de la liste des thèmes de poëtes. Il faudra alors fermer nos yeux et endurcir nos cœurs contre la passion, qui est celle qui domine toute notre existence, et il faudra devenir, tout à fait, des créatures d'hypocrisie et de formalité, et accuser Milton lui-même de folie. »

A Ravenne, où lord Byron écrivit tant d'œuvres sublimes, il écrivit aussi *Sardanapale* et *Ciel et Terre*. Il avait alors trente-deux ans. L'amour qui domine dans ces deux œuvres dramatiques, est bien l'amour qui dominait son âme, le même sentiment qui lui inspirait encore, une année plus tard, la belle pièce de vers composée en se rendant de Ravenne à Pise.

Mais aucune citation ne pourrait donner l'idée du noble et énergique sentiment qui anime les deux drames, car, insaisissable par les paroles, il les pénètre comme un esprit, et, comme un rayon de lumière, les échauffe et les illumine.

Il faut donc les lire en entier. Je citerai plutôt ses paroles sur l'amour, dans le quinzième chant de *Don Juan*, et dans *l'Ile*, parce qu'elles sont les dernières que sa plume ait tracées. Écrites peu de jours avant son fatal départ pour la Grèce, on ne peut pas douter que le sentiment, qui les a dictées, ne soit celui qui l'a accompagné jusqu'à son heure suprême.

« Aurora, dit-il, avait révélé en lui des sentiments « qui, depuis peu, s'étaient perdus ou émoussés, sen- « timents qui tiennent, peut-être, de l'idéal, *mais « qui sont si divins, que je ne puis m'empêcher de « les croire réels; l'amour des choses plus relevées « et de jours meilleurs; l'espérance illimitée, et la « céleste ignorance de ce qu'on appelle le monde, « et de ses voies; ces moments, où nous puisons ainsi « plus de félicité dans un regard, que dans toutes « les jouissances de l'orgueil et de la gloire, qui « enflamment le genre humain, mais qui ne sau- « raient jamais absorber le cœur dans une exis- « tence qui lui est propre, et dont le cœur d'un au- « tre est la zone*[1]. »

Et puis en décrivant le bonheur de deux amants dans son poëme : *l'Ile*, peu de jours avant son départ pour la Grèce, il dit encore :

« Tels que des martyrs heureux et triomphants, « au milieu de leur bûcher funéraire, ils s'abandon- « nent à leur torture avec tant de joie, que cette « agonie devient pour eux un ravissement préfé- « rable à toutes les délices de la vie !

« Douce agonie qui conduit à la mort! car la vie « terrestre *n'a rien à comparer à cette extase de la « nature, même dans ses rêves, et toutes nos visions « d'un monde meilleur, ne nous offrent, après tout, « qu'une éternité d'amour.* »

Après avoir parlé de l'enthousiaste religieux, et

1. Voyez *Don Juan*, stances 107, 108.

avoir dit que son âme a précédé son dernier souffle dans les cieux, il ajoute :

« L'amour est-il moins puissant? Non, il nous en-« traîne avec la même violence vers la révélation « glorieuse d'un Dieu, et vers cette autre moitié de « nous-mêmes, dont les plaisirs et les douleurs sont « bien au-dessus des nôtres, et que nous confon-« dons avec tout ce que nous connaissons du Ciel « ici-bas. »

Assez de citations : mais quel poëte a donc jamais écrit et parlé de l'amour avec des paroles et des images plus chastes, et mieux puisées dans son propre cœur? On sent vraiment qu'il nous en donne la clef. Et si, après toutes ces démonstrations, il y avait encore des lecteurs qui continueraient à accepter comme la vérité, les plaisanteries, les satires, les mystifications qu'on trouve dans quelques-uns de ses vers, je n'ai pas la prétention d'écrire pour ceux-là. On doit les plaindre, mais il n'y a pas d'espoir de les convaincre. Cela tient à la nature de leur esprit. On pourrait seulement leur rappeler quelques-unes de ces anecdotes, par lesquelles ils restent justifiés jusqu'à un certain point, et qui caractérisent en même temps la manière de lord B.... J'en choisirai une. Quand lord Byron était à Pise, un des amis de Shelley, qu'il voyait de temps en temps, avait formé une liaison intime avec lady B.... C'était une femme, sur le retour de l'âge, mais de haute naissance. Ce lien était évidemment, de la part de M. M..., le résultat de la vanité. Mère d'une

nombreuse et belle famille, pour elle le devoir d'être respectable était encore plus impérieux. Mais cela n'empêchait pas M. M.... de se vanter de ses succès auprès d'elle, et de descendre (afin de se faire croire), par d'excessives louanges, à des détails qui révoltaient.

Un jour que M. M.... se trouvait dans le même salon (chez Mme Sh....) où était lord Byron et Mme la comtesse G..., la conversation étant tombée sur les femmes et sur l'amour en général, M. M.... exalta au ciel leur dévouement, leur fidélité, leur sincérité. Quand il eut terminé sa tirade sentimentale, lord Byron prit la contre-partie, et fit du don Juan et du Childe-Harold! On voyait bien qu'il jouait un rôle, et que ses paroles, moitié plaisantes, moitié ironiques, n'étaient point l'expression de ses pensées. Néanmoins elles firent de la peine à Mme G.... et, dès qu'ils furent seuls, et que lord Byron lui demanda pourquoi elle était triste, elle lui en dit la cause.

« Je suis très-fâché de vous avoir fait de la peine, dit-il, mais comment avez-vous pu croire que je parlais sérieusement?

— Je ne l'ai pas cru, dit-elle; mais ceux, qui ne vous connaissent pas, l'auront bien cru; et M.... répétera vos paroles comme si c'étaient vos opinions; et le monde, qui ne connaît bien ni lui, ni vous, restera persuadé que M. M.... est un homme plein de nobles sentiments, et que vous êtes un don Juan, non pas votre aimable enfant, mais celui de Molière!

— C'est bien probable, dit lord Byron, et ce sera

une page de vérité de plus pour les tablettes de M.... Mais, que voulez-vous? je n'ai pu résister à la tentation de punir M.... de sa vanité. Car tous les éloges, toutes les sentimentalités qu'il débitait sur les femmes, c'était pour nous dire combien elles avaient été toujours parfaites pour M. M..., combien elles avaient toujours apprécié ses mérites, et pour nous faire croire que lady B.... est à présent passionnément éprise de lui. Mes paroles étaient donc destinées à être de l'eau jetée sur son feu imaginaire. »

Hélas! c'était bien par suite de pareilles mystifications, que l'on composait alors et qu'on a composé depuis le lord Byron, qui a encore son cours auprès de la foule.

Lord Byron, par son mariage, voulut donner un gage de plus au monde de sa renonciation à toutes les faiblesses du cœur, et aux entrainements des sens; et il est très-certain qu'il tint parole. Si, par susceptibilité, ou par tout autre défaut, lady Byron, se rejetant sur le passé ou se fiant à des espionnages vils, vindicatifs et intéressés, ne sut pas le comprendre, tous les amis de lord Byron, qu'ils aient ou non osé le dire, le comprirent. Et lui-même, qui n'a jamais su mentir, l'assura[1]. Sa vie en Suisse fut une vie d'étude, de retraite, d'austérité même. Combien on lui en tint compte, on le sait. « Je n'ai jamais vécu d'une manière plus édifiante qu'à Genève, » disait-il lui-même à M. Medwin.

1. Voyez *du Mariage*.

« Ma réputation n'y a rien gagné. Cependant quand il y a mortification il devrait y avoir récompense[1]. »

Arrivé à Milan, beaucoup de belles dames de la haute société désiraient vivement le connaître; on lui proposa ces présentations; il refusa. Quant à sa vie à Venise, dont on a fait un mauvais roman, en exagérant des choses très-ordinaires, en entassant invention sur invention, elle a été assez expliquée et détaillée dans un autre chapitre, où l'on a montré, dans la juste mesure de la vérité, toutes les différentes causes de ces exagérations[2].

Ici, je dirai donc seulement que, si en arrivant à Venise, il se relâcha de son austérité pour y vivre de la vie qui était alors la vie ordinaire de la jeunesse, sans liens légitimes; si, enveloppé et influencé par ce beau ciel, il ne resta pas insensible aux chants de la belle sirène de l'Adriatique, et ne foula pas aux pieds les quelques fleurs que la destinée répandait sur sa route, pour le dédommager peut-être de ne lui avoir fait trouver, pendant si longtemps, que des ronces; s'il accepta parfois, dans les plaisirs légers, des distractions qui étaient bien aussi parfois des études[3], n'imposa-t-il pas en même temps à son esprit de forts et laborieux travaux qui l'enchaînaient aux choses belles et immatérielles? Son activité intellectuelle se ralentit-elle? son âme se montra-t-elle

1. Medwin, p. 13.
2. Voyez *Vie en Italie*.
3. Voyez *Vie en Italie*.

moins énergique, et moins sublime? Les chefs-d'œuvre qui sortirent de sa plume à Venise, répondent suffisamment. *Manfred*, conçu au sommet des Alpes, fut écrit à Venise; le quatrième chant de *Childe-Harold* fut conçu et écrit à Venise. Les *Lamentations du Tasse*, *Mazeppa*, l'*Ode à Venise*, *Beppo* (d'après ses études de Berni), les deux premiers chants de *don Juan*, furent tous écrits à Venise.

De plus, il y amassa les matériaux de ses drames; il y étudia la langue arménienne, et il y fit assez de progrès pour pouvoir traduire en anglais les épîtres de saint Paul. Et tout cela, en moins de vingt-six mois, y compris son voyage à Rome et à Florence. Les moralistes diront, si un homme plongé dans les plaisirs sensuels pourrait faire tout cela.

« La vérité est, dit Moore, que bien loin que la puissance de son intelligence se soit affaiblie, ou dissipée par ces irrégularités, elle n'a été peut-être à aucune période de sa vie plus qu'à Venise, en pleine possession de toutes ses énergies[1]. »

Toutes les concessions que Moore a dû faire, par une certaine faiblesse, pour ne pas compromettre sa position, à de certaines opinions extrêmes en politique et en religion, mais ne couvrant au fond que des haineuses personnalités, ne se trouvent-elles pas détruites par ce seul aveu?

Shelley, qui vint à Venise pour voir lord Byron,

1. Moore, vol. IIe, p. 182.

disait que tout ce qu'il avait observé de l'état de lord Byron pendant sa visite, lui avait donné une idée bien plus haute de *sa grandeur intellectuelle* que celle qu'il en avait déjà conçue auparavant. Ce fut alors que Shelley esquissa, sous cette impression, presque tout son poëme de *Julien et Maddalo*. « C'est sur ce dernier personnage qu'il a, dit Moore, si pittoresquement dessiné son noble ami; ses allusions au *Cygne d'Albion* dans ses vers écrits sur les collines Eugancennes étaient encore le résultat de cet accès d'admiration enthousiaste. » A Venise, lord Byron voyait peu d'Anglais; mais ceux qu'il y a vus, et qui ont parlé de lui, se sont exprimés comme Shelley : ce qui fait dire à Galt que, même à Venise, quant à ses plaisirs, sa conduite avait été celle de la plupart des jeunes gens; mais que toute la différence a dû consister dans l'extravagant plaisir qu'il avait d'exagérer, dans ses conversations, non pas ce qui pouvait lui faire honneur, mais, au contraire, ce qui pouvait lui faire tort. Toute la différence n'est cependant pas là, mais plutôt dans les indiscrétions de quelques amis [1]. Parmi les meilleurs témoignages de sa vie à Venise, il ne faut pas oublier celui de Hoppner, homme si respectable et qui était le compagnon constant de ses promenades journalières de l'après-midi, ni celui de l'excellent père Pascal, qui était le compagnon de ses matinées studieuses au couvent des Arméniens [2].

1. Voyez *Vie en Italie, à Venise.*
2. Voyez *Vie en Italie.*

Mais, dans ce concert de la vérité, je ne puis passer sous silence et m'abstenir de citer les paroles d'un très-noble esprit qui, sous le voile d'un roman, a écrit presque une biographie de lord Byron, et qui trop indépendant, *quoique Tory*, *pour éprouver* le besoin de cacher sa pensée sous le voile d'un roman, a déclaré dans la préface de cette œuvre charmante (*Venetia*), que lord Byron était véritablement son héros.

Cet écrivain, après avoir parlé de toutes les sottes calomnies dont on accabla lord Byron à un certain moment, des deux surtout qui pouvaient le plus ameuter contre lui l'opinion, en l'accusant de *libertinage* et d'*athéisme*, ajoute :

« Un observateur calme aurait cependant pu soupçonner que le libertinage n'est pas compatible avec des études sévères, qu'un auteur est rarement libertin dans sa vie, quand même il serait licencieux dans ses écrits. Un observateur calme aurait dû se dire cependant qu'un sage solitaire peut bien être l'antagoniste du clergé, sans nier l'existence d'un Dieu. Mais où sont donc les observateurs calmes ? Le monde, sur tous les sujets, quelque différents qu'ils soient, se partage en plusieurs partis. Et même à propos de Herbert (lord Byron) et de ses écrits, ceux qui admiraient son génie et la générosité de son âme n'étaient pas contents, s'ils ne défendaient, principalement par pique contre ses adversaires, ce qu'on pouvait trouver dans ses écrits d'opinions extrêmes en morale, en politique, en religion. Outre cela, il faut encore avouer qu'il y avait une autre circonstance qui était presque aussi fatale à la réputation d'Herbert que

ses opinions hétérodoxes. Les voyageurs anglais répandaient le bruit que leur concitoyen trouvait des distractions, et égayait sa solitude par des liaisons illégitimes. C'est cependant une habitude à laquelle les jeunes gens, qui sont séparés de leurs femmes, ou qui en ont été quittés, ont souvent recours. C'est une mauvaise chose, sans doute, mais une faute véniale, il faut l'espérer du moins, dans le cas de tout homme qui n'est pas accusé d'athéisme. Toutefois, dans le cas d'Herbert, on exagérait cette circonstance ordinaire, jusqu'à lui donner la portée d'un *harem*. Des récits extraordinaires sur la vie voluptueuse d'un homme qu'on *voyait se coucher plus tard que les étoiles dans notre hémisphère*, se répandaient dans la société anglaise, et de vieilles marquises à cheveux gris, et des ducs à tête chauve, qui *protégeaient* et *entretenaient des danseuses*, ou qui, pis encore, avaient eu de *criminelles conversations avec les femmes de leurs voisins*, ces personnages prenaient une physionomie grave quand on prononçait le nom de Herbert (lord Byron) dans la société des femmes ; ou bien affectaient un air d'embarras, comme pour dire qu'ils pourraient révéler des choses inouïes, si le sentiment des convenances parmi les assistants n'était pas infiniment supérieur à leur curiosité. »

A toutes les preuves données par les évolutions de l'intelligence, il faut ajouter encore celles données par l'état du cœur. Si à Venise, en se laissant aller aux vents capricieux de quelques faciles distractions, lord Byron eût été entraîné à gaspiller les forces de sa jeunesse, et à vouloir éteindre ses sens, afin d'ouvrir des horizons plus vastes à son intelligence ; si, en se trompant ainsi de moyens, il se fût néan-

moins amolli, énervé, flétri, son cœur n'aurait-il pas été la première victime, sacrifiée sur l'autel des plaisirs légers?

Mais, au contraire, ce cœur qu'il n'avait jamais pu qu'endormir, quand l'heure du réveil arriva, dominant même, par sa seule énergie naturelle, les aspirations orgueilleuses de cette intelligence, qui prétendait remplir à elle seule toute sa vie, ce cœur trouva intacte sa jeunesse, et sa faculté d'aimer d'un amour dévoué à toute épreuve de sacrifices, tel qu'il était au seuil de ses années.

Ces métamorphoses-là sont-elles possibles à des âmes flétries? Les moralistes n'ont jamais rencontré un tel phénomène. Ils ont, au contraire, constaté, dans les cœurs flétris par les entraînements des sens, l'extinction de toutes les facultés généreuses du cœur et de l'âme!

Si l'anti-sensualisme de lord Byron n'était pas assez prouvé par ses actions, par ses paroles, par ses écrits et par les témoignages irrécusables de ceux qui l'ont connu, on pourrait le prouver encore suffisamment par toutes les habitudes de sa vie, et par tous ses goûts, en commençant par sa sobriété, tellement phénoménale, que si le proverbe : — « *Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es* » — était vrai et fondé sur l'observation psychologique, il faudrait dire que lord Byron fut presque un être immatériel.

Sa belle santé, sa constitution vigoureuse et éner-

gique doivent cependant faire présumer que dans son enfance et dans son adolescence du moins, son régime ne différa en rien de celui de la classe à laquelle il appartenait. Cependant, même lorsqu'il était encore adolescent, sa sobriété était déjà remarquée; il avait dix-huit ans, lorsqu'il se rendit avec un ami, M. Pigott, aux eaux de Tunbridge. « Nous nous retirions tout de suite après dîner dans nos appartements particuliers (dit M. Pigott), car Byron n'était pas plus que moi, ami de la boisson. »

Mais cette sobriété naturelle se transforma bientôt après en un régime d'anachorète, qui dura, plus ou moins, toute sa vie, et fut un véritable phénomène. Ce n'était pas qu'il fût insensible au plaisir de la bonne chère; c'était moins encore une pensée de coquetterie (comme ont voulu dire ceux qui ne sont pas capables de sacrifier à l'âme les appétits du corps), mais le désir et la résolution de maîtriser l'*homme matériel* au profit de l'*homme spirituel*.

Son régime était déjà en pleine vigueur, lorsqu'il quitta pour la première fois l'Angleterre. M. Galt, que le hasard réunit à lord Byron, sur le même vaisseau allant de Gibraltar à Malte, affirme que « lord Byron, pendant tout le voyage, goûta rarement du vin; et, que quand il en prenait de temps en temps, ce n'était jamais plus qu'un demi-verre mêlé d'eau. Il mangeait peu, jamais de viande; mais seulement du pain et des végétaux. Il me faisait penser au Ghoul qui prenait du riz avec une aiguille. »

A bord de *la Salsette*, qui le ramenait de Constantinople, il écrit lui-même à son précepteur et ami Drury, que les cousins qui dévoraient *le corps délicat de Hobhouse* n'ont pas beaucoup d'effet sur lui, parce qu'il vit *d'une manière plus sobre.*

Quant au régime qu'il suivit pendant ses deux années d'absence d'Angleterre, nous n'en pouvons rien dire, si ce n'est qu'il vécut dans des climats où la sobriété est la règle, et qu'il exprime dans ses lettres un profond dégoût pour les exigences, les plaintes et les goûts efféminés de ses gens, ainsi que ses préférences pour la vie des monastères, et très-probablement pour la diète monastique. Mais les témoignages de cette sobriété extraordinaire deviennent unanimes, dès qu'il rentre dans sa patrie.

Dallas, qui le vit aussitôt débarqué, en 1811, dit :

« Lord Byron s'était soumis à un régime diététique que tout autre aurait appelé mourir de faim, et auquel plusieurs personnes attribuaient même l'abattement de son esprit. Il ne vivait que de petits biscuits de mer, fort minces; il n'en mangeait que deux, et souvent un seul par jour, avec la tasse de *thé vert* qu'il buvait ordinairement à une heure après midi. Il m'assura que c'était toute la nourriture qu'il prenait dans les vingt-quatre heures, et que loin que ce régime abattît ses esprits, il s'en trouvait plus léger et plus vif; et enfin qu'il lui donnait un plus *grand empire sur lui-même, sous tous les rapports.* Cette grande abstinence est presque incroyable.....

. . . .

Il pensait que les grands mangeurs étaient généralement colères et stupides [1]. »

Ce fut à peu près vers cette époque qu'il fit la connaissance de Moore, dans un dîner que Rogers leur donna pour les réunir, et les réconcilier.

« Comme aucun de nous, dit Moore, ne connaissait la singularité de son régime, notre hôte ne fut pas peu embarrassé, en découvrant qu'il n'y avait rien sur la table que son noble convive pût manger ou boire. Lord Byron ne touchait ni viande, ni poisson, ni vin ; et, quant aux biscuits et à l'eau de soda qu'il demanda, par malheur il n'y en avait pas à la maison. Il affirma être également content, avec des pommes de terre et du vinaigre; et c'est avec ces maigres matériaux qu'il réussit à faire un agréable dîner [2]. »

A la même époque, interrogé par un de ses amis, qui tenait à la bonne chère, sur la cuisine du club Alfred auquel il appartenait :

« La cuisine ne vaut pas beaucoup, lui répondit lord Byron. Je parle par ouï-dire, car qu'est-ce que la cuisine pour un mangeur de légumes? Mais il y a des livres et de la tranquillité. Ainsi donc, quant à moi, ils peuvent dresser leurs plats comme ils veulent. »

« Fréquemment, dit encore Moore, pendant le premier temps de notre connaissance, nous dînions

1. Dallas, 171.
2. Moore, 315.

seuls ensemble, soit à Saint-Alban, soit à son ancien asile Stevens. Quoique, de temps en temps, il ait bien consenti à boire du bordeaux, *il persistait toujours dans son système de s'abstenir de la viande :* il semblait vraiment persuadé qu'une nutrition animale doit avoir une influence particulière sur le caractère. Et je me souviens qu'un jour, étant assis en face de lui et occupé à manger un bifteck avec bon appétit, après m'avoir fixé pendant quelques secondes, il dit d'un ton de gravité : « Moore, est-ce que manger ainsi des bifstecks ne vous rend pas féroce ?

« Parmi les heures très-nombreuses que nous avons passées ensemble ce printemps, je me rappelle particulièrement son extrême gaieté un soir, en revenant d'une soirée, quand après avoir accompagné Rogers chez lui, lord Byron, qui selon son fréquent usage, n'avait pas dîné les deux derniers jours, sentant que son appétit n'était plus gouvernable, demanda quelque chose à manger. Notre repas, à son propre choix, fut uniquement du pain et du fromage ; mais rarement j'ai eu dans ma vie un repas plus gai. »

L'année suivante (1814), il se relâcha un peu de sa diète, jusqu'à manger de temps en temps du poisson; mais il trouvait déjà cette indulgence envers lui-même excessive. J'ai dîné régulièrement pour la première fois depuis dimanche, écrit-il dans son journal. Tous les autres jours, thé et six biscuits secs. — Ce dîner me rend lourd, stupide, me donne d'hor-

ribles rêves. (Et cependant, il ne consistait que dans une pinte de Bucellas et du poisson. Je ne touche pas à la viande, ni beaucoup aux légumes.) Je voudrais être à la campagne pour prendre de l'exercice, au lieu de me raffraîchir par l'abstinence. *Je n'ai pas peur d'un petit surcroît de chair; mes os peuvent bien la supporter! mais le pire est que le diable arrive avec l'embompoint, et il faut que je le chasse par la faim!* JE NE VEUX ÊTRE L'ESCLAVE D'AUCUN APPÉTIT. Si je tombe, ce sera du moins mon cœur qui sera le héraut dans la course[1]. »

A l'exception de la dernière phrase, qui est plus mondaine ou plus humaine, ne croirait-on pas entendre la confession ou le soliloque d'un de ces philosophes chrétiens du quatrième siècle, qui allaient dans les déserts de la Thébaïde mesurer la force de leur âme et de leur corps, en luttant et en jetant tous les défis à la nature, la confession d'un Hilarion, d'un Jérôme, plutôt que d'un jeune homme de vingt-trois ans élévé au milieu des commodités et du luxe de la classe aristocratique du pays le plus aristocratique du globe, et où l'on apprécie le plus le bien-être matériel de la vie?

C'était cependant ainsi que lord Byron pratiquait l'épicuréisme quant à sa nourriture, faisant de très-rares exceptions lorsqu'il acceptait à dîner.

1. Moore, 1er vol.

Si le temps, et le changement de circonstances et de ciel firent subir de légères modifications à sa manière de vivre, son régime ne changea pas. A Venise, à Ravenne, à Gênes, cet épicurien ne voulut jamais de viande sur sa table; et il ne fit quelque rare exception, pour éviter de trop se singulariser, qu'à Pise, lorsqu'il invitait quelques amis à dîner. Le comte Gamba, après avoir parlé de la sobriété de son régime à bord du vaisseau qui l'amena en Grèce et dans les îles Ioniennes et enfin à Missolonghi, dit : « Il ne prenait d'autre nourriture que des végétaux, et du poisson, et ne buvait que de l'eau.... »

. . . .

« Notre crainte était, dit-il, que cette excessive abstinence ne fût nuisible à sa santé! »

Hélas! on sait si elle le fut; car il est plus que certain que ce régime débilitant, uni à de trop fortes impressions morales, mina la belle constitution de lord Byron, qui n'avait si bien résisté jusqu'alors que par son extrême vigueur, et la rare pureté de son sang.

Ses exercices corporels avaient le même but, et venaient en aide à ses jeûnes obstinés. « Je ne suis pas sorti de ma chambre pendant ces quatre jours (écrit-il dans son mémorandum, avril 1814, en un moment où son cœur était agité par une passion); mais j'ai fait des armes avec Jackson pendant une heure par jour comme exercice, *afin d'atténuer la matière, et faire dominer la partie éthérée de mon*

être. — Plus je me fatigue, mieux se porte mon esprit pour le reste du jour; et alors mes soirées gagnent ce calme, cet abattement, cette langueur qui fait mon bonheur. Aujourd'hui, j'ai fait des armes pendant une heure, j'ai écrit une ode à Napoléon Bonaparte; je l'ai copiée, j'ai mangé six biscuits, bu quatre bouteilles de soda, lu le reste du temps, et puis donné une foule de conseils au pauvre H.... à l'égard de sa maîtresse qui le tourmente d'une manière intolérable, jusqu'à le faire devenir phthisique. Ah! oui, cela me va bien à moi de donner des leçons à la secte; il est vrai qu'elles sont jetées au vent[1]. »

Ce besoin de faire *dominer la matière par l'esprit* se révèle également dans tous ses goûts, dans toutes ses préférences. — La beauté dans les arts était toute pour lui dans l'expression du cœur, et de l'âme. Il avait horreur du réalisme dans l'art; l'école Flamande lui inspirait une sorte de nausée. Certaines beautés matérielles de femmes, généralement admirées, n'étaient point des beautés pour lui. La musique qu'il aimait et dont il ne se fatiguait jamais, n'était pas la musique brillante ou difficile, mais la musique simple : celle qui réveille les sentiments les plus délicats de l'âme, qui porte les larmes aux yeux.

« J'ai connu peu de personnes, dit Moore, plus sensibles que lui aux charmes de la musique simple; et bien souvent j'ai vu des larmes dans ses yeux,

1. Moore, 315.

lorsqu'il écoutait les mélodies irlandaises. Parmi celles qui lui causaient ces émotions, était celle qui commence : « *Lorsque je te vis la première fois,* « *passionné et jeune.* » Les paroles de cette mélodie, outre le sentiment moral qu'elles expriment, pouvaient aussi admettre une application politique. Lord Byron rejetait cette application, et livrait son âme au sentiment plus naturel de la romance, avec l'émotion la plus vive. »

« La crainte seule de paraître d'une sensibilité affectée a pu retenir mes larmes, » disait-il une fois en entendant Mme D... chanter *Could'st thou look.*

« Très-souvent, dit Mme G..., je lui ai vu les larmes aux yeux, lorsque je lui jouais sur le piano des airs favoris, dont il ne se fatiguait jamais [1]. »

Stendhall aussi parle de l'émotion de Lord Byron en écoutant un morceau de musique de Mayer à Milan, et dit que s'il vivait cent ans, il n'oublierait jamais l'expression divine de sa physionomie, en écoutant cette musique.

Lord Byron pouvait tout au plus admirer un moment la beauté matérielle et sans expression, dans les femmes; elle pouvait lui donner des sensations, jamais elle ne lui aurait inspiré le plus léger sentiment.

Nous avons suffisamment parlé des types de femmes qu'il a crées : incarnations suaves des qualités les plus aimables du cœur et de l'âme. Ajoutons ici

1. Voyez *Vie en Italie.*

qu'il ne pouvait accorder un sentiment délicat à une femme vivante, quoiqu'il fut très-sensible à la beauté de la forme, si cette beauté n'avait pas une expression qui fût l'indice des qualités du cœur et de l'esprit. La beauté des formes, des traits et des couleurs, n'était rien pour lui s'il n'y avait dans une femme la beauté de l'expression, s'il ne voyait pas, disait-il, la beauté de l'âme à travers les yeux. « La beauté et la bonté ont toujours éte associées dans ma pensée, disait-il, à Gênes, à Mme la comtesse B...; car pour mon expérience je les ai généralement vues marcher ensemble.... Ce qui constitue la beauté véritable pour moi, ajoutait-il, est ce regard de l'âme à travers les yeux. On m'a montré quelquefois des femmes qu'on disait belles, et qui jamais n'auraient pu intéresser mes sentiments, parce qu'elles manquaient de physionomie ou d'expression, ce qui est la même chose; tandis que d'autres, qu'on avait peu remarquées, m'ont frappé et attiré par l'expression de leur physionomie. » Il avait beaucoup admiré lady C..., parce que sa beauté exprimait, disait-il, la pureté, le calme, la rêverie, et que l'on pouvait croire, en la voyant, qu'elle n'eût jamais inspiré ni éprouvé que des émotions saintes. Il avait eu la pensée d'épouser une autre jeune dame, parce qu'elle lui inspirait les mêmes sentiments. Toutes les femmes qui ont intéressé plus ou moins son cœur en Angleterre étaient très-distinguées par l'intelligence, ou par l'éducation, y compris celle qu'il choisit pour être la

compagne de sa vie. Seulement, pour elle, il se fia trop à la renommée, et à l'apparence ; il vit ce qu'elle avait, mais ne vit pas ce qui lui manquait. Elle fut ainsi pour beaucoup dans l'antipathie qu'il voua à la femme *bas bleu* pur sang, mais saus altérer la nécessité de l'intelligence, pour intéresser son cœur. Il fallait seulement, disait-il, que la *veste pût cacher la couleur des bas*. Le nom qu'il imposa à sa fille naturelle était le nom d'une dame vénitienne dont il admirait l'esprit, et avec laquelle il n'eut, du reste, d'autre rapport qu'un échange de pensées. Que de fois on l'a entendu dire qu'il n'aurait jamais pu aimer une sotte, quelque belle qu'elle fût; ni une femme vulgaire de naissance, d'éducation et d'inclination! Il n'éprouvait surtout aucun attrait pour las femmes appelées plus tard Lionnes. Même parmi les femmes légères qu'il s'est permis de connaître à Venise, il a évité ce type-là. Il y avait à Venise alors Mme V..., véritable sirène. Tout Venise était à ses pieds; lord Byron ne voulut pas la connaître; et, dans un rang encore plus élevé, à Bologne, il refusa de connaître Mme la comtesse M..., charmante et respectable personne, mais ayant à ses yeux le grand tort de provoquer une admiration trop générale. Un air de réserve et de modestie fut l'attrait principal qui l'attira vers miss Milbanke. A Ferrare, où il trouva si charmante la comtesse Mosti, il n'accorda pas la même sympathie à sa sœur, beaucoup plus brillante, et dont le chant la rendait pleine de séduction pour tout le monde.

Pour être vraiment aimée par lord Byron, il fallait qu'une femme pût se prêter à une sorte d'illusion, et lui sembler presque une créature immatérielle, non assujettie aux vulgarités du corps. De là son antipathie (qu'on a trouvée singulière) à voir manger la femme qu'il aimait. Enfin, comme tout était spiritualité et virilité dans ses goûts et dans ses habitudes, il en était de même dans sa personne.

Il suffisait de voir son visage, où une si grande douceur s'alliait à une si noble fierté; son regard qu'on ne pouvait plus oublier, la forme unique de sa bouche, qui ne semblait devoir se prêter à aucun usage matériel, mais être seulement destinée à ceux du cœur et de l'esprit, pour comprendre qu'il y avait dans cet être privilégié la puissance de toutes les nobles passions, et l'horreur instinctive de toutes les passions basses et vulgaires. « Sa beauté était tout à fait indépendante de sa toilette, » a dit lady Blessington.

Si donc ses ongles étaient roses comme les coquillages de la mer (ainsi qu'elle le dit elle-même): sa peau, d'une transparence pleine de santé; ses dents, des perles; ses cheveux, soyeux et bouclés; de tout cela, il n'avait qu'à remercier la Providence, qui lui avait prodigué et lui conservait gratuitement tous ces dons. Mais il n'est pas facile de donner la persuasion de choses si exceptionnelles. Ceux qui en sont déshérités sont incrédules. Aussi n'a-t-on pas manqué de les lui contester, du moins en partie.

Peu de temps après sa mort, un portrait de lui

parut dans le *London Magazine*, où, à quelques vérités, étaient mêlés une foule de mensonges. Et entre autres, il y était dit : « que lord Byron portait constamment des gants. » A quoi le comte Pietro Gamba répondit : « *Ce n'est pas vrai ;* lord Byron en portait moins que tout le monde de sa classe. »

Un autre lui remplissait les doigts de bagues : et il n'en portait qu'une, qui était un souvenir de cœur. Dans ses appartements, on trouvait à peine le comfort le plus ordinaire. Ce n'est pas lui qui aurait voulu se faire suivre par les habitudes de son pays. Son habitude était de ne pas en avoir. Dans ses voyages, le plus difficile était de contenter son valet de chambre et ses gens; « et, dans son dernier voyage, dit le comte Gamba, il a passé jusqu'a six jours sans se déshabiller. »

Sa seule indulgence envers lui-même était de se baigner fréquemment; car son seul besoin était celui d'une propreté extrême. Mais, de même que les sectaires d'Épicure n'auraient pas voulu adopter son régime, ils auraient refusé également de le suivre dans cette dernière volupté un peu trop virile, parce que ses bains étaient pris pour la plupart sur le dos de l'Océan, soit en jouant avec la crinière écumante de son élément favori, soit en luttant avec la vague agitée. Et cela à toutes les saisons, et même jusqu'en plein décembre. Voilà les recherches de cet épicurien [1].

1. « He was more a mental being if I may use this phrase (dit

Mais, convenir de toutes ces choses, ou même de quelque chose d'extraordinairement bon, provenant de l'auteur de *Don Juan*, de l'*Age de Bronze*, de la *Vision*, d'un enfant si *peu respectueux* envers les faiblesses de sa mère patrie, d'un poëte intrépide à châtier les ennemis puissants qui l'avaient frappé, dont on ignorait encore où s'arrêterait l'audace, car sa mort venait de condamner, par des révélations et d'imprudentes biographies, beaucoup de choses et de personnes à une triste immortalité; mais le louer, l'amnistier, lui faire justice, c'eût été vraiment trop demander à l'Angleterre de cette époque. L'Angleterre a parcouru depuis un bien long chemin de généreuse tolérance et de justice. La calomnie a beau être ce que dit son grand poëte Shakspeare, la vérité la fait périr, quand elle l'a enveloppée dans les faits qui la dénoncent. Les faits sont pour la vérité une féconde atmosphère, à travers laquelle elle devient lumineuse, comme le soleil à travers la sienne; vivifiante pour elle, et mortelle pour la calomnie.

le capitaine Parry qui l'a connu à Missolonghi) than any more I ever saw; he lived on thoughts more than on food. » — « Il était un « être plus intellectuel que tout autre homme que j'aie jamais « connu. Il vivait plus de pensées que de nourriture. »

II

SA CONSTANCE.

Parmi les vertus de l'âme de lord Byron, doit-on énumérer la constance? Les hommes, en général, ne trouvant pas cette vertu dans leur vie, refusent de l'accorder à ceux qui l'ont exceptionnellement. Il faut les forcer à cet acte de justice, comme à beaucoup d'autres. Cela se comprend; la constance est si difficile!

« Je crois des hommes plus malaisément la constance que toute autre chose, dit Montaigne, et rien plus aisément que l'inconstance. »

En outre des difficultés communes à tout le monde, lord Byron devait encore lutter avec des difficultés particulières à son tempérament impressionnable, et à l'étendue de son intelligence.

« Les esprits les plus étendus, dit Bacon, sont les moins constants, parce qu'ils trouvent des raisons de délibérer, où les autres n'aperçoivent que l'occasion d'agir. »

Mais, si ces difficultés ont été insurmontables pour la constance de Bacon, pouvaient-elles avoir la même force sur celle de lord Byron, son frère d'esprit, il est vrai, mais son antagoniste pour la conduite, et pour la force d'âme? Il y a trois sortes de constance : la constance dans les affections, qui a sa source dans la bonté du cœur; la constance dans les goûts, qui est donnée par la beauté de l'âme, et la constance dans les idées, qui est donnée par la justesse de l'esprit.

Lord Byron les eut-il toutes, ou seulement quelques-unes? Comme elles se résument et se prouvent principalement, non pas par des écrits, non pas par des paroles, mais par la conduite, demandons-le à ceux qui l'ont personnellement, et longuement connu à toutes les époques de sa vie.

A-t-il été constant dans les idées? Moore, en parlant des facultés intellectuelles de lord Byron, de sa mobilité, à laquelle il donne une trop grande place pour les raisons que j'ai fait remarquer[1], et du danger qu'elle faisait courir à sa consistance, et à l'unité de son caractère, dit :

« La conscience que lord Byron avait de sa tendance

1. Voyez art. *Mobilité*.

naturelle à se prêter aux impressions passagères, non-seulement fut toujours présente à son esprit, mais elle produisit sur lui l'effet de le maintenir dans cette ligne générale de consistance sur tous les grands points, dans laquelle il persista rigoureusement toute sa vie. Un passage, tiré d'un de ses manuscrits, montrera avec quelle sagacité il jugea la nécessité de se garder de sa propre instabilité sur ces grands points. « Le monde, dit-il, dis-
« tribue une censure plus sévère pour les changements de
« politique ou de religion, que ne me semblerait mériter
« une simple différence d'opinion; mais il doit y avoir
« quelque bonne raison pour ce sentiment; et je crois
« bien que cet abandon des premières idées qu'on nous a
« infiltrées dans notre enfance, et de la ligne de conduite
« que nous avons choisie quand nous avons fait notre
« entrée dans la vie publique, en est la cause. On a vu
« qu'il a des plus pernicieux résultats pour la société, et
« qu'il montre plus de faiblesse d'âme que d'autres ac-
« tions, en elles-mêmes plus immorales.

« Byron. »

« Aux observateurs superficiels, dit l'honorable Col. Stanhope, sa conduite pouvait paraître incertaine, et c'était bien le cas quelquefois, mais seulement *jusqu'à un certain point*. Son génie était illimité et versatile, et, dans la conversation, sa langue faisait des bonds hardis du grave au gai, du léger au sévère; mais toutefois, dans *l'ensemble* et dans *la réalité*, aucun homme *n'a été plus constant*, je pourrais presque dire *plus obstiné* que lord Byron, *dans la poursuite des grands objets*. Par exemple, en religion et en politique, il semblait ferme comme un rocher, quoique, comme un rocher, il fût sujet quelquefois aux grandes secousses, aux convulsions de la nature agitée. Ce que j'affirme, c'est que lord Byron avait des

opinions bien fixées sur les points importants. Ce n'est pas, d'accord avec l'opinion qu'il voulait donner de lui-même, ni d'après ce qu'il laissait échapper de ses lèvres, que j'aurais pu tirer cette conclusion; car, en conversant avec moi sur la politique, et sur la religion, et passant capricieusement sur ce sujet, quelquefois en riant et avec des tirades de plaisanteries, il aurait dit par exemple, *plus je pense, plus je doute; je suis un sceptique parfait;* mais la contradiction à ces paroles, je la trouve dans *toutes ses actions, et dans tous les sentiments sérieusement exprimés par lui, depuis son enfance jusqu'à sa mort.* Et je prétends que, quoique par moment il ait pu paraître changeant, cependant il revenait toujours à de certaines opinions fixées dans son esprit; qu'il eut toujours un attachement constant pour la liberté, selon ses notions de liberté; et que quoique non orthodoxe en religion, il *croyait fermement* à l'existence d'un Dieu. Il est donc aussi également faux de le représenter comme un athée, que comme un chrétien orthodoxe. Lord Byron était, comme il me l'a dit souvent, *un ferme déiste*[1]. »

On pourrait prouver de mille manières que, malgré le danger d'inconstance qui pouvait résulter de ses grandes facultés de sensibilité, d'imagination, d'intelligence, personne, plus que lord Byron, n'a constamment et fermement adhéré dans ses actions aux principes qui *constituent l'homme d'honneur, pendant toute sa vie.* Les hasards, les caprices, les inégalités d'humeur, qui sont aux caractères impressionnables ce que sont les rides de l'eau à un lac, tout disparaissait lorsque ces grands principes

1. Stanhope, Parry 235.

devaient agir et le faire agir; et les effets de sa bienveillance même, presque inépuisable, s'arrêtaient si elle devait lutter avec ses principes. On trouve dans son mémorandum, 1813 : « J'aime George Byron (son cousin, le lord actuel), je l'aime beaucoup plus que généralement on n'aime ses héritiers. C'est un excellent garçon (*a fine fellow*). Je ferai tout pour le voir avancer dans sa carrière de marin, *tout, excepté apostasier!* » (Lord Byron était *Whig*, et son cousin était *Tory*.)

Dans l'impossibilité de tout citer, je dirai seulement que sa passion pour la fermeté et la constance dans les principes d'honneur, allait jusqu'à lui donner de la répulsion pour les caractères où il ne trouvait pas cette fermeté, et cette unité d'action, qu'il considérait comme un devoir sacré. C'est même à cela qu'il faut attribuer de certaines antipathies qu'il a exprimées quelquefois par ses paroles, quelquefois par son silence, et qu'on s'est plu à expliquer par des motifs tout à fait différents et impossibles. Par exemple, son silence sur Chateaubriand, qui dit bien son peu de sympathie pour l'homme (silence auquel ce poëte orgueilleux et vindicatif a été si sensible, et dont il s'est vengé de différentes manières), n'a pas seulement eu pour cause l'antagonisme radical de leur nature. Certainement, les affectations littéraires, le peu de sincérité, tout ce qu'il y avait de théâtral et de déclamatoire dans l'âme de Chateaubriand, malade d'un orgueil inas-

souvissable, et d'un ennui incurable et inné, ne pouvaient pas sympathiser avec la simplicité, la sincérité, la tendresse passionnée, et le dévouement de lord Byron. Mais la répulsion lui était surtout causée par le sceptique, qui se faisait le champion du catholicisme, et par le libéral, qui se faisait le champion du royalisme de droit divin[1].

Peu de jours avant de partir pour son dernier voyage de Grèce, un jeune homme (M. Coullmann) arriva à Gênes, et lui apporta les hommages d'une foule d'hommes célèbres de France, qui lui envoyaient leurs différents ouvrages. Delavigne, Lamartine, étaient du nombre. Chateaubriand brillait par l'absence, cela se *conçoit :* mais une anecdote, qui venait de se passer à Turin, et que Coullmann lui raconta, l'amusa beaucoup. Lorsque Chateaubriand fut présenté en qualité de ministre à la cour de Turin, la reine lui dit : « Seriez-vous, Monsieur, un parent de ce Chateaubriand qui a écrit *quelque chose?* »

Lord Byron, en riant de bon cœur de l'anecdote, s'empressa d'aller la conter à la comtesse G....

Le même sentiment l'avait désenchanté de Monti, qu'il avait tant admiré à Milan, et de plusieurs de ses rivaux en poésie.

Quand lord Byron entendait dire de quelqu'un : il a changé de drapeau, il a abandonné son parti, il a manqué à sa parole, on sentait que son indul-

1. Voyez Sainte-Beuve, 1 vol., page 286.

gence naturelle, ordinairement si grande, l'abandonnait; il regardait cette faute comme une variété méprisable du vice qu'il ne pardonnait jamais : le mensonge.

Tout au plus, il pouvait faire une exception pour les femmes.

« J'ai reçu un très-joli billet de Mme de Staël, (lit-on dans son mémorandum de 1813); ses œuvres sont mes délices, et elle de même (pour une demi-heure). Mais je n'aime pas sa politique, ou, du moins, *ses changements* de politique. Si elle avait été, *æqualis ab incepto*, ce ne serait rien. Mais, elle est femme, ...

. . . .

et, intellectuellement, elle a fait plus que tout le reste de son sexe ensemble. BYRON. »

Cependant, la constance dans les idées étant subordonnée au consentement de l'esprit, elle a dû sans doute subir des oscillations chez lord Byron. Toutefois, cela n'a eu lieu qu'à l'égard des idées discutables, et qui avaient besoin de passer par les épreuves de ses longues réflexions, et de la pratique, avant d'être admises au droit de stabilité. Mais l'idée religieuse n'a pas été de ce nombre; au contraire, elle a eu la première place, dans l'ordre de celles qui doivent être acceptées et érigées en principes par tout homme d'honneur et de bon sens. Car, quelles qu'aient pu être ses fluctuations, à l'égard de certains points des doctrines religieuses, des sectes et des cultes, on voit que, sur les grands points fon-

damentaux, son esprit n'a jamais sérieusement douté, et a échappé ainsi à l'influence d'amis moins sensés, de Mathews dans sa première jeunesse, de Shelley plus tard[1]. La touchante prière à la Divinité, qu'il écrivit dès sa plus tendre jeunesse, pleine de son espérance, et de sa foi dans l'immortalité de l'âme, et dans l'existence d'un Dieu personnel, il l'aurait signée de nouveau, quand il cessa d'écrire pour agir, et sur son lit de mort[2].

Entre ses débuts de 18 ans et sa fin à 36, avant de s'arrêter à un dernier résultat, on voit bien, par ses paroles, par ses correspondances, et par ses œuvres, que son esprit passe successivement par diverses phases. L'idée religieuse se montre à lui plus ou moins enveloppée. Mais cependant, on aperçoit un rayon doré qui domine toujours, et relie toutes les époques, entretenant dans son âme la chaleur et la lumière, et donnant l'unité à toute sa carrière. L'espérance, le désir, et je dirai presque, une sorte de foi latente le dominent toujours, jusqu'à ce que la certitude se dégage, et lui arrive assez lumineuse pour ne plus l'abandonner.

A quinze ans, dans le collége de Harrow, il se bat avec lord Calthorpe, parce qu'il l'appelle *Athée;* à dix-huit ans, il écrit sa belle profession de foi dans sa prière à la Divinité, et dans son touchant adieu à la vie, quand, malade, il se croit sur le point

1. Voyez l'art. *Religion.*
2. Voyez, dans le chap. *Religion*, cette prière.

de mourir. A dix-neuf ans, en donnant, dans son mémorandum, la liste des livres qu'il a déjà lus (liste à peine croyable) : « En fait de livres sur la religion, dit-il, j'ai lu Blair, Porteus, Tillotson, Hooker; tous très-ennuyeux. Je déteste les livres de religion, mais j'adore et j'aime mon Dieu, sans les notions blasphématrices des sectaires, et sans croire dans leurs absurdes et damnables hérésies, mystères, etc. » A vingt et un ans, quand il a subi la double influence de la littérature classique païenne, et des philosophies allemandes, il tâtonne, il écrit Childe-Harold; mais les tendances sceptiques, qu'on y trouve dans une stance, ont plutôt l'air d'une bravade, d'un spleen, d'une condescendance qui le fait souffrir, et dont il revient bien vite. Car il écrit, en même temps, la stance sur la mort de l'ami qu'*il espère revoir dans le séjour des âmes*, et puis, les élégies à Thyrza, où tout respire *la foi dans l'immortalité*. A trente ans, en se livrant dans son mémorandum à des réflexions philosophiques, il dit « qu'on ne peut pas douter de l'immortalité de l'âme.»

Et ailleurs, il écrit encore que le christianisme lui semble essentiellement fondé sur l'âme, et que, pour cette raison, le matérialisme chrétien, de Priestley, l'avait toujours frappé comme une doctrine mortelle. « Croyez, s'il vous fait plaisir, ajouta-t-il, à la résurrection matérielle du corps,

1. Voyez l'art. *Religion.*

mais non sans une âme : ce serait bien cruel, si, après avoir eu une âme dans ce monde (et notre esprit, quel que soit le nom par lequel vous l'appellerez est bien une âme), nous devions nous en séparer dans l'autre, fût-ce même pour une immortalité matérielle ! J'avoue ma partialité pour l'esprit.

« BYRON. »

En faisant allusion aux systèmes de philosophie qui n'admettent pas la création selon la Genèse, il dit, que quand même nous pourrions nous délivrer d'Adam, d'Ève, de la pomme et du serpent, nous ne saurions que mettre à leur place ; que la difficulté ne serait pas vaincue; que les choses doivent avoir eu un commencement, peu importe quand et comment; que la création doit avoir eu une origine et un *Créateur*. Car une création est beaucoup plus naturelle et facile à imaginer que ne l'est un concours d'atômes; que toutes les choses remontent à leurs sources, quoiqu'elles puissent se précipiter dans un océan.

Nous avons vu ce qu'il disait à Parry sur la religion[1] et ses ministres, sur Dieu tout-puissant et sur l'espérance de jouir d'une vie éternelle, peu de semaines avant sa glorieuse mort.

Et quand la main de la mort était déjà sur lui, peu d'instants avant d'entrer dans son agonie, ne

1. Voy. l'art. *Religion*.

disait-il pas que l'éternité et l'espace étaient déjà devant ses yeux, mais que sur ce point, grâce à Dieu, *il était heureux et tranquille!* que la pensée de vivre *éternellement*, de vivre une autre vie, lui était une grande consolation; que le christianisme était la plus pure et la plus libérale de toutes les religions (quoiqu'elle fût un peu gâtée par les ministres du Christ, qui sont souvent les pires ennemis de ses libérales et charitables doctrines); mais que, quant aux questions qui tiennent à ces doctrines, et que Dieu seul, tout-puissant, peut résoudre, en lui seul il voulait se reposer?

Mais, si lord Byron a été constant dans un certain ordre d'idées, l'a-t-il été également dans ses affections? A cela, c'est encore Moore qui va nous répondre.

« La même connaissance, dit Moore, que lord Byron eut de sa tendance à la mobilité, tenant vive en lui une consciencieuse observation de lui-même, ne contribua pas peu, je n'en doute point, ainsi que la bonté innée de sa nature, à conserver avec une si grande constance le plus grand nombre de ses attachements durant toute sa vie; et quelques-uns d'entre eux, par exemple celui de sa mère, plutôt par un sentiment de devoir que par une affection réelle. Cette constance fait un grand honneur à la force de son caractère. »

Mais, laissant de côté les affections de famille, où la constance peut paraître un devoir et une nécessité, voyons lord Byron dans les affections de choix,

dans l'amitié, et dans l'amour, où l'inconstance est un péché que le monde amnistie avec une grande facilité.

On a vu ce que l'amitié a été pour lord Byron. La mort brisa plusieurs des jeunes existences avec lesquelles son cœur s'était fondu, et les premières tristesses de son âme prirent racine dans ce malheur. Mais par sa volonté, par son caprice, par sa faute, *jamais* il ne perdit un seul d'entre ses amis! Leurs torts même frappèrent son esprit, altérèrent quelques-uns de ses jugements, dissipèrent de douces illusions, affligèrent mais ne changèrent pas son cœur. Il se contenta de les juger, tantôt avec l'indulgence philosophique, qu'il n'aimait que trop à cacher sous le manteau de la plaisanterie, et tantôt en laissant son cœur meurtri, à découvert[1].

Cette constance du cœur à l'égard de l'amitié, l'eut-il également à l'égard de l'amour? Par l'énergie de son âme, ne pouvant jamais rien oublier, lord Byron avait la première condition de la constance en amour. A l'opposé des personnes inconstantes qui n'aiment plus, dit-on, par la seule raison qu'elles ont trop aimé, on aurait plutôt pu dire de lord Byron que souvent il aimait encore par la seule raison qu'il avait aimé. Dans tous ses poëmes, il a idéalisé la fidélité et la constance dans l'amour. Tous les héros de ses poëmes sont fidèles et con-

1. Voyez les octaves 48, 49 et 50 du XIV[e] chant de *Don Juan*, et plusieurs en *Childe-Harold*, III[e] et IV[e] chants.

stants, depuis Conrad, Lara, Selim, tous ceux de ses poëmes orientaux de sa jeunesse de vingt-deux ans et de ses derniers poëmes, jusqu'à ceux de ses mystères bibliques. Les anges mêmes, les séraphins, dans son beau poëme, écrit peu avant sa mort : *le Ciel et la Terre*, préfèrent souffrir pour rester constants, plutôt que de retourner au ciel sans leurs amantes. L'archange Raphaël a beau presser les deux séraphins amoureux de revenir dans leur sphère céleste, d'abandonner les deux sœurs, de les menacer :

« Cela ne saurait être, répond Samiasa, nous avons « fait notre choix, nous souffrirons avec elles.... »

Le poëte fait sentir qu'ils seront punis; et c'est la moralité de la pièce. Don Juan lui-même refuse les faveurs d'une belle sultane, par fidélité au souvenir de son Haïdée; et quand, plus tard, il succombe, il semble subir plutôt que rechercher les bonnes fortunes. On sent bien que cette idéalisation de la fidélité et de la constance a vraiment sa source dans le cœur de lord Byron et non dans son imagination; mais cependant, il faut en demander la preuve principale et irrécusable à sa propre existence.

La première condition, pour juger quelqu'un impartialement sous le rapport de la constance en amour, c'est non-seulement de connaître les faits et les circonstances réelles d'une liaison, mais surtout de connaître la nature du sentiment auquel on a appliqué le nom d'amour. On sait qu'à quinze ans

le cœur de lord Byron battait déjà pour une jeune fille de dix-huit[1]. Par la seule disproportion de leur âge, une telle affection ne peut offrir aucune base à l'examen de sa faculté de constance. On sait combien ce début, dans la vie de la passion, le fit souffrir. Cette jeune fille, qui ne lui refusait aucun gage innocent de l'amour, qui lui donnait son portrait, qui acceptait les rendez-vous, et tout ce qu'il y avait de tendresse spontanée, innocente, confiante, ignorante, dans ce jeune cœur si ardent, le laissait là un beau jour, à cause de sa jeunesse, pour épouser un homme à la mode, mais vulgaire. Cette jeune fille brisa ainsi le charme divin qui retenait son cœur. La réflexion précoce, avec son cortége de science, qui agite, déroute et met les jeunes âmes sur la voie des fautes, succéda à son enchantement. Il commença alors (à seize ans) à parler de la fuite de ses illusions; et, faute de mieux, se laissa entraîner à vivre, lui aussi, de la vie de la jeunesse de l'Université. Il ne faisait évidemment que ce que les autres faisaient; mais, composé d'autres éléments, tandis qu'ils trouvaient, eux, cette dissipation très-naturelle, et que tranquilles par leur infériorité, ils se croyaient innocents, lui était seul à se désapprouver, à s'en accuser. Et pour mieux s'en débarrasser, il allait en chercher l'oubli dans les fraîches brises de l'Océan, à travers les Pyrénées, et au milieu des ruines des civilisations antiques.

1. Voyez art. *Générosité*.

Cependant, après deux années de voyage, à son retour en Angleterre, par son âme tout amour, par cette flamme de l'infini qui brûlait son cœur, par une certaine ivresse débilitante du succès, par l'avidité d'émotions que la vivacité d'esprit, et même une espèce de curiosité psychologique faisait surgir en lui, lord Byron put être entraîné vers des attachements nouveaux. Et ces attachements n'étant pas de nature à pouvoir résister à l'épreuve de la réflexion, lui feront quitter les objets connus pour des objets inconnus. Mais son âme en sera toujours troublée, ébranlée, et même alors, quand il changera, ce sera par nécessité plutôt que par caprice. Pour échapper de nouveau à lui-même, à l'entraînement des sens, à la pression exercée sur lui par l'enthousiasme, que sa beauté et son génie excitaient parmi les femmes, il voulut se réfugier dans un lien indissoluble, un lien de devoir, non d'amour. Peut-être aurait-il pu trouver la force de la persistance dans la beauté du sacrifice. Son âme en était bien capable. Mais la destinée le poursuivit dans son choix, et lui rendit cela impossible. Pour son malheur, il épousa miss Milbanke[1]. De nouveau il se laissa aller à la dérive, mais cette fois avec la résolution de tenir son cœur dans l'indépendance, de garder son âme libre, et dégagée de tout lien indissoluble[2]. Seulement, en prenant cette détermination à

1. Voyez art. *Mariage*.
2. Voyez *Vie à Venise, à Milan*.

vingt-huit ans, il n'avait pas consulté ce cœur, qui, par sa nature, avait besoin de s'élancer vers l'infini. Il eut beau vouloir l'endormir, le retenir vers la terre, se moquer de ses propres aspirations, afin de le distraire; peine inutile! Un jour il prit son élan! La nature est comme l'eau; elle doit tôt ou tard trouver son équilibre. De ce jour-là, la lampe de Psyché n'eut plus de lumière; la réflexion n'eut plus de force; et l'amour, qui avait pris possession de son âme, ne s'enfuit plus, et l'accompagna avec les modifications inévitables dans les affections terrestres, jusqu'à son dernier jour. Cette constance, désormais sans lutte, il la comprit tout de suite; il sentit qu'elle était également dans sa volonté et dans sa destinée. « *Cœlum, non animam mutant qui trans mare currunt,* » écrivait-il un jour à Ravenne, sur la première page de « Jacopo Ortis, » ouvrage de Foscolo qui venait de tomber sous ses mains, parce qu'il savait que personne, là où il traçait l'aveu de son cœur, ne pourrait le lire. Après avoir observé par quelle étrange coïncidence ce volume lui était tombé une seconde fois sous la main, lorsqu'il se trouvait comme la première fois dans une extrême agitation de cœur, il continua ainsi :

« Bien des hommes regrettent de ne pas avoir « atteint l'objet de leurs désirs. Moi j'ai eu plus « souvent à déplorer d'avoir satisfait les miens. Car « je ne puis pas aimer modérément, je ne puis « pas apaiser mon cœur par la satisfaction de mes

« désirs. Les lettres de ce Werther italien sont très-« intéressantes, du moins je le pense, car mes senti-« ments actuels me rendent difficilement un juge « compétent[1]. »

BYRON.

Une autre fois, c'est un volume de Corinne, traduit en italien, qui lui tombe sous les yeux à Bologne. Dans la même langue, que personne autour de lui ne pouvait lire alors, il confie à ce volume le secret de son cœur; et après en avoir déchargé le trop-plein, dans une noble et touchante tendresse, il finit par ces mots : « Pensez à moi quand les Alpes et la « mer nous auront séparés; *mais cela ne sera « jamais, à moins que vous ne le vouliez.* »

On ne le voulut pas, et cela ne fut donc pas. Cependant, un jour arriva, hélas! où il se trouva enlacé par une telle foule de complications, et où l'honneur parla si haut que, d'un côté et de l'autre, on dut le vouloir.

Mais celui qui verrait de l'inconstance dans ce départ, n'est pas digne de juger et de comprendre une si grande âme. Son affection, qui durait depuis des années, n'admettait plus d'inquiétude, étant

1. « Must men bewail not having attained the object of their « desires. I had oftener to deplore the obtaining mine, for I cannot « love moderately, nor quiet my heart with mere fruiction. The « letters of this Italian Werther are very interesting, at least I « think so, for my present feelings hardly render me a competent « judge. »

BYRON.

arrivé à mettre son cœur en pleine harmonie avec celle qu'il aimait. Ce cœur subissait naturellement les transformations du temps. Cette affection allait prendre davantage, de jour en jour, les douces proportions d'une inaltérable amitié, saus perdre le charme des ardeurs de l'âme. Le sacrifice de ce départ fut donc proportionné à ces sentiments. « Souvent, « dit M., durant sa traversée, nous lui avons vu les « yeux remplis de larmes. » On a lu la tristesse de sa dernière visite à Albaro décrite par M. Barry[1]. Ces larmes et ces tristesses ne sont pas autre chose que les symptômes de son sublime sacrifice! Et puis, une fois arrivé en Grèce, bien que décidé à faire front à tous les orages qui s'amoncelaient sur sa tête, il écrit sans cesse à Mme G., avec ce naturel et cette simplicité qui non-seulement ne lui laissait exagérer aucun sentiment, mais qui lui en faisait même retenir l'expression : ce qui lui était, dans ce cas-là, commandé aussi par les circonstances où se trouvait Mme G.

« Aussitôt que j'aurai rempli l'objet de ma « mission, je reviendrai en Italie.

« Je vous en prie, soyez aussi gaie et aussi tran- « quille qu'il vous sera possible, et persuadez-vous « bien qu'il n'y a rien ici qui puisse exciter en moi « aucun autre désir que d'être de nouveau auprès de « vous, quoique j'aie trouvé ici un accueil flatteur et « cordial. »

1. Voyez art. *Force d'âme.*

22 Octobre.

« Vous pouvez être bien certaine, que le moment « où je pourrai vous rejoindre, sera pour moi aussi « heureux qu'à toute autre époque de notre con- « naissance. Il n'y a rien ici de bien attrayant pour « distraire et partager mes pensées; mais par honneur « et par inclination, je dois servir cette cause grecque. « Je voudrais bien que cette cause, ainsi que les « affaires d'Espagne, fussent heureusement arran- « gées, afin de pouvoir revenir en Italie, et vous « raconter toutes nos aventures[1]. »

Voilà pour sa constance, quand il a véritablement aimé. Il serait curieux de savoir combien d'hommes et d'écrivains ont transporté leur idéal de la constance dans leur propre vie réelle, à un plus haut degré que lord Byron? Mon opinion est, que si, à circonstances analogues, ce nombre dépassait de quelque peu l'unité, on devrait trouver le résultat de la recherche très-satisfaisant.

Après avoir vu lord Byron inébranlable dans les grands principes et dans les idées, aussitôt qu'elles avaient convaincu son esprit, et constant dans tous les sentiments véritables de son cœur, il nous reste encore à voir s'il l'était également dans ses goûts et dans ses habitudes.

De la plupart des hommes, on peut dire qu'ils n'ont

1. Moore, tome VI, p. 91.

point de caractère, parce qu'ils changent souvent de goûts, et parce qu'ils n'en ont pas conscience eux-mêmes. On ne pouvait pas dire cela de lord Byron, quoique parfois, à son ordinaire, il se soit accusé du défaut d'inconstance.

La vérité est, qu'il avait, au contraire, une remarquable constance dans ses goûts. La nature de ses goûts et les conséquences qu'on peut en tirer seront le sujet d'un autre article. Ici, nous n'en parlerons que dans leur rapport avec la constance.

« Nous aurons souvent, dit Moore, l'occasion de faire remarquer la fidélité de lord Byron à ses premières habitudes et à ses goûts, par laquelle il se distingua. »

Moore fait alors remarquer la constance extraordinaire avec laquelle lord Byron s'attachait à toutes les impressions de sa jeunesse; et il en trouve une preuve dans le soin avec lequel il conservait les billets et les lettres de ses compagnons d'école favoris, et même de plus jeunes que lui; lettres qu'il enrichissait de dates et d'annotations, à un grand intervalle d'années, tandis que très-peu de ses correspondances d'enfant ont été conservées par les autres. Moore remarque également plusieurs autres caractères de cette constance, qu'il conserva inaltérables pendant toute sa vie. Par exemple, sa ponctualité à répondre immédiatement aux lettres qu'on lui adressait, malgré son peu de goût pour le genre épistolaire, et son amour pour la musique simple de

certaines ballades qui, à seize ans, l'attirait dans le salon de miss Pigott. C'était en partie ce même goût qui lui rendait, à vingt-six ans, si délicieuses les soirées qu'il passait chez son ami Kinnaird (quelques mois avant son mariage, c'est-à-dire dans les derniers jours de sa vie de Londres), où Moore lui chantait ses chansons favorites, qui lui faisaient venir les larmes aux yeux. C'était ce même goût qui, plus tard, l'attirait près du piano de Mme G., à Ravenne, à Pise, à Gênes, et qui, quand elle lui jouait ou chantait les motifs favoris de Mozart et de Rossini, lui faisait dire qu'il n'aimait plus d'autre musique que celle qu'elle lui faisait entendre!

Jamais ce qu'il avait vraiment aimé une fois ne l'ennuyait. Son souvenir était un magicien qui jetait je ne sais quel prestige sur les objets, alors même qu'ils n'en avaient pas. Il aimait le pays où il avait aimé, quelque ennuyeux qu'il fût : témoin Ravenne, et l'Italie en général.

« La possession de ce que j'aime vraiment (disait-il, dans les si rares moments où il se rendait justice) ne me rassasie pas. » Il aimait les montagnes de la Grèce, qui lui rappelaient les montagnes de l'Écosse; il en aurait aimé d'autres, parce qu'elles lui auraient rappelé celles de la Grèce.

Peu de mois avant de mourir, il disait, dans son charmant poëme de « l'Ile : »

« J'ai longtemps erré dans des pays qui ne sont pas les miens; j'ai adoré les Alpes, aimé les Apennins, rêvé le Parnasse et contemplé l'Ida et l'Olympe

dominant l'océan de leurs cimes escarpées; mais ce n'étaient ni les antiques souvenirs qu'ils rappellent, ni leurs imposantes beautés, qui me tenaient plongé dans un muet ravissement. Les transports de l'enfant avaient survécu à l'enfance; et c'était du haut de Lochnagar, autant que de l'Ida, que je contemplais Troie. Je mêlais au mont Phrygien des souvenirs celtiques, et les torrents de l'Écosse à la source limpide de Castalie. Pardonne-moi, ombre universelle d'Homère! Pardonne-moi, Phébus, cet égarement de mon imagination. Le Nord et la nature m'ont appris à adorer vos scènes sublimes, par les souvenirs de celles que j'avais aimées autrefois[1]. »

Il aimait un séjour parce qu'il l'avait aimé; une habitation, une promenade, une mélodie, un parfum, une forme, et même un met, lui qui était si peu friand, uniquement parce qu'il les avait aimés. Ses impressions et ses lectures de l'enfance ont eu la plus grande part dans le choix de ses sujets poétiques, et se sont reproduites même dans sa dernière œuvre dramatique : « Werner, » où brille une si belle morale, est le résultat d'une de ses lectures d'enfance, du « Canterbury Tale. » Jamais homme n'a été plus constant dans ses goûts et dans ses habitudes que lui, et il fallait même le charme indéfinissable qui sortait de son âme, et de son être, pour que la monotonie ne changeât pas cette qualité en défaut, par son excès.

1. *The Island*, ch. II, st. 2.

Pourquoi donc ses biographes ont-ils fait tant de bruit de cette mobilité, si ce n'est afin de faire passer lord Byron pour une créature dominée par toutes les impulsions nouvelles, et incapable d'un sentiment constant? J'en ai dit la première cause ailleurs[1]. J'en ajouterai une autre, savoir : qu'on a transporté les qualités *du poëte à l'homme*, dans une fausse mesure; qu'à la versatilité qui l'a toujours influencé, et qui a été un des grands dons de son génie, on a voulu associer cette mobilité dans le caractère qui a souvent, trop souvent peut-être, influé sur sa conversation, et donné la couleur à son caractère *extérieur* et *factice*. Mais ils ont fait cela sans examiner les actions de sa vie, sans penser que cette mobilité s'est épuisée, chez lui, la plume à la main, dans les caprices de la conversation légère, spirituelle et badine, et dans les actes de la vie sans conséquence. Autrement, ils auraient été forcés de convenir qu'elle n'eut jamais d'influence sur sa conduite, dans les circonstances importantes, et qu'il a été persévérant et ferme à un degré extrêmement rare en tout ce qui est *essentiel*, et qui *constitue l'homme moral et social*.

On peut donc se résumer en disant que lord Byron a généralement établi sur un roc *inexpugnable* et entouré de principes *inflexibles*, *les grandes vertus qui ne peuvent pas se passer de principes ;* mais, qu'après avoir senti ainsi ces trésors de l'homme

1. Voyez art. *Mobilité*.

d'honneur et de cœur, en sûreté, et à l'abri des attaques de la sensibilité et du sentiment, il a pu parfois permettre aux *moindres vertus* (dans les proportions ordinaires) l'indulgence qu'il trouvait dans sa bonne nature, et que l'âge qu'il avait demande aux cœurs sensibles, aux imaginations ardentes. Comme tous les hommes, il n'a été vraiment ferme que dans les circonstances graves, quand il voulait faire preuve de caractère, tout en remplissant un devoir. Lord Byron a donc permis à sa plume de s'amuser, de regarder les travers des hommes, tantôt de face, tantôt de biais, tantôt en riant, tantôt en châtiant, selon son humeur ou sa fantaisie, et il a également permis cela à sa parole, dans ses entretiens particuliers, selon le caractère de son auditoire. Dans toutes ces occasions, son génie s'est livré sans doute à la versatilité. Mais n'oublions pas que tout ce qui change et s'altère dans les cœurs inconstants, et qui ne doit pas changer dans l'homme d'honneur et bon, ne changea jamais en lui. Enfin reconnaissons que, si la mobilité a été le caractère de son tempérament *sensitif*, la constance a été le tempérament de *son caractère moral et intellectuel.*

III.

SON COURAGE ET SA FORCE D'AME.

COURAGE, INTRÉPIDITÉ, FORCE D'AME, EMPIRE SUR SOI-MÊME.

Toutes les qualités de l'âme qui dérivent de son énergie : le courage, l'intrépidité, la force morale, en un mot l'empire sur soi-même, ont brillé dans l'âme de lord Byron d'un trop vif éclat, pour qu'on puisse les passer sous silence, ou même les faire remarquer superficiellement.

Mais pourquoi, dira-t-on, parler de son courage? Personne ne le lui a jamais contesté. Au surplus, le courage est-il donc une vertu? C'est à peine une qualité; ce n'est réellement qu'un devoir. Oui, sans doute : mais il y a courage et courage, et celui de lord Byron a été d'une nature tellement exceptionnelle, il s'est exercé dans des circonstances si

peu ordinaires, qu'il doit justifier quelques observations, et fournir une nuance nécessaire à tous les peintres de sa grande âme qui veulent obtenir la ressemblance.

« Quel que soit le mérite attribué au courage personnel, dit Moore, il est bien certain que ceux qui sont doués par la nature d'une forte imagination, et qui, par conséquent, ont devant leurs yeux plus vivement et simultanément toutes les circonstances récentes et possibles du danger, il est certain que ceux-là méritent toutes les louanges qui s'attachent à l'exercice de cette vertu. »

Certes lord Byron entrait dans la catégorie; aussi Moore ajoute-t-il :

« Tous ses compagnons dans les dangers certifient que son courage était de la plus noble espèce, de celle qui s'élève avec la grandeur de l'occasion, et qui devient de plus en plus ferme et réfléchie, à mesure que le danger grandit et s'approche. »

Ainsi, loin d'être l'impétuosité naturelle qui pousse vers le danger les âmes téméraires, le courage de lord Byron était au moins autant un courage de réflexion que de tempérament; c'était le *courage de la plus noble espèce*, une qualité enfin qui se confond avec les autres belles qualités de l'âme, dérivant de sa propre force, et se prêtant, ainsi réunies, un éclat mutuel. Voilà bien ce qu'on doit appeler *force d'âme* et *empire sur soi-même*, et ce qu'on observe

chez lord Byron. Mais, afin de ne pas pécher contre les classifications scientifiques des moralistes qui exigent les subdivisions, nous l'isolerons pour un moment; et nous l'examinerons sous le nom de courage, de présence d'esprit et de sang-froid.

Simple en bravoure comme en tout, lord Byron ne courait pas à la recherche des dangers; mais, lorsqu'ils s'offraient à lui, il les regardait en face avec une intrépidité sublime.

Pour en donner quelques exemples, — et l'embarras n'est que dans le choix, — observons-le dans deux ou trois circonstances de son premier voyage en Orient.

Pendant qu'il était à Malte, il fut sur le point de se battre en duel, avec un officier de l'état-major du général Oakes, par suite d'une mésintelligence.

La rencontre étant fixée pour une heure matinale, son compagnon fut obligé de réveiller lord Byron, qui, au lieu d'être agité, dormait d'un profond sommeil. Lorsqu'il arriva au lieu du rendez-vous, sur le bord de la mer, son adversaire n'était pas encore arrivé. Lord Byron, quoique son bagage fût déjà à bord du brick qui devait le transporter en Albanie, voulut donner à son adversaire au moins la chance d'une heure de plus; et pendant tout ce temps, il s'amusa bien tranquillement sur le bord de la mer, dans la plus parfaite liberté d'esprit.

A la fin, un officier envoyé par son antagoniste arriva; et, non-seulement il apporta des justifica-

tions pour le retard, mais aussi toutes les explications et les excuses, que lord Byron pouvait désirer, quant à l'offense supposée. Le duel n'eut donc pas lieu.

Le gentleman qui devait lui servir de témoin ne savait assez exalter le sang-froid et le mâle courage avec lequel lord Byron s'était conduit pendant toute cette affaire.

Quelque temps après, lord Byron se trouvait sur les montagnes de l'Épire, avec son ami et compagnon de voyage M. Hobhouse (plus tard lord Broughton). Ces montagnes étant alors infestées de brigands, ils voyageaient avec une nombreuse escorte, et accompagnés même par un des secrétaires et divers serviteurs du fameux Ali-Pacha de Joannina, qu'ils venaient de visiter. Un soir, voyant un orage se former dans l'air, M. Hobhouse prit le devant avec une partie de la troupe, afin d'arriver plus tôt à un hameau, et faire préparer un gîte. Lord Byron resta en arrière avec l'autre partie de l'escorte. Bientôt l'orage devint menaçant et terrifiant; et M. Hobhouse, réfugié depuis longtemps dans un hameau, ne voyait pas arriver lord Byron.

« C'était sept heures du soir, dit M. Hobhouse dans la narration qu'il en a faite, et la violence de l'orage était devenue effrayante. Jamais je n'avais vu auparavant et jamais je n'ai vu depuis un orage aussi violent. Le toit du hameau, où nous étions abrités, tremblait sous la violence de la pluie et du vent, et le tonnerre grondait sans intermittence; car l'écho d'une crête n'avait pas cessé de rouler

sur les montagnes qu'un autre épouvantable fracas éclatait sur nos têtes. La plaine et les collines lointaines, visibles à travers les fentes de la cabane, semblaient incendiées. En somme, la tempête était terrifiante, et vraiment digne du Jupiter de la Grèce ancienne. Les paysans, aussi religieux que leurs ancêtres, avouaient leurs alarmes; les femmes pleuraient, et les hommes, en invoquant le nom de Dieu, à chaque éclair, faisaient le signe de la croix. »

En attendant, les heures s'écoulaient, minuit approchait, l'orage était loin de s'abattre, et lord Byron n'arrivait pas.

M. Hobhouse, très-alarmé, ordonna que des feux fussent allumés sur les hauteurs, et fit tirer des coups de fusil dans toutes les directions. A la fin, vers une heure du matin, un homme effrayé, pâle, mouillé jusqu'aux os, entre brusquement dans la cabane avec des cris, des exclamations, des gestes de désespoir. C'était un homme de l'escorte, qui raconta le danger où s'étaient trouvés et où se trouvaient encore lord Byron et sa suite, et la nécessité d'envoyer immédiatement des chevaux, des guides et des hommes avec des torches, pour les délivrer.

Voici ce qui était arrivé.

Au commencement de l'orage, lorsqu'on n'était plus qu'à trois milles du hameau, lord Byron avait perdu la bonne route, par la faute de l'escorte. Après avoir erré au hasard, dans une ignorance complète de leur position, et au bord des précipices, on s'était enfin arrêté près d'un cimetière turc et d'un torrent, qu'on avait pu voir à la lumière des éclairs.

Lord Byron avait ainsi été exposé pendant *neuf heures consécutives à la fureur de l'orage.* Quant aux guides, loin de lui prêter quelque assistance, ils ne faisaient qu'augmenter la confusion, se sauvant de tous les côtés, après avoir été menacés de mort par le drogman Georges, qui, dans un paroxysme de rage et de frayeur, et sans prévenir personne, avait déchargé ses pistolets : ce qui fit jeter des cris d'horreur aux domestiques anglais de lord Byron, qui crurent à une attaque des brigands.

Ce ne fut qu'à trois heures du matin que lord Byron put arriver à l'abri où l'attendait son ami. Lord Byron était donc resté neuf heures consécutives au milieu de cette effroyable tempête et de tous ces dangers, sans jamais perdre *son sang-froid, sa sérénité, ni même son humeur plaisante,* qui lui faisait toujours voir le côté ridicule des choses.

Vers la même époque, lord Byron et son compagnon, après avoir visité Éleusis, furent obligés, par le mauvais temps, de s'arrêter quelques jours à Keratea. Ayant entendu parler d'une merveilleuse caverne, qui se trouvait sur la montagne de Parné, ils résolurent de la visiter. Arrivés à l'entrée de cette caverne, ils allumèrent des torches de bois résineux; ensuite, précédés par un guide, ils pénétrèrent dans une petite ouverture, se traînant par terre, et arrivèrent à une espèce de salle souterraine ornée d'arcades, et de hautes coupoles de cristal, soutenues par des colonnades de brillante marcassite, et aboutissant soit à de grandes pièces horizontales, soit à

de noirs et profonds abîmes, qui s'ouvraient vers le centre de la montagne. Après avoir erré d'une grotte à une autre, les voyageurs arrivèrent à une fontaine d'eau cristalline. Là, ils s'arrêtèrent jusqu'à ce que, voyant leurs torches diminuer, ils pensèrent enfin à revenir sur leurs pas. Mais après quelques minutes de marche dans le labyrinthe, ils se trouvèrent de nouveau à côté de la mystérieuse fontaine. Alors ils commencèrent à s'alarmer; car leur guide leur avoua avec *terreur, qu'il avait oublié l'itinéraire de la caverne, et qu'il ne savait plus par où en trouver l'issue.*

Pendant qu'ils erraient ainsi d'une grotte à une autre, dans une sorte de désespoir, et en se traînant parfois pour franchir d'étroites ouvertures, leur dernière torche s'éteignit, consumée. Ils restèrent longtemps plongés dans les ténèbres, sans savoir quel parti prendre, lorsque, comme par miracle, un faible rayon de lumière brilla dans les ténèbres. Ils se dirigèrent de ce côté, et à la fin ils arrivèrent à la bouche de la caverne. Il est difficile de se trouver dans une situation plus effrayante. Eh bien, M. Hobhouse, tout en avouant que, pour quelques moments, il leur avait été impossible de voir là autre chose que les *chances d'une horrible mort*, déclare que non-seulement la présence d'esprit et le sang-froid de lord Byron, en face d'une pareille perspective, furent admirables; mais encore que son humeur badine ne l'abandonna même pas, et contribua à

le soutenir dans des moments qui durent leur sembler des années.

Ce fut encore pendant ce même voyage, que, trouvant les montagnes qui les séparaient de la Morée, où ils se dirigeaient, infestées de brigands, ils s'embarquèrent sur un vaisseau de guerre *Turk*. Une tempête se déclara ; et sa violence, unie à l'ignorance du capitaine et à celle des marins, mit le vaisseau dans un danger extrême. Le naufrage semblait inévitable et imminent. Le vaisseau retentissait de cris, de lamentations, de prières. Lord Byron seul restait calme, faisant tout ce qui lui était possible pour consoler et encourager tout le monde. Et puis, à la fin, lorsqu'il vit ses efforts inutiles, il s'enveloppa dans sa capote albanaise, et se coucha sur le pont, où il *s'endormit tranquillement en attendant l'arrêt du sort*.

Après avoir fait une simple description de cette tempête à sa mère, il ajoute : « J'ai appris à philosopher dans mes voyages, et quand je ne l'eusse pas appris, à quoi bon se plaindre ? »

Et Moore dit :

« J'ai entendu le compagnon de lord Byron décrire ce remarquable exemple de son sang-froid, et de son courage, d'une manière bien plus frappante que lui-même ne le faisait. Trouvant qu'il n'était pas capable d'aider les matelots dans les manœuvres nécessaires en un si grand danger, après avoir inutilement essayé de relever, même

par des plaisanteries, le courage des autres, il s'était enveloppé dans sa capote albanaise et couché sur le pont, où, lorsque le danger fut passé, on le trouva profondément endormi. »

Ces aventures lui sont arrivées lorsqu'il n'avait que vingt et un ans, et dans l'espace de quelques semaines.

Mais il donna toute sa vie les mêmes preuves de courage, lorsque les circonstances s'y prêtèrent.

Et puisque nous avons choisi ces exemples dans son premier voyage en Grèce, au commencement de sa carrière, prenons-en quelques autres dans le dernier, à la fin de sa vie.

« Lord Byron, répond M. H. Brown à lord Harrington, qui lui demandait ses impressions sur lord Byron, mort récemment, lord Byron était extrêmement calme dans les dangers. En voici deux exemples dont j'ai été moi-même le témoin :

« Un Grec, nommé Costantino Zalichi, auquel Sa Seigneurie avait accordé le passage, prit un jour dans ses mains un des pistolets de Manton, appartenant à lord Byron. Le coup partit par accident, et la balle passa tout près des tempes de lord Byron. Au lieu d'en être troublé, lord Byron *se mit à expliquer au Grec* comment de semblables accidents pouvaient être évités.

« Dans une autre occasion, près de la côte romaine, nous observâmes un petit vaisseau très-suspect, armé et apparemment plein de monde. C'était vers la fin de la dernière guerre d'Espagne, lorsqu'une foule d'actes de piraterie avaient été commis dans la Méditerranée; et notre capitaine en était très-alarmé. Nous fûmes suivis

toute la journée par ce vaisseau, et, vers le soir, il paraissait si prêt à l'action, que nous ne doutâmes plus d'être attaqués. Toutefois une brise se leva, et l'obscurité nous enveloppa bientôt après; alors nous le perdîmes de vue. Mais lord Byron, pendant le danger, resta parfaitement calme, et donna ses ordres avec la tranquillité la plus grande et la plus réfléchie[1]. »

Et lord Harrington, alors colonel Stanhope, dans son essai sur lord Byron, dit lui-même :

« Lord Byron était chevaleresque jusqu'à l'idéal de la chevalerie. Cela aurait pu lui nuire dans l'estime des sages, s'il n'avait donné tant de preuves extraordinaires du plus noble courage. . . . .
. . . .

« Même dans les moments du plus grand danger, lord Byron *contemplait la mort avec un calme philosophique*. Par exemple, au moment où il revint de l'attaque alarmante qui le surprit dans ma chambre (à Missolonghi), il demanda instamment, avec un calme parfait, si sa vie était en danger, parce que, dans ce cas, il exigeait que le médecin le lui dît, *car il n'avait pas peur de la mort.*

« Aussitôt après cette affreuse convulsion, lorsque, affaibli par la perte du sang, il était gisant sur son lit de souffrance, ayant son système nerveux complétement ébranlé, une bande de Souliottes mutinés, couverts de leurs splendides et sales costumes, firent irruption dans son appartement, en brandissant leurs armes, et en demandant à haute voix leurs droits sauvages. Lord Byron, électrisé par cette action inattendue, sembla avoir recouvré sa santé; et plus les Souliottes criaient et mena-

1. Parry, 206.

çaient, plus *son calme courage triomphait. La scène était vraiment sublime*[1]. »

Et le comte Gamba, dans son intéressante narration du *dernier voyage de lord Byron en Grèce*, ajoute :

« Il est impossible de rendre justice au sang-froid, et à la magnanimité que lord Byron déployait dans toutes les graves occasions. Dans les cironstances vulgaires, il était irritable ; mais l'aspect du danger le calmait à l'instant, et lui rendait le libre exercice de toutes les puissances de sa noble nature. Un homme plus *indomptable* et plus *ferme que lord Byron, à l'heure du péril, n'a jamais existé*[2]. »

Mais assez de ces preuves, qui n'apprennent peut-être rien au lecteur. Néanmoins, comme elles peuvent lui renouveler le plaisir que cause toujours le spectacle d'une grande beauté morale, ajoutons encore, pour mieux faire comprendre la nature de l'intrépidité merveilleuse de lord Byron en face des dangers, que son âme énergique aimait à regarder en face certaines sublimités de la nature, généralement subies avec terreur. La vue des tempêtes, le roulement du tonnerre, la force des éclairs, le déchaînement mystérieux des forces de la nature, pourvu que sa violence n'occasionnât ni malheurs, ni souffrances

1. *Essay* du colonel Stanhope.
2. *Last Journey to Greece*, p. 174.

aux êtres sensibles, lui faisaient éprouver les plus austères et les plus pures jouissances, lesquelles devenaient fécondes pour son génie, qui, ne pouvant se contenter du beau, avait toujours besoin de contempler passionnément le sublime.

Quant à la force de son âme, quant à cette fermeté exercée envers soi-même, qui fait supporter l'affliction avec un calme extérieur, elle a été aussi grande chez lord Byron, que sa fermeté en face des obstacles matériels et des dangers.

Avec une sensibilité si exquise, l'existence tourmentée du grand poëte fut certes mise à des épreuves bien cruelles; et pourtant, au lieu de faire étalage de ses douleurs, lord Byron, dans bien des occasions, en aurait plutôt exagéré la pudeur sous une apparence d'insensibilité et de stoïcisme. Ses poésies n'ont été, que très-rarement, l'écho des souffrances qu'on lui faisait endurer.

Une fois, cependant, il a voulu, et il a dû perpétuer, dans ses vers, le souvenir des indignités dont on se rendait coupable envers lui. Il a voulu qu'on n'oubliât pas la grande lutte qu'il avait eu à soutenir contre sa propre destinée; il a voulu faire savoir au monde combien on avait déchiré son cœur, sapé ses espérances, flétri son nom par les plus graves outrages, comme par les petites perfidies. Il a vu, dit-il, de quoi les êtres à face humaine sont capables, depuis l'effroyable rugissement de la calomnie écumante, jusqu'au chuchotement d'une vile coterie de reptiles, distillant adroitement leur venin :

Janus à double visage, qui suppléent à la parole par le langage des yeux, savent mentir sans dire un mot, et, à l'aide d'un haussement d'épaule ou d'un soupir affecté, font accepter à des sots leurs calomnies silencieuses. Oui, il a dû voir tout cela, et il a voulu qu'on sût qu'il avait dû le subir.

Mais cette plainte, il se la devait à soi-même; c'est son silence absolu qui aurait été blâmable, puisqu'il s'agissait de défendre, une fois pour toutes, son *caractère* et sa réputation, et sa sensibilité alors qu'il courait le risque de perdre l'estime du monde n'aurait su se montrer trop vivement.

Mais s'il élève ainsi la voix pour immortaliser ces indignités, ce n'est pas qu'il recule devant la souffrance. « Qu'il parle, s'écrie-t-il, celui qui m'a vu « courber le front, ou qui a remarqué que tous les « tourments de mon âme l'aient laissée plus faible. »

Déjà, au moment de la persécution inqualifiable qu'on lui faisait subir à Londres, lorsqu'il se sépara d'avec sa femme, il écrivait à Murray : « Ne soyez « pas inquiet et affligé à cause de moi, dussé-je « être écrasé par le monde, et par ceux qui en hériteront. Si j'avais dû succomber, je l'aurais fait « pour bien des raisons, il y a quelques années. Ne « prenez pas mon silence, et ma résolution de ne « point combattre, *pour un abattement;* et n'imaginez pas que parce que je souffre de tout cela, « je pourrais fléchir[1]. »

1. Moore, lettre 240.

Dans tout ce qu'il écrit à cette époque fatale de sa vie, on entrevoit la blessure saignante, mais supportée par un Titan, qui deviendra à vingt-neuf ans un philosophe bon, doux, presque résigné.

« Le chameau, dit-il, marche, muet, sous les plus « lourds fardeaux ; le loup meurt en silence. Profitons « de l'exemple qu'ils nous donnent. Si des animaux, « d'une nature inférieure et sauvage, savent souffrir « sans se plaindre, nous, qui sommes formés d'une « argile plus noble, sachons souffrir comme eux. « Ce n'est d'ailleurs que pour un jour[1]. »

Comme tous ceux qui ressentent vivement la joie et la douleur de leurs semblables, lord Byron avait reçu de la nature tout ce qui pouvait le rendre capable de modérer l'expression extérieure de sa sensibilité, lorsque les injustices lui étaient personnelles. Au surplus, le développement de cette noble faculté n'avait été que trop, hélas! favorisé chez lui par les circonstances. Car, de bien bonne heure, il avait reçu les sévères leçons de ces maîtres terribles, qui seuls exercent les âmes nobles à l'empire d'elles-mêmes, les revers, les désillusions, les périls, les outrages. Cependant les tempêtes avec lesquelles la destinée le mit aux prises, quelque violentes qu'elles aient pu être, non-seulement ne lui firent pas faire naufrage même, mais encore elles contribuèrent à faire resplendir sur son front l'auréole du

1. *Childe-Harold.*

martyr. Seulement cela ne fut qu'à la condition de causer des meurtrissures à son âme, que sa tranquillité en resterait altérée; et que chez lui, au doux sourire de la jeunesse se mêlerait souvent le bruit d'un profond soupir.

Mais, nous demandera-t-on, ce grand empire que lord Byron eut sur lui-même, en face des obstacles, des dangers, et des injustices humaines, l'eût-il également en face de ses propres passions? A ceux qui voudraient en douter, et qui, oubliant que lord Byron n'a vécu que l'âge des passions, ne mettant pas dans la balance de la justice toutes les circonstances qui rendaient difficile pour lui ce qui l'est beaucoup moins pour tant d'autres, prétendraient que lord Byron s'abandonnait à ses passions plus souvent qu'il ne s'y opposait, nous dirions : que faisait-il donc lorsque, à peine âgé de vingt-deux ans, il adoptait le régime des anachorètes, afin de rendre son âme plus *indépendante* de la *matière?* lorsqu'il se renfermait chez lui, s'imposant la *tâche* d'écrire des poëmes entiers avant de sortir, afin de *dompter* ses *pensées, et de les maintenir dans une ligne contraire à celle que réclamaient ses passions?* lorsque, affligé, calomnié, outragé, il *préférait s'exiler, afin de ne pas céder à de justes ressentiments*, et afin d'éviter le danger de se trouver dans des situations où il *n'aurait pu conserver son empire sur lui-même?*

A-t-on oublié qu'à Venise, il s'assujettissait à la

tâche ingrate d'étudier des langues *plus que difficiles*, et à des *travaux arides*, pour y *clouer ses pensées, et les empêcher de se nourrir de ressentiment et de colère?*

« Je trouve, écrit-il à Murray, la langue arménienne, qui est double (*littéraire et vulgaire*), difficile, mais non invincible (du moins je l'espère). « Je continuerai. J'ai trouvé nécessaire d'enchaîner « mon esprit sur de très-sévères études, — et « comme celle-ci est la plus difficile que je puisse « trouver à faire ici, ce sera un *filet pour le serpent.* »

Et ne l'a-t-on pas vu se dompter lui-même, au moment de se mettre en route, pour se rendre où l'appelait son cœur, qui avait cessé, malgré ses efforts, de rester indépendant, et différer un voyage si souhaité, seulement pour *exercer des actes de générosité, et délivrer un de ses gondoliers de la conscription autrichienne?*

Si on pouvait faire de lord Byron une biographie sincère, on y verrait un combat constant de ce jeune homme contre ses passions. Et peut-on demander davantage aux hommes, que de les combattre? Le triomphe en est la preuve et la récompense. Si quelquefois, ainsi qu'à tout homme, ce triomphe lui a fait défaut, plus souvent encore, il l'a obtenu; et il est certain que son grand désir était toujours de s'affranchir de l'esclavage des passions.

Ses derniers triomphes ne sont pas seulement beaux, ils sont sublimes.

On sait de quelle tristesse son âme fut saisie dans les derniers temps de son séjour à Gênes. On peut imaginer les luttes qu'il eut à soutenir contre son propre cœur.

On sait aussi que, rejeté par la tempête dans le port, il voulut visiter le palais d'Albaro; et on peut bien comprendre, que les heures qu'il passa dans cette demeure, devenue silencieuse et déserte, ont dû être de celles qui comptent comme des années d'angoisse dans la vie des âmes grandes et sensibles, de celles où les visions du futur flottent devant l'esprit surexité, et presque indépendant du corps. On ne peut pas douter qu'il n'eût alors mieux aimé renoncer à ce funeste départ; il le déclara bien à M. Barry qui l'accompagnait; mais le sentiment de sa propre dignité et la parole donnée restèrent triomphants.

La nuit qui suivit cette sombre journée vit de nouveau lord Byron luttant sur les flots avec la tempête, et non-seulement décidé à continuer son voyage, mais encore à se montrer à ses compagnons le *calme* et la *sérénité sur le front.*

Et cependant cette sérénité pouvait-elle être dans son âme? Pour la montrer au dehors, n'est-ce pas encore à son empire sur lui-même qu'il dut la demander?

« J'ai vu souvent lord Byron pendant son dernier voyage de Gênes en Grèce, dit M. H. Browne dans une lettre écrite au colonel Stanhope; je l'ai vu souvent, au milieu de la plus grande gaieté, devenir

pensif *et ses yeux se remplir de larmes*, sans doute par suite de quelque pénible souvenir. Dans ces occasions, *il se levait ordinairement, et se retirait dans la solitude* de sa cabine. »

Et le colonel Stanhope, depuis lord Harrington, qui n'a connu lord Byron que plus tard à Missolonghi, dit lui aussi : « J'ai souvent observé lord Byron au beau milieu d'une conversation plaisante et gaie, *s'arrêter, méditer*, et *ses yeux se remplir de larmes.* »

Et tout ce qu'il a fait dans cette fatale Grèce, n'est-il pas un perpétuel triomphe sur lui-même, sur ses goûts, sur ses désirs, sur les besoins de sa nature et de son cœur?

Il ne voit rien en Grèce, écrit-il à Mme G...., qui ne lui fasse désirer d'être de retour en Italie...., et pourtant il reste en Grèce. Il préférerait attendre dans les îles Ioniennes; et pourtant il part pour la fatale Missolonghi! Libéral par principe et par humanité, mais aristocrate par sa naissance, par ses goûts, par ses habitudes, il est condamné à être en rapport continuel avec des hommes vulgaires, turbulents, barbares, avec des choses qui *répugnent à sa nature et à ses goûts*, et à lutter avec mille difficultés, mille tourments moraux et physiques; il sent, il sait que la vie même lui échappe, s'il ne quitte pas ce séjour, *et il y reste.* Tout enfin, dans cette dernière étape du noble pèlerin, proclame son empire sur lui-même. Le triomphe fut beau toujours, souvent sublime, mais hélas! il le paya de sa vie.

IV

SA MODESTIE.

Parmi les qualités de son génie, on a trop oublié celle qui en faisait le principal ornement.

C'était une belle qualité de son âme, la *Modestie.* Si on ne la lui a pas formellement refusée, si même, parmi ceux que nous avons qualifiés de ses biographes, il y en a eu qui ont bien voulu accorder la modestie au génie de lord Byron, ils l'ont fait timidement et la lui ont indirectement refusée, en laissant subsister contre lui l'accusation du défaut qui l'exclut, l'orgueil.

Lord Byron fut-il orgueilleux comme poëte, et comme homme? Nous aurons occasion de répondre à cette question dans un autre chapitre. Ici nous ne ferons qu'examiner ses droits à la modestie, et nous disons, sans hésiter, qu'elle fut chez lui aussi

grande qu'elle a été, et qu'elle est rare, partout, et toujours, chez les autres. Elle éclate à toutes les lignes de ses poésies, et de sa prose, à tous les âges, et dans toutes les circonstances de sa vie.

« Il n'y a de modestie réelle (a dit de nos jours un grand moraliste), que dans la défiance de soi-même, inspirée par un profond sentiment du beau, et par la crainte de ne pouvoir atteindre à la perfection que l'on a conçue. »

Comme poëte, lord Byron s'est toujours ou méconnu, ou méprisé. Comme homme, il a fait bien plus encore : il a exagéré cette qualité jusqu'à la convertir en défaut, car il s'est calomnié.

On a vu combien l'enfant Byron était peu ambitieux, et avec quelle facilité il laissait prendre le pas sur lui à ses camarades dans les exercices de l'intelligence, *ne réservant à son ambition* que le désir d'exceller dans les jeux de l'enfance, et dans les exercices du corps.

Adolescent, il ne fait que *censurer* sa conduite, qui ne diffère pourtant pas de celle que ses camarades se permettent. On a vu avec quelle modestie il publie ses premières poésies; avec quelle docilité il accepte les critiques, et cède aux avis des amis qu'il estime.

Lorsque la critique perd envers lui, encore adolescent, toute mesure et toute justice, dans son irritation il perd lui aussi le calme, et la me-

sure, il est vrai, mais il ne perd pas pour cela la modestie.

La passion de la vérité le pousse :

« Vérité ! s'écrie-t-il, dans sa première satire, fais apparaître parmi nous un poëte de génie, et que sa main vengeresse délivre le pays de ce fléau ! »

Certes il ne ménage pas le blâme dans cette satire passionnée, mais, en l'infligeant, il se dit à lui-même :

« Quoi, est-ce à moi à donner des préceptes ? Moi, le moins sage d'une foule insensée, qui en sait tout juste assez pour connaître où est le bien, et pour choisir le mal ? »

Pendant son premier voyage, lord Byron écrit son premier chef-d'œuvre[1] ; mais il a si peu la conscience de ses grandes facultés que, tout en subissant leurs exigences et leur tourment, il ne leur demande en échange qu'une distraction, une occupation pour de longues heures de solitude.

L'ayant écrit comme mémorandum de ses impressions de voyage, à son retour en Angleterre, il le communique à l'ami qui avait été le compagnon de ses voyages. Mais, au lieu d'indulgence et d'encouragement, cet ami n'a que des blâmes à lui prodiguer pour ce poëme qu'il appelle une extravagance.

1. Les deux premiers chants de *Childe-Harold.*

C'était pourtant un juge compétent, et poëte lui-même. Pourquoi donc une telle sévérité? Aura-t-il voulu sacrifier le poëte à l'homme, craignant pour son ami les allusions qui pouvaient prêter des armes à la méchanceté? Aura-t-il craint pour lui-même, et pour ceux de leurs camarades qui avaient, deux années auparavant, endossé le froc à Newstead-Abbey, de se voir mêlé dans l'opinion publique aux prétendus désordres de l'abbaye, que le poëme exagérait, ou inventait? Quel qu'en pût être le motif, cet ami ne fut certes pas alors pour lord Byron un Jean de Bologne; mais la modestie du poëte surpassa la sévérité du juge. Car lord Byron acceptant le blâme comme s'il était mérité, remit son poëme dans ses cartons, si modestement, que lorsque, plus tard, M. Dallas en eut pris connaissance presque par hasard, et, qu'enthousiasmé par la lecture, il considéra *cette extravagance* comme un sublime chef-d'œuvre, il eut la plus grande peine à persuader lord Byron de le livrer au public.

Les critiques de Gifford étaient reçues toujours par lord Byron, non-seulement avec docilité et modestie, mais même avec reconnaissance[1].

Il ne perd pas une occasion de se blâmer comme poëte, et de faire bon marché de son génie. Ne vivant que d'affection, plus d'une fois, lorsqu'il craint que la guerre qu'on lui fait puisse lui altérer celle qu'on lui porte, il est sur le point de livrer

1. Voyez la lettre CXXII, à Gifford, dans Moore.

tout ce qu'il a écrit aux flammes, d'en détruire à jamais le souvenir; et ce n'est que la crainte du dommage qu'il peut causer à son éditeur qui lui fait enfin retirer l'ordre donné.

Il ne sait que louer ses rivaux, et assister ceux qui ont besoin d'aide, ou d'encouragement pour s'élever.

Malgré la faveur du public, il lui semble toujours qu'il va l'importuner par ses publications.

Au moment de livrer *la Fiancée d'Abydos :*

« Je sais bien, dit-il, que je risque, et avec raison, de perdre le peu de renommée que j'ai gagnée, en mettant le public à cette nouvelle épreuve; mais réellement j'ai cessé d'attacher à cela de l'importance. J'écris et je publie uniquement pour m'occuper de quelque chose, pour arracher mes pensées à la réalité, et me réfugier dans l'imagination, même affreuse. »

Lorsque, en 1814, Murray pense à faire une publication périodique des œuvres de tous les auteurs vivants, et qu'il consulte sur ce projet lord Byron, dont la splendeur avait déjà mis dans l'ombre tous ses contemporains, lord Byron lui répond simplement : que, soutenu par des poëtes tels que Scott, Wordsworth, Southey et bien d'autres, l'entreprise doit réussir; et que, pour sa part, il s'associera avec Hobhouse et Moore afin de lui fournir de temps en temps.... quoi? des *insuccès.* Et en même temps il profite de l'occasion pour louer Campbell, et Canning

Son mémorandum est un acte perpétuel d'humi-

liation, même à l'époque où le public, de tout ordre et de tout sexe, avait fait de lui son idole.

Après avoir exprimé, dans son mémorandum de 1813, ses sublimes aspirations à la gloire, c'est-à-dire le bonheur qu'il éprouverait d'être, *non pas un dominateur, mais un guide, un bienfaiteur de l'humanité, un Washington, un Franklin, un Penn,* « Mais, non, ajoute-t-il, non, je ne serai jamais rien, « ou plutôt je serai toujours un rien. Le plus que je « puis espérer, c'est que quelqu'un veuille bien dire « de moi : « *Il pourrait peut-être*, s'il voulait. »

Le peu de cas qu'il faisait de son génie poétique, auquel il préférait l'action, arrivait presque à être coupable, car il oubliait que les belles et grandes vérités, condensées en paroles indélébiles, et illuminées par le génie, sont bien aussi des actions. Il semblait vraiment avoir de la peine à se pardonner d'écrire. Même au commencement de sa carrière littéraire, il s'indignait que son éditeur eût fait à son insu certaines démarches auprès de Gifford, parce qu'on avait l'air de solliciter des éloges.

« C'est déjà assez mal d'être un écrivailleur, disait-il, sans avoir recours à de pareils subterfuges, pour extorquer des éloges, ou détourner des critiques. »

« Je n'ai jamais contemplé la perpective, écrivait-il en 1819, d'occuper une place permanente dans la littérature de mon pays. Ceux qui me connaissent le mieux savent cela; et ils savent aussi que j'ai été considérablement étonné du succès temporaire de mes ouvrages, n'ayant jamais flatté ni une personne, ni un parti quelconque, et

ayant exprimé des opinions qui ne sont pas celles du lecteur en général. Si j'avais pu deviner le degré d'attention qu'on a bien voulu leur accorder, certainement j'aurais fait tous mes efforts pour la mériter. Mais j'ai vécu à l'étranger, dans des contrées éloignées, ou bien en Angleterre, au milieu des agitations mondaines : circonstances qui ne sont nullement favorables à l'étude et à la réflexion. De sorte que presque tout ce que j'ai écrit, n'est que passion ; car en moi (si ce n'est pas un irlandisme de le dire), mon indifférence elle-même était une *sorte de passion*, le résultat de l'expérience, et non pas la philosophie de la nature. »

La même pensée de mépris qu'il a exprimée toute sa vie de mille manières, il l'exprimait encore, peu de jours avant de mourir, à lord Harrington, lorsque celui-ci lui dit que, malgré la guerre qu'il avait faite aux préjugés de l'Angleterre, et aux susceptibilités nationales, il avait pourtant été l'orgueil et même l'idole de sa patrie.

« Oh! s'écria-t-il, ce serait une race stupide que celle qui adorerait une idole pareille. Il est vrai qu'ils sont revenus de leur superstition, quant à sa divinité, après Caïn. »

On trouve dans son mémorandum, à propos d'un rapprochement qu'on avait fait entre lui et Napoléon, ces mots significatifs : « Moi ! un *insecte*, comparé à cette créature[1] ! »

1. Moore, t. I, p. 512.

Il attribue parfois ses succès poétiques à des causes accidentelles, ou bien à un mérite qui ne lui est pas personnel, et qui lui est transmis par héritage, c'est-à-dire à son rang.

La plupart des auteurs, — les poëtes surtout, — aiment à se lire et relire, autant qu'une belle femme aime à s'admirer dans sa glace. Lui, au contraire, il évitait cette vue réfléchie de son génie : il semblait se déplaire.

« Voilà deux malheureuses épreuves de la part de l'imprimeur. J'en ai bien parcouru une, mais, par mon âme, je ne puis pas relire ce *Giaour* de nouveau, du moins à présent et à cette heure (minuit); et cependant il n'y a point de clair de lune. »

Jamais il ne lisait ses compositions à personne. En invitant Moore à Newstead Abbey, peu de temps après avoir fait sa connaissance, il lui disait :

« Je puis vous promettre Balnea Vina, et si vous aimez la chasse, un manoir de 4000 acres, feu, livres, votre pleine liberté. . . . .

« H.... vous empestera, je le crains bien, avec des vers; mais, pour ma part, je puis conclure avec Martial, « *nil recitabo tibi;* » et certes cette dernière promesse ne vous doit pas être la moins tentante. »

Et cependant, c'était un grand moment pour un jeune auteur; car *Childe-Harold* était sous presse.

Jamais il n'a voulu parler de ses ouvrages ; et lorsqu'on lui en annonçait une traduction, on était bien certain de lui annoncer une contrariété. Plusieurs fois il a largement payé, en Italie, pour éviter d'être traduit et ne pas causer un dommage au traducteur. Mais, en même temps qu'il refusait ces hommages pour lui-même, il les désirait pour les autres : et à cette fin, il les louait, et les assistait. On a déjà vu tout ce qu'il faisait pour grandir Moore, ainsi que d'autres, amis et rivaux. L'Évangile dit : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît à vous-même. » Mais, pour lui, on aurait plutôt pu retourner le précepte et dire : « Ne faites pas pour vous-même ce que vous voudriez faire pour les autres. »

Au milieu de ses amertumes matrimoniales, dans les moments les plus cruels de son existence, il trouve encore le temps d'écrire, et de recommander chaudement à son éditeur des ouvrages de Hunt, et de Coleridge, qui ont depuis récompensé tant de bonté par la plus hideuse ingratitude, et par la calomnie. Et, après en avoir fait de grands éloges, il ajoute, au sujet d'un de ses ouvrages :

« Et maintenant venons au dernier, le mien, dont je suis honteux de parler après les autres ; publiez-le ou non, comme vous voudrez, je ne m'en soucie point (*un zéro*).

. . . .

« S'il vous semble mériter une place dans le quatrième volume, mettez-l'y, ou partout ailleurs, et si non, jetez-le aux flammes. »

Et ce poëme, si méprisé, était pourtant le *Siége de Corinthe!*

A la même époque, en apprenant que Jefferies avait loué les mélodies hébraïques, poëmes tellement au-dessus de toute louange, qu'on les croirait (a dit dernièrement un noble esprit [1]) pensées par Isaïe et écrites par Shakespeare, lord Byron trouve Jefferies très-bon pour son indulgence.

Avec quelle simplicité ou avec quel mépris il annonce toujours ses chefs-d'œuvre, soit aux amis auxquels il les dédie, soit même à son éditeur!

« J'ai livré à la presse un diable de conte ou d'histoire, intitulé *le Corsaire*. C'est une île de pirates, peuplée avec mes propres créatures; et vous pouvez-vous imaginer facilement qu'ils feront un monde de mauvaises choses, pendant les trois chants. »

Et ce *diable de conte ou d'histoire* eut des éditions sans fin. On en vendit plusieurs milliers d'exemplaires dans un seul jour. Nous avons déjà vu dans quels termes modestes il annonça le poëme sublime de *Manfred* à son ami Moore. Voici comment il l'annonça à son éditeur:

« J'avais oublié de vous dire que j'ai fini une espèce de poëme dialogué, commencé l'automne passé en Suisse. Il est en trois actes, mais d'un genre sauvage, métaphysique, inexplicable. »

1. Le Rév. doyen actuel de Westminster.

Il lui en décrit les causes, et puis il ajoute :

« Vous pouvez comprendre, par ce peu de mots, que je n'ai pas une haute opinion de cette pièce fantastique. Je me sens trop paresseux pour la copier; mais dès qu'elle le sera, je vous l'enverrai, et vous pourrez la jeter ou non dans le feu. Est-il bon? est-il mauvais? Je n'ai réellement et sincèrement aucune idée de sa valeur. Je suis incliné à le juger très-humblement. Vous pouvez le soumettre au jugement de Gifford, ou de tout autre, à votre choix. Si vous pensez que trois cents livres sterling soyent plus qu'il ne mérite, diminuez. En tout cas, je ne pense pas qu'il vaille davantage. »

Jamais lord Byron n'a réclamé, et ne s'est plaint d'aucune critique de ses œuvres, en tant qu'œuvre de talent. Ses réclamations (hélas! bien trop rares!) n'ont jamais eu d'autre but que de repousser quelque abominable calomnie. Lorsqu'on critiqua sans bonne foi, et sans ménagement ses beaux drames, en disant qu'ils n'étaient pas adaptés pour la scène, que répondait-il à une si perfide accusation?

« Il paraît que je n'ai pas le génie dramatique. »

Ses observations sur l'article si méchant et si immérité du *Blackwood Magazine*, en 1819, sont un véritable chef-d'œuvre de raison et de modestie. Là encore, s'il défend un peu l'homme, il condamne le poëte.

Sa modestie était telle que, dans la guerre qu'on

lui faisait durant ses dernières années, il allait presque à y voir la décadence de son talent. Il semblait vraiment n'attacher quelque prix à son génie, que lorsqu'il pouvait être au service de son cœur.

En 1821, à Ravenne, en écrivant son mémorandum, il se rappelle qu'un jour, à Londres (1814), au moment de monter en voiture avec Moore (qu'il appelle de tout son cœur le poëte par excellence), il recevait une gazette de Java, de la part de Murray, et qu'en la parcourant, il y trouvait une discussion sur son mérite, et sur celui de Moore. Et, après quelques phrases modestes, et plaisantes, il continue :

« C'est un grand honneur d'être nommé avec Moore, plus grand de lui être comparé ; et le plus grand plaisir du moins, c'est d'être avec lui. Certainement, c'était encore une curieuse coïncidence que de dîner ensemble, tandis qu'on se disputait à propos de nous au delà de la ligne équinoxiale. Eh bien, le même soir, je rencontrais Lawrence (le peintre), et j'entendis une des filles de lord Gray (une belle, grande, spirituelle jeune fille, à l'air patricien de son père, que j'aime tant) jouer de la harpe si modestement, et avec une telle ingénuité qu'elle paraissait la musique même. Eh bien, j'aurais préféré faire ma conversation avec Lawrence, qui parlait délicieusement, et entendre la jeune fille, à toute la renommée de Moore, et à la mienne mises ensemble. Le seul plaisir de la renommée, c'est qu'elle aplanit la route pour jouir, et tant mieux pour nous si nos jouissances sont intellectuelles[1]. »

1. Moore, t. II, p. 410.

Cette modestie arrivait même parfois à lui donner des appréciations des choses tout à fait extraordinaires.

Par exemple : il allait presque jusqu'à trouver blâmable de se faire faire son propre buste en marbre, à moins que ce ne fût pour complaire à l'amitié. A propos d'un jeune Américain qui vint le voir à Ravenne, et qui lui dit être chargé de faire faire, par Thorwaldsen, une copie de son buste pour l'envoyer en Amérique, lord Byron écrivit dans son journal :

« Quant à moi, je ne voudrais pas payer le prix d'un buste de Thorwaldsen pour aucune tête vivante, excepté Napoléon, ou mes enfants, ou, comme dit Moukbarus, pour quelque absurde individu du sexe féminin; ou bien encore pour ma sœur. Si on me demande pourquoi donc j'ai posé pour le mien? je répondrai que ce fut à la demande particulière de J. C. Hobhouse, et non certes pour moi. Quant à un portrait, c'est différent; tout le monde pose pour son portrait. Mais un marbre témoigne une sorte de *prétention à la durée*, et on dirait qu'il a la saveur d'un *penchant pour la célébrité publique, plutôt que pour un souvenir privé.* »

Ajoutons à toutes ces preuves de la modestie de lord Byron, que sa grande expérience des hommes et des choses, que les doutes inséparables d'un profond savoir, que son indulgence pour la faiblesse humaine, faisaient que sa raison n'avait rien d'ab–

solu dans ses exigences, et que jamais il n'essayait d'imposer ses opinions aux autres. Mais, tout en restant un génie modeste par excellence, lord Byron n'ignorait cependant pas ce qu'il valait. S'il eût douté de lui-même, s'il eût manqué d'une légitime confiance dans son génie, aurait-il pu trouver dans son âme l'énergie nécessaire pour accomplir, en peu d'années, une si prodigieuse carrière littéraire? Sa modestie n'était pas la conscience d'une infériorité vis-à-vis d'autrui. L'intelligence qui lui faisait si bien apprécier celle de tant d'autres, pouvait-elle manquer de lui faire sentir combien elle-même était supérieure ? Mais cette *supériorité relative* qu'il sentait en lui-même le laissait *parfaitement modeste;* car il la sentait soumise à d'autres relations qui la lui montraient dans une grande petitesse : c'est-à-dire la relation du fini, avec l'aspiration vers l'infini. C'était l'appréciation de la distance immense entre ce que l'on sait, et ce que l'on ignore, entre ce que l'on est, et ce qu'on voudrait être; la conscience enfin des limites imposées par Dieu à l'homme, et qui ni par l'étude, ni par l'excellence des facultés, ne peuvent jamais se franchir.

Les êtres trop rares, chez qui la grandeur de l'âme égale la pénétration de l'esprit, ne peuvent pas subir le prestige qu'ils exercent sur les autres; et tout en accomplissant des miracles de génie ou de dévouement et d'héroïsme, ils restent admirablement simples et modestes, ils pensent ne pas dépasser les plus humbles limites.

Tel fut lord Byron. On peut donc se résumer et dire que, non-seulement il fut un génie modeste, mais encore que, au lieu d'avoir été trop fier de ce génie, on devrait plutôt l'accuser d'avoir trop peu apprécié ce grand don, comme il fit de beaucoup d'autres qu'il avait reçus du ciel.

V

VERTUS DE L'AME.

GÉNÉROSITÉ ÉLEVÉE JUSQU'A LA VERTU.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici prouve que la générosité de lord Byron n'a jamais été contestée; mais cette générosité qu'on lui attribue le plus généralement est une qualité innée, le mouvement d'un bon cœur porté sans efforts à répandre les bienfaits.

Certes, distribuer aux pauvres le superflu de sa fortune et très-souvent même davantage, emprunter pour ne pas faire attendre sa propre assistance aux malheureux, soustraire aux plaisirs de son âge et s'imposer même des privations pour mieux venir en aide à tous les infortunés, sans distinction d'opinion, d'âge, de sexe, mesurer les secours plutôt d'après leurs besoins que d'après ses propres ressources, et faire tout cela sans ostentation, habituellement, dans

l'ombre et le mystère, n'ayant pour témoin que Dieu et sa conscience, tout cela est certes d'une grande beauté morale! et nous savons dans quelle large mesure lord Byron l'a pratiquée à toutes les époques de sa vie. Nous l'avons vu dans son enfance, dont on chercherait vainement une plus aimable et plus admirable, vouloir prendre pour soi-même les châtiments destinés à ses collègues; sauver de la fureur insensée de ses compagnons la salle de leurs études, en leur montrant les noms chéris de leurs parents écrits sur ses murs; vouloir s'exposer à la mort pour sauver un de ses camarades, parce qu'il avait deux parents pour le pleurer, tandis qu'il ne lui en restait à lui plus qu'un; envoyer enfin à sa bonne nourrice la première montre qu'il possédait; et on sait quel trésor est la première montre aux yeux d'un enfant! Nous avons suivi, plus tard, l'adolescent au collége, à l'Université, à Newstead, à Southwell, dans ses affections dévouées et passionnées, et le jeune homme dans ses voyages et au milieu du grand monde, dans sa compassion pour tous les malheurs, dans ses manières de les soulager. Quand on voit que malgré l'ardeur et la mobilité de son cœur, où tant d'éléments se sont combinés, contredits, heurtés, succédé, il n'y a jamais eu un seul instant dans sa vie où la générosité ne l'ait emporté sur toute autre impulsion et considération, non-seulement on est forcé de le proclamer généreux, mais encore on est forcé de reconnaître que c'est la générosité qui a partagé, avec la passion pour la vérité, la domina-

tion de son âme, et qu'elles ont formé ensemble les deux qualités maîtresses de son caractère. Mais si sa générosité se fût bornée à satisfaire ces belles tendances de sa nature, aurait-elle acquis le droit d'être appelée vertueuse? Nous ne le pensons pas. Pour que la générosité mérite, en effet, cette épithète sacrée, il faut qu'elle exprime des sentiments plus rares et plus élevés, qu'elle arrive au plus beau triomphe de la force morale, aux plus grandes abnégations, et qu'elle parvienne à dompter les appétits, à oublier les plus justes ressentiments, à rendre le bien pour le mal. Alors seulement elle peut atteindre ce degré sublime où resplendit le nom de vertu.

Or, la générosité de lord Byron a-t-elle atteint cette hauteur morale? Interrogeons les faits qui seuls doivent répondre.

Lorsqu'un jeune homme vient en aide à une jeune personne belle et charmante, sans aucun motif intéressé, et avec une exquise délicatesse, il fait sans doute preuve de beauté d'âme. Cette beauté est encore plus caractérisée, si le jeune homme se conduit ainsi dans l'unique but de lui sauver l'honneur. Mais si la jeune femme, pleine de reconnaissance, s'éprend d'un vif amour pour son jeune bienfaiteur; si, ne pouvant pas lui cacher l'impression que sa présence et sa générosité produisent au fond de son propre cœur, elle lui fait comprendre que sa reconnaissance n'aurait pas de limites; et si lui étant dans l'âge de la passion, quoique touché de tous les sentiments

exaltés qu'il a inspirés à cette personne douée de tous les charmes, il ferme pourtant ses sens à toutes les tentations, alors la beauté de son âme ne devient-elle pas admirable? Eh bien, cette beauté s'est exactement réalisée chez lord Byron! Et non pas une fois, dans un seul fait isolé; mais souvent dans sa vie; car si les tentations furent nombreuses, les victoires le furent également. Nous n'en citerons qu'un seul exemple, avec les détails qui peuvent en donner la juste appréciation.

Mlle S..., élevée dans l'aisance, mais réduite, avec sa famille, par une succession d'infortunes, à une gêne absolue, se vit exposée au plus grand des malheurs qui puissent menacer une jeune fille pauvre. Sa mère, dont l'infortune avait aigri le caractère et bouleversé le sens moral, était devenue une de ces femmes qui considèrent la pauvreté comme le pire de tous les maux. Peu scrupuleuse sur les moyens de la faire cesser, elle ne croyait pas utile de fortifier l'esprit de sa jeune fille par les conseils de la sagesse. Heureusement, l'âme de la jeune fille était haute et fière. A l'abri des séductions vulgaires, et guidée par des principes sains et solides, elle ne voulait compter que sur la ressource de ses talents pour vivre, et pour venir en aide à ses parents. Ayant écrit un petit volume de poésies, elle avait obtenu la souscription de personnes distinguées et importantes; mais elle désirait surtout celle de lord Byron.

Depuis longtemps un pressentiment la poussait à la porte du jeune lord, encore garçon. Elle ne le

connaissait que par ses ouvrages, et par des bruits qui, à l'admiration pour ses talents, mêlaient déjà mille calomnies sur son caractère moral. — Les octaves sceptiques de Childe-Harold troublaient encore le repos des orthodoxes; les couplets sur les larmes de la princesse Royale irritaient les Torys, et le dernier succès du Corsaire, ajouté à tous les autres, envenimait encore davantage toutes les rivalités. Ainsi les calomnies, formées de ces divers éléments, faisaient le siége de la maison du poëte, pour empêcher la vérité sur l'homme d'en sortir. Dans sa famille même, miss S.... trouvait de l'hostilité contre lui; car sa mère, qui se disait Tory, n'avait de délicatesses morales que lorsqu'il s'agissait de témoigner sa répulsion pour le parti Whig, auquel lord Byron appartenait. Miss S...., un jour d'angoisse extrême et de pressant embarras, se décida pourtant à frapper à la porte du jeune lord. Introduite avec respect et bonté, elle aborda le grand seigneur et le poëte, qui la vit très-intimidée par la démarche un peu hardie qu'elle faisait, et par la cause même de cette démarche. Lord Byron lui rendit le courage en l'accueillant avec une bienveillance toute particulière, et l'interrogea sur sa position. Lorsqu'elle lui eut raconté les tristes causes qui l'avaient décidée à lui demander sa souscription, lord Byron sonna son valet de chambre et se fit remettre un pupitre. Ensuite, avec cette délicatesse qui était une qualité si remarquable de son cœur, il traça, tout en causant, quelques mots qu'il renferma dans une enveloppe, et les

remit à la jeune fille, qui se retira, croyant avoir obtenu la souscription sollicitée.

Mais tout ce qu'elle a vu et entendu lui paraît un rêve. Cette porte, qui vient de se fermer sur elle, lui semble la porte de l'Éden s'ouvrant sur la terre de l'exil. Cependant elle le reverra. Il a consenti à recevoir son ouvrage. Lord Byron n'est pas pour elle l'ange armé de l'épée flamboyante, mais, au contraire, l'ange de la douceur, de la miséricorde, de l'amour. Jamais elle n'a vu ni imaginé un tel ensemble d'enchantements; jamais elle n'a vu tant de beauté, ni entendu une telle voix; jamais un regard si expressif et si doux ne s'est arrêté sur son visage. « Non, se dit-elle, ce n'est pas un homme, c'est une nature céleste » — « *Oh! ma mère, lord Byron est un ange.* » Ce sont les premières paroles qui lui échappent en rentrant chez elle. On ouvre l'enveloppe; nouvelle surprise! Avec la souscription, elle y trouve 50 livres sterling (1250 fr.). Cette somme était ce jour-là, pour elle, un trésor. Elle tombe à genoux avec toute sa famille; sa mère elle-même oublie pour le moment que c'est l'argent d'un Whig qui les sauve, et semble presque donner raison à sa fille aînée, dont l'enthousiasme se communique à la cadette, qui ne cesse d'interroger sa sœur sur les perfections de lord Byron, jusqu'à ce que la nuit avancée les sépare.

Mais si la famille est soulagée, si l'honneur de la

jeune fille est sauvé, la paix de son cœur est perdue. Le mépris et l'éloignement qu'elle éprouvait déjà pour quelques hommes qui rôdaient autour d'elle, et qui l'effrayaient de leurs offres de protection, s'étaient encore augmentés par la comparaison qu'elle faisait de ces natures vulgaires, basses, hypocrites ou bien ouvertement impudiques, avec la noble créature qu'elle venait de connaître.

Cette éblouissante image ne s'éloignera plus de sa pensée. Elle y demeurera fixe pendant le jour, pour reparaître encore la nuit dans ses rêves ou dans ses visions. Elle s'est tellement emparée de tout son être, que l'âme et le cœur de Mlle S.... ne semblent plus vivre que dans l'espérance de le revoir.

Lorsqu'elle le revit pour lui apporter son livre, elle dut encore ajouter, à toutes les autres séductions de cet être priviligié, le respect que la sagesse d'un âge plus mûr semblerait pouvoir seule inspirer. Car, non-seulement il lui parla de ce qui pouvait être le plus convenable à sa position, et désapprouva certains projets de sa mère, comme pouvant avoir pour son honneur de fâcheuses conséquences, mais encore, lorsqu'elle le pria de venir la voir, lord Byron refusa; il ne voulut pas même lui donner une lettre de recommandation pour le duc de Devonshire, par la seule raison qu'une belle jeune femme ne pouvait pas se faire recommander par un jeune homme sans se compromettre.

A mesure que miss S.... revoyait lord Byron, sa passion pour lui devenait plus intense. Il lui semblait que tout ce à quoi notre esprit peut aspirer, que tout ce que le ciel peut donner de bonheur ici-bas, on devait le trouver dans l'amour d'un être si privilégié. Lord Byron ne tarda pas à comprendre le danger de ces visites. Miss S.... était belle, spirituelle, charmante; et lord Byron avait vingt-six ans! Combien de jeunes gens, dans un cas semblable, auraient pensé sans scrupule qu'il n'y avait qu'à allonger la main, pour cueillir cette fleur, qui semblait solliciter la tentation. Lord Byron n'eut pas cette pensée. Complétement innocent de toute séduction volontaire, ne pouvant pas la rendre heureuse, quand même il eût pu répondre à ses sentiments par des sentiments de la même nature, au lieu d'en être charmé, il en fut préoccupé, attristé. Il se dit qu'il ne devait pas être la source de nouveaux malheurs pour cette jeune fille, si éprouvée par le sort et complétement abandonnée, sans guide, sans boussole. De ce moment, tous ses efforts furent tournés à lui rendre la paix de l'âme. Dire quels détours délicats il prit pour atteindre ce but, quelles généreuses ruses il employa pour guérir ce pauvre cœur malade : ce serait trop long. Il alla jusqu'à vouloir lui paraître moins aimable. Pour la décourager, il mit sur son beau front un air soucieux, froid, sévère; mais quand il vit que le mal s'aggravait chez elle encore davantage par ses froideurs calculées, la bonté de son cœur ne résista pas à cette

épreuve, et lui suggéra d'autres expédients. Et enfin il parvint à lui faire comprendre la nécessité de s'abstenir de ces visites dangereuses. Elle sortit de chez lui respectée, sans que leurs rapports eussent rien perdu de leur innocence; et le sacrifice du jeune homme ne fut consacré que par un baiser déposé sur un front charmant, au-dessous duquel il ne voyait que trop quel sentiment profond brûlait pour lui.

Ce que cette victoire de la volonté et de l'homme d'honneur, sur les sens et le cœur, a pu lui coûter, est resté son secret. Mais ceux qui veulent placer leur vingt-sixième année en regard de semblables circonstances, peuvent déjà le pénétrer et le juger.

Quant à miss S...., l'excès de ses émotions la rendit malade; elle resta longtemps entre la vie et la mort. Cependant la force de la jeunesse l'emporta, et finit par lui rendre la santé du corps. Mais l'âme fut-elle également guérie? La seule lumière qui éclairait son esprit s'était éteinte. Plongée dans l'obscurité, comment aura-t-elle trouvé son chemin dans la vie? Son cœur se sera-t-il fermé à jamais à toute affection? L'aura-t-elle enchaîné dans quelque austère devoir, qui lui aura tenu lieu de bonheur? Ou bien, comme il peut arriver à des âmes malades, une couleur, un son, une brise, le trait d'un visage lui auront-ils créé des hallucinations, donné des velléités, voulu lui faire rebâtir des espérances et préparé des déceptions? Forte contre toutes les bassesses de l'âme, mais jeune et très-malheureuse, aura-t-elle pu toujours résister aux entraînements d'un cœur bon,

sensible, reconnaissant? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons d'elle, c'est que jamais plus, dans toute sa longue carrière, il ne lui est arrivé de rencontrer réunie, en un seul homme, cette profusion de dons physiques, intellectuels et moraux, qui, fondus ensemble, faisaient ressembler lord Byron à un être supérieur à l'humanité! Elle nous l'apprend elle-même dans les pages qu'elle vient d'écrire à la distance qui sépare 1814 de 1864, par la publication de lettres écrites en français, et précédant et accompagnant une narration écrite dans sa propre langue, où elle a voulu donner ses impressions sur lord Byron, et le détail de tout ce qui s'est passé entre elle et lui. C'était un devoir, dit-elle, qui lui restait à remplir encore ici-bas.

Sa narration et ces lettres sont charmantes de simplicité et de naïveté; ce qu'elle dit a d'autant plus le caractère de la plus simple vérité, que son admiration n'est nullement exaltée, et que son style ne manque jamais du calme qui doit accompagner toujours la vérité, pour la faire pénétrer dans les autres esprits.

On aimerait de reproduire ici ces pages sorties d'un cœur sincère, élevé et reconnaissant. Car elles font grand honneur à lord Byron, parce qu'en montrant la force de l'impression qu'il produisit sur la jeune fille, elles font mieux comprendre toute l'abnégation qu'il a fallu à lord Byron dans cette occasion; et aussi, parce que, dans ses lettres, cette dame, après une si longue pratique de la vie, ne

cesse de proclamer lord Byron le plus beau, le plus généreux, le meilleur des hommes qu'elle ait connus. Mais, borné par tout ce que j'ai à dire, si je ne puis reproduire ces pages en entier, il m'est nécessaire néanmoins d'en citer quelques lambeaux. Dans la première lettre qu'elle adresse à Mme B...., elle dit :

« Au moment de la séparation entre lord Byron et cette femme qui a fait le malheur de sa vie, je n'étais pas à Londres; et j'étais si malade, que je ne pouvais ni aller le voir, ni lui écrire comme j'en avais envie. Car il avait montré envers moi tant de bonté et de générosité, que mon cœur se brisait de reconnaissance et de chagrin; et jamais je n'ai eu aucun moyen de lui exprimer l'un et l'autre, sauf en lui faisant ma petite offrande[1]. Même à présent mon cœur se brise, quand je pense à l'injustice avec laquelle il a été traité. Son ami *Moore*, auquel il avait confié ses *mémoires* écrits de sa propre main, Moore n'a pas eu le courage de remplir fidèlement le désir de son généreux ami. Lady Blessington a fait un livre qui a été bien profitable *pour elle*, mais où elle ne dépeint pas lord Byron toujours en beau, et où elle a raconté mille choses qui n'étaient, dans la bouche de lord Byron, que persiflage ou badinage, et qui ne devaient être ni écrites ni publiées. Et lorsqu'on pense que cette dame (à ce qu'on assure) n'a pourtant pas vu, et n'a pu causer avec lord Byron que sur la grande route, lorsqu'il lui arrivait de le rencontrer pendant sa promenade à cheval, et très-rarement (deux ou trois fois), lorsqu'il a accepté de dîner chez elle, et dans tous les deux cas, toujours en trop

1. Elle lui avait dédié un petit recueil de poésies qu'elle lui adressa en 1821, à Pise, avec une lettre *dont elle n'obtint pas de réponse.*

nombreuse compagnie pour que la conversation ait pu avoir un caractère d'intimité; lorsqu'on sait (à ce qu'on assure encore) que lord Byron était tellement sur ses gardes avec cette dame (qu'il savait être auteur), que jamais il n'a accepté de dîner chez elle si son ami, le comte Gamba, n'y dînait aussi... : en vérité, on se dit alors que ces conversations doivent avoir été matériellement impossibles, et qu'elles doivent être une spirituelle mystification, une composition faite d'après les biographies de lord Byron déjà parues, sur les Œuvres de Moore, de Medwin, sur les Correspondances de lord Byron, sur *Don Juan* surtout, où elle aurait fait un choix, ne se préoccupant pas de la vérité ni de ce qui fait plus d'honneur à lord Byron, mais au contraire des faits, des propos, des observations qui pouvaient lui prêter, à elle, l'occasion de se poser en personne morale et sensible, de sermonner, afin de gagner la faveur de la partie sévère de la haute société, et de pouvoir dire son opinion sur une foule de choses et de personnes, sans se compromettre, le mettant dans la bouche de lord Byron. En vérité, ces conversations ne sont autrement explicables. En tout cas, j'avoue que cette production de Sa Seigneurie m'a tellement déplu, que je l'ai mise de côté, ne pouvant la lire sans humeur et dégoût. Dans ce temps-là (1814), il n'était pas marié; et j'ai vu en lui un jeune homme de la plus rare beauté. Une intelligence supérieure éclatait dans sa physionomie; ses manières étaient à la fois pleines de simplicité et de noblesse; sa voix était douce, riche, mélodieuse. Si lord Byron a eu quelques défauts (et qui donc n'en a pas?), il a eu aussi de bien grandes vertus, une noblesse, une sincérité de caractère que l'on ne trouve plus. Et plus j'ai connu le monde, plus j'ai rendu hommage à la mémoire de lord Byron. »

Mme S.... écrivait ainsi à une personne qui lui

était inconnue; mais encouragée par la réponse qu'elle en obtint, elle lui adressa une seconde lettre, en lui ouvrant davantage son cœur, et en lui envoyant des détails sur ses rapports avec lord Byron, et sur ce qu'elle avait vu et connu de lui:

« Ah! madame, s'écrie-t-elle, si vous saviez le bonheur, le soulagement de cœur que j'éprouve en vous écrivant, sachant que tout ce que je dirai de lui sera bien reçu, et que vous croyez à tous ces détails qui lui font tant d'honneur! »

Dans la même lettre, elle déclare que, lorsqu'il fut exposé aux attaques des jaloux et des curieux, et qu'on débitait contre lui mille calomnies, il disait toujours :

« Ne me défendez pas. »

« Mais, madame, comment se taire quand on entend débiter des infamies contre ceux que nous savons en être si incapables? J'ai toujours dit franchement ce que je pensais de lui, et j'ai pris sa défense d'une manière qui portait la conviction dans l'esprit de ceux qui m'entendaient. Mais le combat entre une personne et beaucoup de monde n'est pas égal, et j'en ai été plusieurs fois malade de dépit. N'importe; ce que je puis faire, je le ferai. »

Elle lui annonce son intention de lui envoyer toute l'histoire de sa connaissance avec lord Byron :

« Je vais commencer, madame, le récit de ma connaissance avec notre grand et noble poëte. J'écrirai tout ce

qui le regarde en anglais, parce que je pourrai ainsi me servir de ses propres paroles; elles sont gravées dans mon cœur, ainsi que toutes les circonstances qui ont rapport à lui. Je vous donnerai ces détails, madame, dans toute leur simplicité ; mais leur valeur était moins dans les paroles dont il se servait, que dans les manières qui les accompagnaient, dans la suavité de sa voix, dans sa délicatesse et sa politesse au moment même qu'il accordait une faveur, et qu'il me rendait un si grand service. Oh! oui, il était réellement bon et généreux; jamais, dans toutes mes longues années, je n'ai vu nul homme qui fût *digne de lui être comparé.* »

Elle lui écrit encore le 10 novembre 1864 :

« Voilà, madame, les détails que je vous ai promis quant à ma première entrevue avec lord Byron. Je vous les donne dans toute leur simplicité. Je ne vise pas au style; je dis la vérité, et je n'embellis pas. Car, pour ce qui regarde lord Byron, je trouve que la verité est la chose la plus importante; et son nom est le plus grand ornement de la page où il est inscrit. Je vous enverrai encore, madame, si vous le voulez, ma seconde et ma troisième entrevue avec cet homme si noble, si admirable, et surtout si *méconnu.* Écrire cette histoire est pour moi, ajoute-t-elle, un grand bonheur; car je sais qu'en l'écrivant, je lui rends cette justice que les envieux et les méchants lui ont trop souvent refusée.

« Sa conduite avec moi a été toujours si belle et si noble, que je voudrais le faire savoir à tout le monde. Je pense qu'on commence à lui rendre la justice qui lui est due; on le cite maintenant partout. *Byron disait*, *Byron pensait ;* voilà ce que j'entends continuellement, et beaucoup de personnes qui autrefois disaient du mal de lui, en

disent à présent du bien. . . . .

. . . .

On dit qu'il ne faut pas médire de ceux qui sont morts; fort bien, mais comme on n'a pas eu égard à cette maxime pour lord Byron, je répéterai, moi aussi, ce que j'ai entendu dire de sa femme, c'est-à-dire que les torts étaient à elle, que son caractère était si mauvais, ses manières si dures et si désagréables, que personne ne pouvait endurer sa société; qu'elle était avare, méchante, grondeuse, qu'on détestait de la servir, et de vivre auprès d'elle. Comment cette dame a-t-elle osé épouser un homme si distingué, pour le maltraiter et le tyranniser? On ne le conçoit vraiment pas! Si elle était charitable pour les pauvres (comme quelqu'un l'a prétendu), elle manquait de la charité chrétienne! Et moi, j'en manque bien peut-être aussi; mais quand je pense à elle, je perds patience!! »

En annonçant à Mme B.... la continuation de sa narration,

« Elle contient, lui dit-elle, l'histoire des deux jours qui se sont passés après ma première entrevue avec *celui* que j'ai trouvé le *plus noble* et le plus *généreux* des hommes, et dont la mémoire s'est conservée dans mon cœur comme un astre brillant au milieu des nuages noirs et sombres, dont j'ai été souvent environnée dans ma vie; c'est le seul rayon de soleil qui éclaire mes souvenirs du passé. »

Mme S.... n'a pas oublié un regard, un mot, pas même la partie matérielle et extérieure des choses; et lorsque Mme B.... lui exprime son étonnement de cette fraîcheur de souvenir :

« Sur tout ce qui regarde lord Byron, dit-elle, mon cœur a tout retenu. Je me rappelle aujourd'hui ses paroles, ses gestes, ses regards, comme si cela s'était passé hier. Je crois que la raison en est cette même réunion de grandes et belles qualités chez lui, que jamais je n'ai vu réalisées dans aucun autre.

« Il y avait une telle vérité dans tout ce qu'il disait, tant de naturel dans tout ce qu'il faisait, que tout se gravait dans le cœur et dans la mémoire d'une manière ineffaçable. »

Après avoir dit que lord Byron lui donna les meilleurs conseils, et celui entre autres de loger et de vivre auprès de sa mère (ne sachant pas, ajoute-t-elle, à quoi cela m'exposerait), elle continue :

« Vous voyez, madame, qu'il n'y a pas à s'étonner que j'admire et que je respecte ainsi lord Byron. Dans tout ce qu'il disait, dans tout ce qu'il recommandait, il y avait un sens si droit, une si grande bonté, un jugement si supérieur à son âge, qu'on restait captivé. »

En envoyant à Mme B.... la conclusion de son histoire :

« Vous qui avez connu lord Byron, dit-elle, vous ne serez pas étonnée que je l'aie tant aimé. Mais une femme ne passe pas impunément par une telle épreuve. Rentrée chez moi, je me suis jetée à genoux, j'ai tâché de prier, j'ai imploré du ciel force et patience. Mais le son de sa voix, mais ses regards perçaient mon cœur; mon âme était déchirée; je ne pouvais même pas pleurer. Pendant deux ans et demi je ne fus plus moi-même. Un homme très-

haut placé m'offrait sa main. Il m'aurait placée dans l'élite de la société, mais il aurait voulu de l'amour, et je ne pouvais lui offrir que de l'amitié. »

Et enfin, lorsqu'on lui accuse réception de la dernière partie de sa narration :

« Je suis bien aise, ajoute-t-elle encore, que l'histoire de mon cœur vous paraisse un document précieux, pour prouver les vertus de celui que j'ai toujours regardé comme le *premier de tous les hommes*, et *par ses qualités et par son génie.* »

La conclusion de sa dernière lettre est la même que la conclusion de la première : « *Ah!* dit-elle, *il n'y a jamais eu qu'un lord Byron!* » Dans la narration, dont le style est aussi simple que celui des lettres, aucun détail de ses entrevues avec lord Byron n'est sorti de sa mémoire[1].

On a déjà vu comment, dans un moment de désespoir, la jeune fille, pleine de confiance en lord Byron, qu'elle considérait comme un des plus nobles caractères qui aient existé, crut pouvoir aller lui demander sa protection. Jeune homme fashionable, encore garçon, les bruits qu'on faisait courir sur son compte pouvaient faire penser que sa maison n'était pas le temple de l'ordre. Aussi fut-elle sur-

1. « Tout cela, dit-elle, vit encore en mon cœur et mon âme, comme si ces choses s'étaient passées il y a quelques semaines, au lieu de tant d'années. » (1864.)

prise, lorsque, timidement, elle frappa à sa porte, et qu'elle eut expliqué au valet de chambre, qui vint lui ouvrir, le grand besoin qu'elle avait de parler à Milord, de voir Fletcher, l'écouter avec une civilité et une compassion qui déjà prévenait en faveur du maître. Il l'introduisit dans une petite pièce, où tous les domestiques de lord Byron étaient rassemblés, et là elle fut encore extrêmement étonnée de l'ordre, de la simplicité, du respect qui régnaient autour du jeune lord.

« Jamais, écrit-elle, jamais je n'ai vu des domestiques plus honnêtes et plus respectueux. Fletcher et le cocher se tenaient debout, et, seule, la femme de charge, qui était âgée, restait assise. »

Miss NN.... avait essuyé ses larmes lorsqu'elle fut admise auprès de lord Byron.

« La surprise et l'admiration furent, dit-elle, les premières émotions que j'éprouvai en le voyant. Il n'avait que vingt-six ans, mais il semblait encore plus jeune. On m'avait dit qu'il était sombre, sévère, et souvent de mauvaise humeur, *je vis au contraire la physionomie la plus attrayante*, *avec une expression de charmante douceur.* »

Miss NN.... ne tarda pas à comprendre la délicatesse de lord Byron. Elle commença par s'excuser de s'être introduite chez lui, et de faire cette démarche à cause de malheurs arrivés à sa famille. Elle se

tenait debout. Après quelques instants de silence, pendant lesquels lord Byron semblait consulter ses souvenirs :

« Asseyez-vous, mademoiselle, lui dit-il; je ne veux plus entendre un seul mot, jusqu'à ce que vous soyez assise. Vous me semblez avoir un esprit indépendant, et cette démarche doit vous peser. »

Ayant déjà vu en partie le résultat de cette démarche, nous en supprimons ici les détails, quoiqu'ils soient pleins d'intérêt à cause de la bonté, de la générosité, de la délicatesse qu'ils révèlent.

Elle essaye de tracer son portrait, mais le pinceau lui échappe des mains.

« Je sens, dit-elle, qu'à moins de pouvoir peindre son regard, et répéter ses paroles, comme elles étaient prononcées par lui, je ne pourrais même pas rendre justice à ses actions. »

Elle le fait cependant en quelques traits que, pour leur vérité, nous avons cités dans le *portrait physique* de lord Byron.

Après avoir dit qu'il était impossible de voir des yeux plus beaux, une plus belle expression de physionomie, des manières plus remplies de grâce, des mains d'une plus exquise beauté, ni d'entendre un tel son de voix :

« Tout cela faisait, ajoute-t-elle, une telle réunion de

qualités séduisantes, que jamais, ni avant ni après, je n'ai observé aucun homme qui puisse en approcher. Et ce qui me frappa encore extrêmement, ce fut la dignité sereine et douce de ses manières. Lady Blessington ne trouva pas tout à fait, dit-elle, en lord Byron, la dignité qu'elle avait imaginée; mais alors, il faut dire qu'elle n'a pas compris ce que c'est que la dignité. Du reste, quant à lord Byron, elle ne l'a pas compris du tout. Avec moi, lord Byron était simple, aimable et naturel. Les heures que j'ai passées dans sa société, je les regarde comme les heures dorées de ma vie; et, même à présent, je pense à ces heures avec un élan de gratitude et d'admiration que le temps a plutôt augmenté que diminué. »

Lord Byron vit tout de suite en miss S.... une noble nature. Il faut bien qu'elle fût telle, qu'elle fût même pour ainsi dire *incorruptible*, pour avoir pu conserver la pureté de son âme et sa naïveté, dans la position où elle se trouvait, malgré son entourage, et une telle mère. Lord Byron la voyant si abandonnée, si exposée, s'intéressa à elle; et, au lieu de profiter de son isolement, il voulut la sauver. Avec une vertu supérieure à son âge, il opposa les meilleurs conseils aux projets plus qu'imprudents d'une mère qui ne pensait qu'à réparer sa fortune, quel qu'en fût le moyen. Miss S...., entraînée vers lui par tout son cœur, par toute son âme, pria son jeune et noble bienfaiteur de venir la voir, ne fût-ce qu'une fois par mois. « Je serais si heureuse, milord, si vous vouliez quelquefois m'accorder la faveur d'une visite, et surveiller ma vie, » lui dit-elle.

Mais lord Byron avait compris l'exaltation des sentiments de la jeune fille. En outre, il était fiancé, et il ne voulait pas l'exposer, et s'exposer lui-même, aux conséquences. L'honneur et la prudence lui conseillaient le refus; il refusa.

« Ma chère enfant, répondit-il, je ne le puis pas. Je veux vous dire ma position actuelle, et vous comprendrez que je ne le dois pas : je vais me marier. »

« A ces mots, dit-elle, mon cœur tomba, comme un morceau de plomb, sur ma poitrine. Au même instant, j'y éprouvai une douleur aiguë. Il me sembla qu'une épée de glace l'avait traversée, pour aller se fixer dans mon cœur. Une sensation horrible, inexprimable, secoua tout mon être. Pour quelques instants, je fus dans l'impossibilité d'articuler un seul mot. Lord Byron me regarda avec une expression pleine d'intérêt; car mon visage devait s'être altéré. »

Lord Byron qui avait déjà compris que son image avait pénétré dans ce jeune cœur, et qu'il pouvait lui devenir funeste, comprit alors encore mieux les ravages silencieux que devait y faire l'amour. Il en eut pitié; plus que jamais, il sentit la nécessité du refus et du sacrifice; et, de ce moment, toute lutte entre la volonté et le désir cessa.

Il lui refusa également, après quelque hésitation, de la recommander au duc de Devonshire.

« Vous êtes jolie et jeune, lui dit-il, et cela suffit, pour placer tout homme qui désire vous servir dans une fausse position. Vous savez comment le monde explique l'amitié

et l'intérêt d'un jeune homme pour une jeune femme? non! Il ne faut pas que mon nom figure dans la recommandation au duc. — N'allez pas, pour cela, me croire désobligeant. Je désire, au contraire, que vous fassiez un appel à Devonshire, mais sans me nommer; je vous ai dit mes raisons pour refuser d'être ouvertement votre avocat. »

« Une autre fois, poursuit-elle, j'osais exprimer à milord mon désir d'être présentée à lady Byron, lorsqu'il y en aurait une. Sa réponse fut encore un refus. « Quoique « aimable et sans soupçon, dit-il, les personnes qui en- « vironnent lady Byron pourraient lui mettre dans la « tête des soupçons jaloux sans aucun fondement. »

Ainsi, autant par ce qu'il lui refusait que par ce qu'il lui accordait, il fit preuve également de sa grande générosité, de l'élévation de son caractère, d'abnégation vertueuse et d'empire sur lui-même.

Bien qu'alors miss S.... fût dans une condition humble et humiliante, elle avait reçu une belle, classique et intellectuelle éducation à Cambridge, où son oncle était professeur. L'esprit naturel de la jeune fille, la naïveté et la sincérité de ses impressions, que l'usage du monde n'avait point altérées, furent appréciés par lord Byron. Il comprit son honnêteté, malgré les difficultés qui en redoublaient le mérite et les apparences qui auraient pu en faire douter, et put s'intéresser à sa conversation dans les différentes entrevues qu'elle obtint de lui. — Il lui parla littérature, nouvelles du jour; il eut même la bonté de lire, avec indulgence et approbation, des vers qu'elle avait composés. Un jour, entre autres, elle eut le bonheur de rester chez lui jusqu'à une

heure avancée ; et lorsqu'on vint annoncer à milord sa voiture, pour se rendre en soirée, il la fit conduire par la même voiture chez elle.

« Oh ! qu'elle fut délicieuse, dit-elle, cette soirée, pour moi. L'hôtel de lord Byron, dans l'Albany, me rappelait une demeure collégiale, tant elle était parfaitement calme, quoique située dans le West-End, le quartier le plus bruyant de la métropole. Sa conversation si variée, si délicieuse, son anglais si pur, sa prononciation si élégante, tout cela offrait un si grand contraste, même avec les hommes les plus distingués que j'avais eu la bonne fortune de rencontrer, que réellement je connus ce que c'était que le bonheur. »

Ces conversations lui fournirent l'occasion de mieux le connaître, et de mieux l'admirer. En parlant littérature, elle fut à même d'apprécier sa modestie par les éloges qu'il prodiguait aux talents des autres, et par le peu d'importance qu'il donnait au sien, et son amour du vrai, lorsqu'à propos de quelque livre de voyage qu'elle louait, il lui dit qu'il préférait un livre de voyage très-simple, mais véridique, à la pompe du mensonge. En parlant d'une aventure mondaine qui faisait alors grand bruit en Angleterre, elle comprit ses hauts sentiments de délicatesse et d'honneur. Lorsque la conversation tomba sur la religion, elle eut le bonheur de lui entendre déclarer qu'il abhorrait l'athéisme et l'incrédulité ; et lorsqu'il fut question de son enfance, de lui entendre dire qu'elle avait été belle et heureuse. Enfin, quand elle

lui demanda des conseils sur sa future conduite, il lui montra, à vingt-six ans, la sagesse qui entre rarement dans une tête avant les cheveux blancs. Bref, en paroles et en action, il découvrit cette belle âme qui se dévoilait toujours aux âmes simples et candides, et qui se cachait aux âmes artificielles : et qui faisait dire à Mme S..., au commencement comme à la fin de son écrit :

« Il n'y a eu qu'un Byron sur la terre. Comment pouvais-je ne pas l'aimer. »

Mais c'est bien surtout à cause de ce grand amour qu'elle a éprouvé pour lui, c'est en faisant un retour sur elle-même, en réfléchissant, en mettant en regard la profondeur des sentiments qu'elle n'avait pu lui cacher, et la conduite de ce jeune homme de vingt-six ans, qui puise dans le devoir seul une force d'âme supérieure à son âge et à son sexe, qu'elle s'exprime ainsi. Elle voit encore ses regards de tendresse ; elle juge la lutte, le combat qui se livrait en lui dans ces regards tendres et ces regards sévères se succédant tour à tour ; elle voit enfin l'honneur remporter la victoire, et rester triomphant.

C'est ce spectacle d'une si grande beauté morale, qui est encore devant ses yeux, qui peut être si bien apprécié après tant d'années écoulées et qui justifie les paroles par lesquelles elle commence et termine son récit, en lui ôtant tout semblant d'exagération :

« Il n'y a eu qu'un Byron ! »

Lorsqu'on a connu des êtres semblables, les sentiments d'admiration et d'amour survivent à tout. Et, tandis que ce qui a pu nous émouvoir, pour un moment, dans une longue carrière, passe et s'oublie comme un mirage trompeur, une erreur, une faute, ces glorieux souvenirs, ces images plus que mortelles planent, vivantes et radieuses, dans la mémoire, et viennent même nous visiter dans nos rêves et nos visions, parfois pour nous reprocher nos inutiles et imprudentes recherches, toujours pour nous soutenir dans les tristesses de la vie, et si l'amour a été réciproque, alors pour nous consoler par la perspective d'une autre vie, dans un séjour béni où nous nous retrouverons à jamais.

Après cette longue narration, il serait inutile et fastidieux peut-être pour le lecteur de citer bien d'autres faits semblables dans la vie de lord Byron. Ils différeraient entre eux par les circonstances; mais ils présenteraient tous le même caractère moral.

VI

GÉNÉROSITÉ ÉLEVÉE JUSQU'À L'HÉROÏSME.

PARDON, MAGNANIMITÉ.

Il nous reste à examiner la générosité de lord Byron sous une autre de ses formes. Je veux parler de celle qui, après être passée par différents degrés de beauté morale, peut atteindre le plus haut sommet de la vertu, et devenir le plus grand triomphe de la force morale, parce qu'elle dompte les plus justes ressentiments, pardonne, rend le bien pour le mal, et constitue même l'héroïsme de la charité chrétienne.

La générosité de lord Byron a-t-elle vraiment atteint un aussi haut degré?

Pour s'en convaincre, il faut encore interroger sa vie.

La clémence, la placabilité, s'est montrée chez lord Byron à toutes les époques de sa vie. Enfant, ou adolescent, si passionné, si sensible, dans les pen-

sions et dans les colléges, une fois la première explosion passée, on le trouve toujours prêt à faire la paix.

Dans ses poésies de l'adolescence, et de la première jeunesse, on le voit toujours le premier à pardonner. Il pardonne même à son mauvais tuteur (lord Carlisle). Bien qu'il n'ait eu pour son pupille que de l'indifférence ou même des torts, il lui dédie ses premiers poëmes. Les torts du noble marquis s'étant encore aggravés par une conduite inqualifiable et impardonnable, lord Byron en fut très-irrité sans doute, puisqu'il lança contre lui des vers satiriques. Mais, bientôt après, à l'intercession des amis, et surtout cédant à celle de sa sœur, on le voit encore disposé à oublier les torts du mauvais tuteur avec la clémence si inhérente à sa nature généreuse. « Y a-t-il quelques chances ou possibilité d'en finir et de faire notre paix avec Carlisle? écrit-il à Rogers, le 27 juin 1814. Je suis disposé à faire tout ce qui est raisonnable (ou déraisonnable) pour y arriver. Je l'aurais même fait plus tôt; mais le journal *le Courrier* et mille fâcheuses interprétations l'ont empêché. »

Plus tard, il met encore le sceau à ce pardon généreux, par ses beaux vers du troisième chant de *Childe-Harold*, où il pleure la mort du major Howard, fils de lord Carlisle, tué à Waterloo[1].

1. « Leurs louanges sont chantées par des harpes plus harmonieuses que la mienne. Cependant je voudrais bien en distinguer un, parmi ce noble groupe; et parce que je suis allié à sa famille, et parce que j'ai eu quelque tort auprès de son père. » *Childe-Harold*, ch. Ier.

Il pardonne à miss Chaworth; et, dans ce cas, il y a aussi une grande générosité. On connaît l'histoire de cet amour de son adolescence. Quand même on voudrait refuser le nom d'amour au sentiment d'un enfant de quinze ans pour une jeune fille de dix-huit, qui ne l'a regardé, dit-on, que comme un enfant et un frère, non-seulement à cause de la disproportion de leur âge, mais aussi parce qu'elle était déjà éprise d'un jeune homme qu'elle épousa, on ne saurait nier pourtant que ces premiers réveils du cœur, bien que consacrés à des illusions, ne fassent pas beaucoup souffrir. Car si, par l'âge, lord Byron était un enfant, par l'intelligence, par l'âme, par l'imagination, par la sensibilité il était déjà un jeune homme. Que miss Chaworth ait fait battre son cœur, parce que toute jeune fille a bien des chances pour paraître un ange à un jeune homme, dont les préférences se portent toujours sur les jeunes filles plus mûres, cela se comprend. Mais miss Chaworth se trouvait de plus, à l'égard de lord Byron, dans des circonstances exceptionnelles, et bien faites pour agir énergiquement sur l'imagination d'un adolescent, et lui rendre la sortie de ce rêve poétique une réalité douloureuse.

Miss Chaworth était l'héritière de la noble famille de Chaworth, dont l'oncle avait été tué en duel par le dernier lord Byron, grand-oncle du poëte. Elle résidait avec sa famille dans le château d'Annesley, à deux milles de Newstead-Abbey. Leurs terres se touchaient; mais la faible barrière qui les séparait était tachée de sang. Les deux enfants, malgré leur

voisinage, ne se voyaient donc, pendant leur enfance, que par hasard, ou en franchissant clandestinement une barrière qui séparait leurs terres. L'obstacle principal à la réconciliation des deux familles était le père de la jeune fille. Mais, lorsque lord Byron atteignit sa quatorzième année et vint, à son ordinaire, passer les vacances de Harrow à Newstead, M. Chaworth père étant mort, il fut reçu avec empressement à Annesley par la mère de la jeune héritière, qui ne partageait pas les rancunes de son mari, parce qu'elle entrevoyait avec joie dans l'avenir, malgré la différence d'âge qu'il y avait entre eux, la possibilité de leur union. Le développement de leurs sympathies était également encouragé par les maîtres, les institutrices, et tout l'entourage domestique de la jeune fille, qui aimaient extrêmement le jeune Byron.

De ce moment il eut son appartement à Annesley, et il y fut regardé comme un enfant de la maison. Quant à la jeune fille, elle en fit le compagnon de ses amusements. Dans les jardins, dans les parcs, et dans les promenades à cheval, dans les excursions, il était constamment à côté d'elle. C'est pour lui qu'elle jouait et chantait à son piano. Mais de quel amour l'aima-t-elle? Y eut-il quelques instants où elle ne l'ait pas seulement regardé comme un frère, ou comme un enfant? A-t-elle jamais pensé à la possibilité d'être sa femme?

Moore ne le croit pas.

« Quand même, dit-il, le cœur de la jeune fille eût été libre, il n'est pas probable que lord Byron eût été choisi. Une différence de deux ans donne à une jeune fille, à la veille de devenir femme, une avance dans la vie, qu'un adolescent ne peut jamais rejoindre d'un pas proportionné. — Miss Chaworth regardait lord Byron comme un écolier. Ses manières n'étaient pas encore dégourdies, et, quoique déjà sa grande beauté s'annonçât, elle n'était pas encore développée. »

Galt est encore plus explicite dans le même sens. Washington Irwing semble penser le contraire :

« Cet amour, dit-il, a-t-il été payé de retour ? Byron en parle quelquefois comme s'il l'avait été; quelque autre fois il dit, au contraire, qu'elle ne lui donna jamais raison de le croire. Il est probable cependant, qu'au commencement son cœur ait eu au moins des fluctuations : elle était à un âge dangereux. Quoique enfant pour l'âge, lord Byron était déjà homme par l'intelligence, poëte par l'imagination, et doué d'une grande beauté. »

Cette opinion est la plus probable. Ajoutons que tout devait entretenir son illusion. Miss Chaworth lui donnait son portrait, ses cheveux et une bague. Mme Chaworth, l'institutrice, toute la famille de la jeune héritière l'aimait tellement, qu'après sa mort, lorsque Washington Irwing visita Annesley, il trouva cette affection même dans l'accueil et l'émotion que causa, dans la maison, la présence d'un chien qui avait appartenu à lord Byron. Ce beau rêve n'eut cependant que la durée d'un rêve.

A l'expiration des six semaines de vacance, le jeune Byron s'en retourna à son collége de Harrow.

Mais, tandis que lui nourrissait la flamme sacrée, avec toutes les plus pures énergies de son âme, que faisait la jeune fille? Elle l'oubliait ! L'impression qu'avait laissée dans ce cœur l'écolier amoureux, ne résistait pas à l'absence. Elle livrait son cœur à un autre. « Je me croyais un homme, dit-il; j'étais sérieux, elle était volage. »

Cela était pourtant naturel. Elle se trouvait à l'âge où les jeunes filles passent à l'état de femmes, et laissent leurs amours d'enfant derrière elles.

Tandis que le jeune Byron poursuivait ses études, miss Chaworth se mêlait à la société. Elle se rencontra avec un jeune homme, M. Musters, remarquable par sa beauté, dont le château et les terres touchaient presque aux siennes.

Elle l'avait déjà aperçu un jour du haut de ses terrasses, s'élançant vers le parc, avec sa meute, précédé du cor, à la tête d'une chasse au renard; et elle avait été frappée par la beauté virile et la grâce du cavalier. De ce jour, son image avait pris place dans son souvenir, et probablement dans son cœur. Sous ces auspices si favorables, il se présenta à elle dans le monde. Il gagna l'amour de l'héritière. Lorsque le jeune Byron, aux nouvelles vacances, vint la revoir, elle était déjà la fiancée amoureuse d'un autre.

Elle ne l'était cependant encore que dans le secret de son cœur. Les parents n'auraient pas voulu cette union. Elle ne leur avait donc pas encore déclaré ses intentions, et lord Byron ne put pas d'abord s'en douter. Car, à Annesley, il était toujours le bien-venu, le favori de toute la maison. La jeune fille elle-même ne le repoussait pas, au contraire. Elle continuait à accepter ses caresses. Cela dura jusqu'à ce qu'un jour, le jeune Musters se baignant avec Byron dans une rivière qui coule dans le parc de son château, aperçut au doigt de celui-ci une bague qu'il reconnut avoir appartenu à miss Chaworth. Cette découverte et les scènes qu'elle occasionna obligèrent miss Chaworth à déclarer ses préférences.

Le chagrin que cette désillusion a dû causer au jeune lord nous est prouvé par des vers de sa première jeunesse, et par le *rêve* écrit à Genève en pensant combien son sort aurait pu être différent s'il avait épousé miss Chaworth, au lieu de miss Milbanke. On pourrait dire que ces douleurs, dont les témoignages reposent sur des vers, ne sont pas très-authentiques, et qu'il n'est pas bien sûr qu'elles aient passé à travers le cœur. On pourrait voir avec Galt, dans ce sentiment d'un enfant, moins un amour véritable que le fantôme d'un attachement enthousiaste, d'une nature toute intellectuelle, comme ceux qui avaient tant de prises sur lord Byron, puisque miss Chaworth n'en était pas le seul objet, et qu'elle le partageait avec des études et

des amitiés passionnées. On pourrait dire, avec Moore, que la peinture si poétique que lord Byron fait de cet amour d'enfance, doit servir surtout à montrer comment le génie et le sentiment peuvent élever les réalités de notre vie et donner un lustre immense aux événements et aux objets les plus ordinaires. Enfin on pourrait penser que lord Byron, voyant que le souvenir d'une passion d'adolescence, innocente, pure et malheureuse, était un ressort poétique puissant, une nuance magique qui enrichissait sa palette, une source inépuisable de douces, gracieuses et pathétiques fantaisies, de sentiments délicats, élevés et nobles, a voulu le renfermer dans le fond de son cœur, afin de lui conserver sa fraîcheur au milieu de l'atmosphère flétrissante du monde, et de pouvoir y puiser les exquises images qui répandent si souvent dans ses poëmes une grâce et une tendresse ineffables. On peut donc dire qu'en maintenant vives, dans sa pensée, les scènes qui se rapportaient à Annesley, qui font penser à Roméo et Juliette, à Lucie, aux amours chastes et infortunés, il satisfaisait à une exigence intellectuelle du poëte, indépendante du cœur de l'homme.

Mais, néanmoins, tous ceux qui savent sentir les palpitations d'un cœur à travers les paroles poétiques, comprendront que les vers de lord Byron, sur Mary Chaworth, avaient leur racine dans un chagrin réel.

Pouvait-il en être autrement? L'expérience, résultat de la réflexion et de la comparaison qui lui

faisait dire plus tard, « que les perfections de la jeune fille étaient une création de son imagination de la quinzième année, parce que en réalité il l'avait trouvée tout autre qu'angélique[1], qu'elle était légère et qu'elle l'avait trompé; » l'expérience, dis-je, manquait à l'enfant. Miss Chaworth était donc alors, pour lui, le beau idéal de tout ce que sa jeune fantaisie pouvait lui peindre de bon et de charmant.

En même temps, cet amour, malgré la différence de leur âge, n'était pas de son côté l'étourderie d'un cœur trop ardent. Il se compliquait d'une foule de circonstances, de sentiments, de pensées pratiques, sages, généreuses. Une lointaine perspective de bonheur exaltait, en même temps, tous les nobles sentiments de l'enfant, et toutes les idées d'ordre qui faisaient partie de sa belle nature morale.

Réunir deux nobles familles, effacer une tache de sang et de haine par l'amour, faire revivre la splendeur un peu éclipsée de l'antique résidence de ses ancêtres : toutes ces pensées se mêlaient à celle de son union avec miss Chaworth, et faisaient battre son cœur. Si, dans cette espérance, il y eut excès; s'il y eut illusion, l'erreur doit remonter aux parents de la jeune fille, et à elle-même, plutôt qu'à lui. La générosité seulement fut tout entière de son côté, puisque, seul, il eut le droit d'éprouver des rancunes.

1. Voyez Medwin.

« She Tilted me » (dit-il en prose). Elle se fit un jeu de moi.

Et en vers :

« She knew she was by him beloved, she knew.
that his heart
« Was darkened with her shadow, and she saw
« That he was wretehed. . . . . »
« Elle savait qu'elle était aimée de lui.... Elle savait
« que sur le cœur de ce jeune homme se projetait son
« ombre et elle voyait qu'il était malheureux.... »
(*Traduction Laroche.*)

S'il était donc naturel, pour la jeune fille, de préférer un jeune homme d'un âge plus assorti, beau et fashionable, à un adolescent dont les traits n'étaient pas encore développés, et qu'elle traitait en enfant et en frère, était-il également naturel de le flatter, de le combler de caresses, et de ces dons qui entretiennent l'illusion et l'espérance, de ces gages réservés à l'amour? Était-il naturel que, pour se justifier de certaines coquetteries, auprès de son fiancé, elle se servît d'expressions méprisantes pour le jeune Byron? — Mais, par contre, n'aurait-il pas été très-naturel que lui, les ayant entendues, eût gardé un peu de rancune contre la jeune fille, coupable, si elle s'était moquée de lui, plus coupable si elle avait été sérieuse?

Et pourtant, quelle fut sa conduite? Dans son poëme intitulé *le Songe*, où il nous chante ce

roman de son adolescence, il nous dit de quelle manière il quitta Annesley, après avoir appris que miss Chaworth était fiancée à M. Musters.

« Il se leva, il prit sa main, il la serra froidement et doucement. Un instant, sur son visage, il y eut la trace d'une pensée, qu'aucune parole ne peut exprimer; mais elle s'effaça promptement. . . . .

. . . .

Puis il s'élança sur son cheval, et voulut franchir au galop la distance qui sépare Annesley de Newstead. Mais arrivé sur une colline qui domine la dernière vue d'Annesley, il arrêta son cheval, et regarda derrière lui avec une douleur mêlée de tendresse, sur les bosquets qui environnaient le château; il pensa à la charmante personne qui y faisait sa demeure, jusqu'à ce que l'attendrissement eût gagné toute son âme. Mais alors, la pensée qu'elle ne pouvait plus lui appartenir, vint dissiper sa rêverie; il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et s'élança de nouveau sur la route, comme si la rapidité du mouvement pouvait lui faire laisser derrière lui toute réflexion. »

A la place des réflexions, qui ne pouvaient pas rester derrière lui : *il y laissa toute sa rancune.*

Quand il fait allusion à elle dans ses poésies d'adolescence, c'est toujours avec tendresse et respect[1].

1. Dans un de ces poëmes intitulé *la Larme*, il y a deux couplets à son adresse. En parlant de ses serments, il dit : « Je me rappelle l'heure où, à l'ombre d'un bosquet, ces serments, elle les paya d'une larme. »

« Un autre la possède! Puisse-t-elle être heureuse! Mon cœur

Il se contente de l'appeler une fois, *deceitful girl* (jeune fille trompeuse), une autre fois, *a false fair face.*

A quelques années de distance, lorsque l'adolescent est devenu un brillant jeune homme, avant de partir pour l'Orient, il accepte l'hospitalité à la table d'Annesley. Il n'a jamais cessé de la donner lui-même à Newstead à Musters; et de peur de troubler le repos de Mme Chaworth, il lui cache même le trouble qu'il éprouve en embrassant l'enfant de son rival. Elle n'avait vu auparavant que l'enfant ou l'adolescent; elle vit ce jour-là l'admirable jeune homme, dont le génie et la beauté s'illuminaient et se prêtaient un charme mutuel.

C'est vers cette époque que la brillante étoile d'Annesley commença à pâlir. Sur ce front, autrefois si gai, vint s'étendre un voile de tristesse. On dirait que les jardins ont perdu leur charme pour elle, que les beaux ombrages d'Annesley sont devenus sombres à ses yeux. Quelle en est donc la cause? En revoyant le compagnon de son enfance, aurait-elle comparé ses promenades solitaires d'aujourd'hui, avec celles qu'elle faisait autrefois dans son beau parc, à côté de l'adolescent, qui aurait voulu baiser la terre qu'elle foulait de ses pieds? Le son de ce cor de chasse,

continuera à révérer son nom. Je renonce en soupirant à ce cœur que je croyais à moi, et lui pardonne son parjure, mais non sans verser une *larme.* » (Octobre 1806.)

qui la faisait tressaillir d'allégresse, lorsque autrefois il lui annonçait l'approche du beau chasseur, son fiancé, et réveillait en elle toutes les illusions de l'amour, lui serait-il devenu encore plus discordant et plus douloureux, par son contraste avec la voix harmonieuse et le doux sourire de celui qu'elle vient de revoir si admirablement métamorphosé?

Ce fut pendant son voyage en Orient que lord Byron apprit cette mélancolie mystérieuse. Par les circonstances avec lesquelles elle coïncidait surtout, cette nouvelle n'aurait peut-être pas déplu, en supposant même qu'elle n'eût pas souri, à des âmes vulgaires et rancunières. Sur lui, l'effet fut tout à fait contraire. Le sentiment de ce qu'il valait, sans doute, a pu et dû même porter à son esprit de certaines idées; mais elles ont constristé son âme généreuse, et il a éprouvé le besoin de les chasser, en se disant : « N'a-t-elle pas le mari de son choix? de beaux enfants qui l'embrassent? »

. . . .

. . . .

« What could her grief be?
« She had all she loved,

. . . .

« What could her grief be ?
« She had loved him not.

. . . .

« How could he be a part

« Of that which preyed upon
« Her mind, a *spectre of the past*[1].

Lord Byron revint de ses voyages; et à mesure qu'il s'élevait dans l'admiration de l'Angleterre, la mélancolie de Mme Musters augmentait.

Un jour, elle se prit tellement à désirer de revoir le compagnon de son enfance, qu'elle lui fit demander une entrevue. Pouvait-il ne pas désirer cette entrevue? Mais aussi devait-il y consentir? Il avait eu la force de la revoir lorsqu'il la croyait heureuse, quand le chagrin du passé n'était que pour lui seul, lorsqu'elle ne semblait pas plus le comprendre que le partager. Mais son cœur serait-il également fort, ne fléchirait-il pas, en la voyant malheureuse[2]? Et pourtant, que pouvait-il alors pour son bonheur? Avec la même générosité qui lui faisait toujours sacrifier son plaisir au bonheur d'autrui, il écouta sa raison, son cœur, et les sages conseils de sa sœur chérie; il s'abstint d'une entrevue, qui ne pouvait plus qu'augmenter les troubles de cette âme, hélas, si dévastée, que peu de temps après elle devint la *reine d'un royaume*

1. « D'où pouvait provenir sa peine? Elle avait tout ce qu'elle aimait. . . . .

. . . .

« Elle ne l'avait point aimé. . . . .

. . . .

« Il ne se pouvait qu'il entrât pour quelque chose dans le chagrin qui minait son âme — et qu'il fût pour elle un spectre du passé. (Traduction de Laroche.)

2. Elle avait dû se séparer d'un mari qui récompensait ses sacrifices par des mauvais procédés et des brutalités.

fantastique et perdit sa raison. Mais il conserva toujours un tendre souvenir de miss Chaworth et n'en oublia que les torts[1].

La conduite de lord Byron ne fut pas moins généreuse envers M. Musters, son rival triomphant auprès de miss Chaworth. M. Musters, quoique l'aîné de lord Byron de plusieurs années, était néanmoins parmi les compagnons de sa première jeunesse. Le château de Colwich, où résidaient les parents de ce jeune homme, étant situé à peu de milles de Newstead, lord Byron y acceptait souvent l'hospitalité. Un jour, les deux jeunes gens se baignaient dans le Trent (rivière qui coule à travers le parc de Colwich), lorsque M. Musters aperçut une bague parmi les

1. « .... Oh! she was changed
« As by the sicknees of the soul; her mind
« Had wandered from its dwelling, and her eyes
« They had not their own lustre, but the look
« Which is not of the earth; she was become
« The Queen of a fantastic realm; her thoughts
« Were combinations of disjointed things;
« And forms impalpable and imperceived
« Of others' sight familiar were to hers;
« And this the world calls frenzy.
« BYRON. »

« Oh! comme la maladie de l'âme l'avait changée! Son intelligence avait déserté sa demenre; ses yeux n'avaient plns leur éclat accoutumé, et son regard n'avait plus rien de terrestre. Elle était devenue la souveraine d'un royaume fantastique; ses pensées avaient des combinaisons de choses sans suite; et des formes impalpables et inaperçues des autres yeux étaient familières aux siens. C'est là ce que le monde appelle folie. »
(Traduction de Laroche.)

vêtements de lord Byron, déposés sur le rivage. La voir et s'en emparer fut tout un. Il l'avait reconnue comme ayant appartenu à miss Chaworth. Lord Byron la réclama, mais Musters ne voulut pas la restituer. Ils échangèrent de chaudes paroles. Rentrés au château, Musters s'élança sur son cheval et courut demander l'explication à miss Chaworth, qui, forcée d'avouer que lord Byron portait la bague de son propre consentement, dut réparer ce tort envers Musters, en lui promettant de déclarer immédiatement à sa famille qu'elle l'avait choisi pour son fiancé. Fier de son triomphe, il rentra au château de sa famille, et fit connaître à lord Byron la déclaration de miss Chaworth. Le dîner fut annoncé. On se mit à table; et bientôt les parents de Musters observèrent quelque chose d'inaccoutumé dans les rapports des deux amis, dont le sombre silence était plus éloquent que toutes les paroles. Avant la fin du dîner, lord Byron quitta la table, ne pouvant endurer les provocations de son rival.

Les parents de Musters, quoique ignorant complétement la cause de la querelle, s'en inquiétaient déjà pour ses conséquences. Après le dîner, d'amères paroles furent échangées de nouveau entre les deux jeunes gens; et celles de Musters furent tellement provoquantes et brutales, que lord Byron put mal réprimer son indignation. La colère, qui sortait de ses yeux comme une flamme, eut des expressions en harmonie avec l'état de son âme. Dans cette dispo-

sition, il se retira dans sa chambre, où il resta longtemps renfermé ; et M. Musters dut croire qu'il faisait ses préparatifs pour quitter Colwich le soir même. Mais le magnanime enfant, ayant fait un retour sur lui-même, comprit qu'après tout, à quinze ans, il ne devait pas avoir la prétention d'occuper un cœur de dix-sept et d'être préféré à un jeune homme de vingt-quatre; et qu'il n'était pas généreux d'affliger ses hôtes et de nuire à la réputation de son amie. Il étouffa donc les gémissements de son cœur, la révolte de son orgueil, ses rancunes naturelles. Au lieu de partir pour Newstead, il fit son apparition ordinaire au salon, à la stupéfaction de son rival, et vint lui offrir des excuses pour avoir, par ses emportements, manqué d'égard à ses hôtes Il reconnut, avec candeur et regret, que l'exaltation de ses sentiments en avait été la cause. Dès ce jour, il abandonna toute prétention à l'amour de miss Chaworth ; et, avec cet esprit de magnanimité qui devait confondre les deux fiancés dans le même pardon, il ne cessa pas d'accorder l'hospitalité à son rival. « Seulement, Je le haïrais, disait-il, s'il ne la rendait pas heureuse. »

En déclarant à Moore, dans une lettre qu'il lui écrivait de Pise, qu'il voulait encore pardonner des torts qu'on venait d'avoir envers lui, lord Byron faisait cet aveu : « la vérité est que je ne puis pas garder mes ressentiments, quelques violents qu'ils soient dans leur explosion. »

A toutes les époques de sa vie, il est resté le jeune homme qui disait, en 1814, ne pouvoir pas se coucher avec un ressentiment sur le cœur. En Grèce, peu de semaines avant sa glorieuse mort, il en donnait encore une preuve par sa conduite avec le colonel Stanhope (plus tard lord Harrington). On avait persuadé à lord Byron que le colonel était très-jaloux de son influence, et de l'enthousiasme qu'on manifestait pour lui. Que ce fût vrai ou non, lord Byron devait le croire. Le colonel arrivait en Grèce, envoyé par le comité de Londres, pour s'associer, disait-on, à lord Byron et agir de concert en faveur de l'indépendance grecque; mais, en réalité, il semblait être plutôt venu pour le contrecarrer. Leurs idées en matière d'économie politique et d'administration, leurs principes sur les moyens de gouvernement et les institutions, étaient totalement opposées. Bentham était l'idole et le modèle du colonel, tandis que les conséquences morales et sociales des doctrines de Bentham étaient très-antipathiques à lord Byron. Esprit juste et toujours pratique, celui-ci trouvait que les Grecs devaient commencer par gagner leur indépendance, *et qu'il fallait leur apprendre à lire, avant de leur faire acheter des livres, et de leur donner la liberté de la presse.* Homme bon et rempli d'honneur, mais systématique, le colonel voulait commencer par la fin. De là, pour lord Byron, des discussions fréquentes et bien des heures d'ennui qui, par une foule de contrariétés, devenaient nuisibles à sa santé, alors très-délicate. Un

soir, entre autres, le brave colonel fut tellement exalté, qu'il alla jusqu'à lui dire qu'il le croyait ami des Turcs. Lord Byron se contenta de répondre :

« Jugez-moi par mes actions. »

L'un et l'autre paraissaient aigris, quand le colonel se leva pour se retirer.Lord Byron, qui était l'offensé, au lieu de lui garder rancune, se leva aussi, alla droit au colonel : « Donnez-moi votre bonne et honnête main, lui dit-il, et bonne nuit. »

La nuit aurait été mauvaise pour lord Byron, sans cette réconciliation.

Parmi les innombrables preuves de cette admirable clémence, dont l'embarras n'est que dans le choix, nous choisirons sa conduite avec un certain M. Scott, qui, à l'occasion de sa séparation, l'avait attaqué d'une manière sauvage et cruelle, non-seulement injustement, mais sans que lord Byron l'eût provoqué d'une manière quelconque.

« Je demande une attention particulière de mon lecteur, dit Moore, pour l'extrait que je vais donner ici. Ceux qui se rappellent un peu l'amertume et la violence extrême avec laquelle M. Scott avait assailli lord Byron, au moment de la crise, où son cœur en même temps que sa réputation étaient atteints au plus haut degré, éprouveront, si je ne me trompe, un mouvement de bien agréable admiration en lisant ces lignes telles qu'elles sont ; car les expressions seules de lord Byron peuvent donner quelque juste idée du grand et généreux plaisir qu'il doit avoir éprouvé en les écrivant.

« Le pauvre Scott n'est plus, écrit lord Byron; dans l'exercice de sa vocation, il essaya du moins de se faire lui-même le sujet d'une enquête du coroner. Mais il mourut comme un brave homme, et vécut comme un homme habile. Je l'ai connu personnellement, quoique superficiellement. Bien qu'il fût mon aîné de plusieurs années, nous avons été des camarades de classe, à l'école de grammaire d'Aberdeen. Il n'agit pas bien avec moi en sa qualité d'éditeur, il y a quelques années; mais il n'avait aucune obligation d'agir autrement. *L'occasion était trop tentante pour beaucoup d'amis et pour tous les ennemis*, au moment où tous mes parents — à l'exception d'un seul — m'abandonnèrent, comme les feuilles abandonnent l'arbre par un vent d'automne, et où mes rares amis devinrent encore plus rares, alors que toute la presse périodique (je veux dire celle de tous les jours, et de toutes les semaines, non pas la presse littéraire) décochait contre moi toutes les formes de reproches (à deux étranges exceptions près, le *Courrier* et l'*Examiner*, par suite de leur esprit ordinaire d'opposition). Le journal dont Scott avait la direction ne fut pas le dernier ni le moins vitupérant. Il y a deux ans que je l'ai rencontré à Venise, quand il était accablé de chagrin, par suite de la perte de son fils, et qu'il avait connu, par sa propre expérience, l'amertume des privations domestiques. Il me sollicitait alors de retourner en Angleterre; et, lorsqu'en riant je lui dis qu'il avait été autrefois d'une opinion contraire, il me répondit, *que lui et d'autres avaient été grandement trompés; qu'on s'était donné bien de la peine, et qu'on avait employé des moyens extraordinaires pour les exciter*. Scott n'est plus; mais il y a plus d'une personne vivante qui était présente à ce dialogue. C'était un homme d'un grand talent, et qui avait beaucoup d'acquis. Il s'était frayé le chemin, comme homme de lettres, avec un grand succès et

en peu d'années. Pauvre diable ! je me rappelle sa joie pour quelques appointements qu'il avait obtenus, ou qu'il allait obtenir par l'influence de sir James Mackintosh : ce qui l'empêcha de continuer son voyage en Italie, à l'exception d'une course rapide à Venise. J'étais loin d'imaginer à quoi cela l'amènerait. *La paix soit avec lui! et puissent toutes les autres fautes inévitables à l'humanité lui être aussi facilement pardonnées que je lui pardonne la petite injure qu'il a commise envers un homme qui respectait ses talents et qui regrette sa perte*[1].

« BYRON. »

Et là ne s'arrêta pas encore cette magnanimité. Après la mort de ce Scott, une souscription fut ouverte pour secourir sa veuve. On demanda à lord Byron de souscrire pour dix livres sterling.

« Vous pouvez souscrire pour trente, répondit-il; mais ne mettez pas mon nom. L'ayant mentionné dans le pamphlet, cela semblerait indélicat. »

Mais cette générosité, avec toutes ses délicatesses, était encore une des formes de la bonté de lord Byron. Elle était un besoin de cette nature d'élite qui souffrait de haïr, qui aimait à pardonner. Cependant elle n'était pas encore entrée dans la voie des grands sacrifices. Elle n'avait pas encore atteint le plus haut degré de la puissance de se vaincre soi-même. Elle l'atteignit, lorsqu'elle lui fit embrasser, dans le même pardon, les soi-disant amis qui l'a-

1. Moore, IIe vol., p. 470.

vaient délaissé à l'heure des sacrifices, et les ennemis acharnés et irréconciliables. *lorsqu'il pardonna à lady Byron.* Alors elle mérita le grand nom de vertu.

La pusillanimité qui enlace, par une chaîne invisible, les cœurs et les langues des âmes vulgaires dans les sociétés factices et exigeantes, avait entraîné les uns; les jalousies de sa supériorité avaient rendu féroces les autres; et une véritable monstruosité morale, une anomalie, dans les fastes de la laideur des âmes féminines, avait réussi à se couvrir du masque de la magnanimité. Mais, autant cette haute qualité fut fausse chez lady Byron, autant elle se montra réelle et admirable chez lui. La situation que lady Byron lui avait créée, et où elle ne cessa de le maintenir par son aigreur, son silence, ses refus inqualifiables, fut de celles qui font tellement souffrir, que le plus haut degré d'empire sur soi-même peut rarement suffire à étouffer la voix de la faiblesse humaine, et à faire garder un peu de modération même aux personnes médiocrement sensibles. Et pourtant avec sa sensibilité, avec la conscience de ce qu'il valait, que fit-il? que dit-il? Je ne parlerai pas de l'adieu, ni des soins qu'il prit pour écarter d'elle les blâmes, en les rejetant sur d'autres, en en prenant même pour lui une trop large part, quand il ne lui revenait vraiment que celle de l'avoir épousée; car on pourrait encore dire que lorsqu'il agissait de la sorte, il n'avait *pas renoncé au projet d'une réunion.*

Mais à Venise, et à plus forte raison à Ravenne, à

Pise, ce projet n'existait certes plus; la mesure de l'outrage était comblée. Et pourtant, dans un de ces jours d'exaspération, où les lettres de Londres le mettaient, et précisément lorsqu'il était en train d'écrire sur lady Byron des pages qui ne pouvaient pas être des compliments, il apprend qu'elle se trouve malade. Sa colère et sa plume tombent ensemble, et il s'empresse de jeter aux flammes les pages qu'il vient de faire. Une autre fois, on lui dit que lady Byron est constamment dans la crainte, de se voir enlever Ada par force.

« Oui, je pourrais, déclare-t-il, la réclamer en chancellerie, sans avoir recours à aucun autre moyen; mais j'aime mieux être malheureux moi-même, que de rendre lady Byron malheureuse. »

Et il disait cela, quoiqu'il sût très-bien que l'on cachait son nom à sa fille, comme une chose défendue; et que son portrait restait devant elle caché par un rideau.

Un jour, à Rome, pendant qu'il se promenait au milieu des ruines du Forum, foulant aux pieds ces grands débris qui avaient pour lui des voix, presque des sentiments, qui lui semblaient le temple magique du temps, lord Byron fit un retour sur lui-même. Les turpitudes dont il avait été, et dont il était encore victime, se présentèrent en foule à sa pensée. Il la laissa errer au milieu des plus tristes souvenirs. Toutes les blessures, encore saignantes, de son cœur

se rouvrirent. La sérénité du ciel étoilé, le silence de l'heure solennelle, les idées d'ordre, de paix, de justice que ce spectacle réveille toujours, contrastaient étrangement avec tant de désordres matériels amenés par le temps. Ces grands spectacles rendent plus douloureuses des ruines morales amoncelées par la méchanceté des hommes.

Son passé, encore si récent, se dressa devant lui dans toute son amertume. Prenant alors la terre et le ciel à témoin :

« N'ai-je pas eu à lutter, dit-il, contre ma destinée? N'ai-je point souffert des choses qu'il m'a fallu pardonner? N'a-t-on pas desséché mon cerveau, déchiré mon cœur, sapé mes espérances, flétri mon nom, gaspillé la vie de ma vie? Et si je n'ai pas été poussé jusqu'au désespoir, c'est que je n'étais pas complétement fait de l'argile qui pourrit dans les âmes de ceux au-dessus desquels je plane.

« Depuis les plus graves outrages jusqu'aux petites perfidies, n'ai-je pas vu de quoi les êtres à face humaine sont capables; depuis l'effroyable rugissement de la calomnie écumante, jusqu'au chuchotement d'une vile coterie de reptiles distillant adroitement leur venin, Janus à double visage qui, suppléant à la parole par le langage des yeux, *savent mentir sans dire un mot, et à l'aide d'un haussement d'épaules ou d'un soupir affecté, font accepter à des sots leurs calomnies silencieuses*[1] ? »

Dans le trouble de son âme, il invoque l'aide de la

1. Traduction de Laroche, p. 450.

divinité, dont toutes ces ruines romaines lui semblent le temple auguste :

« O temps, qui embellis les morts, qui orne les ruines, seule consolation du cœur qui a saigné; ô temps, seul réformateur de nos jugements lorsqu'ils ont erré, seule épreuve de la vérité et de l'amour, seul philosophe; car les autres sont des sophistes, toi, dont la justice trouve toujours son heure, bien que différée; ô temps, qui nous venges, j'élève vers toi mes mains, mes yeux, mon cœur; accorde-moi une grâce. »

Et quelle est cette grâce?

Est-ce la vengeance? Non! C'est le *Repentir* de ceux qui lui ont fait et qui lui font tant de mal; c'est la prière qu'il adresse lui-même au ciel pour n'avoir pas porté en vain cet acier sur son cœur, et afin que, lorsqu'il aura cessé de vivre la vie terrestre, *son esprit, semblable au souvenir des sons d'une lyre muette, plane sur leur âme attendrie et réveille dans leur cœur de marbre les tardifs remords de l'amour* [1].

Arrivé en face du temple de Némésis, la terrible divinité, qui n'a jamais laissé impunies les injustices humaines, lord Byron l'évoque aussi :

« N'entends-tu pas la voix de mon cœur? Éveille-toi, il le faut, tu le dois. »

1. *Childe-Harold*, ch. IV.

Il sent bien que les coupables n'éviteront point la vengeance de la déesse, puisqu'elle est *inévitable; mais quant à lui, il ne veut pas l'exercer!* Némésis veillera; mais il veut dormir, lui. *Il se réserve pourtant une vengeance. Laquelle? Toujours la même : son pardon!*

« That curse shall be forgiveness[1]. »

Nous avons vu maintenant cette générosité ne reculer devant aucun sacrifice de fortune, de repos, d'affection; nous l'avons vue puissante en face de toutes les privations, contre tous les instincts, contre tous les intérêts; enfin nous l'avons considérée sous tous les aspects qui constituent la grande beauté d'une âme. Il ne lui reste plus qu'un degré à atteindre : celui de l'héroïsme. Mais l'exercice constant de la générosité de l'âme, dans des degrés inférieurs, lui donnera la puissance de monter à cette sublime hauteur, et d'aboutir au *sacrifice suprême, qui résume tous les autres, celui de sa Vie.*

Déjà, plus d'une fois, en Italie, en Romagne surtout, lorsque cette péninsule se préparait à un grand mouvement vers son indépendance, lord Byron se montra prêt à tout sacrifier pour l'aider à secouer ses chaînes autrichiennes. Par suite des événements, le dévouement suprême ne put être qu'offert. Mais, à deux années de distance, il fut accepté pour la ré-

1. *Childe-Harold*, ch. IV.

demption d'une nation esclave, qui appela lord Byron à son secours, afin de reconquérir sa liberté. Dans ce sacrifice, aucune condition de grandeur ne lui manqua. Certes, il aurait été grand, en se sacrifiant pour son pays; mais combien ne l'a-t-il pas été davantage, en se sacrifiant pour un peuple étranger, pour la cause générale de l'humanité? Il serait resté grand encore, quand même il eût été entraîné à ce noble sacrifice par son propre enthousiasme, par ses illusions, par des espérances personnelles. Mais aucune illusion, aucun enthousiasme ne le poussa vers la Grèce, si ce n'est la satisfaction qu'excite une belle action dans une grande âme. Il n'espéra pas même échapper à l'ingratitude, ni faire taire la calomnie; car, si jeune encore, il avait déjà l'expérience d'une longue vie. Il connaissait la Grèce, et il savait ce qu'il y trouverait en échange de son repos, de tout ce qui lui était cher dans le monde. On sait de quelle tristesse son âme fut accablée, dans les derniers temps de son séjour à Gênes. On peut imaginer les luttes qu'il eut à soutenir avec son cœur, lorsqu'on pense que, malgré la force de son âme, on le surprit, plus d'une fois, avec des larmes dans les yeux.

A peine sorti du port de Gênes, la tempête l'y rejeta. Il mit pied à terre et voulut visiter la demeure qu'il avait quittée la veille avec l'âme navrée. Comme il gravissait la colline d'Albaro, les plus sombres pressentiments enveloppèrent son esprit. « Où serons-

nous l'année prochaine à pareil jour? » dit-il au comte Gamba, qui marchait à côté de lui. Hélas! on sait que, précisément le même jour de l'année suivante, sa dépouille mortelle traversait les rues de Londres, pour aller reposer avec ses ancêtres près de Newstead. Cette désolation ne fit que s'augmenter en arrivant au Palais. Ses amis étaient déjà partis; tout était, dans cette demeure, silence, abandon, solitude. Il demanda à être seul; il se renferma dans ses appartements, et il y resta plusieurs heures. Qu'aura-t-il fait? Qu'aura-t-il pensé? Par quelle agonie son âme aura-t-elle passé? Qui nous dira, puisque lui l'a cachée, cette *lutte suprême* entre l'Homme et le Héros?

Les tristesses de ces Grandes Ames sont *innénarrables*, presque *surhumaines!* Dans la balance où nous les pesons, il n'y a pas leur poids! Ce que nous savons, c'est qu'il comprit et savoura l'amertume du calice[1], mais qu'il ne recula pas, qu'il le but jusqu'à la lie.

La nuit arrive, et le voilà de nouveau à bord de son navire. La tempête gronde encore, puis elle cesse; mais celle de son âme ne cessera pas. Seulement, si une larme menace parfois de le trahir, il ira la cacher au fond de sa cabine.

Nous ne ferons pas ici la narration de ce voyage.

1. Voyez *sa Vie en Italie*.

Ces pages — répétons-le encore — ne sont point une biographie, mais la peinture d'une âme.

Arrivé aux îles Ioniennes, il ne tarde pas à comprendre que son sacrifice est hors de proportions, non pas avec les besoins, mais avec l'espérance de relever ce peuple déchu, et surtout d'en faire une nation qui puisse soutenir le nom glorieux de Grèce. Mais n'importe; il a donné sa parole; il restera dans ce pays. Il quittera même l'asile des îles Ioniennes, et affrontera tous les dangers pour mieux accomplir sa mission!

Il se rend à Missolonghi. Les privations, les fatigues morales et physiques, les miasmes des marais environnants, et le genre de vie qu'il est forcé d'y mener, altèrent sa belle santé. On le supplie de quitter ces lieux malsains; sa vie en dépend. Il le *sent* et il le *sait*. Il aperçoit déjà le spectre de l'avenir, en même temps que devant ses yeux flotte l'image de son Italie aimée, de tout ce qu'il y a laissé et qu'il y retrouverait encore; il se représente l'existence qu'il y mènerait, tranquille, heureux, entouré d'amour et de respect. Si jeune encore, si beau, si riche, si adoré, pour qui donc la vie pourrait avoir plus de prix? Mais, s'il part, que deviendra la Grèce? Sa présence vaut une armée pour ce malheureux pays! Donc, il ne désertera pas son poste; *il restera, advienne que pourra. Non, Tita, non, nous ne retournerons pas en Italie*, dit-il tristement à son fidèle Vénitien,

peu de jours avant de tomber malade. *Il reste, et il meurt.*

Par cette action, dans laquelle l'homme surpasse l'homme, lord Byron donna un de ces rares exemples d'immolation, de vertu, d'héroïsme, qui sont, a dit un des plus nobles esprits de nos jours[1] : « *la consolation* de l'âme et le plus grand titre d'honneur de l'espèce humaine. »

1. M. Janet.

VII

SES DÉFAUTS.

Après avoir démontré les vertus de lord Byron, il semblerait vraiment inutile de rechercher s'il n'avait point les défauts dont elles prouvent l'absence. Mais il est bon pourtant de reprendre le sujet à un autre point de vue, et d'en faire, pour ainsi dire, la contre-épreuve. Car, à son égard, on est sorti de toutes les règles, non-seulement de la justice et de l'équité, mais de la logique. Et comme on a dit de lui, tour à tour, qu'il était constant et inconstant, ferme et mobile, guidé par des principes, et flottant au gré de toutes ses émotions, chaste et libertin, sensuel et anachorète, on ne saurait en accuser la seule calomnie. Nous devons donc rechercher, consciencieusement, s'il n'y a pas eu d'autres causes de ce *non-sens*, afin de rentrer dans les limites du juste, et de

mettre un peu d'accord entre toutes ces contradictions et la vérité. Il est bien hors de doute, en effet, que la première cause de l'injustice des jugements qu'on a portés sur lui, a été dans les mauvaises passions que ses propres succès, l'indépendance de ses paroles, et son mépris d'une foule de préjugés de son pays, ont ameutées contre lui-même. Cependant, comme le degré de cette injustice est phénoménal, on se demande si ces passions n'auraient pas été servies par quelque défauts réels de lord Byron ; et l'on est forcé d'avouer qu'il a eu un grand défaut, qui a puissamment aidé la méchanceté de ses ennemis; ce fut une sorte *de cruauté* envers lui-même, *un besoin de se calomnier!*

Quoique la source de ce défaut, ou si l'on veut de ce travers, doive se trouver principalement dans la grande beauté même de son âme, il est certain qu'il a eu d'autres causes moins belles et secondaires, et qu'il a été, comme beaucoup d'autres qualités, funeste à son bonheur; car les hommes habitués à se surfaire ne l'ont que trop pris au mot. Cette manie de se nuire, de *se persécuter* en quelque sorte et d'amasser des nuages sur sa brillante destinée, fut si étrange et si réelle, qu'il est nécessaire d'en montrer l'étendue, par quelques-uns des nombreux témoignages de ceux qui l'ont connu, avant d'en faire connaître la véritable cause, ainsi que les résultats qu'elle a eus pour son bonheur et pour sa renommée.

« Dans aucune main, dit Moore, son caractère n'au-

rait pu être moins sûr que dans ses propres mains, et on ne pourrait pas faire un plus grand tort à sa mémoire, qu'en substituant ce qu'il *affectait* d'être à ce qu'il *était en réalité* [1]. »

Encore étudiant à Cambridge, il écrit à miss Pigott une lettre pleine de gaieté et de plaisanterie dans laquelle il donne pour excuse à son silence la vie dissipée qu'il mène à Cambridge et qu'il appelle *un vilain chaos de fracas et d'ivrognerie, où l'on ne fait rien que chasser, boire du bourgogne, jouer, comploter, courir.* Ensuite il s'écrie :

« Quelle misère de n'avoir rien autre chose à faire que l'amour et des vers et de se faire des ennemis à soi-même. »

Mais, tout en lui avouant cette misère, il ajoute qu'il *vient d'écrire deux cent quatorze pages de prose et douze cents vers.*

Et Moore ajoute, en note, à cette curieuse lettre :

« Il faut observer ici, ainsi que dans d'autres passages de ses lettres d'adolescence, que cette sorte d'étalage et de vanterie de *dissipation* est une extravagance trop commune à cette période de la vie, quand l'adolescent, qui aspire à être homme, se persuade de le paraître en se montrant dissolu.

« Malheureusement, ce désir enfantin d'être cru pire qu'il n'était réellement, persista en lui, ainsi que d'au-

1. Moore, 807, vol. II.

tres sentiments et faiblesses de l'adolescence, bien longtemps après la période où les autres les oublient; et son esprit n'avait commencé à les vaincre tout à fait, que lorsqu'il nous fut ravi par la mort[1]. »

Quand Moore parle de la lettre dans laquelle lord Byron, en répondant aux éloges de M. Dallas, dit qu'il ne les méritait pas, et se déprécie moralement de toute façon, Moore ajoute :

« Ici encore nous devons nous rappeler qu'il faut faire une grande part *à sa tendance ordinaire à se calomnier.* Il y a réellement, dans cette première lettre à Dallas, un exemple de cette étrange ambition, qui est, il faut l'avouer, *le contraire absolu* de l'hypocrisie, et qui l'amenait à rechercher plutôt qu'à éviter la réputatiou de libertinage, et à présenter, comme il l'a fait à toutes les époques de sa vie, sa conduite et son caractère sous un mauvais aspect. »

M. Dallas, écrivant pour la première fois à lord Byron, après avoir lu ses poëmes de jeunesse, lui adressait quelques compliments sur les beautés morales et les sentiments charitables qui respirent dans ses vers, et il ajoutait que cette lecture lui rappelait un autre noble auteur, qui n'était pas seulement un poëte, un orateur, et un historien distingué, mais un des plus vigoureux raisonneurs de l'Angleterre sur les vérités de cette religion, dont le pardon est le principe dominant, le bon et le grand lord

1. Moore, 120, vol. Ier.

Lyttleton. A quoi lord Byron répondit en se dépréciant littérairement, et en se calomniant moralement, qu'il croyait bien plutôt ressembler au fils du grand lord Lyttleton, homme de talent, mais méchant, qu'au père.

Dallas eut le bon sens de considérer cette peinture, que le jeune lord lui faisait de lui-même, comme un simple jeu d'esprit, et lui demanda la permission de lui faire une visite. Lord Byron répondit poliment qu'il serait heureux de le connaître, mais il continua à se peindre, surtout dans ses opinions, sous des couleurs très-défavorables. Moore donne cette lettre en entier, puis il ajoute :

« Avant d'attacher quelque importance aux détails de ses opinions, il faut se rappeler, qu'en outre de la tentation, à laquelle lord Byron résistait difficilement, de déployer son esprit aux dépens de son caractère, il s'adressait ici à un personnage qui, quoique bien intentionné, était néanmoins un de *ces conseillers officieux et contents d'eux-mêmes* que lord Byron, à toutes les époques, a été enchanté d'*étonner* et de *mystifier*. Les tours et les espiègleries qu'il s'amusait tant, dans son enfance, à faire subir à son empirique ignorant (le chirurgien de Nottingham Lavender), étaient les premiers d'une longue série que, pendant toute sa vie, il s'est amusé à faire aux dépens des charlatans, que sa célébrité et sa sociabilité attiraient auprès de lui. »

Dans la première satire qu'il offrit au public, et qui lui attira la sympathie, autant par son talent que

par la justice de sa cause, l'horreur de l'hypocrisie lui fait déjà dire du mal de lui-même : « Et moi aussi, dit-il, le moins pensant d'une foule d'écervelés, à peine capable de connaître le bien pour choisir le mal. »

Après avoir cité une pièce de vers de la jeunesse de lord Byron, écrite dans une heure de désespoir, et qui semble être l'inspiration d'un moment de folie, Moore fait la déclaration suivante :

« Ces vers produiraient une fâcheuse impression contre l'auteur, si on n'était pas préparé, par tant d'autres exemples de ses exagérations à cet égard, et dont on ne devait pas s'étonner le moins du monde, quelque fût le degré auquel l'esprit de calomnie contre lui-même (*self libelling*) pouvait le porter. On dirait qu'avec la puissance de peindre de fiers et ténébreux personnages, il eut aussi l'ambition de paraître lui-même l'être sombre et sublime qu'il dépeignait; et que, dans la tendresse avec laquelle il cherchait à peindre les crimes héroïques, il essayait d'imaginer s'il ne pourrait découvrir dans son propre caractère des sujets adaptés à son pinceau. »

Moore mentionnant encore un article de son mémorandum où lord Byron s'accuse de l'irritabilité de son tempérament dans sa première jeunesse, le fait suivre de cette réflexion :

« Dans tous les portraits qu'il fait de lui-même, le pinceau dont il se sert est si sombre, que cette peinture de son tempérament, et ses essais de portraitiste de lui-même,

couvrant d'une ombre obscure l'ombre même, doivent être acceptés en faisant une large part à l'exagération[1]. »

Dans un autre passage de son ouvrage, Moore dit encore :

« J'ai déjà parlé de la perverse fantaisie qu'il avait de falsifier son caractère et même de s'attribuer les fautes les plus contraires à sa nature. J'en eus un jour, à la Mira, un autre exemple frappant. » Il raconte alors qu'en quittant Venise, il se rendit à la Mira pour faire ses adieux à lord Byron. Ayant vu, en traversant une antichambre, la petite Allegra, que sa nourrice ramenait de la promenade, Moore adressa quelques mots, et fit quelques remarques à lord Byron sur la beauté de l'enfant; mais il lui répondit : « Avez-vous quelque idée (et je suppose bien que vous l'avez), de ce qu'on appelle le sentiment paternel? Quant à moi, je n'en ai pas du tout. » Et quand cette petite Allegra mourut, deux années après, celui qui prononçait ce discours artificiel fut tellement accablé par la douleur, que ceux qui étaient auprès de lui tremblèrent pour sa raison[2].

Le colonel Stanhope, plus tard lord Harrington, qui connut lord Byron en Grèce, très-peu de temps avant sa mort, dit :

« La plupart des hommes affectent un caractère vertueux; l'ambition de lord Byron, au contraire, semblait

1. Moore, 68, vol. in-4°.
2. Moore, tome II, p. 272.

être de faire croire au monde, qu'il était une sorte de *Satan*, quoiqu'il fût poussé, par des sentiments élevés, à accomplir de grandes actions. *Heureusement pour sa réputation, il possédait une autre qualité, qui le démasquait complétement; il était le plus ouvert, et le plus sincère de tous les hommes, et sa nature, portée au bien, avait toujours le dessus dans toutes ses actions*[1]. »

M. Finlay, qui avait connu lord Byron vers la même époque, dit *que non-seulement il se calomniait, mais qu'il cachait ses meilleurs sentiments.*

En parlant de la simplicité de ses manières, et de son éloignement pour tout *emphase* . . . . . .

. . . .

« J'ai toujours observé, poursuit M. Finlay, qu'il adoptait, dans la conversation, un ton très-simple, et même monotone, lorsqu'il devait dire quelque chose qui s'éloignait du style ordinaire de la conversation. Toutes les fois qu'il commençait une sentence, qui montrait que le sujet intéressait son esprit, et dont les pensées étaient sublimes (he checked himself), il s'interrompait, et finissait sa sentence sans l'achever, soit avec un sourire indifférent, soit avec un ton froid. Je pensais qu'il l'avait adopté *pour cacher ses véritables sentiments lorsqu'il craignait de laisser entraîner sa langue au gré des sentiments de son cœur;* et souvent il faisait évidemment cela pour cacher l'auteur ou plutôt le poëte. Mais, dans la satire ou dans la conversation spirituelle, son génie prenait tout son élan[2]. »

1. V. Parry, 273.
2. Lettre de Finlay à Stanhope, Parry, 210.

Et Stanhope ajoute encore :

« J'ai observé, moi aussi, que lord Byron agissait de cette façon. *Il aimait souvent à cacher les nobles sentiments qui remplissaient son âme, et tâchait même de les ridiculiser*[1]. »

Cela n'était que trop vrai. L'esprit de *saillie* et de *plaisanterie* lui faisait *déployer* souvent ses facultés intellectuelles aux dépens de son caractère et de ses sentiments les *plus réels.*

Moore dit, que lorsque lord Byron alla revoir, à Ravenne, Mme la comtesse G..., il écrivit à Hopner, qui prenait soin de ses affaires, sur un ton si léger et si plein de plaisanterie, qu'il aurait été difficile, pour ceux qui ne connaissaient pas à fond son caractère, de concevoir qu'il eût pu s'exprimer ainsi, étant sous l'influence d'une passion si sincère.

« Mais l'esprit de plaisanterie, poursuit-il, est de sa nature si ingouvernable, que rien, pas même l'amour le plus vrai, ne reste sacré; et, à la fin, faute d'autre nourriture, il se tourne jusque sur lui-même. Il faut ajouter aussi, que la même *horreur* de l'*hypocrisie* qui entraînait lord Byron à *exagérer* ses propres erreurs, l'entraînait également à masquer, sous un cruel ridicule, toutes les naturelles et heureuses qualités par lesquelles elles étaient rachetées! »

Et comme contraste à l'étrange légèreté de sa lettre à Hopner, ainsi que pour rendre justice à la

1. Parry, 210.

sincérité de sa passion, Moore cite alors en entier les belles stances, intitulées *le Pô*, que lord Byron écrivit en traversant cette rivière, pour arriver de Venise à Ravenne[1].

On pourrait multiplier les citations, afin de prouver que tous ceux qui l'ont connu, ont, plus ou moins, remarqué ce phénomène. Mais aucun n'en a bien observé la cause principale; ou bien elle a été trop confondue avec les bizarres caprices qu'il eut, surtout dans sa première jeunesse; car plus tard, dit Moore, *lorsqu'il vit que le monde acceptait sérieusement l'opinion qu'il s'amusait à donner de lui, il refusa de s'en faire l'écho.*

Dans ces jugements de Moore et d'autres, il y a certainement du vrai. On ne pourrait pas nier que, lorsque, encore adolescent, il se vantait de sa vie dissipée de l'université, la principale cause ne fût pas cette folie commune à cette période de la vie, qui pousse l'être humain, encore enfant et pressé de devenir homme, à vouloir le paraître en se montrant déjà initié aux vices des hommes. On ne pourrait pas nier non plus que le plaisir de mystifier ne lui ait suggéré la réponse à Dallas; qu'une horreur exagérée de l'hypocrisie ne lui ait pas mis sous la plume une foule de blâmes de lui-même depuis sa première satire; qu'une espèce de débordement et de réaction de son imagination, ne lui ait pas donné, par moments, l'étrange ambition de paraître lui-

1. Moore, 214, tome II, in-4°.

même un des sombres et fiers personnages qu'il peignait, pour produire l'effet poétique. En outre, il faut tenir compte de cet esprit de saillie que la perception extraordinaire du ridicule, et sa facilité de voir les deux aspects différents qu'ont toutes les choses, lui fait souvent déployer aux dépens de son caractère, en le tournant même contre ses sentiments les plus réels, comme lorsqu'il écrivait à Hopner : phénomène psychologique dont on a cherché la cause plus particulièrement ailleurs. Enfin on peut encore ajouter qu'il aurait bien pu croire, en disant du mal de lui-même, désarmer l'envie et la méchanceté, qui, de si bonne heure, s'acharnèrent contre lui, et conjurer sous certains rapports le mauvais œil en lui jetant une proie. Qui sait, s'il ne s'est pas donné, lui aussi, un peu par la grande bonté de son cœur, beaucoup par cette tactique qui fait que les bons politiques se plaignent des désagréments attachés à leur grandeur, des défauts imaginaires, afin de laisser mêler un peu de compassion, sous forme de blâme, à la malignité qui le pressait de tous les côtés; et s'il n'a pas cru pouvoir se servir de ce moyen, comme d'un bouclier, pour parer leurs coups? Cette espèce de généreux artifice, qu'il m'est arrivé, plus d'une fois, de soupçonner en lui, peut bien servir tant que la faveur du public dure. Mais, quand la persécution prend le dessus, ce qui arrive tôt ou tard à toutes les grandeurs et à toutes les vertus, lorsque l'envie triomphe par le moyen de la calomnie, elle change en poison bienfaits, vertus,

reconnaissance. Lord Byron aurait donc été cruellement puni de la faiblesse d'avoir laissé croire de lui ce qui n'était pas vrai. Mais tout cela, plus ou moins bien observé, ne peut encore fournir, à celui qui veut vraiment pénétrer dans le fond de son âme, que les causes secondaires et transitoires d'un tel phénomène moral. La cause première doit se trouver dans un sentiment tout puissant dans l'âme et dans le cœur de lord Byron : je veux dire dans la *hauteur trop grande de son idéal*, dont l'influence s'est manifestée *jusqu'à ses derniers moments.*

Dans les sévères jugements qu'il a donnés de lui-même d'abord, de l'homme en général et de quelques individus en particulier, le modèle idéal de toute beauté intellectuelle, morale et physique, qu'il trouvait au fond de sa conscience brillait d'un éclat divin devant son imagination, par l'union de ses facultés d'une extraordinaire énergie. On voit, par une foule de traits de son enfance, que cette faculté innée s'est montrée plutôt chez lui que chez les enfants ordinaires. Dans les premières poésies de son adolescence, elle se montre déjà très-développée. Toujours attirée vers la vérité, son premier besoin était de la chercher, et, pour la mieux chercher, de se replier sur lui-même, d'analyser ce qui se passait au dedans de lui, et autour de lui, enfin de la proclamer sans ménagement aucun ni pour lui ni pour les autres.

On le voit, à Harrow, quitter ses jeux, et aller s'asseoir pour méditer, tout seul, sur la pierre qui s'appelle aujourd'hui *Byron's tomb.*

A Cambridge, plus tard, dans les dissipations auxquelles il prenait la même part que ses camarades, au milieu de ses exercices et de ses jeux, où il était supérieur à ses compagnons, on le voit s'enfoncer sous les ombrages du parc pour méditer. Rentré dans son abbaye, au milieu des jeux et des mascarades d'une jeunesse bruyante, on le voit se livrer à l'étude et à la réflexion solitaire; et enfin, pendant et au retour de ses voyages, alors que l'Angleterre était tout entière à ses pieds, on le voit toujours et toujours éprouvant *ce besoin* impérieux de se replier sur lui-même, de descendre dans son cœur, d'interroger sa conscience, et d'écrire bien souvent, dans ses mémorandums, les sévères sentences de ce juge inflexible. Et comme il ne pouvait pas éloigner son divin modèle de ses yeux, il sortait de cet examen, *humilié, mécontent, s'accusant et se punissant de s'en sentir éloigné.* Car il trouvait trop d'éléments terrestres dans toutes les vertus humaines. Par exemple, dans ses amitiés, bien que de sa part si généreuses, il trouvait la satisfaction d'un besoin personnel, par conséquent, un élément égoïste; de même, et bien plus encore dans l'amour. Il trouvait de la personnalité dans tous les meilleurs instincts, dans la passion de la gloire, dans le patriotisme, dans le sentiment même de la vénération, puisque c'est un écho de nos goûts, et de nos sympathies personnelles. Que l'injustice envers lui-même ait eu sa première cause dans cette hauteur excessive de son idéal, on pourrait en offrir milles preuves. J'en choisirai seulement quel-

ques-unes. On lit dans son mémorandum : « Il a été en mon pouvoir dernièrement de faire deux hommes heureux. J'en suis charmé, pour le dernier surtout; car il est excellent. *Mais je voudrais qu'il y eût un peu plus de sacrifice de ma part, et moins de satisfaction pour mon amour-propre à faire cela, parce qu'alors il y aurait eu plus de mérite.* »

Le voilà donc ce grand coupable! Il éprouve du plaisir à faire du bien! Une autre fois, on lui demande de présenter une pétition au Parlement. « Je ne suis pas en veine pour cette affaire, » écrit-il dans le journal du soir, où il examinait sa conscience. Il avait alors une peine de cœur, à cause de l'absence d'une personne qu'il aimait; et il s'apostrophe en ces termes : « Si elle avait été ici, elle me l'aurait bien fait aire! C'est une femme qui, en outre de toutes ses fascinations, sait toujours pousser un homme aux choses utiles et glorieuses! Si elle était restée, elle aurait été mon ange tutélaire. Balduin m'importune beaucoup; mais, pauvre diable, je ne puis pas sortir, je ne puis pas sortir » (disait la pie). Ah! *je suis aussi méchant que ce chien de Sterne, qui préférait pleurnicher sur un âne mort, plutôt qu'aider une mère vivante! Vilain hypocrite, esclave sycophante! Mais moi, je ne vaux pas mieux!!! Car, voilà que je ne puis trouver mon énergie pour plaider la cause de ces infortunés; quand trois mots et un demi-sourire de N...., si elle avait été ici pour me pousser à cela* (et certes elle l'aurait fait, du moins elle me prêchait toujours pour que je

remplisse mes devoirs de pair, et particulièrement en faveur des faibles), auraient fait de moi un avocat, si non un orateur. *Que le diable emporte la Rochefoucauld, car il a toujours raison*[1]*!*

Une autre fois, *il s'accusait encore d'égoïsme*, *parce qu'il écrivait seulement*, disait-il, *pour se distraire.* Il n'avait alors que vingt-trois ans. « Arracher moi-même à moi-même, *oh! le mauvais égoïsme!* a été toujours mon seul, mon entier, mon sincère motif en écrivant; et publier ce que j'ai écrit est bien toujours la continuation du même but, par suite de l'activité qu'il imprime à l'âme, qui autrement se retournerait sur elle-même[2]. »

Ce jugement sévère porté sur les vertus des hommes par bien des moralistes, par ceux spécialement qui n'ont vu la vertu que dans la bienveillance pure et désintéressée, était chez lui plutôt une *impulsion* qu'un *raisonnement;* et je doute que, dans la pratique, ce besoin d'équité et de vérité se soit jamais combiné et harmonisé avec la faculté de la bienveillance, comme il l'a été chez lord Byron, puiqu'il constituait évidemment le point saillant de son caractère. Montaigne lui-même, qui, s'il n'avait pas autant de bienveillance innée, avait cependant la faculté et même le besoin de descendre dans sa

1. Moore, t. I, p. 439.
2. Moore, t. I, p. 455.

conscience, et de s'examiner pour en tirer des notions générales, dit :

« Quand je me confesse à moi religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aie, a de *la teinture vicieuse ;* »

et il craint que Platon même, dans sa plus *verte vertu*, s'il y eût écouté de près, n'y eût senti *quelque ton gauche de mixtion humaine.* Et puis il se résume, en disant : « L'homme n'est que rapiécement et bizarrerie[1]. »

Mais, outre que ces philosophes sincères sont en petit nombre, leurs maximes ne peuvent pas être populaires. Car les hommes en général éprouvent plutôt le besoin de se grandir que de se diminuer, et au lieu de prendre les meilleurs modèles dans l'idéal, ils le prennent dans la réalité, jugent leur caractère, se comparent à d'autres hommes, et, vivant comme tout le monde, ne se trouvent nullement coupables; tandis que lord Byron, vivant comme eux, se trouvait des faiblesses, des motifs de modestie, de regret, et de repentir. S'il avait pu faire comme eux, il aurait été satisfait, et il aurait échappé à la calomnie, ou bien il l'aurait dominée. Mais il ne le pouvait et ne le voulait pas, quoiqu'il eût la conscience du dommage qui lui en venait. « Vous blâmez ma manière de vivre, Harness, écrivait-il à cet ami qui vivait déjà dans la régularité d'un futur ministre

1. Montaigne, t. III, p. 87.

du culte; mais quand je me compare avec ces hommes, plus âgés que moi et plus considérés, je commence réellement à me regarder comme un monument de prudence, une statue mouvante sans sentiment et sans défaut; et cependant le monde en général m'a donné une orgueilleuse supériorité sur eux en dissipation. Pourtant j'aime ces gens-là, et Dieu sait si j'éprouve le besoin de condamner leurs aberrations! Mais j'avoue que je me sens agacé, lorsque je vois qu'ils veulent élever leurs *sensations* à la *dignité de l'amour*, et appeler de ce nom des attachements romanesques pour des choses qui se marchandent pour un dollar[1]. »

Un de ses biographes prétend qu'il s'est rendu justice encore une autre fois :

« Voyez, aurait dit lord Byron, en parlant de M..., comme il s'est bien installé dans le monde! il est aussi peu désireux de faire une mauvaise action, qu'incapable d'en faire une bonne; la crainte le préserve de la première, et la méchanceté de la seconde. La différence entre lui et moi, c'est que moi j'attaque beaucoup de monde, et sincèrement, à une ou deux exceptions près (et faites bien attention que ce sont des personnes de mon sexe), je n'en haïs aucune, tandis que lui ne dit du mal de personne, mais il a de la haine pour bien des gens, sinon pour tout le monde. Imaginez donc comme ce serait amusant de le voir dans le palais de la Vérité, quand il croirait faire entendre les compliments les plus mielleux, donner carrière à tout le dépit et à la rancune qui s'est

1. Moore, p. 321.

accumulée dans son âme pour des années, et alors voir la personne qu'il a flattée pendant un si long temps, écouter ses sentiments réels pour la première fois. Oh! ce serait un spectacle vraiment comique! Quant à moi, j'apparaîtrai dans le palais de la Vérité avec grand avantage, parce que je croirais vexer des amis et des ennemis avec des propos méchants, et je dirai au contraire des choses aimables; car, au fond, *je n'ai point de malice, de méchanceté; du moins pas de celle qui dure au delà d'un moment.* »

« Jamais, ajoute le biographe, il n'y a eu une observation plus vraie. La nature de lord Byron *est très-belle,* en dépit de toutes les mauvaises herbes qui peuvent avoir voulu pousser dans cette belle nature; et je suis convaincu que c'est l'excellence du poëte, ou plutôt l'effet de cette excellence, qui a été cause des défauts de l'homme.

« La sévérité de la censure pour l'homme s'est élevée en proportion de l'admiration que le poëte a excitée, et, souvent, avec la plus grande injustice. Le monde a brûlé de l'encens devant le poëte, mais il a amassé les cendres sur la tête de l'homme. Cela l'a révolté, et son orgueil blessé s'est vengé en peignant son propre portrait avec les plus sombres couleurs, comme pour donner une peinture encore plus sombre que celle que ses ennemis avaient donnée, tout en les forçant à une admiration, pour son génie, aussi illimitée que leur désapprobation pour le caractère qu'on lui prêtait[1]. »

Cette conversation est-elle réelle ou imaginaire? on peut rester dans le doute; mais quoi qu'il en soit, les réflexions de ce biographe dans ce cas sont trop

1. *Journal de la Conversation,* 195.

sensées et trop vraies, pour qu'on n'aime pas à les citer.

En terminant ces remarques, qui prouvent toute la hauteur de l'idéal qui poussait lord Byron à être injuste envers lui-même, je remarquerai encore que c'est l'exagération de ses grandes facultés caractéristiques qui l'a fait manquer à quelque petite vertu (comme serait la prudence, quand elle a sa source dans *notre seul intérêt personnel*). Car ce n'est qu'à ce degré, et à ce point de vue-là, que lord Byron y a manqué. Et il semble singulier que son grand esprit ne lui ait pas fait voir, dans ce besoin même de s'examiner, par suite de son attraction pour la vérité, et dans cette extraordinaire susceptibilité de sa conscience, qui l'accusait d'égoïsme, seulement parce qu'il *éprouvait du plaisir à exercer la bienfaisance, et qu'il n'y avait pas assez de sacrifice;* il est singulier, dis-je, que ce même esprit d'équité ne lui ait pas fait voir qu'il brillait justement par les deux seules facultés où il ne saurait y avoir le moindre mélange d'égoïsme, et qui étaient, bien évidemment, les qualités *saillantes de son caractère.* Mais il était, vis-à-vis de lui-même comme le flambeau qui, en éclairant les objets lointains, laisse dans leur obscurité ceux qui le touchent. Lord Byron ne se connaissait pas lui-même; il n'avait nullement vaincu cette difficulté, que les oracles de la Grèce ont prononcé être la *plus grande.* Seulement, il en avait parfois là conscience. Dans son mémorandum,

écrit à Ravenne en 1821, après avoir dit qu'il ne se croit pas bien jugé par le monde, il ajoute :

« On m'a comparé à Dante, à Pétrarque, à Michel-Ange, à Satan, à Shakespeare, à Timon, à Bonaparte, à Eschyle, à Arlequin, à Chénier, à Young, à Raphaël, à Rousseau, à Diogène, à Henry VIII, à Milton, à Pope, à Burns, à Childe-Harold, à Lara, au lord Byron de Shakespeare, et à une foule d'autres. L'objet de tant de comparaisons, si différentes l'une de l'autre, doit probablement ressembler à quelque chose de différent de tous ces personnages? Mais à *qui* et à *quoi*, *c'est plus que je ne le sais moi-même*, et que personne ne le sait[1]. »

Mais s'il s'était connu, il aurait trouvé qu'il réalisait en lui-même un des plus beaux types de caractère que l'humanité puisse offrir; car ses deux facultés caractéristiques étaient l'attraction pour la vérité et la bienveillance. Et en cessant de se calomnier, il aurait arraché des mains des envieux et des ennemis de la vérité, l'arme principale dont ils se sont servis pour le faire méconnaître.

Quand on réfléchit à tout cela, on se demande, avec étonnement, comment il se fait que ses biographes soient tous restés en dehors de la vérité. Mais il est inutile d'insister là-dessus, car nous y avons suffisamment répondu[2].

1. Moore, t. II, p. 784.
2. Voyez article *Biographes de lord Byron*.

Je me bornerai donc à remarquer ici qu'un des caractères particuliers aux biographes des grands hommes en général, c'est l'extrême répugnance qu'ils éprouvent à faire l'éloge de leurs propres sujets. Quelle en est la cause? Craignent-ils de s'entendre dire qu'ils ont fait un panégyrique, de passer pour des flatteurs, de paraître remplir un thème d'écolier? Croient-ils que, pour montrer de la finesse, pour faire preuve de perspicacité et de profondeur dans la connaissance du cœur humain, il soit nécessaire de mettre une certaine malice, peu intelligible, et souvent contradictoire, à la place de la simple vérité? Tout cela peut bien être; mais je crois que ce qu'ils sentent surtout, c'est que, si leurs livres s'adressaient seulement aux belles âmes, et aux qualités qui sont en minorité dans le cœur humain, ils pourraient courir le risque d'être moins recherchés et moins achetés. Ils se mettent donc à la recherche des défauts avec ardeur, comme les mineurs à la recherche des diamants; et, quand ils croient avoir découvert un vice dans leur héros, ils le tiennent pour le « Mogol » de leur livre. Ils le font resplendir, ils le polissent, ils le montrent sous mille facettes, ils en font la partie dominante de leur ouvrage, la qualité saillante de leur héros, qui, ne pouvant plus se défendre, reste ainsi travesti devant la postérité. Voilà donc à quels étranges périls la vérité et la justice envers les grands trépassés sont exposées; voilà pourquoi ceux qui ont connu et survécu à ces grandes âmes, sont obligés de protester contre

les fausses assertions de leurs biographes. Ceux qui ont écrit sur lord Byron, tous plus ou moins, ne pouvant pas trouver ce grand « Mogol, » (car lord Byron n'avait pas de vices,) ont voulu du moins appeler l'attention de leurs lecteurs sur une foule de petites faiblesses, pour la plupart sans réalité. En effet, sur quelle base reposent-elles? Presque toujours sur les paroles mêmes de lord Byron! Or, on sait quel cas on doit faire de son témoignage, quand il dit du mal de lui-même. Par exemple, il s'est dit irritable et susceptible de colère. Les biographes ont donc trouvé très-commode de le peindre avec son propre pinceau. Les hommes ne manquent jamais de faire à l'homme, qui se déprécie, l'injustice qu'il se fait à lui-même. Cela ne peut pas étonner. Si c'est toujours par le côté défectueux que l'on nous juge, quoique nous nous efforcions de nous montrer au monde par le plus beau, que sera-ce donc si nos efforts tendent seulement à nous montrer par le plus laid? Et puis, pourquoi se donneraient-ils la peine de le délivrer d'un défaut auquel lui-même se résigne? Comme il faut un grand discernement, une grande générosité et des qualités fort rares pour ne pas aller au delà, ils l'ont donc déclaré *très-irritable*, et même très-colère; mais l'était-il réellement? C'est là une question à examiner.

VIII

SON IRRITABILITÉ.

Lord Byron était-il irritable? Avec son tempérament poétique, avec sa sensibilité si exquise, presque morbide et mise à de si dures épreuves, il serait absurde, autant que contraire à la réalité, de prétendre qu'il y avait en lord Byron l'impassibilité d'un stoïque, le flegme d'un bon bourgeois qui végète. Ces qualités, ou plutôt ces défauts, puisqu'ils sont le signe d'un cœur froid, ont-ils jamais été les défauts de Milton, de Dante, d'Alfieri, et de tous les grands esprits, à qui la force de leurs passions, combinée avec celle de leur intelligence, a fait obtenir dans leurs œuvres la dénomination de Génies?

Tous, plus ou moins, ont été et doivent avoir été susceptibles d'irritation et de colère; car c'est pour eux une faculté indispensable. Mais celui qui trouve

assez de force dans sa volonté pour se dominer, lorsque la surexcitation a pour cause un intérêt personnel blessé, celui-là n'approche-t-il donc pas de la vertu? Lord Byron a-t-il eu cette force? Tout, jusqu'au témoignage de ses domestiques, de ses maîtres, de ses camarades même, prouve qu'il l'a eue. Dans son enfance il a prouvé qu'il savait et voulait se dominer. Il dit lui-même que ses colères étaient silencieuses, et qu'elles le faisaient pâlir. Or les colères qui font pâlir et qui rendent muet, ne sont-elles pas celles qu'on maîtrise? On sait que la mère de lord Byron, encore jeune, fut si cruellement frappée dans ses affections, ayant perdu à la fois sa fortune et son mari qu'elle adorait, que son caractère passionné en fut altéré et aigri. Elle se laissait aller à des excès de colère bruyante, qui nuisaient aux excellentes qualités de son cœur; elle adorait son fils, mais, très-jalouse de son affection, pour un rien elle éclatait en reproches, et en scènes. Ce caractère n'était pas fait pour inspirer la tendresse qu'elle méritait, en raison de l'amour passionné qu'elle avait pour lord Byron. C'est précisément sa désapprobation de ces scènes turbulentes, qui lui apprit à dompter les démonstrations extérieures de sa colère, et à se surveiller. A la violence de sa pauvre mère, il opposait un silence et un calme qui la provoquaient davantage, mais qui prouvaient en lui la force de la volonté. Après une scène violente qu'il eut avec elle, pendant une des vacances de Cambridge, il prit même le parti de s'éloigner.

« Il est très-rare, dit Moore, qu'il se soit laissé provoquer par elle, jusqu'à sortir de sa propre passivité. »

Et par ce qu'il déclare lui-même dans son mémorandum écrit à ving-deux ans, on voit qu'il tenait son caractère extérieur en tutelle, et que, sous cette discipline, il se trouvait déjà certainement amélioré. « C'est surtout lorsque je veux m'imposer le silence, et que je sens mon front et mes joues pâlir, dit-il, qu'il m'est très-difficile de me vaincre : mais la présence d'une femme, mais non pas de toutes les femmes, me suffit pour me calmer. »

Pour procéder selon la justice, dans toute étude psychologique, il ne faut jamais perdre de vue les circonstances particulières du sujet que l'on veut traiter. Or, les circonstances au milieu desquelles commença à se développer la vie morale et sociale de lord Byron, furent très-irritantes.

A peine adolescent, nous le voyons ouvrir son cœur à l'amour, à cette tendresse provoquée par l'accueil de la jeune fille, par le don de son portrait, par des rendez-vous, et encouragée par les parents, qui, malgré la disproportion d'âge, voient avec plaisir et trouvent désirable l'union des deux jeunes gens, par suite des rapports de fortune et de la position sociale. Et en même temps qu'on flatte son cœur, la jeune fille, qu'il regarde comme un ange, trouve le timide adolescent trop enfant, et se sert de ses ailes pour voler à l'hyménée d'un homme à la mode.

A la veille de quitter l'Angleterre pour longtemps,

un ami qu'il aime avec tout le dévouement dont un cœur comme le sien est capable, répond à sa tendresse dans une circonstance aussi solennelle, avec une coupable négligence. Ayant atteint sa majorité, il doit prendre possession de son siége de pair; son noble tuteur, le comte de Carlisle, envers lequel il a été toujours respectueux, et auquel il vient encore de témoigner sa considération en lui dédiant ses poésies d'adolescence, se conduit envers lui d'une façon impardonnable. Non-seulement il lui refuse de le présenter à la chambre des Pairs, mais il retarde même l'envoi des documents qui sont nécessaires à son admission, et cela, parce que le noble comte *n'aime pas la mère du jeune lord!* Il publie un recueil de poésies charmantes, et qui lui attirent autant d'éloges que de sympathies, et une revue toute-puissante tâche de l'humilier, et de sécher son talent en herbe par un article brutal et stupide. Ce n'est pas tout; il est au milieu d'embarras d'affaires, hérités de ses prédécesseurs. Quittant l'Angleterre le cœur gros de tous ces outrages des hommes et de la fortune, qu'un caractère flegmatique aurait seul pu supporter patiemment, serait-il étonnant qu'il y eût de l'irritation dans ce jeune cœur? Mais pouvait-il y en avoir, sans que du moins ceux qui vivaient avec lui en fussent témoins? et pourtant, ces témoins n'existent pas. Son compagnon de voyage est un de ses amis et camarades, lord Broughton, alors l'honorable M. Hobhouse. Si lord Byron avait eu un caractère irritable, violent, qui, plus que son com-

pagnon, s'en serait aperçu, et en aurait souffert dans ce contact de tous les instants, auquel résistent rarement les plus douces natures? M. Hobhouse avait vécu avec lord Byron à Cambridge; il était un de ses inséparables compagnons de Newstead, un membre de la confrérie du Chapitre. Il le connaissait donc très-bien; et si son caractère avait été peu aimable, aurait-il voulu entreprendre un si long voyage avec lui? Lord Byron n'avait pas même alors le prestige de la célébrité, pour se faire désirer comme compagnon de route. Eh bien, revenant de ces voyages, M. Hobhouse reste plus attaché que jamais à lord Byron; et, en parlant de ses qualités, il s'exprime ainsi : « A la perspicacité des observations, à l'ingé-« nuité des remarques; lord Byron unissait la gaieté « et la bonne humeur, qui maintient vive l'attention « sous la pression de la fatigue, et adoucit toutes les « difficultés et tous les dangers. »

Les voyages sont tellement la pierre de touche des caractères, que la bonne harmonie, qui a pu résister à des unions de vingt ans, s'altère souvent par un voyage de vingt-quatre heures! Choisir donc encore pour compagnons de voyage, ceux avec lesquels on a longuement voyagé, est la meilleure preuve qu'on puisse donner de leur bon naturel. Eh bien, cette preuve a été donnée par M. Hobhouse, et en même temps qu'elle prouve l'excellent caractère de lord Byron, elle prouve aussi la noblesse du caractère de M. Hobhouse. Car il ne faut pas oublier que ce fut à l'époque de la grande persécution que la méchan-

ceté et la stupidité faisaient subir à lord Byron, que M. Hobhouse s'empressa d'aller rejoindre à Genève son noble compagnon, pour voyager de nouveau avec lui. Ils accomplirent ensemble l'excursion des Alpes, et ensemble ils les traversèrent pour visiter l'Italie. Arrivés à Venise, les deux amis se séparèrent pour quelques mois; mais au printemps ils se réunirent de nouveau pour visiter ensemble Rome et Florence. C'est à côté de M. Hobhouse, en gravissant les Alpes, que *Manfred* fut conçu; et, sur la route de Venise à Rome, le quatrième chant de *Childe-Harold*, qui lui est dédié, et pour lequel M. Hobhouse a fait le volume de notes, qui forme, même indépendamment du texte, un ouvrage si apprécié en Angleterre.

Ayant puisé dans son premier voyage des preuves de son bon naturel et de l'empire qu'il exerçait sur lui-même, j'en puiserai aussi dans son dernier : celui de Céphalonie à la fatale Missolonghi; voyage qui, à lui seul, pour tout ce que lord Byron a fait, dit et écrit pendant sa durée, suffirait à révéler son beau caractère et presque toutes ses vertus.

On sait que, dans ce voyage, il subit des contrariétés encore plus vives que dans celui de Gênes à Céphalonie, où il en avait tant éprouvé. Voyant la destinée et les éléments s'associer et s'acharner ainsi contre le succès de son voyage, on serait vraiment tenté d'accueillir des idées superstitieuses, de voir en cela les efforts de son bon génie, qui lui aurait suscité toutes sortes d'obstacles pour le sauver, pour l'é-

loigner du rivage fatal. J'ai déjà donné la description de ce voyage si dramatique; et j'ai raconté la conduite admirable de lord Byron, dans ces circonstances, parmi les preuves de son courage dans les dangers, de son sang-froid extraordinaire et de l'extrême générosité de son âme. Mais ce n'est pas assez; il faut, de plus, l'examiner au point de vue de l'amabilité de son caractère, et de l'empire qu'il savait exercer sur lui-même.

On l'a vu, pressé de tous les côtés de quitter les îles Ioniennes pour le continent de la Grèce, céder à ces instances, malgré la saison la plus rigoureuse de l'année (le 28 décembre), malgré la mer mauvaise, et partir pour Missolonghi.

Il refuse l'honneur d'être embarqué et escorté par les bâtiments grecs; un *mistico* céphalonien et une grosse *bombarde* qu'il loue, l'attendent à Saint-Euphémie. Mais arrivé au port, les vents contraires le repoussent. Forcé de rester à terre et d'attendre, au milieu de ces contrariétés, quelle est son humeur? M. Kennedy, qui va lui souhaiter un bon voyage, nous l'apprend.

« Je l'ai trouvé, dit-il, lisant tranquillement *Quentin-Durward* (de Walter Scott) *et, comme à son ordinaire, de bonne humeur, et gai* (*in high spirits.* »)

En attendant, la mer se calme. On met donc à la voile; on s'embarque : lord Byron sur le petit *mistico*, avec son médecin, deux ou trois serviteurs et ses chiens; le comte Gamba, sur la *bombarde*,

avec armes, chevaux, gens, bagages, papiers, argent en espèce, etc. Arrivés à Zante, on vient offrir à lord Byron distractions, comforts, etc. Tout cela aurait bien pu lui être agréable; mais il sait qu'à Missolonghi on a besoin de lui; il ne perdra donc pas une heure, dès qu'il aura parlé affaires avec ses banquiers. Il est persuadé, car on le lui a annoncé, que des bâtiments grecs viennent à sa rencontre; il ne doute pas non plus que la flotte Turque ne soit toujours ancrée à Lépante. La mer, les vents sont favorables, le ciel serein, la fortune lui montre un visage riant; mais ce n'est que pour mieux le tromper. Les Turcs sont prévenus de son voyage; et ils espèrent faire de lui et de ses richesses une bonne proie. Ils quittent les eaux de Lépante, et, se dirigeant sur Patras, ils se mettent à la poursuite de lord Byron et de sa suite.

Au bout de quelques heures, le *mistico*, bon voilier, perd de vue la *bombarde*, qui est plus lente. On fait halte en face des Scrophes (rochers de la Roumélie) pour l'attendre; et, en attendant, lord Byron voit arriver sur lui un grand vaisseau. Serait-ce le vaisseau grec envoyé à sa rencontre? Le *mistico* décharge un pistolet à son approche, mais le vaisseau ne répond pas au feu. Est-ce donc l'ennemi? Aux cris des matelots, le capitaine n'en doute plus; c'est une frégate ottomane, qui leur crie de se rendre. L'unique salut est dans la vitesse de leur voile. Protégé par les ténèbres qui font naître chez les Turcs la crainte que le *mistico* ne soit un bru-

lot, à l'aide d'un silence, qui a même quelque chose de miraculeux, puisqu'il s'étend jusqu'aux chiens qui n'avaient cessé d'aboyer toute la nuit, le *mistico* avance rapidement. A l'aube du jour, il se trouve vis-à-vis de la côte, mais ayant le vent contraire et ne pouvant entrer dans le port. En même temps, il se voit guetté par un autre vaisseau turc, qui lui barre le chemin vers le golfe. Un bateau Ionien voit son danger et lui fait des signaux du rivage, afin qu'il se sauve. Alors on parvient à se jeter à voile déployée entre les rochers de la Roumélie, appelés les Scrophes, où le vaisseau turc ne peut pas pénétrer. C'est parmi ces rochers, où il resta à peine une heure, que lord Byron écrit une lettre au colonel Stanhope, lettre admirable par la générosité, la patience, le courage, le sang-froid et la bonne humeur; lettre qu'il semblait impossible d'écrire en telles circonstances, et qui fait dire au comte Gamba, lorsqu'il la cite dans son ouvrage, intitulé : *Dernier voyage de lord Byron en Grèce :*

« Tel était le style de lord Byron au milieu des grands dangers! Il y avait toujours chez lui beaucoup de gaieté d'esprit, dans les circonstances au milieu desquelles les autres hommes sont sérieux et soucieux. Cette disposition de son esprit lui donnait un air de franchise et de sincérité qui était irrésistible, même auprès des personnes auparavant les moins bien disposées à son égard. »

Échappé à peine et comme par miracle à ce danger, mais exposé à être assailli à chaque instant par

les Turcs, ayant vu la *bombarbe* capturée par la frégate ottomane, se plaint-il de quelque chose qui lui soit personnel? Non. Sa seule préoccupation est pour le comte Gamba; son inquiétude est le danger auquel sont exposés les Grecs qui sont avec lui. Quant à ses pertes d'argent, « *Never mind* », dit–il, *n'y pensez pas, il nous en reste encore*. . . . . . .

. . . .

Mais nous sommes sans armes, excepté deux carabines, et quelques pistolets; et s'il prend envie à nos amis les Turcs de nous envoyer leurs bateaux pour nous prendre, j'ai grand'peur que nous ne soyons que quatre à bord pour nous défendre. »

Ne pouvant pas savoir que l'*apparition inattendue* de la flotte turque a dérangé toutes les prévisions, et lu a empêché de rallier les navires envoyés de Missolonghi à sa rencontre; ne pouvant pas savoir que Missolonghi, qui est dans la consternation en apprenant les dangers qu'il court, va envoyer à sa rencontre d'autres navires, qui ne le trouveront plus aux Scrophes, il croit, et il doit croire que le gouvernement grec *ne les a pas envoyés*, comme il l'avait promis et comme c'était son devoir de le faire. Dans cette persuasion, quelques paroles dures n'auraient–elles pas été naturelles? Et pourtant, voilà celles de lord Byron :

« Mais où donc est-elle allée, cette flotte, qui nous laisse avancer sans nous donner le moindre signe de l'apparition des Musulmans dans ces parages? . .

. . . .

Présentez mes respects à Mavrocordato, et dites-lui que je suis ici à sa disposition. . . . .

. . . .

Je ne suis pas à mon aise ici (au milieu des rochers), non pas tant pour moi, que pour l'enfant grec que j'ai avec moi; car vous savez quelle serait sa destinée! . . . .

. . . .

Nous nous portons tous très-bien.

« Byron. »

Le *mistico* est au milieu de ces rochers depuis une heure à peine, à peine la lettre de lord Byron au colonel Stanhope est finie, que le vaisseau turc, qui le guette, se met en mouvement pour lui donner la chasse; il faut donc sans délai se sauver. On sort des rochers et on se dirige à pleine voile vers un petit port de l'Acarnanie (à Dragomestri), où ils arrivent avant la nuit.

Lord Byron désire continuer sa route par terre. Impossible! Les montagnes ne lui seraient pas plus hospitalières que la mer! C'est le 1er janvier; il a pour toute demeure le pont humide du *mistico*. Là il dort, là il prend la grossière nourriture du matelot; le froid engourdit ses doigts qui écrivent avec peine. S'il se plaignait un peu de toute cette sévérité du sort, pourrait-on s'en étonner beaucoup? Voilà pourtant comment il écrit à ses deux correspondants de Céphalonie: *C'est le commencement de l'année; il la souhaite heureuse à tout le monde, et on di-*

rait qu'il n'oublie dans ses vœux que lui-même. Il entre ensuite dans quelques détails sur son Odyssée avec un tel calme, que rien ne semble le toucher personnellement; son cœur proteste contre ce calme, et ne montre d'inquiétude que pour le sort de son ami, le comte Gamba; bien qu'il soit persuadé que sa détention ne pourra être que temporaire.

« *Je regrette la détention de Gamba,* » (dit-il). « pour le reste, nous pourrons réparer nos pertes; « dites donc à Hancock de convertir mes billets en « monnaie courante aussitôt qu'il pourra; et à Cor-« gealegno, de préparer le restant de mon crédit « avec M. Webb, pour être converti en espèces. .

. . . .

« Nous sommes ici pour le *cinquième jour sans nous* « *déshabiller, et dormant sur le pont, quelque temps* « *qu'il fasse. Mais nous sommes tous très-bien por-* « *tants et en bonne humeur.* . . . .

« Je resterai ici (à moins qu'il ne survienne quelque « chose de nouveau), jusqu'à ce que Mavrocordato « nous envoie une escorte, et j'agirai selon les cir-« constances. Mes respects au colonel, et souvenirs à « tous les amis. Dites au comte, « *ultima analisi,* » que « son ami Raidi n'a pas fait son apparition avec le « Buck, quoiqu'il me semble qu'il aurait pu tout aussi « bien nous avoir parlé à Zante, et hors de Zante, « pour nous donner un aimable « *echantillon* » de « ce à quoi nous devions nous attendre. . . . . .

. . . . Excusez mon griffonnage à

« cause de la plume, et du froid glacial qu'il fait à
« la pointe du jour.

« Byron. »

Il écrit en même temps à Hancock :

« Nous sommes ici. La *bombarde* est capturée avec
« tous les envois du comité : mon ami Gamba, chevaux, nègre, bulldog, maître d'hôtel, domestiques,
« avec tous nos bagages de paix et de guerre, avec
« huit mille dollars; . . . .
« . . . . les seize mille dollars sont toujours
« avec moi. . . . .
« . . . .
« Mais nous sommes en bonne santé, et autant qu'il
« est possible avec le mauvais vent, et la mauvaise
« mer, la chasse par les Turcs, et la difficulté de dormir sur le pont; nous sommes favorablement vus
« par le pays et les *circonstances*. Mais je suppose
« que nous aurons besoin de tout le crédit que je
« pourrai réunir à Zante et ailleurs. . . . . .
« . . . .
« Dites à vos amis de ne pas perdre courage, et que
« peu à peu tout ira bien. . . . .
« J'espère que la captivité de Gamba ne sera pas
« longue; quant à l'argent et à tout le reste, si on
« nous le rend, tant mieux; sinon, patience! . .
« . . . .
« J'ai mis à terre l'enfant grec et un autre Grec qui
« étaient terriblement alarmés. . . . . . .

« Quant à moi et aux miens, nous ne devons pas « nous séparer de notre navire. . . . .

. . . .

« Je vous souhaite une bonne nouvelle année et de « même à tous mes amis.

« Byron. »

Un caractère impatient et irritable parlerait-il, agirait-il et garderait-il ainsi sa sérénité au milieu de toutes ces contrariétés, et d'une foule de privations et de souffrances, dont une seule suffirait pour aigrir un stoïque?

Mais ce n'est pas tout encore! Après six jours d'une telle vie, ayant perdu tout espoir de continuer par terre, ne voyant arriver aucune réponse de Missolonghi (d'où on avait cependant envoyé à sa rencontre plusieurs canonnières, et le brick *Léonidas* qu'il rencontra seulement près des Scrophes), il se décide à partir. Mais le vent, qui n'avait jamais cessé d'être contraire, se changea bientôt en une furieuse tempête. Alors Byron fut vraiment sublime. Son bateau fut jeté contre d'énormes rochers; les matelots effrayés, voyant leur vie en danger, exaltés par la peur, abandonnent le vaisseau et se sauvent sur les rochers. Mais lui reste là, sur ce vaisseau que tout le monde voyait déjà couler à fond[1].

Encouragés par un tel exemple, les matelots, qui s'étaient cramponnés aux rochers, réussissent à dé-

1. Voyez la relation qu'en a faite M. Bruno, son médecin.

gager le navire, et à le remettre à flot; mais les vagues furieuses le rejettent une seconde fois sur les rochers. Alors on désespéra du navire, et de tout ce qu'il contenait; et on trembla aussi pour l'illustre personnage. Lui seul ne se troubla pas. Il dit avec calme à son médecin qui, très-effrayé, voulait se jeter à la nage pour gagner le rivage : « *N'abandonnez pas le vaisseau tant que nous avons assez de force pour le diriger; seulement quand l'eau nous couvrira entièrement, alors, jetez-vous à la mer, et je me charge de vous sauver.* »

Et, au milieu de ces dangers, non-seulement il paraît calme, mais son humeur, gaie et plaisante, et son habitude de tout observer sous différents aspects ne l'abandonnent pas. Après avoir calmé et consolé son entourage, il trouve encore à s'amuser de quelques traits d'une personnalité un peu trop prononcée que la frayeur lui révèle dans ses compagnons de route. Ceux, parmi les matelots, qui étaient restés à bord, voyant le danger si imminent, allaient, eux aussi comme les autres, se jeter sur les rochers; mais encouragés par les paroles, et par l'exemple de lord Byron, ils restèrent à bord, et parvinrent à amener le bateau entre deux petites îles, où ils jetèrent l'ancre. Ainsi, lord Byron, par son courage, sa fermeté et sa grande expérience dans l'art de la navigation, conjura un si grand danger, sauva plusieurs vies, tout l'argent et tout le secours qu'il portait à la Grèce! Entre ces îles ou plutôt ces rochers, on se trouva heureux de pouvoir jeter l'ancre pour

passer la nuit; mais tout, même ce qui se présentait sous l'apparence du bonheur, devait lui être funeste dans ce fatal voyage.

S'il ne se plaignait pas des privations et des ennuis qu'il endurait, il ne les sentait pas moins. Après tant de nuits passées sur le pont humide et malpropre de son *mistico*, il ne put résister au désir de se rafraichir, et de demander aux vagues de la mer la propreté, qui était le besoin principal de sa belle nature. Et sans réfléchir à la rigueur de la saison (c'était au mois de janvier), il se jeta dans la mer agitée et il y nagea pendant une demi-heure. Imprudence fatale comme celle d'Alexandre[1]! Car ce fut là, sans doute, qu'il contracta le germe de la maladie qui se manifesta bientôt après, et à laquelle il succomba. Enfin il arrive à Missolonghi, sans que la mer ait cessé un seul instant de le menacer. Il y était attendu comme le Messie, dit Stanhope. La consternation causée par les dangers qu'il venait de courir y avait fait place à une joie folle. Lord Byron reçut un accueil digne de lui[2]. Mais cette joie si enthousiaste, qui trouvait des expressions dans les chants comme dans les larmes, soumit à un autre genre d'épreuves la patience et la bonté de son naturel.

« Après huit jours d'une telle fatigue, dit le comte Gamba, sans lui laisser le temps de se reposer

1. Alexandre le Grand se baigna imprudemment dans le Cydne, etc.

2. *Vie en Italie*; voyez comme il fut reçu à Missolonghi.

un instant, il fut assailli par les visites bruyantes des primats et des chefs. Ces derniers, non contents de se présenter tous ensemble, avaient un cortége de vingt à trente et souvent cinquante soldats! Il était difficile de leur faire comprendre qu'il avait fixé certaines heures pour les recevoir. . . . . .

. . . .

Leurs visites commençaient à sept heures du matin, et la plupart étaient sans aucun but. C'est un des ennuis les plus insupportables auxquels sont exposés, dans ce pays, les hommes influents. Eh bien! *j'ai vu lord Byron subir tout cela avec une grande patience*[1]. »

Un caractère irritable l'aurait-il pu? Quant à moi, je trouve que ce voyage seul, supporté comme on l'a vu par ses lettres et par le témoignage unanime de ses compagnons, avec cette bonne humeur qui trouve même la force de plaisanter, qui montre tant de résignation aux maux inévitables, tant d'indulgence pour les fautes des autres, quelles que soient d'ailleurs les souffrances qu'elles lui causent, une si grande abnégation, tant de force d'âme, tant d'imperturbabilité dans d'horribles dangers, toutes ces qualités, dis-je, peignent l'homme moral mieux que toutes les analyses et tous les commentaires. Mais, hélas! en même temps qu'il y est peint avec ses vertus, il y est peint aussi avec ses défauts; car, prudent pour les autres, il ne l'est pas pour lui-même; et,

1. Comte Gamba, p. 88.

faute de cette vertu, il absorbe le germe mortel qui se développera bien vite dans la brûlante atmosphère de cette fatale Grèce en combustion. Si les limites de cet article le permettaient, nous pourrions multiplier les preuves de cette aimable disposition de son naturel, à toutes les époques de sa vie; et nous le montrerions en Suisse, à Venise, à Ravenne, à Pise, à Gênes, en Grèce, jusqu'à son dernier jour, comme Shelley, Hoppner, M. de G...., Medwin, lady B..., et tant d'autres l'ont dépeint. Mais à ceux qui l'ont dit irritable, parce que, se sentant capable d'irritation et de colère, il se disait tel lui-même, je me bornerai à répondre seulement par ces quelques lignes de M. Kennedy que j'emprunte à ses consciencieuses conversations.

« Même dans ses derniers jours, il se calomniait. Il me disait par exemple, qu'à une certaine heure, tous les soirs, il avait des accès de mauvaise humeur intolérables. Or, M. Finlay et M.... allaient toujours le voir précisément à cette heure fatale, et ils l'ont constamment trouvé gai, plaisant et aimable, comme à son ordinaire. »

M. Finlay, jeune officier anglais de mérite, d'une intelligence distinguée, auquel lord Byron trouvait une grande ressemblance avec Shelley, ce qui augmentait encore peut-être sa sympathie pour lui, et qui le connut seulement deux mois avant sa mort, dit dans une lettre qu'il écrivit sur lord Byron au colonel Stanhope :

« Ce qui m'étonnait le plus, c'était l'indifférence avec laquelle lord Byron nous parlait de tous les bruits mensongers que ses ennemis répandaient sur lui. Il donnait sa justification et son explication avec la même calme franchise, que s'il s'agissait d'une autre personne. »

Et il déclare qu'il était stupéfait de le voir se soumettre aux *leçons* de moralité et aux blâmes de ses opinions et de ses principes que Kennedy, dans son excessive orthodoxie, lui faisait subir[1].

J'ajouterai encore que souvent on entendait lord Byron dire qu'il s'était mis dans d'épouvantables colères contre ses gens; et si on les interrogeait, *ils n'en savaient rien du tout.* On sait du reste que sa tolérance et sa douceur envers eux allaient presque à l'excès, et que, même lorsqu'il avait de sérieux motifs de les gronder, ses plus sévères réprimandes étaient des badinages et des plaisanteries.

Les personnes qui ne veulent pas changer leurs convictions, vont me dire : Soit. Admettons qu'il ait été calomnié dans sa conduite privée, et que son travers de se calomnier soi-même y ait contribué. Mais comment expliquez-vous les colères de sa plume? Oublierez-vous ses invectives misanthropiques, ses attaques personnelles, son *Avatar*, ses épigrammes?

Et moi je leur répondrai : Oubliez-vous donc qu'il y a colère et colère? qu'il y a des colères qui ne sauraient jamais être vicieuses, et d'autres qui ne sau-

1. Parry, 215.

raient jamais être vertueuses? Les colères de sa plume, — les seules réelles chez lui, — demandent à être expliquées, et non excusées, ni oubliées.

« Défions-nous, dit un grand philosophe contemporain, de celui qui ne s'irrite jamais et ne comprend pas qu'il y ait de nobles colères[1]. »

Veuillez examiner, sans parti pris et sans préjugé, le caractère moral de toutes ses colères; voyez si elles sont personnelles, égoïstes, ou si elles n'ont pas plutôt une noble origine; si ce ne sont pas les généreuses colères d'une âme que le mal et l'injustice indignent d'autant plus qu'elle a toujours devant ses yeux, comme contraste, un idéal trop parfait?

. . . .
. . . .

Il est impossible, par exemple, de ne pas voir que c'est dans ces généreuses colères-là, qu'il a trempé sa plume quand il a parlé de lord Castlereagh. Il n'avait pour ce lord, jeune et fashionable, aucune antipathie personnelle, malveillante, intéressée. C'était donc uniquement la révolte de sa conscience à la vue des maux qu'il attribuait à la politique de lord Castlereagh, qui entraînait sa plume. Ce n'était pas le collègue, c'était le ministre, qu'il voulait flétrir, avec sa politique, selon lui, inhumaine, égoïste, injuste; la même politique qui faisait dire à Pitt :

« Si nous étions justes une heure, nous ne vi-

1. Jules Simon.

vrions pas un jour. » Et encore : « Périssent tous les principes plutôt que l'Angleterre ! »

Quel autre homme d'État lord Byron a-t-il donc attaqué, à l'exception de Castlereagh? Mais celui-là, il le détestait d'une noble haine.

De quel droit attaquez-vous lord C...? lui demandait-on.

« Du droit, répondait-il, qu'a tout honnête homme « de dénoncer un ministre qui perd son pays, et « qui foule aux pieds tous les sentiments d'équité et « d'humanité. »

Peu de jours avant de partir pour son dernier voyage de Grèce, il disait encore à une dame anglaise, de passage à Gênes :

« Quant à la personne de lord Castlereagh qu'on « vous dit que j'ai attaqué, je vous répondrai seule- « ment que la mémoire d'un mauvais ministre est au- « tant un objet d'investigation après sa mort, que l'a « été sa conduite tandis qu'il était vivant. Il appar- « tient maintenant à l'histoire ; et partout où je trouve « un tyran ou un *vilain*, je veux le marquer. Je ne « l'ai attaqué qu'autant que j'en avais le droit et qu'il « le fallait. »

. . . .

« Ne me défendez pas; cela ne peut aboutir qu'à « vous faire à vous-même des ennemis. Les miens « ne peuvent être ni diminués ni radoucis. »

Quand lord Byron écrivait sur lord Castlereagh, il voyait, devant son imagination, l'auteur des maux de l'Irlande, et celui qui rivait les fers de toute l'Eu-

rope, par suite d'un égoïsme national, funeste même à l'Angleterre.

« S'il a parle et écrit ainsi de lord Castlereagh, dit Kennedy lui-même, la cause en a été, parce que réellement il l'a cru un ennemi des intérêts véritables de son pays ; et ce sentiment, porté peut-être à l'excès, lui a fait considérer comme juste, de le vouer à l'exécration de l'humanité[1]. »

Ce que j'ai écrit à l'égard de ses attaques envers lord Castlereagh, on peut également le dire de tous les traits satiriques qu'il a lancés contre d'autres individus, contre des gouvernements et contre des peuples. Sa bienveillance était si grande et si universelle, qu'elle lui rendait *intolérable* l'idée des souffrances de l'humanité. Son besoin de justice était également si grand, que lorsqu'il voyait ces objets de son culte foulés aux pieds par l'égoïsme, soit individuel, soit national, et le mensonge et l'injustice triomphants, il s'indignait. Lord Byron concevait une sorte de haine et de malveillance pour les méchants et pour ceux qui, volontairement, empêchaient le bien-être des hommes. Et quand son âme était ainsi révoltée, s'il prenait la plume, il ne pouvait s'empêcher de mettre une sorte de violence dans ses expressions, pour châtier, sinon corriger, des coupables comme ceux qui martyrisaient l'Irlande, qui écrasaient et avilissaient l'Italie, qui vouaient l'Angleterre à la haine

1. Kennedy, 330.

du monde entier. *Le langage piquant et malin, qui se joue à travers l'humanité* et dont il avait armé sa raison, en Italie, pour servir les intérêts de la vérité et de la justice, pour protester contre la déraison et le mal, ne lui suffisait plus. Il lui fallait marquer, par un trait de feu, la limite où s'arrête le travers et où commence le crime. Donc, plus de satire railleuse et moqueuse pour ces grands coupables; mais des paroles brûlantes, qui marquent cette limite, afin de les flétrir, en condamnant la laideur morale. C'est ce qu'il a fait et voulu faire pour Castlereagh, et pour les Autrichiens en Italie. Dira-t-on que son langage a été parfois trop violent? la punition hors de proportion avec le crime? Mais, d'abord, la sentence est dans la langue poétique; et puis l'appréciation de cette mesure ne dépend-elle pas uniquement du point de vue où la raison et la conscience se placent pour la juger?

Dira-t-on que le sens moral de ces invectives ne se présente pas toujours avec toutes les clartés désirables? Mais, qu'on les examine attentivement, et alors on comprendra dans quels beaux sentiments elles ont leur source!

Qu'on lise par exemple *Avatar*, et qu'on dise s'il y a une poésie d'où jaillisse une flamme et une lueur plus pure et plus intense pour la vie morale, plus efficace pour se tenir dans la ligne droite de la politique humaine et juste, d'où lord Byron ne s'écarta jamais, que les nobles colères qui lui inspirèrent cette œuvre.

Si, dans cette guerre qu'il a faite au mal et à ses auteurs, il n'a pas dépassé la mesure de la punition méritée, il a cependant souvent dépassé la mesure d'une qualité — qu'il n'avait pas, — qui est élevée au rang des vertus, mais qui, appliquée à nos intérêts personnels contre la voix de la conscience, n'est qu'égoïsme et lâcheté. Et en cela, il a été sublime; car, en s'attaquant ainsi aux puissants du jour, aux préjugés, aux idolâtries, aux passions d'un pays aussi orgueilleux, il savait très-bien le mal qui devait en résulter. Mais lord Byron était un véritable héros. Dès que sa conscience parlait, il n'entendait aucune autre voix; il tenait ses regards fixés sur la lumière de la justice et de la vérité, qui était au bout de son chemin, et sans tourner son œil ni à droite, ni à gauche, sans tenir compte des obstacles et des dangers que la prudence personnelle lui conseillait d'éviter, il continuait son chemin, il exposait sa noble poitrine à toutes les vengeances anglaises, qui passèrent le détroit et les Alpes, et à toutes les inventions génevoises et autrichiennes, qui repassèrent les Alpes et le détroit sur les ailes noires et sauvages de la calomnie.

Cependant je ne prétends pas soutenir que dans quelques rares occasions, des souffrances plus personnelles ne lui aient causé de l'irritation et de la colère. Il appartenait à l'humanité; et s'il avait entièrement échappé à ses lois, malgré sa sensibilité mise à des épreuves si cruelles, il n'aurait pas seulement été héroïque, il aurait été surhumain.

Il est donc très-possible que, dans les jours néfastes qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent sa séparation, il se soit trouvé irritable. Tant et tant de maux l'accablèrent à la fois! Il a pu alors laisser échapper de ses lèvres quelques gouttes de l'immense amertume qui débordait son cœur. Il est certain aussi que, lorsque les critiques d'Édimbourg se firent un jeu si cruel de son cœur et de son esprit, la surexcitation que cette revue lui causa, eut sa cause également dans les blessures faites à son amour-propre. Peut-on s'en étonner, quand on pense que cette revue, insensée et méchante, succédait et contrastait avec les éloges de juges tels que Mackenzie, et lord Woodhouse qui exprimaient leurs louanges spontanément, et sans connaître l'auteur : l'un d'eux, le célèbre auteur de *l'Homme de sentiment*, l'autre, auteur d'une foule d'ouvrages, et à la tête de la littérature écossaise? D'ailleurs les critiques sanglantes succédaient à l'admiration de ses camarades, de toute la société, au milieu de laquelle il vivait alors, et à celle d'une mère qui l'idolâtrait! Ces vers, sans être encore la plus haute expression de son génie, étaient certainement charmants de tendresse, de grâce, de sensibilité naïve; et ils étaient donnés au public avec des formes si modestes, par un homme si jeune, presque un enfant! S'il n'avait pas la conscience de sa grande supériorité, dont il devait cependant avoir une espèce de pressentiment prophétique, contenu alors par la modestie et la timidité, il avait du moins la conscience

de n'avoir, en aucune manière, mérité la brutalité de ces attaques, qui violaient toutes les lois de la critique juste et permise.

L'âme de lord Byron se révolta; dans son indignation, repoussant les attaques par des attaques, il outrepassa même son but; car il fut excessif. Et pourtant, dans le paroxisme d'une telle irritation, est-ce un sentiment personnel qui est son premier mobile? non! c'est un sentiment bon, généreux, affectueux : c'est la *préoccupation* du chagrin que sa mère pourrait en ressentir!

On venait à peine de lui faire savoir que la critique était sanglante; il ne l'avait pas encore lue, et déjà il s'empressait d'écrire à son ami Beecher :

« Dites donc à ma mère de ne pas s'inquiéter de « cette critique; qu'elle ne me fera aucun mal; que « je veux espérer que son esprit n'en sera pas troublé; « que ces écrivains empêchent leur effet par l'excès « même de leurs blâmes, et qu'ils ne louent jamais « queles partisans de Holland House et Cie. »

. . . .

« Ce n'est vraiment rien d'être blâmé en compa- « gnie de Southey, de Moore[1]. »

En assumant ce calme philosophique, — qu'il trouva réellement plus tard, mais qu'il était bien loin d'avoir à cette époque, — en imposant ce langage à son juste ressentiment pour consoler sa mère, quand son être était tout ébranlé, il fit certai-

1. Moore, t. I, p. 142.

nement un de ces efforts qui caractérisent une âme vigoureuse autant que belle. Il prit la plume dès qu'il eut satisfait ce premier besoin de son cœur; mais l'intensité de la passion lui fit perdre l'équilibre.

« Je me rappelle parfaitement, écrivait-il de Ravenne en 1802, l'effet que produisit sur moi cette critique. C'était de la rage, le besoin de résister et d'obtenir réparation. Mais il n'y avait en moi ni accablement, ni désespoir. Une critique sanglante est de la ciguë pour un auteur à la mamelle; celle-ci me jeta en bas, mais je me relevai. Cette critique était un chef-d'œuvre de basses plaisanteries, un tissu d'injures grossières. Elle contenait beaucoup de lieux communs, d'injures de bas aloi, comme par exemple : qu'il fallait se montrer reconnaissant de ce qu'on obtenait, qu'il ne fallait pas regarder à la bouche d'un cheval donné, et d'autres expressions qui sentaient l'écurie; mais cela fut loin de m'effrayer. Je résolus de démentir leurs prédictions, et de leur faire voir que, toute discordante que fût ma voix, ce ne serait pas la dernière fois qu'ils entendraient parler de moi. »

Mais quand la chaleur fut un peu diminuée, sa passion innée pour cette justice qu'on venait de violer si cruellement à son égard, lui fit reprendre bien vite son aplomb. Il se repentit d'avoir écrit cette satire, qu'il qualifia d'insensée, et voulut la supprimer. Il la jugea même plus sévèrement que les autres.

« Vous me parlez de ma satire ou *pasquinade*, comme vous voudrez l'appeler, écrivait-il à Coleridge en 1815;

tout ce que je puis vous dire, c'est que j'étais fort jeune, et fort irrité quand je l'ai écrite. Et depuis ce temps, elle *n'a cessé d'être une épine à mon pied*, attendu surtout que la plupart des individus que j'y ai attaqués, sont devenus par la suite mes connaissances, et quelques-uns mes amis. C'était vraiment allumer des charbons sur la tête d'un ennemi, et me pardonner trop facilement, pour que je me pardonnasse moi-même. Le passage qui vous concerne est plein de *pétulance frivole et superficielle;* mais bien que j'aie fait depuis longtemps mon possible pour arrêter la circulation de cette satire, je n'en regretterai pas moins *éternellement l'imprudence, et la généralité* des attaques. »

En examinant sa conscience à l'égard de cette satire, et en se jugeant, après avoir fait de grands éloges de Jeffrey, de sa grandeur d'âme, etc., il ajoute en note à ses vers sur Jeffrey : « *Il y a trop de méchanceté, c'est véritablement de la rage.* » B., 1816.

Et plus bas :

« *Tout cela est détestable; ce sont là des personnalités.* » B., 1816.

Il dit généreusement à propos de ses vers sur le comte de Carlisle, son tuteur, si réellement coupable envers lui :

« *Tout cela est on ne peut plus mal; j'avais tort; la provocation n'était pas suffisante pour justifier tant d'amertume dans l'attaque*[1]. » B., 1816.

1. Voir les notes écrites par lord Byron, traduction de Laroche, t. I, p. 145.

Pour ce qu'il a dit de Wordsworth, il écrit seulement « *injuste;* » et pour ses attaques à lord Carlisle, il ajoute encore :

« *Ceci est beaucoup trop méchant, quels que fussent mes griefs.* » B., 1816.

Et à Genève, 14 juillet 1816, il écrivait ceci :

« *Je désirerais bien sincèrement que la plus grande partie de cette satire n'eût jamais été écrite, non-seulement à cause de l'injustice de la plupart des critiques, ainsi que des personnalités qu'elle contient, mais parce que je ne puis en approuver le ton général.* » B., villa Diodati, 1816.

Enfin de Venise, il écrivait à Murray, qui désirait faire une belle édition de ses œuvres :

« A l'égard d'une grande édition, vous pourrez la « faire, et vous pouvez tout imprimer, *excepté la satire des bardes anglais;* car je m'opposerai toujours « à sa réimpression. Pour rien au monde, je ne veux « qu'elle soit réimprimée. Je la crois mauvaise pour « une foule de raisons, même comme poésie. Et quant « au reste, vous devez vous souvenir que j'ai empêché « sa publication à cause de Holland; et je ne pense « pas que ni le temps, ni les circonstances, doivent « neutraliser cette suppression. Ajoutez à tout cela, « qu'après avoir été bien avec presque tous les bar- « des, et les critiques du jour, il aurait été vraiment « sauvage à toutes les époques, mais surtout *maintenant*[1], de faire revivre cette folle satire. »

1. Par cette expression : *surtout maintenant*, il fait allusion à

« Quelles qu'aient été les fautes ou les indiscrétions de cette satire, dit Moore, il y aurait peu de personnes qui voudraient la juger maintenant aussi sévèrement qu'il le fit lui-même, quand il la relut neuf ans après lorsqu'il avait quitté l'Angleterre pour ne plus y retourner. La copie qu'il parcourut alors, est maintenant dans la possession de Murray ; et les remarques que lord Byron y a écrites en marge, méritent d'être transcrites. Sur la première feuille on trouve :

« La reliure de ce volume a beaucoup plus de valeur que son contenu. Aucune considération, s'il n'était la propriété d'un autre, ne m'empêcherait de jeter aux flammes ce misérable souvenir d'une colère déplacée, et d'une amertume déraisonnable.

« Byron. »

Il faut ajouter à son amende honorable au sujet de sa première satire ce paragraphe de la première lettre qu'il a adressée à M. Walter Scott, en 1812 :

« Je suis peiné que vous ayez pu penser qu'il valait la peine de mentionner la *mauvaise œuvre de ma minorité*, puisqu'elle est supprimée volontairement ; et votre explication est trop bonne pour ne pas me faire de la peine. La satire fut écrite quand j'étais très jeune et très-colère, et tout à fait décidé à donner carrière à mon indignation, et à montrer mon esprit. Et maintenant, je suis hanté par les spectres de toutes mes assertions (*of my wholesale assertions*) ; je ne puis pas assez vous remercier de vos éloges. »

Voilà comment cette belle conscience se jugea

la conduite, peu généreuse, que beaucoup de ces personnages avaient tenue envers lui, lors de sa séparation.

elle-même. Et non-seulement il répéta cent fois ce noble sentiment, mais il fit détruire toute l'édition qui était encore chez l'éditeur : ce qui était un grand sacrifice d'argent. Il se lia avec les principaux personnages qu'il avait attaqués; et même, pour témoigner à son tuteur, le comte de Carlisle, qu'il ne lui restait aucun ressentiment contre lui, il saisit la première occasion qui se présenta, et il écrivit, dans son *Childe-Harold*, des vers pathétiques et généreux sur la mort de son fils, lord Howard. C'est de même qu'il a agi toutes les fois qu'il a cru avoir eu un tort à réparer. Mais le même culte de la justice, qui a été réellement le guide de toute sa vie, lui aurait-il fait également désavouer ce qu'il a dit de lord Castlereagh, de l'Irlande, dans *Avatar?* de Southey, des Autrichiens à Venise? la plupart de ses traits satiriques dans son *Don Juan*, et dans *l'Age de Bronze?* Je ne le pense pas. Je crois même que si, à son lit de mort, on lui eût demandé la rétractation de certains écrits, il aurait répondu comme Pascal. C'est que le sentiment qui, dans toutes les circonstances, a guidé sa plume, n'avait pas sa source dans un intérêt personnel, et qu'il n'était, selon les belles paroles d'un grand philosophe contemporain, « que l'indignation et la révolte des parties généreuses de l'âme qui, froissée par l'injustice, se relève avec fierté, et proteste au nom de la dignité humaine offensée en soi, ou dans les autres. »

Ce sentiment ne pouvant donc pas changer, ses

conséquences ne pouvaient non plus entraîner aucun repentir. Selon lord Byron, Castlereagh était un fléau pour l'humanité. Constant dans cette opinion, comme il l'a été dans tous ses grands principes, il écrivait à Moore en 1815 :

« La politique et les massacres me rendent malade au fond de l'âme. Et le succès dont il plaît à la Providence d'être prodigue pour lord Castlereagh, n'est qu'une preuve du peu d'importance que les dieux attachent à la prospérité, puisqu'ils permettent à des coquins comme lui, et à des ivrognes comme ce vieux caporal de Bl..., de maltraiter ceux qui valent mieux qu'eux. J'excepte de ce nombre Wellington. C'est un homme, celui-là. Il est le Scipion de notre Annibal. »

Qu'on lise l'*Avatar*, l'octave onzième et les suivantes de la dédicace de *Don Juan*, la XLIXe et la L^e stance du IXe chant de *Don Juan* de même que les épigrammes, et on se fera une juste idée des généreux sentiments qui provoquaient son indignation contre la politique inhumaine de ce ministre; on comprendra pourquoi il a voulu le dénoncer à l'exécration de la postérité. Quant à ses vers satiriques, et à ses colères envers le poëte lauréat, on a vu de quel côté était le tort, et comment ce poëte jaloux, par une concentration de mauvais sentiments, parmi lesquels dominent l'envie et la vengeance, n'a épargné aucun moyen, aucune occasion de lui nuire. Lord Byron s'est vu ainsi enveloppé, lui et ses amis,

dans une de ces ténébreuses conspirations de calomnie qui forment un labyrinthe, d'où l'innocence elle-même ne trouve plus d'issue; il a senti que la justice violée dans sa personne et dans la personne de ses amis, par un homme sans titre au respect, exigeait de sa part la légitime flétrissure de cet homme. Et il l'a légitimement marqué avec ses paroles de feu. Quand l'Irlande, qu'il voulait héroïque dans son malheur, s'avilit par sa conduite envers ce ministre, et envers le roi, à l'occasion de leur visite, lord Byron, ému d'une noble indignation, voulut la punir et l'avertir; et son *Avatar* fut l'expression de ces nobles sentiments. Lorsque le prince régent, après s'être montré libéral et whig, renia son passé, trahit son parti et se lia avec les Tories, la noble indignation de lord Byron éclata dans ses vers; et toutes les fois que l'occasion se présenta, il voulut flétrir une pareille conduite.

Mais une preuve que c'était bien la conduite d'un individu, et non une animosité personnelle qui dirigeait sa plume, se trouve encore en cela, qu'un seul rayon d'espérance de voir cette laideur morale changée en beauté, lui fait changer aussi immédiatement de langage. Quand on lui apprit la grâce que George IV venait de faire au coupable lord Edouard Fitzgerald, il oublia tous ses torts passés. Son âme s'ouvrit à l'admiration et à l'espérance; et il composa ce beau sonnet qui résume bien les aspirations de son grand cœur :

« Être le père de l'orphelin, tendre la main du



« haut du trône, et relever le fils de celui qui expira « autrefois pour soustraire un royaume au sceptre de « ton père, c'est être véritablement roi ; c'est transformer l'envie en louanges ineffables. Renvoie tes gar-« des ; confie-toi à de tels actes ; car quelles mains se « lèveront, sinon pour te bénir, sire ! N'était-il pas fa-« cile et n'est-il pas doux de se faire aimer, et d'être « tout-puissant par la clémence ! Maintenant ta sou-« veraineté est plus absolue que jamais. Tu règnes « en despote sur un peuple libre ; et ce ne sont pas « nos bras, mais nos cœurs que tu enchaînes. »

(Bologna, 12 août 1819.)

Et puis, comme si la poésie ne suffisait pas, il écrivait encore ces lignes de prose :

« Ainsi le prince a annulé la condamnation de « Fitzgerald. Le prince mérite toute louange, bonne « ou mauvaise ; c'est un véritable trait de prince ! » B.

Toutes les indignations de lord Byron, qu'on a attribuées à la colère, sont de cette nature impersonnelle, désintéressée, héroïque, généreuse. On peut s'en convaincre en le suivant pendant toute sa vie, à partir de son enfance, au collége, quand il va se placer en face des tyrans d'écoles, demandant à partager les châtiments de son ami Peel, et prenant toujours la défense de ses compagnons faibles et opprimés ; dans sa première jeunesse, quand une accumulation de chagrins et d'injustices imméritées viennent jeter sur lui une ombre de misanthropie, si contraire à sa nature, et enfin jusqu'au moment où

éclatent ces nobles indignations qu'il éprouva en Grèce et qui hâtèrent sa fin[1].

Voilà la vérité. Néanmoins, si, dans sa première jeunesse, il a pu exagérer parfois la mesure de ce qu'on doit accorder à l'excès de la sensibilité, à une certaine tendance hypocondriaque de sa race et surtout de sa propre existence intellectuelle; si vraiment il s'est trouvé quelquefois ennuyé, fatigué, découragé, disposé à s'irriter, à prendre les choses de la vie en mauvaise part, peut-on dire qu'il se soit abandonné lâchement à une disposition morbide? Nullement. Il a toujours voulu descendre au fond de sa conscience; il en a analysé les causes, les symptômes; il a déclaré que c'était un état morbide; il s'est blâmé, outre mesure, au delà de toute justice, pour une parole que, dans un excès de souffrance réelle, il avait laissée sortir de ses lèvres. Et même dans les quelques moments d'impatience provoqués par sa dernière maladie il disait : « Ne prenez pas les paroles d'un malade pour ses vrais sentiments. » Enfin il n'a jamais cessé de réagir, de se rendre maître de ses facultés et de ses passions, intellectuellement par de fortes études, matériellement par des régimes sévères. Que pouvait-il faire de plus? se dira-t-on. Mais s'il est vrai que, dans sa première jeunesse, il ait été irritable, il aurait fait bien davantage; car il aurait tellement triomphé de lui-même, qu'à Venise, à Ravenne, à Pise, à Gênes et en Grèce son tempérament était si différent que même

1. Voyez *sa Vie en Italie*.

tout ce qui produit l'irritation et la colère chez les autres avait cessé de les produire chez lui.

« Une douce philosophie, dit Mme la comtesse « G....), s'emparait chaque jour davantage de son « âme qui, fortifiée à l'école de l'adversité et vivant « dans les grandes pensées, avait trouvé la force de « secouer tellement le joug des passions même ordi- « naires, que, de leur nombre, il ne lui restait plus « que celles qui poussent vers le bien[1]! »

« Je l'ai vu quelquefois à Ravenne, à Pise, à Gênes, « quand il recevait la nouvelle de quelque stupide et « féroce attaque de la part de ceux-là mêmes qui, en « violant la justice, lui faisaient un dommage consi- « dérable. A sa généreuse indignation, il ne mêlait « même plus aucun mouvement de colère. Il parais- « sait plutôt éprouver un mélange de mépris, et « presque de plaisir calme et austère, dans ces luttes « de sa grande âme contre les sots. »

Lorsque Shelley alla le revoir à Venise, en 1818, et qu'il le peignit sous le nom de comte de Maddalo il disait :

« Dans la vie sociale, il n'y a pas un être humain « *plus doux, plus patient, plus simple et plus mo-* « *deste* que lord Byron. Il est *gai, franc, spirituel ;* « ses conversations les plus sérieuses vous plongent « dans une sorte d'ivresse. Il a beaucoup voyagé, et « il a un charme inexprimable quand il raconte ses « aventures dans les différents pays qu'il a visités. »

1. Voyez *sa Vie en Italie.*

M. Hopner, consul anglais à Venise et ami de lord Byron, qui vivait constamment avec lui à cette même époque, résume ses propres impressions en ces termes remarquables :

« D'une chose je suis certain, c'est que jamais je « n'ai rencontré une bonté plus réelle que celle de « lord Byron[1]. »

Et puis, quelques années plus tard, quand Shelley revit lord Byron à Ravenne, il écrivit à Mme Shelley :

« Lord Byron a fait de grands progrès sous tous « les rapports, en génie, en *humeur*, en vues mo- « rales, en santé, et en bonheur. Sa relation avec « Mme la comtesse G.... a été pour lui un bienfait « inestimable. Une quatrième partie de ses revenus « est consacrée à la bienfaisance. Il a subjugué ses « passions, et il devient ce que par sa nature il est « destiné à être : *un homme vertueux*. »

En terminant ces citations, désormais inutiles, j'espère, je ferai seulement une dernière remarque : c'est *que rien de tout ce qui s'altère infailliblement dans un mauvais naturel, ne s'altéra jamais en lui.* L'amitié, l'amour vrai, tous les dévouements l'accompagnèrent *inaltérés* jusqu'à sa dernière heure. S'il avait eu un naturel mauvais, capricieux, irritable, colère, en aurait-il pu être ainsi?

1. Moore, IIe vol., 512.

IX

SA MOBILITÉ.

On a tant parlé de la mobilité de lord Byron, qu'il est nécessaire de bien l'analyser, et de l'observer sous toutes les faces, pour la définir et la limiter. Premièrement, sur quoi ses biographes ont-ils fondé leur opinion au sujet de cette mobilité si extraordinaire, qui sortirait des limites des qualités intellectuelles, pour entrer dans la catégorie des défauts de caractère? Évidemment encore une fois sur un témoignage dont nous avons démontré le peu de valeur : sur les paroles même de lord Byron, à l'âge de vingt-trois ans, à cet âge où la passion n'est presque jamais le vent régulier qui enfle les voiles, mais la tempête instable qui les déchire; et puis encore sur des vers de *Don Juan* où il explique la signification de ces expressions : versatilité, mobilité,

Moore, pour des raisons que nous examinerons plus tard, trouva utile de le prendre au mot, et de faire grand bruit autour de cette qualité. En résumant son caractère, il raisonna avec beaucoup d'esprit sur l'étendue sans exemple, dit-il, et les conséquences de cette faculté chez lord Byron. A l'instar de Moore, les autres biographes ont proclamé lord Byron versatile ! Moore exagère à ce point qu'il prétend voir dans cette faculté la presque impossibilité de trouver une qualité dominante dans le caractère de lord Byron. Comme si ce n'était pas une qualité ou un défaut universel, comme si les hommes pouvaient s'arranger, dans le cours de leur vie, ainsi que le héros d'un drame où l'action se trouve renfermée dans toutes les règles classiques.

« L'homme du meilleur esprit est inégal, dit la Bruyère. Il souffre des accroissements et des diminutions; il entre en verve, mais il en sort.

« Quant à l'automate, c'est différent. Celui-là, il est machine, il est ressort. Le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens et avec la même égalité. Il est uniforme, il ne se dément point. Qui l'a vu une fois, l'a vu à tous les instants et dans toutes les périodes de sa vie. C'est tout au plus le bœuf qui beugle, ou le merle qui siffle; il est fixe et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espèce. Ce qui paraît le moins en lui, c'est son âme; elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose. Il doit gagner beaucoup à mourir »

La Bruyère dit aussi : « Il y a une médiocrité d'esprit qui contribue à faire paraître un homme sage. »

Et Montaigne, ce grand maître en fait de cœur, que dit-il ?

« Notre façon ordinaire est d'aller.... à gauche, à droite, contre monts, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte.... nous changeons comme cet animal qui prend la couleur des lieux où on le couche.... Tout est branle et inconstance.... Nous n'allons pas, on nous emporte comme les choses qui flottent, tantôt doucement, tantôt avec violence, selon que l'eau est en colère ou en bonasse. Chaque jour, nouvelle fantaisie, et se meuvent nos humeurs avec les mouvements du temps.... Cette variation et contradiction qui se voit en nous si souple, a fait que quelques-uns nous songent deux âmes, d'autres, deux puissances qui nous accompagnent, et agissent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal. »

Montaigne dit encore :

« Je donne à mon âme, tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche; si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement ! Toutes les contrariétés s'y trouvent selon quelques tours, et en quelque *façon*, honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, délicat, ingénieux, hébété, chagrin, débonnaire, menteur, véritable, savant, ignorant, libéral, avare et prodigue; tout cela je le vois en moi également, selon que je me vise, et quiconque s'étudie bien attentivement, trouve en soi, et même dans son jugement, cette *volubilité* et *discordance*.

« Nous sommes tous des lopins et d'une contexture si informe et diverse que chaque pièce, chaque moment fait son jeu. »

Si donc nous subissons tous les différentes températures des passions cent fois dans notre vie, pour ne

pas dire dans les vingt-quatre heures; si nous sommes sensibles à mille causes physiques et morales, qui modifient sans cesse nos dispositions, nos discours, qui nous rendent aujourd'hui autres que hier; si les tempéraments les plus froids, les plus stoïques, n'échappent même pas entièrement à ces influences, comment Moore pouvait-il s'étonner que lord Byron, si sensible, si passionné, si tourmenté par les hommes et par la Providence, pût s'y soustraire? Moore ne s'en étonne pas, il est vrai, il en fait semblant. Et cela, parce que lord Byron manquait de quelques-unes de ces vertus qu'on a appelées anglaises. Lord Byron n'avait pas le patriotisme superstitieux, il aimait son pays non par sentiment ni par passion, mais par devoir et par principe. Il l'aimait, mais avec la justice, et après la justice. Et pour rendre hommage à cette même justice, il avait commis la faute de dire une foule de vérités irrévérentes envers son pays et envers beaucoup d'individus; il avait déjà par conséquence une foule d'ennemis. Il en avait dans tous les camps, dans l'orthodoxie, dans les lettres, dans le grand monde, parmi le beau sexe, dans le camp de la politique. Moore, lui, voulait vivre en paix avec toutes ces puissances, dont la chaude, confortable et brillante atmosphère lui était devenue nécessaire; et voulant peut-être aussi obtenir amnistie pour les hardiesses de son ami, Moore aura peut-être cru tout concilier en épargnant la susceptibilité des grands. Au lieu donc d'attribuer les appréciations sévères de lord Byron à des observations, à des expériences, et à des



opinions sérieuses, il aura préféré les attribuer à une mobilité capricieuse et sans consistance. Mais plus indépendant dans le fond de son âme que dans ses paroles, on sent cependant que Moore garde péniblement la conscience de son tort envers son illustre ami, et qu'il voudrait concilier ses propres faiblesses avec la vérité. Que fera-t-il donc? Il fera son brillant édifice, si peu solide à la base, qu'il devra tomber devant la logique des faits et des conclusions. Tout en ayant l'air de considérer l'excès de cette qualité comme un défaut, tout en l'appelant dangereuse, il montrera, en même temps, que lord Byron a eu la force d'en vaincre le véritable danger; il fera comprendre que cette versatilité dans les facultés intellectuelles a pu exister sans qu'il y ait eu la moindre mobilité dans les principes! il fera de cette mobilité l'ornement de son intelligence, comme il a fait de la constance l'ornement de son âme. Donc, après avoir raisonné spirituellement sur cette qualité, appelée versatilité quand elle s'applique à l'intelligence, mobilité quand elle s'applique à la conduite; après avoir démontré combien elle devait être prédominante chez lord Byron par suite de sa grande impressionabilité, Moore dit effectivement qu'il s'abandonna à son humeur versatile, sans scrupule et sans résistance, pour tout ce qui attirait son esprit, dans toutes les excursions, soit de sa raison, soit de sa fantaisie, prenant toutes les formes dans lesquelles son génie pouvait manifester sa puissance, se transportant à toutes les régions des pensées où il y

avait des nouvelles conquêtes à faire, et montrant ainsi ce spectacle de génie, cette variété de pouvoir illimité et presque contradictoire, cette succession enfin de triomphes obtenus par lui sur tous les champs intellectuels, que jamais aucun autre génie n'avait moissonnés. Et, afin de caractériser complétement cette qualité de lord Byron, Moore ajoute encore :

« Bien des personnes, et surtout celles qui ne sont pas douées de cette ductilité, ne comprenant pas ses rapides changements d'humeur, ces passages instantanés d'une nature de sentiment à un autre, du gai au triste, du satirique au tendre, ont pu douter de sa sincérité; mais ce soupçon serait injuste, car, parmi les combinaisons singulières que présentait son esprit, il y avait encore la réunion de la versatilité avec la profondeur. »

Mais, dans toute cette analyse de Moore, voit-on autre chose qu'une qualité intellectuelle? Ne reste-t-elle pas un pur et haut triomphe de génie? Pour qu'elle fût un défaut, il faudrait, qu'en sortant du domaine de l'intelligence pour devenir mobilité, elle entrât dans la conduite de sa vie, dans des proportions *extraordinaires*. Et comment y entre-t-elle donc? Ses principes en politique, en religion, dans tout ce qui constitue l'homme du plus haut honneur, en sont-ils atteints? Ses véritables affections, ses simples goûts même, ont-ils subi les diverses influences de cette versatilité de son génie? En peu de

mots, lord Byron a-t-il été inconstant? Moore nous a assez répondu, puisque, par tout ce qu'il a observé et dit, il nous a obligé de ranger la *constance* parmi les plus brillantes vertus de lord Byron[1]. Et comme le même cœur humain, malgré ses caprices et ses contradictions, ne peut cependant pas se laisser *dominer*, en même temps, par la vertu et par le défaut qui exclut cette vertu, que faut-il répondre à ceux qui persisteront — car il y en aura sans doute, — malgré tous les axiomes, à regarder lord Byron comme un homme changeant, capricieux et mobile? Je répondrai que lord Byron prouvait, une fois de plus, la vérité de l'observation du moraliste, qui dit que : « les plus belles âmes sont celles qui ont plus de variété et de souplesse, » et qu'il réalise en lui splendidement le phénomène moral observé en *Caton l'ancien*, qui avait, au dire de Tite Live, l'esprit si versatile et si propre à tout, que quelque chose qu'il fît, on aurait dit qu'il était uniquement né pour cela.

J'avouerai donc la versatilité intellectuelle et la mobilité de lord Byron, mais à la condition qu'elles soient réduites à leurs proportions réelles; qu'elles soient expliquées et montrées comme elles ont toujours été en lui, c'est-à-dire maîtrisées par les grands sentiments du devoir, de l'honneur et du cœur. Par son extrême impressionnabilité, par ses pouvoirs d'association qui présentaient si vivement à sa pensée tous

1. Voyez le chap. *Constance*.

les contrastes les plus extrêmes, par sa difficulté de résister au désir de les faire voir aux autres, pour le seul plaisir d'exercer ses facultés si extraordinaires, lord Byron assuma parfois une apparence d'indifférence sceptique, et de caprice telle qu'il sembla y avoir une certaine intermittence dans quelques-unes de ses facultés, et même dans ses idées. Mais qu'on examine bien ses paroles et ses écrits, et l'on verra que cette mobilité, chez lui, n'attaquait que l'épiderme de l'homme. Elle pouvait en secouer les nerfs et les muscles, mais elle ne passait pas dans le sang. Elle le fit écrire quelquefois, plus souvent parler, *mais elle ne le fit jamais agir!* car, si dans quelques rares moments de sa vie, il abandonna le gouvernement de sa volonté aux brises légères, ce ne fut que pour des fantaisies très-passagères de jeunesse, où ni le cœur, ni les principes d'honneur n'étaient engagés. Et même alors, c'était plutôt en paroles qu'en faits, comme à Newstead à vingt ans, à Venise à vingt-huit. Son âme énergique n'avait pas besoin de s'éveiller par des inconstances, comme les âmes faibles. Quant à ses idées, elles n'étaient mobiles que quand elles étaient *discutables* ou *accessoires;* et telles elles restaient jusqu'à ce que, élaborées par sa grande raison, il pût les admettre parmi le petit nombre des élues et des indiscutables. Alors elles trouvaient comme un sanctuaire dans son esprit, et elles y restaient sacrées, et inébranlables de même que les sentiments réels de son cœur.

Cette mobilité ainsi bornée, renfermée dans un cercle d'action étroit par des principes inébranlables, et par les exigences de son excellent cœur, *perdit donc tout son danger* et eut pour premier résultat de contribuer à cette amabilité, à ce charme puissant, qu'il a exercé sur tous ceux qui l'ont approché. Moore cite à ce sujet les paroles de Cooper, qui, en parlant des personnes d'un tempérament intellectuel mobile, dit que *ce sont celles-là dont la société et la compagnie doit être préférée dans ce monde; que toutes les scènes de la vie ayant deux côtés, l'un obscur et l'autre brillant, l'esprit qui a un égal mélange de mélancolie et de vivacité est celui qui est le mieux organisé pour contempler l'un et l'autre*. Moore ajoute :

« Il ne serait pas difficile de montrer qu'à cette facilité de *refléter* toutes les nuances, soit d'ombre soit de lumière, de notre existence variée, lord Byron a dû, non-seulement la grandeur de son influence comme poëte, mais même cette puissance de *fascination* qu'il a possédée comme homme. Cette susceptibilité d'impressions immédiates, qui était en lui si active, prêtait vraiment un charme inexprimable à sa conversation et à sa société, et faisait ressortir tout ce qu'il y avait en lui d'attrayant[1]. »

Tous ceux qui l'ont connu ont dit la même chose.

1. Moore, t. II, p. 795.

Ce charme était la conséquence immédiate de ses qualités; mais elles en ont eu encore une autre que la justice impose de nommer. C'est que cette mobilité étant associée, chez lui, à la constance, et à la plus mâle et héroïque fermeté, ajoutait un lustre de plus à son âme, par la grande difficulté vaincue, qui constitue le degré des vertus. Les moralistes de tout temps ont trouvé, en général, la vertu de la constance si rare qu'ils ont dit : « Pour juger un homme, attendez qu'il meure. »

« En toute l'ancienneté, dit Montaigne, il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes qui aient dressé leur vie à un certain et assuré train, qui est le principal but de la sagesse. »

Cela est vrai pour la généralité des esprits; mais vaincre cette difficulté, quand on a un esprit avide d'émotions, mobile, d'une étendue et d'une profondeur qui, faisant voir simultanément le pour et le contre de tout, doit engendrer la perplexité du choix; un esprit ainsi doué, s'il est constant, peut être regardé comme un phénomène. Eh bien, lord Byron présenta ce phénomène. On vit en lui la réalisation de cette chose si rare, la versatilité intellectuelle, sans la versatilité dans les principes; la mobilité de l'esprit avec une cœur persévérant. Il eut de la versatilité ce qu'il en fallait pour manifester son génie sous tous les aspects; de la mobilité, le degré qui donne le charme aux relations

sociales, et de la constance, le degré qui rend estimable, qui est toujours une vertu, mais qui devient phénomène avec un tempérament comme le sien[1].

1. Voyez le chap. *Constance*.

X

SA MISANTHROPIE ET SA SOCIABILITÉ.

On a encore accusé lord Byron d'être misanthrope. Mais, qu'est-ce qu'un misanthrope? On se rappelle que, depuis Lucien, on a qualifié de ce nom celui qui n'a pour ami que lui-même; celui qui regarde tous les hommes comme des fripons, pour lesquels parents, amis, patrie sont de vains noms; qui méprise la gloire, et n'aspire à d'autre distinction qu'à celle de l'étrangeté de ses mœurs, de sa colère cruelle, de son inhumanité.

Lorsqu'on a connu lord Byron, qu'on a étudié sa vie, et qu'on le compare à ce type, on se demande si le sens des choses ne nous aurait pas abandonné. La fameuse tour de Babel, et toutes les confusions qui en furent les conséquences, se présentent à la pensée.

L'excès de l'absurdité fera place, il est vrai, à un peu de modération dans le jugement. On dira, par exemple, qu'il y a misanthropie et misanthropie. Que celle du Timon de Lucien n'est pas la même que celle de l'Alceste de Molière; que la misanthropie de lord Byron n'était ni l'une ni l'autre; mais seulement celle qui altère la sociabilité, l'humeur, les qualités aimables de l'homme, dans ses rapports avec ses semblables, et, en peu de mots, ils nous feront entendre qu'ils accusent lord Byron, d'*avoir trop aimé la solitude, trop fui la société de ses semblables, et d'avoir trop mal pensé de l'humanité.*

Mais les modifications de l'arrêt ne sauraient suffire à notre conscience. Il reste encore trop de raisons de nous en étonner, pour que nous résistions au désir d'ajouter quelques autres faits et quelques autres témoignages incontestables, à tous ceux que nous avons déjà réunis dans le chapitre où nous avons examiné la nature et les bornes de sa mélancolie à toutes les époques, et à travers toutes les phases de sa vie[1]. Ce chapitre pourrait même déjà suffisamment répondre à cette étrange accusation.

Une meilleure réponse se trouverait encore dans toutes les preuves que nous avons données de sa bonté, de sa générosité, de son humanité. Néanmoins, nous croyons devoir encore faire appel à la patience de nos lecteurs, afin qu'ils veuillent jeter avec nous un regard plus spécial sur un des aspects

1. Voyez le chap. *Mélancolie et Gaieté.*

particuliers du caractère de lord Byron : sur sa *sociabilité.*

Que lord Byron ait aimé la solitude, qu'elle ait été pour lui un besoin, qui pourrait en douter? Enfant, on le sait, il trouve ses délices à errer tout seul, sur le bord de la mer, sur les grèves de l'Écosse : au collége, il quitte ses compagnons chéris, et les jeux qu'il aime, pour passer des heures sur la pierre solitaire du cimetière de Harrow qui a reçu le noble baptême de BYRON S'TOMB. Il décrit lui-même ces penchants de son enfance dans les *Lamentations du Tasse.*

« Au milieu des fleurs sauvages et solitaires, parmi les rochers au pied desquels elles croissent, je me créais un paradis, où je m'étendais à l'ombre des arbres ondoyants, et rêvais sans compter les heures. Cette vie errante m'attirait des réprimandes, et les sages me voyant, secouaient leurs vieilles têtes blanches, et disaient qu'avec de tels matériaux, on ne faisait que des hommes malheureux. »

Arrivé à l'adolescence, il montre si peu d'attrait pour le monde, qu'il se fait reprocher par ses amis son amour excessif de la solitude. Au milieu des légèretés et des dissipations de l'université, il est souvent en proie à une vague inquiétude. Comme la plupart des grands esprits qui l'avaient précédé à l'université de Cambridge, Milton, Gray, Locke, etc., il n'en aime pas le séjour. Il le satirise même dans ses poésies juvéniles. Plus tard, à l'avénement de sa

gloire, même au milieu de ses triomphes, lorsqu'il est le point de mire du plus grand monde (*the observed of the observers*), il surprend sa pensée occupée à songer au bonheur d'échapper à la société fashionable qui l'enveloppe, et de rentrer chez lui, préférant, comme Pope, s'occuper d'une lecture que de la plus agréable conversation.

Toute sa vie, il y eut des heures et des jours où son esprit demandait ce régime.

Il est donc très-juste de dire qu'il a aimé la solitude, qu'il a même éprouvé pour elle un véritable attrait. Mais serait-il juste également d'attribuer cela à sa mélancolie, et d'appeler cette mélancolie *misanthropie*? Ceux qui ont vraiment et profondément étudié la nature de certains génies, et les phases de leur développement, verront tout autre chose dans l'impulsion qui attirait l'enfant Byron sur les grèves de l'Écosse, et sur la pierre sépulcrale ombragée par les beaux arbres de Harrow. Ils y verront, non pas la mélancolie apparente qu'y voit le vulgaire, mais le présage d'un génie qui se révélera tôt ou tard, et qui a une promesse de plus dans l'antipathie des routines de l'école, et surtout de l'université de Cambridge : d'atmosphère suffocante du génie, laquelle fut également antipathique à Milton, à Dryden, à Gray, à Locke, qui tous exercèrent sur elle et plus amèrement que lord Byron, leur verve satirique. Quant au peu d'attrait qu'il montre parfois pour le monde à son adolescence — à sa dix-septième année, — et que lui reproche l'excellent ré-

vérend Beecher, il est trop caractérisé par le noble enfant lui-même, pour que nous osions substituer nos paroles à celles avec lesquelles il s'en justifie auprès de son ami.

« Cher Beecher, vous me dites d'aller dans le monde : ce conseil est sage, je ne puis le nier ; mais la retraite convient au ton de mon esprit.... Si le Sénat ou le Camp réclamaient mes efforts, l'ambition me pousserait peut-être à me produire. Quand l'enfance et ses années d'épreuve seront terminées, peut-être essayerai-je de me rendre digne de ma naissance.... J'ai au cœur un désir de gloire. Je ne vis que pour obtenir les applaudissements de la postérité. Que ne puis-je, comme le phénix, m'élever sur des ailes de flammes, dussé-je être consumé sur le même bûcher!.... Oh ! pour la vie d'un Fox ou la mort d'un Chatham, que de censures, que de périls ne braverais-je pas ! Leur vie n'a pas pris fin, lorsqu'ils ont rendu leur souffle : la gloire illumine les ténèbres de leur tombe.

« Et pourquoi me mêlerais-je au troupeau de la mode? Pourquoi irais-je flatter ses arbitres, et ramper sous ses lois ? Pourquoi m'abaisser devant l'orgueilleux ou applaudir l'absurde? Pourquoi chercher le bonheur dans l'amitié des sots ?.... Qu'est pour moi l'opulence ? Un moment peut vous l'enlever : il suffit du succès des tyrans, d'un froncement de sourcil de la Fortune. Qu'est-ce qu'un titre pour moi ? Le fantôme de la puissance. Que m'importe la mode ? Je ne cherche que la gloire.

« L'imposture est encore étrangère à mon âme : je ne sais point vernir la vérité. Pourquoi donc vivrai-je sous un odieux contrôle ? Pourquoi sacrifier follement les jours de ma jeunesse ? » (1806.) (Traduction de Laroche).

C'était donc le désir de la gloire, qui attirait alors toute son âme; le désir d'ajouter quelque belle action à l'illustration de son nom, déjà illustré par ses ancêtres.

Plus tard, cet ardent désir a pu s'émousser. Hélas! on lui en avait fait payer si cher la satisfaction! Mais, au début de la vie, cette aspiration à la gloire qu'éprouvent les âmes les plus nobles était sa plus forte émotion, et celle qui lui faisait préférer bien souvent l'occupation solitaire de l'intelligence aux dissipations même ordinaires de la jeunesse, dont il se punissait — lorsqu'il s'y livrait comme les autres — par des blâmes et des mépris de lui-même, exagérés et imprudents.

Cependant les routes pour atteindre la gloire sont encombrées et diverses. Laquelle choisir? Il va éprouver encore le tourment de l'incertitude. Ses facultés sont doubles : il va le sentir. Il va sentir, quoique vaguement, qu'il peut aussi bien aspirer à la couronne civique qu'à la couronne militaire : être un orateur dans le sénat ou un héros sur les champs des batailles.

Parmi toutes les carrières, celle qui le flattera le moins sera d'être écrivain et littérateur. Mais il passe sa vie au milieu de jeunes gens très-versés dans les lettres. La plupart s'amusent à faire des vers. Pour calmer son cœur, obéir à l'activité de son esprit, il en fera donc, lui aussi, sans pourtant y attacher une grande importance. Ces vers sont charmants; ils sont la fleur première et parfumée d'une âme jeune

et candide, à l'adresse de l'amitié et de tous les nobles sentiments. Néanmoins une maligne, injuste et cruelle critique va tomber sur ces charmantes et spirituelles inspirations. L'injustice est grande. L'esprit modeste, doux, mais également sensible, du jeune adolescent en sera révolté et bouleversé. D'autres chagrins, d'autres désillusions viendront encore ajouter à son trouble, et ouvriront alors une blessure qui pourrait réellement se transformer en misanthropie, si la nature de ce cœur était moins excellente. Mais elle glissera sur son épiderme et se bornera à lui faire quitter l'Angleterre avec moins de regret; à jeter dans ses vers et dans ses lettres quelques expressions misanthropiques, qui seront aussitôt désavouées que formulées par le ton général de cordialité et de bonne humeur qu'on y remarque; et enfin à lui donner l'idée imprudente de choisir un misanthrope pour le héros du poëme dans lequel il veut chanter son propre pèlerinage.

Ce besoin d'essayer et d'épancher son génie, va donc lui donner un plus grand besoin de solitude. Il le trouve poétiquement sous le beau ciel de l'Orient, où il va poser sa tente, et chercher à son aise la route pour atteindre à cette gloire dont son âme est altérée. Mais, lorsqu'il y sera parvenu, lorsqu'il aura été transformé, pour ainsi dire, en idole, ce besoin de solitude l'abandonnera-t-il? Nullement.

« Je ne sais pas, écrit-il dans son mémorandum, je ne sais pas si je suis plus heureux, lorsque je suis seul. Mais

ce dont je suis certain, c'est que je ne suis jamais longuement dans la société même de celle que j'aime — et Dieu sait si je l'aime! — sans soupirer pour la compagnie de ma lampe et de ma bibliothèque.......... Même pendant le jour, je renvoie plus souvent ma voiture, que je n'en use ou abuse. »

Par ce désir, ce besoin de sa lampe et de sa bibliothèque, par ce peu de goût pour de certaines réalités, on sent l'affinité de lord Byron avec un autre grand esprit, avec Montaigne. On croirait entendre lord Byron dire, lui aussi, avec l'autre :

« Le commerce continuel que j'ai avec les humeurs anciennes, et l'idée de ces riches âmes du temps passé me dégoûte et d'autrui et de moi-même. »

Il s'ennuyait, lui aussi, de vivre dans un siècle qui *ne produit les choses que bien médiocres.*

Mais soit qu'il se réjouisse, soit qu'il s'afflige, c'est toujours dans le silence, dans la retraite, dans la contemplation de la grande nature visible, qui transporte sa pensée vers ce qui n'en existe pas moins, quoique caché à la vue bornée de nos yeux, et de notre intelligence; c'est là, dis-je, que son esprit et son cœur trouvent à se fortifier, à s'apaiser, à se consoler.

L'âme navrée par de grands chagrins, il arrive en Suisse, sur les bords du Léman. Il aime ce beau lac; mais pour bien en jouir, il ne se trouve pas assez seul sur son rivage. « Il y a trop de l'homme ici,

dit-il, pour contempler, comme je le voudrais, cette grande nature...... » Il se promet donc bientôt la chère solitude qui lui est nécessaire pour bien jouir de ce grand spectacle de la nature helvétique; mais il ajoute : « Fuir les hommes, ce n'est pas les haïr.... « Il n'y a point de misanthropie à retenir l'âme « au fond de sa source, de peur que son ébulli- « tion ne la consume dans la foule brûlante. » Et puis il continue : « Je ne vis point en moi, mais « je m'identifie avec ce qui m'entoure : il y a du « sentiment pour moi dans les hautes montagnes. » Ainsi, même au milieu de sa solitude chérie et nécessaire, dans ses pensées, dans ses sentiments, il n'y a aucune misanthropie, mais seulement le désir de n'être pas troublé dans ses études et dans ses rêveries. Lord Byron disait souvent que la solitude le rendait meilleur; il pensait en cela comme la Bruyère : *Tout notre mal*, dit le grand moraliste, *vient de ne pouvoir être seuls. De là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu.* Si la satisfaction de ce noble besoin devait s'appeler *misanthropie*, la plupart des grands esprits, philosophes, poëtes, orateurs, ne pourraient échapper à cette accusation. Car, pour presque tous, la retraite et la solitude ont été, non-seulement un goût, mais une nécessité : la condition même sans laquelle nous serions privés de leurs plus grands chefs-d'œuvre. La biographie des plus grands esprits ne peut laisser aucun doute

à cet égard. Mais si lord Byron n'a pas usé de la solitude en misanthrope, s'il l'a aimée seulement comme un moyen et non comme un but, tellement qu'on peut même dire qu'elle a été pour lui le contre-poison de la misanthropie, peut-on également donner la preuve de sa sociabilité? Pour éclaircir ce point, on n'a qu'à jeter un regard sur toute sa vie. Afin de ne pas nous répéter, passons sur son enfance si pleine de tendresses et d'ardeur pour les jeux de son âge; sur son adolescence, toute remplie de sentiments affectueux et passionnés; sur sa vie d'université, où la sociabilité semble l'emporter sur l'étude régulière; sur sa vie de vacances, où il aime tant à jouer la comédie, où il est l'âme des petits théâtres de société, et qui a laissé de lui un souvenir si enthousiaste, que lorsque Moore, quelques années après la mort de lord Byron, s'en fut consulter, sur cette époque de sa vie, la famille Pigott, personne de cette aimable famille ne voulut admettre que lord Byron *eût le moindre défaut*. Passons aussi sur son séjour à Newstead, pendant lequel sa sociabilité et sa gaieté auraient même été trop bruyantes, et arrivons à l'époque de sa vie où on a commencé à le dire misanthrope, parce que tel il se disait lui-même, parce que des chagrins réels avaient projeté une ombre de tristesse sur sa vie, et parce que, désirant passer aux choses graves de l'existence, il voulait se séparer de quelques compagnons bruyants et légers, et aller mûrir son esprit dans de longs voyages. Il quitte son pays natal, mais

avec son ami Hobhouse, un de ses camarades les plus distingués par l'intelligence, qui, au lieu de porter témoignage de la misanthropie de son compagnon de voyage, rend témoignage de son aimable sociabilité.

Lorsque cet ami est obligé de le quitter en Grèce, pour retourner en Angleterre, il s'associe et pratique des hommes d'un commerce gracieux et distingué : lord Sligo et M. Bruce; il fréquente lady Esther Stanhope, qu'il trouve à Athènes, et allége sa studieuse solitude dans leur société.

De retour, lui aussi, en Angleterre, après deux années d'absence, de grands malheurs l'accablent. Il perd sa mère, de chers amis, des êtres chéris, coup sur coup. Pour ne pas fléchir, il ne se fie pas seulement à la force de son âme : il appelle aussi à son aide la société de ses amis.

« Mon cher Scroope, écrit-il, si vous avez un instant, venez, je vous prie, me rejoindre. J'ai besoin d'un ami; je suis dans la désolation. Venez me voir; faites-moi jouir, aussi longtemps que je le pourrai, de la compagnie des amis qui me restent encore. »

Quelque temps après, jouissant d'une immense popularité, et l'âme calmée plus encore par l'amitié que par la gloire, il entre dans la société la plus fashionable où il est appelé par son rang. Il la fréquente; il y devient assidu. Il y a un moment où il paraît même entièrement confisqué par elle. Il va jusqu'à quatorze réunions, bals, etc., dans une seule

soirée. Il m'avoua, dit Dallas, « que cela l'amusait. » Mais son génie n'aura-t-il pas à souffrir de cet engouement? Si recherché, si flatté, si entouré de tentations, cette vie mondaine ne va-t-elle pas exercer sur lui une séduction trop forte, nuisible à son esprit, à son cœur, à l'indépendance de son caractère? Est-ce là qu'il ira puiser des règles pour ses jugements, et pour ses opinions? En face du terrible *qu'en dira-t-on anglais*, son âme ne fléchira-t-elle pas? Non; lord Byron est à l'abri de ces dangers. Au milieu de ce tourbillon par lequel il se laisse emporter, son esprit ne reste jamais oisif. Dans ces salons, sa curiosité intellectuelle trouve à s'exercer. Quoique si jeune, il a déjà beaucoup réfléchi sur la nature humaine en général; mais il a encore besoin d'étudier les hommes en particulier. C'est là qu'avec sa pénétration extraordinaire, il pourra démêler leurs caractères véritables et entrevoir le visage sous le masque emprunté. Ce grand monde sera une excellente discipline pour son esprit. C'est là, qu'il recueillera des sujets d'observation, qu'il ira ensuite coordonner et mûrir dans la retraite.

« Partout où il allait, dit Moore, lord Byron trouvait un champ d'*observations* et d'*étude*.......... A un esprit d'une vue si profonde, si vive et si variée, toute place et toute occupation présentait quelque aspect d'intérêt; et, soit qu'il se trouvât dans un bal, dans l'école des boxeurs, ou dans le Sénat, pour un génie comme le sien, tout se tournait en profit. »

Et si la vie des salons, en général, était impuissante à exercer sur lui une mauvaise influence, cette impossibilité était bien plus grande encore pour les salons de Londres. Sans adopter, comme réel, le tableau qu'un savant académicien[1], dans un livre plus spirituel que vrai, a tracé des salons anglais, « où, sous peine, dit-il, de passer pour excentrique, de faire scandale ou de faire peur, il n'est permis de parler ni des autres, ni de soi, ni de politique, ni de religion, ni des choses de l'esprit, ni de ses goûts; mais seulement des environs, des alentours, du pique-nique, de la visite à la ruine, du prédicateur à la mode, de la chasse au renard et de la pluie, dont le climat renouvelle à chaque instant le sujet; » sans même, dis-je adopter ce tableau, qui doit être considéré en Angleterre comme une spirituelle caricature, il est certain, cependant, que la discipline des salons fashionables de Londres exige, jusqu'à un certain point, le sacrifice de l'indépendance des esprits. Le ton de ces salons, qui s'ouvrent pour très-peu de temps, est tout à fait différent de celui qui rend les nobles résidences à la campagne des seigneurs anglais si agréables et si hospitalières. Dans ces salons de la métropole, où la vie qu'on mène est toute extérieure et bruyante, où l'on peut dire qu'on se contente de se faire voir, mais avec le but de se cacher; où l'on se montre *ce qu'on n'est pas;* où un formulaire, presque un vocabulaire à leur usage,

1. M. Nisard.

limite si bien les sujets de la conversation, que les sots peuvent facilement y avoir avantage sur les gens distingués par l'esprit (car l'esprit est plutôt suspect, dangereux, regardé comme une audace et appelé excentricité); dans ces salons, lord Byron pouvait-il longtemps se plaire? Le cœur sur les lèvres, aimant la gloire, et, par une espèce de pressentiment que le ciel ne lui accorderait pas assez de temps pour la moisson de son génie, regrettant celui qu'il perdait sans profit, ne devait-il pas, après avoir pris part à ces réunions comme à un délassement, trouver bientôt qu'il durait trop longtemps? que cette vie devenait une fatigue? Ne devait-il pas souvent se révolter presque contre lui-même, sentir quelque chose de froid, de lourd, qui comprimait l'élan de son âme, quelque chose qui ressemblait à un esclavage; comprendre, enfin, que ce qui lui était plus nécessaire, c'était d'échapper à ces arides amusements, et de rentrer en lui-même pour se retremper dans la société plus utile de ses livres, de ses propres pensées et de celles des grands esprits? Oui, lord Byron a éprouvé tout cela. L'ennui du monde le rappelait à la solitude. Nous n'en pouvons pas douter, il nous l'a dit lui-même.

« La nuit, dernière soirée à Landsdowne-House. Cette nuit, idem, chez lady Charlotte Greville. *Perte de temps déplorable,* et même de *bonne humeur. Rien rapporté, rien gagné, parlé sans idées.* Si quelque chose comme une pensée était dans mon esprit, ce n'était pas dans le sujet sur lequel nous étions, Gabbling. Hélas! oh! et c'est de cette

manière que la moitié de Londres passe ce qu'ils appellent vivre! Demain, il y a réunion chez lady Heathcote : irai-je?... Oui, pour me punir de ne pas avoir un but d'occupation en vue. »

Et ailleurs :

« Irai-je chez Landsdown? chez les Berry? Ils sont tous agréables; mais, je ne sais pas, je crois qu'on ne se fait pas meilleur avec des soirées. »

Il ne veut pas aller dans le monde.

« Je ne crois pas que cette vie mondaine fasse du bien : comment a-t-on pu faire un monde semblable? A quoi servent les dandies, par exemple, et les rois, et les fellows de collége, et les femmes d'un certain âge, et beaucoup d'hommes de mon âge, et moi avant tout? »

Il change d'appartement, il n'a pas encore tous ses livres; il lit sans ordre, ne compose rien; et il en souffre. « Il faut que je me mette de suite à faire quelque chose : mon cœur commence déjà à se nourrir de lui-même. » Il s'accuse de ne pas assez profiter du temps. « 26 ans! J'aurais pu, et je devrais être un pacha, arrivé à cet âge. *I'gin, to be a' weary of the sun*[1]. » Mais qu'il soit avec un ami spirituel, avec Moore, par exemple, oh! alors l'ennui des salons, pour lui, se transforme en plaisir, sans

1. Je commence à me fatiguer du soleil. (Shakespeare.)

lui ôter sa clairvoyance sur la valeur du monde. « Allez-vous ce soir, écrit-il à Moore, chez lady « Cahir? J'irai, si vous y allez; et toutes les fois que « nous pourrons nous associer dans les mêmes folies, « embarquons-nous dans la *même barque de fous* « (The ship of fools). Je me suis couché à cinq heu- « res, et levé à neuf. » Et ailleurs, après avoir exprimé à Moore son désappointement de l'avoir vu si peu pendant la saison, il qualifie Londres ainsi : « Un « désert populeux, où l'on devrait pouvoir garder sa « soif comme le chameau. *Car les sources y sont si « rares et la plupart si fangeuses.* »

Et à dix années de distance, dans le quatorzième chant de don Juan, il dit de cette société du grand monde de Londres. . . . .

. . . .

« Toute proéminente et agréable qu'elle soit, il y a je ne sais quelle uniformité dans ses pierreries et ses hermines; tous les âges y ont une air de famille, ce qui ne promet pas grand'chose aux pages du poëte. »

15

« Avec beaucoup de source d'excitation, on n'y trouve presque rien qui exalte, rien qui parle à tous les hommes et à tous les temps; une sorte de vernis y recouvre tous les défauts; une sorte de lieux commun y règne jusque dans le crime; des passions factices, de l'esprit sans beaucoup de sel, une absence de ce naturel qui relève tout ce qui est vrai; une monotone uniformité de caractère, chez ceux du moins qui en ont un. »

16

« Quelquefois, il est vrai, comme des soldats, après la parade : ils rompent les rangs, et quittent avec joie l'exercice ; mais bientôt le roulement du tambour les rappelle effrayés, et ils sont derechef obligés d'être ou de paraître ce qu'ils étaient; néanmoins, à tout prendre, c'est une brillante mascarade; mais quand pour la première fois vos regards se sont repus de ce spectacle, vous en avez assez; — c'est du moins l'effet qu'a produit sur moi ce paradis de *plaisir et d'ennui.* »

(*D. Juan*, ch. XIV, traduction Laroche.)

C'est ainsi qu'il jugeait ce qu'on appelle le grand monde, la cohue fashionable. Mais n'ayant jamais cessé d'y aller, il aurait pu dire lui aussi, avec Plutarque : « Je fuis le monde par goût; mais la douceur de mon caractère m'y ramène. »

La meilleure preuve pourtant de sa sociabilité n'est pas dans cette fréquentation du grand monde, qu'il subissait plutôt qu'il ne le cherchait. Elle est dans le plaisir, dans le besoin, qu'il a toujours eu de l'*intimité*, de la société de ses amis, et de ceux qu'il aimait. C'est dans ce milieu qu'il était vraiment lui, qu'il se montrait tout autre que dans les salons. Là seulement on pouvait le connaître. Son esprit, sa gaieté, son naturel ne se dévoilaient qu'aux amis et aux intimes. Lui si gai, le rire officiel des salons le laissait sérieux; lui si spirituel, un bavardage fade et réglementé le rendait muet, souvent même sombre. Ceux donc qui ne l'ont vu que dans les salons,

ou sur les escaliers fashionables, pendant les quatre ans qu'il a passés en Angleterre, ne l'ont vraiment pas connu; est-il étonnant qu'il ait été mal jugé? L'être aimable, sociable, enjoué, bienveillant, c'est Moore qui nous l'a assez bien décrit.

Lorsqu'il quitta l'Angleterre, sa sociabilité ne l'abandonna pas, quoiqu'il eût l'âme remplie d'amertume. A peine fut-il arrivé à Genève, qu'il se lia avec Shelley. Il le fit le compagnon de ses promenades, et il passa les journées et les soirées avec lui, et avec son aimable compagne. Plusieurs amis de Londres vinrent le rejoindre en Suisse. Dans ses excursions sur les Alpes, c'est toujours son fidèle ami, lord Broughton (alors M. Hobhouse) qui est le compagnon de tous ses voyages. Il fréquente et apprécie maintenant, plus qu'il ne l'avait appréciée autrefois en Angleterre, la société de Mme de Staël, à Coppet, parce que c'est là, et non dans les salons, que cette noble femme est vraiment elle-même. Toujours attiré par la haute intelligence, il se lie avec le comte Rossi, et il éprouve pour lui une si grande sympathie, que souvent, lorsque le comte doit le quitter pour rentrer à Genève, lord Byron le retient avec instance. Quant aux Génevois, détestant le calvinisme et sachant qu'ils acceptaient les calomnies que la méchanceté de quelques Anglais avait répandues sur son propre compte, il n'en voyait guère, parce qu'il ne les aimait pas. « Qu'allez-vous faire dans cette caverne d'honnêtes gens? » disait-il un jour au comte Rossi qui s'apprêtait à le quitter. Ar-

rivé à Milan, il adopta sur-le-champ la vie milanaise. Tous les soirs il allait au spectacle, dans la loge de M. de Breme, où se réunissait un groupe d'hommes jeunes et spirituels, parmi lesquels je citerai Silvio Pellico, l'abbé de Breme, Monti, Porro, Stendhal (Beyle), qui ont unanimement rendu témoignage de son amabilité, de sa sociabilité et du charme extrême de sa conversation. A Venise, il se fit présenter dans les salons les plus hospitaliers de la noblesse. Il distingua surtout ceux de Mmes la comtesse Albrizzi et la comtesse Benzoni, où il terminait ses soirées après le spectacle. Il ne dédaigna même pas, dans le commencement de son séjour à Venise, le salon officiel de la comtesse de Goetz. Mais son aversion pour l'oppression autrichienne, et les perfidies de la presse officielle le forcèrent bientôt à se retirer; car les oppresseurs de Venise le sachant un ennemi redoutable, tâchaient de le discréditer, en répandant sur lui et sur sa vie privée une foule de bruits calomnieux[1].

On a vu dans *sa vie en Italie* comment il partageait son temps à Venise, et l'impression qu'il laissait partout où il n'y avait pas un parti pris de le calomnier. Le matin, sa première sortie était pour le couvent des Pères Arméniens, à l'île de Saint-Lazzaro. Il y allait pour étudier leur langue; et ces nobles moines se prirent pour lui d'une extrême affec-

1. Voyez : *Sa vie en Italie.*

tion. Plus tard, il traversait la Lagune et se rendait au Lido, où étaient ses écuries. Il montait à cheval, avec les amis qui lui arrivaient d'Angleterre : Hobhouse, Monk, Lewis, Rose, Kinnaird, Shelley, et plus particulièrement encore avec M. Hoppner, consul général d'Angleterre à Venise, homme du plus noble caractère, que lord Byron aimait beaucoup, et qui, dans la relation qu'il a laissée de ses rapports avec lui, ne trouve pas assez de mots pour s'exprimer comme il le voudrait sur les qualités sociables, et charmantes de lord Byron à Venise. « *On n'a pas une idée,* » *dit-il,* « *de la gaieté, de la vivacité et de l'amabilité de lord Byron.* » Il suivait les habitudes italiennes; il va tous les soirs au spectacle, où sa loge est toujours remplie d'amis et de connaissances; et après le spectacle, il va ordinairement passer le reste de la soirée, et presque de la nuit, selon l'usage alors encore en vigueur à Venise, dans les cercles les plus distingués de la ville, et principalement chez la comtesse Albrizzi, et la comtesse Benzoni, où non-seulement il était le bienvenu, mais où il était tellement aimé, que ces salons semblaient tristes lorsqu'il n'y paraissait pas. Enfin sa sociabilité, et son amabilité plaisaient tellement à Venise, et on tenait tant à le garder, que son départ pour Ravenne y provoqua même des méchancetés inusitées, et presque contraires à la bonhomie habituelle de cette société[1]. Les amis qui

1. Voyez : *Sa vie en Italie.*

venaient l'y voir, Hobhouse, Lewis, Kinnaird, Shelley, Rose, etc., se succédaient à de courts intervalles, et leur arrivée était une vraie fête pour lui. Mais pendant qu'il menait cette vie sociable, de vulgaires touristes, qui n'avaient pu réussir à se faire présenter à lui, s'en vengeaient en répandant et colportant partout des fables que les gondoliers leur débitaient pour quelques sous, savoir : que lord Byron était misanthrope et qu'il détestait ses compatriotes. M. Hoppner, témoin oculaire de la vie de lord Byron à Venise, et dont le témoignage est si respectable, fait part à Moore de l'ennui que les voyageurs anglais causaient à lord Byron, en le suivant partout, le lorgnant, le toisant avec impertinence et affectation dans ses promenades, s'introduisant dans son palais sous n'importe quel prétexte, et pénétrant jusque dans sa chambre à coucher.

« C'est de là, dit-il, que son amertume envers eux est dérivée. Les sentiments qu'il a exprimés dans une note (qu'on a traitée de cynique), ainsi que les expressions de misanthropie qu'on trouve dans ses premiers poëmes, *ne sont pas du tout des sentiments naturels chez lui.*

Et puis il ajoute, que ce dont il est bien certain, c'est que « *jamais il n'a rencontré dans la vie une bonté plus réelle que celle de lord Byron.* »

Moore s'indigne aussi de toutes ces fables perfides.

« Parmi les moindres calomnies, dit-il, dont lord Byron était destiné à être victime, il faut remarquer celle qui, se fondant sur la déclaration qu'il avait faite de son peu de goût pour ses co-nationaux, le faisait accuser d'inhospitalité, et même de dureté envers quelques-uns de ses compatriotes. Combien fut différente sa conduite envers tous ceux qui l'ont visité, une foule de témoignages reconnaissants pourraient le dire. Mais je me contenterai d'en choisir un petit nombre. Voici les extraits d'une narration que M. Joy m'a donnée d'une visite qu'il fit, avec un autre gentilhomme, au noble poëte, dans ce même été de 1817, à sa villa sur les bords de la Brenta. Après avoir mentionné diverses politesses qu'ils avaient reçues de lord Byron, et entre autres qu'il leur avait demandé leur propre jour, pour venir dîner chez lui : « nous ré-« pondîmes, dit-il, à cette véritable *amabilité* en dési-« gnant le jour fixé pour notre retour à Padoue; car nous « devions trouver sa villa sur notre route. Nous y fûmes « reçus avec toute la cordialité qu'on pouvait attendre, « après une invitation si amicale. Des traits d'une si « aimable bonté, dans un tel homme, méritent d'être « mentionnés, à cause des innombrables calomnies en-« tassées sur lui, par quelques-uns de la tribu des tou-« ristes, qui prenaient comme une injure personnelle sa « résolution d'éviter leur intrusion dans sa retraite. Bien « loin de toute apparence d'une aversion générale pour « ses concitoyens, l'empressement et l'intérêt qu'il témoi-« gnait pour ses amis d'Angleterre étaient tout à fait cha-« leureux et particuliers.... Après nous avoir régalés d'un « excellent dîner, dont le choix des mets nous prouvait « qu'il n'étendait pas ses antipathies à tous les John « Bullismes, il me prit dans sa voiture pendant quelques « milles de notre route vers Padoue, en s'excusant au-« près de mon compagnon de l'avoir séparé de moi, à

« cause de *son grand désir d'entendre tout ce qu'il m'était*
« *possible de lui dire de ses amis d'Angleterre.* Et je le
« quittai avec l'impression bien confirmée de son ardent
« et sincère attachement pour ceux par lesquels il ne se
« croyait pas calomnié ou maltraité. »

« On a vu ailleurs[1] que M. Rose, parlant de l'humeur sociable de lord Byron à Venise, disait que *sa seule présence répandait la joie et la bonne humeur dans tous les salons qu'il fréquentait.* »

Lorsque des compatriotes respectables arrivaient, sa *maison*, son *temps*, sa *bourse* étaient à *leur service.*

Qu'on lise seulement, pour en avoir encore une preuve, les détails que le capitaine Basil Hall a donnés à Murray, de ses relations avec lui[2]. « Ses entretiens *spirituels*, *ingénieux* (dit Shelley, qui le visita à Venise, en 1817), *égayaient les nuits d'hiver, et me révélaient mon âme à moi-même. Le jour survenait, et nous étions tous surpris de l'écouter encore.* »

Lorsque de Venise il se rendit en Romagne, il passa par Ferrare. Il était pressé d'arriver où son cœur l'appelait, et pourtant il ne manqua pas de remettre les lettres d'introduction que des amis lui avaient données. Il y fit la connaissance d'une noble famille, et y vit la haute société de Ferrare, dont il

1. Voyez chap. *Gaieté et Mélancolie*
2. Shelley. — *Jullien et Maddalo.*

parle d'une façon si flatteuse[1]. A Ravenne, il fréquente tous les salons où on le présente; et, à la demande du comte G..., il devient le cavalier de la jeune comtesse. Selon l'usage du pays, il l'accompagne dans toutes les réunions, au spectacle, ou bien il passe ses soirées au milieu de la famille de la jeune dame. A Pise, il ne va pas dans le monde, parce que ses amis (les Gamba), réfugiés à Pise par suite des troubles et des proscriptions politiques de la Romagne, ne veulent pas le fréquenter. Mais il passe chez eux dans l'intimité régulièrement toutes ses soirées; et, de temps en temps, il exerce aussi une aimable hospitalité chez lui, avec une affabilité et une bonté extrêmes.

« Je crois ne pouvoir donner une meilleure preuve de la sociabilité du caractère de lord Byron (dit Medwin), que de parler de la gaieté qui présidait à ses dîners du mercredi à Pise. A sa table, plus que frugale, quand il était seul, on servait, le jour d'invitation, toute espèce de vins, toutes les délicatesses de la saison, et l'on y trouvait toute la recherche de nos meilleures tables.... Je n'ai jamais connu personne, qui fît les honneurs de sa maison avec plus d'affabilité, et d'hospitalité que lord Byron. »

« La vivacité de son esprit, la chaleur de son éloquence, sont des choses qu'on ne saurait rendre. Pourrait-on oublier le son de sa voix? Et son geste, qui ajoutait un charme à tout ce qu'il disait[2]? »

A Pise, il recevait ordinairement dans la matinée

1. Voyez : *Sa vie en Italie.*
2. Medwin, 138.

tous ceux qui désiraient le voir ; et entr'autres plusieurs de ses compatriotes, la plupart des connaissances et des amis de Shelley, qui lui aussi venait le voir tous les jours. Dans l'après-midi, il montait à cheval, suivi encore par des compatriotes, et par le jeune comte Gamba ; et jusqu'au soir il s'amusait avec eux au tir au pistolet et à de longues cavalcades. Nous avons déjà dit comment il employait ses soirées. Enfin, il était si rarement seul, qu'on ne comprenait pas qu'il pût trouver le temps d'écrire. Il le trouvait pourtant, sans l'ôter à la sociabilité. Et cela, non-seulement parce qu'il lui en fallait peu, mais aussi parce qu'il le prenait sur les heures que la jeunesse passe ordinairement dans des passe-temps futiles, pour ne pas dire vicieux. Lorsque de Pise il se rendit à une villa, sur les collines qui dominent Livourne et la Méditerranée, pour y passer le temps des plus grandes chaleurs, un peintre américain, M. West, fut chargé, par une société américaine, de le prier de poser pour son portrait. Il ne put lui donner que peu de séances, et le portrait ne réussit pas. Mais M. West, qui était un esprit juste et cultivé, plus qu'un bon peintre, fit un portrait de l'homme moral aussi vrai que flatteur : la plume le servit mieux que n'avait fait le pinceau.

« Je retournai à Livourne, dit-il, à peine capable de me persuader que c'était là le fier misanthrope, dont le caractère avait toujours semblé enveloppé dans le *gloom* et dans le mystère. Car je ne me rappelle pas d'avoir jamais rencontré, dans ma vie, *des manières plus douces*,

plus attrayantes. Lorsque je lui disais l'idée que je m'étais formée de lui, et ce que j'en avais pensé, cela l'amusait; il en riait beaucoup, et il disait : « N'est-ce pas que « vous me trouvez comme tout le monde ? »

Mais M. Rogers le trouvait mieux que tout le monde, puisqu'il ajoute :

« Par tout ce que j'ai observé, je l'ai quitté avec l'impression, qu'il possède un cœur excellent, qui a été *complétement méconnu*, à cause peut-être de sa mobilité, et d'une apparente légèreté de manières. Il se faisait en effet un capricieux plaisir, de les opposer à celles des autres. »

En quittant Pise, il se rendit à Gênes ; et là, ce fut la même impression qu'il produisit sur tous ceux qui l'approchèrent, jusqu'à son départ pour la Grèce.

A cette dernière étape de sa vie, les témoignages de son aimable et gracieuse nature sont tellement unanimes, depuis son arrivée jusqu'à son dernier jour, que nous ne pouvons nous abstenir de laisser parler quelques-uns des témoins de la fin de sa vie.

« Lorsque je lui fus présenté, écrit M. D.... au colonel Stanhope, je fus particulièrement frappé par ses manières si *extrêmement élégantes et affables*, tout à fait l'opposé de ce que je m'étais figuré, d'après la réputation qu'on lui avait faite, et qui le peignait comme *morose, sombre*, et presque *cynique*[1].

1. *Appendice* à l'ouvage de Parry.

« J'ai pris congé de lui, écrit M. Finlay, qui lui fut présenté à Céphalonie, tout à fait enchanté, et charmé de trouver un si grand homme si agréable [1]. »

Le colonel Stanhope, depuis lord Harrington, envoyé en Grèce par le comité, et qui ne connut lord Byron que peu de mois avant sa mort, malgré de grandes divergences dans leurs idées, et dans leurs caractères, dit, en homme loyal, *que comme relation de société, personne n'a jamais pu être aussi agréable;* qu'il n'y avait en lui ni pédanterie, ni affectation; mais, qu'il était naturel et enjoué comme un enfant.

« Pendant la soirée, dit un de ses médecins, M. Millingen, tous les Anglais, qui n'étaient pas, comme le colonel Stanhope, devenus partisans d'Odissée, se réunissaient chez lui, à Missolonghi, et jusqu'à une heure avancée de la nuit, ils jouissaient du charme de sa conversation. Son caractère *différait tellement de ce que je croyais, d'après les relations des voyageurs*, qu'il faut que leurs informations aient été mal prises, ou bien que son caractère se soit complétement transformé depuis son départ de Gênes. Il serait difficile, et même impossible, de donner une idée du plaisir que sa conversation faisait éprouver. Parmi ses ouvrages, celui qui peut être plus particulièrement regardé comme le miroir de sa conversation et de l'esprit qui l'animait, est bien D. Juan. Les vers suivants de Shakespeare semblent vraiment une prophétie de lord Byron :

« On l'appelle Byron; mais un homme plus gai, dans

1. *Appendice* à l'ouvrage de Parry, 210.

les limites de la gaieté convenable, je ne l'ai jamais trouvé pour converser une seule heure. Les yeux cherchent les occasions pour son esprit; car tous les objets que les uns aperçoivent, l'autre les tourne de suite gaiement dans une plaisanterie que son beau langage spirituel débite dans des paroles si charmantes, et si puissantes que les oreilles des vieillards lui donnent raison, et que celles des plus jeunes en sont tout à fait ravies, tant sa façon de parler est douce et spirituelle. »

(Shakespeare.)

Et à la page 13, Millingen dit encore :

« Ses merveilleuses facultés (*Mnemonic*), les connaissances si riches et si variées, dont il avait rempli sa prodigieuse mémoire; son imagination si vive, si brillante, et dans une perpétuelle activité; sa profonde connaissance du monde, qu'il devait à sa pénétration, ainsi qu'à la position avantageuse dans laquelle sa naissance et d'autres circonstances l'avaient placé, tout cela uni, toutes ces qualités d'un esprit si hautement mobile, rendaient sa conversation du plus haut intérêt. Cette impression était encore doublée par le charme enchanteur de ses manières. Bien loin d'être le fier et taciturne misanthrope que généralement on s'imaginait, je l'ai toujours trouvé, s'intéressant et s'amusant de sujets de conversation les plus gais, et même légers, évitant avec soin les discussions, et en général tout ce qui pouvait donner lieu à des réflexions pénibles. Presque toutes ses paroles étaient des jeux de mots et des plaisanteries, et il possédait le talent de passer d'un sujet de conversation à un autre, avec une volubilité, une aisance, une grâce, qui ne pouvaient pas manquer de vous subjuguer. Communicatif à un degré qui faisait notre étonnement et qui pouvait même quelque-

fois s'appeler indiscrétion, il racontait de lui et de ses amis des anecdotes qu'il aurait même mieux fait de ne pas divulguer. »

Sous l'impression des fables répandues sur lord Byron, des personnes demandèrent au docteur Kennedy si son extérieur et ses manières ne donnaient pas l'idée d'un démon incarné. « Mais bien au con- « traire, leur répondit Kennedy, *son extérieur et « ses manières donnaient l'idée d'un homme d'un « cœur excellent, bienveillant et sensible, avec une « aimable et sympathique physionomie.* L'impres- « sion qu'il produisit sur moi, fut celle d'un « homme d'une politesse exquise, réunie à la plus « grande affabilité et à beaucoup de gaieté, de viva- « cité et de bienveillance. Cette affabilité cordiale « était même portée si loin chez lui, qu'il fallait « souvent se souvenir de son rang et de sa célébrité, « pour ne pas être involontairement entraîné, par « ses manières, à se conduire envers lui avec une « trop grande familiarité[1]. »

Peu de temps après la mort de lord Byron, une des premières revues anglaises publia sur lui un article, intitulé : *caractère personnel de lord Byron.* Il était écrit par un personnage qui avait eu quelques occasions, pendant son dernier séjour en Grèce, d'observer lord Byron dans ses habitudes, dans ses sentiments et dans ses opinions. Souvent jaloux de l'influence de lord Byron en Grèce, lorsqu'il pouvait

1. Voyez Kennedy.

s'affranchir de ses mauvais sentiments, il s'exprimait sur lui avec assez de justice.

« Le maintien de lord Byron, dit-il, était peut-être le plus affable et le plus courtois que j'aie jamais rencontré.

« Ses manières, lorsqu'il était en bonne humeur et désireux d'être en bons termes avec quelqu'un, avaient un charme, une fascination irrésistible. Quoique très-douces, elles étaient toujours pleines de vivacité, et constamment accompagnées d'un air de franchise, et d'une grande générosité, qualités qui étaient bien réelles chez lui.... Lord Byron, ajoute-t-il, était connu par une sorte de misanthropie poétique; mais elle était beaucoup plus dans l'imagination du public que dans la réalité. Lord Byron aimait la société. Il était extrêmement bon et aimable, lorsqu'il était calme. Au lieu d'être sombre, il était au contraire d'un caractère plein de gaieté et fécond en plaisanteries : il s'amusait même à voir des scènes comiques, comme ce serait d'assister aux querelles de quelques bouffons vulgaires, de les faire boire ou de les disposer de toute autre manière à montrer leur extravagance. Dans ses écrits, certainement, il a caressé un caractère forgé, plus ou moins, par son imagination, et, par conséquent, c'est dans ce caractère qu'il a paru devant le public : c'est-à-dire dans celui d'un être orgueilleux et méprisant, qui prétendait être dégoûté de l'espèce humaine.... Ce penchant pour des gens hors la loi et pour des pirates, a pu dériver assez naturellement de son caractère, et des circonstances de sa vie; *mais il n'y avait pas la moindre ressemblance entre le poëte et le corsaire.* Le cœur de lord Byron était plein de bonté et de générosité, et il faisait sa gloire d'une bienveillance splendide : c'est-à-dire que changer la situation de quelques-uns de ses semblables et les faire passer de la misère à un bonheur

inattendu, était, chez lui, l'exercice le plus cher de ses facultés. Personne n'a sympathisé plus profondément avec les joies qu'il pouvait créer.... »

Le même biographe observe qu'une grande erreur de sa jeunesse a été de compter sur la reconnaissance et sur des dévouements proportionnés aux siens; et que c'est sur cette erreur que sont fondées la plupart des accusations de lord Byron contre la nature humaine. Et puis il ajoute :

« Mais ses sentiments, d'accord avec sa nature, et n'obéissant pas à la fausse direction de ses préjugés et de ses opinions erronées, lui firent toujours aimer ses semblables, avec une ardeur qui le tint éloigné, autant qu'on peut l'être, de toute misanthropie. — Cependant cette chaleur d'âme le rendait extrêmement sensible à la négligence de ceux qu'il aimait, surtout dans sa première jeunesse; alors il se trouvait amené, par le tort d'un individu, à généraliser son accusation contre l'homme. Il raconte, dans je ne sais quel ouvrage, avec un mépris mérité, qu'un de ses amis voulut accompagner une parente chez des modistes, au lieu de venir prendre congé de lui, lorsqu'il allait quitter l'Angleterre pour un long voyage. La vérité est que *personne n'a jamais autant aimé son prochain* que lord Byron. Il avait un besoin continuel de sa sympathie, de son respect, de son affection, de son attention. Il était véritablement dégoûté et triste, lorsque cela lui faisait défaut. Mais alors il ne raisonnait pas beaucoup : il sentait en poëte. C'était son affaire de nourrir tous ces mécontentements, puisque le public n'aime rien autant, en poésie, que le dédain, le mépris, la dérision et l'indignation, et particulièrement une sorte de

fière moquerie, qui fait la transition, et distingue un état d'imagination troublée, de la folie. Par conséquent, voyant que ce ton était du goût du public, lorsqu'il se remit à écrire, il se laissa aller à cet état, sa première affaire étant de rassembler, comme Jupiter, les nuages les plus noirs. »

Le même biographe veut encore insinuer que l'intérêt romantique qu'excite un beau jeune homme mélancolique et mystérieux (*un beau ténébreux*) — a pu influer sur le choix des héros des poëmes de la jeunesse de lord Byron, puisque, dit-il, ce n'est pas tout le monde qui peut être ennuyé des jouissances les plus exquises de la société; et que, pour en être ainsi rassasié, on doit avoir été un homme très-considéré aux yeux de la beauté et de la fortune. Ces réflexions et ces explications sont arbitraires, et non impartiales. Mais, quand même lord Byron, à l'âge de 21 ans, comme moyen d'effet poétique, eût vraiment emprunté à des motifs quelconques des idées et des sentiments qu'il n'avait pas, il faut cependant avouer que, même dans cet ordre de sentiments, il y a eu alors, chez lui, la partie genuine et réelle. Comme tous les adolescents, lord Byron était entré dans le monde armé des notions que les précepteurs croient nécessaire de donner à leurs disciples sur la générosité, le désintéressement, la liberté, l'honneur, le patriotisme, etc. Lorsqu'il vit donc que presque tout cela était une illusion, un moyen de déclamation, et qu'il dut se convaincre que rarement on agissait dans le monde d'après ces principes, alors, par sa sensibi-

lité exquise, par son idéal si élevé, il dut se sentir plus que qui que ce soit dégoûté, et se croire le droit de mépriser l'espèce humaine. Et cela, surtout, après en avoir été personnellement victime par de cruelles satires, par la conduite envers lui de son parent et tuteur, lord Carlisle, par la légèreté de quelques femmes, par la tiédeur de quelques amis. Mais, tandis que par suite de cette faute de l'éducation, beaucoup de jeunes gens soumis à de pareilles épreuves deviennent des sensualistes, tandis que d'autres, trop convaincus de la fausseté de ce qu'on leur a enseigné, concluent qu'il n'y a pas un meilleur système de moralité à suivre que de chercher des places, du pouvoir, du profit, et de devenir les instruments volontaires des oppresseurs du monde, lord Byron en eut l'âme très-froissée. Toutefois, trop noble par sa nature et trouvant l'appui de son génie pour se relever, il devint poëte avec une légère misanthropie qui effleura son esprit sans atteindre son cœur, qui n'altéra jamais sa parfaite amabilité dans ses rapports de société, et qui, plus tard, lorsque l'expérience de la vie le fit réfléchir davantage sur la nature de ses propres sentiments, et sur les faiblesses de l'humanité, se transforma en une douce philosophie pleine de tolérance et de pardon. On trouve cette disposition généreuse, au fond de toutes ses poésies, écrites en Italie.

Un autre reproche qu'on adresse à lord Byron, c'est de n'avoir pas peint en beau la nature humaine. On s'en est indigné comme s'il avait trahi un secret,

comme s'il avait calomnié un innocent. Cette grande susceptibilité, à l'endroit de nos imperfections, est vraiment un peu étrange et tardive. On dirait, en lisant les reproches adressés à lord Byron, que ceux qui les profèrent ont oublié que, de tout temps, dans toutes les langues, depuis que l'homme observe l'homme, on a été généralement peu respectueux envers notre pauvre nature humaine. Sans parler des moralistes, et encore moins des pessimistes, les livres saints, les Pères de l'Église n'ont-ils pas tous émis les plus mortifiantes sentences sur la perversité, et la corruption de notre espèce? En fait de complaintes et d'aveux humiliants pour notre nature, y en a-t-il eu de plus éloquents que ceux de saint Augustin? Pascal ne va-t-il pas presque à vouloir que l'homme comprenne *qu'il est un monstre incompréhensible?* Lord Byron n'aurait pas appelé l'homme un *monstre;* mais, choqué, lui aussi, de son orgueil, volontiers il aurait dit avec Pascal : « s'il s'élève, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le relève. » Dans son drame de *Caïn*, Lucifer promène Caïn dans les espaces à travers les mondes. « Où est la terre? » demande Caïn. « *Elle est là, maintenant, derrière nous, répond Lucifer, moins importante dans l'Univers que toi-même n'es sur elle.* » Byron voulait toujours faire sentir à l'homme sa petitesse. Il est vrai que, tout en disant la même chose, il existe une différence notable entre la pensée de lord Byron et celle des grandes âmes chrétiennes, qui humilient l'homme pour lui faire voir que sa

seule espérance est dans le pouvoir surnaturel. Lord Byron tient le même chemin, mais il ne vient pas du même point de départ, n'aboutit pas au même but. Lorsque lord Byron humilie l'homme, c'est pour le besoin qu'a son âme de vérité et de justice. Il la cherche par la loi de son esprit, il la dit imperturbablement, et il accorde ainsi une jouissance à son cœur et à son intelligence. Mais si l'impulsion, qui provoquait parfois ses sévères ou ses méprisantes paroles, n'est pas la sublime impulsion de l'orthodoxie chrétienne, qui ne voit de remède à la dépravation de l'homme qu'en Dieu seul, elle est encore plus loin d'être celle des pessimistes et de la Rochefoucaud en particulier, qui se borne à constater le mal, mais n'y voit et n'y cherche le remède nulle part. Lord Byron, lui, n'a jamais désespéré de l'homme. Il a pensé (dans sa première jeunesse surtout), non pas en utopiste, ni même en poëte, mais en homme de bon sens, humain et généreux, que bien des maux qui affligent l'humanité au moral et au physique pourraient être soulagés par de meilleures lois; et que, par leur influence, plus de bonté, plus de sincérité, plus de vertu réelle pourraient se substituer à l'hypocrisie et à tant d'autres vices qui dépravent actuellement notre nature. Il voyait donc, dans les vices et dans beaucoup de misères, plutôt l'œuvre des hommes que celle de la nature. C'était l'homme corrompu par la société, plutôt que sa nature, qu'il incriminait.

S'il n'a pas échappé à l'accablement de la cruelle

sentence par des espérances religieuses, il y a échappé par des espérances philosophiques. Était-ce une erreur? une illusion? En tout cas, elle était bien noble; elle suffisait pour établir une barrière infranchissable entre lui et la Rochefoucaud. Un moment, il est vrai, aux premiers jours de sa jeunesse, il a semblé subir, lui aussi, le prestige que la Rochefoucaud a exercé sur tant d'esprits par ses *Maximes*. Leur forme si élégante, si fine, si admirable, prenant hardiment le ton d'un axiome, a pu un moment séduire un jeune homme, lui faire paraître, comme vérité absolue, une vérité relative. Un moment, il a semblé, lui aussi, confondre l'amour-propre, qui devient un égoïsme réel et haïssable, avec celui qui est le principe même de toute vie, et qui, transformé par l'intelligence et le cœur, a droit au noble nom de vertu. Il a semblé douter de bien des choses, et s'inquiéter des meilleurs mouvements de son cœur. On se rappelle qu'il s'est accusé lui-même d'égoïsme, parce qu'il trouvait du plaisir à exercer d'aimables vertus. Mais ce n'était que l'erreur passagère d'une jeune âme, éprise d'un idéal trop élevé et irréalisable, se heurtant avec des désillusions et des chagrins réels. Dans ces jours-là, se rappelant les belles peintures de la vie et des hommes qu'on lui avait présentées comme des réalités, surtout à ses premiers pas dans la vie, s'apercevant combien le monde réel était différent, voyant les hommes s'acharner contre leurs semblables, inventer des vices aux bons et des vertus aux vicieux, ne trouvant même pas dans

le cœur de ses amis ce qu'il trouvait dans le sien, et s'indignant de ce qu'une foule de personnes étaient séduisantes et recherchées, malgré leurs vices; son âme s'en attrista, s'en révolta, et il s'écria tristement dans son *Memorandum :* « *Oui, la Rochefoucaud a raison.* »

Une illusion pouvait se produire chez lord Byron, mais elle ne pouvait pas durer. Et si on veut lire avec attention ce qu'il a écrit, on comprendra de suite la grande différence qui le sépare de l'auteur des *Maximes*. Sans même parler de celle qui existe entre la prose et la poésie, entre l'axiome et la boutade, entre le sérieux et le plaisant, entre la maxime et la satire, cette différence reste encore énorme. Lord Byron n'avait pas plus reçu de la nature, que l'auteur des *Maximes*, le don de voir les objets, colorés d'une teinte rosée. Au contraire, par le besoin qu'il avait de les observer profondément, il les voyait trop souvent enveloppés dans de sombres couleurs. Mais, en revanche, il avait reçu un autre grand don : une perspicacité et une justesse de vues telles, que tout ce qui était faux et prestigieux ne pouvait pas plus résister au regard de son esprit, que les brouillards aux rayons du soleil. La Rochefoucaud est certainement un peintre admirable, mais il ne fait jamais le portrait de l'homme que de profil. De même que notre satellite tourne autour de notre planète, auquel il ne montre que ses volcans, et ses pics calcinés, et lui laisse ignorer l'autre côté; de même la Rochefoucaud a tourné autour de la nature humaine. Elle ne

lui a montré qu'un seul côté : le plus aride et le plus insalubre; et c'est le seul qu'il a décrit. Il fait sa description avec tant d'art, de finesse, de charme, qu'il paraît vrai au premier examen : et il l'est relativement; mais il est faux par omission et par généralisation, puisqu'il veut nous imposer la partie pour le tout. Dans son voyage d'exploration, à travers les sentiers de l'âme humaine, l'auteur des *Maximes* s'arrête à moitié chemin, et revient sur ses pas. On dirait que son esprit n'a la force de parcourir qu'une seule moitié du cercle de la vérité. Mais lord Byron, par la vigueur et l'élasticité du sien, après avoir pénétré dans les régions sombres où on n'aperçoit que le mal, ayant pu parcourir le cercle tout entier, s'élève à la région sereine et vitale, où l'on trouve le bien et la vertu; et, lui aussi peut dire ce que dit Dante, lorsqu'il sort du dernier cercle infernal :

« Alfin tornammo a riveder le stelle. »

La Rochefoucaud dénigre toujours l'homme, sans jamais le relever. Lord Byron, au contraire, voit le mal et le bien. Il signale le premier, souvent avec tristesse; d'autres fois, par des plaisanteries ; mais il est toujours heureux d'avouer sérieusement le bien, et de proclamer qu'il y a, malgré tout, de belles âmes qui l'ont exercé sous toutes les formes, et qui ont prouvé que la vertu, quoique rare, est pourtant une réalité et non une illusion. Si, dans ses poëmes burlesques et satiriques, voulant surtout flétrir les vices qui viennent de haut, il a peint des femmes et

des souveraines vicieuses (la grande Catherine et la grande Élisabeth), n'a-t-il pas, en revanche, rafraîchi nos âmes avec les peintures enchantées et nobles d'Angiolina (l'épouse de Faliero), de Joséphine (l'épouse de Werner). S'il a voulu rire aux dépens des femmes coquettes, faibles, hypocrites (des Adeline, par exemple), ne nous a-t-il pas consolés, en nous peignant en bien plus grand nombre des anges d'amour comme Myrrha, Adah, Médora, Haïdée, et en général toutes ses délicieuses créations de femmes? Les héros eux-mêmes ne sont-ils pas tous plus ou moins fidèles, dévoués, prêts à tout sacrifier à la sincérité de leur sentiment? L'amour dévoué persiste dans le cœur même de Caïn, par son Adah. Dans *Ciel et Terre*, les anges renoncent au bonheur céleste et s'exposent à tous les maux, pour ne pas abandonner celles qui les aiment. D. Juan, lui-même, aime sans égoïsme. D'amers souvenirs, des regards jetés sur la conduite de quelques amis, lui ont fait douter *il est vrai* de l'amitié, généraliser des blâmes parfois et écrire les belle stances du XIVe chant de *D. Juan* :

47

Sans un ami que deviendrait l'humanité? Qui relèverait nos fautes avec grâce? Qui nous consolerait avec un —? « Que n'y avez-vous regardé à deux fois? Ah! si vous « aviez saisi mes conseils! »

48

O Job! tu avais deux amis; un seul est bien assez,

surtout quand nous sommes mal à notre aise; *ce sont des mauvais pilotes quand le temps est à l'orage*, des médecins moins importants par leurs cures que par leurs honoraires. Que nul ne se plaigne si son ami se détache de lui, comme les feuilles de l'arbre à la première brise; quand de manière ou d'autre vos affaires seront rétablies, allez au café et prenez-en un autre.

49

Mais telle n'est pas ma maxime, sans quoi j'aurais eu des tourments de cœur de moins; mais n'importe. Je ne voudrais pas être une tortue abritée dans sa dure écaille, à l'épreuve des flots et des éléments. Mieux vaut après tout avoir éprouvé, et vu ce que l'humanité peut, et ne peut pas supporter; cela sert à enseigner le discernement aux âmes sensibles, et à leur apprendre à ne pas épancher leur Océan dans un tamis.

50

Plus horrible que les plus affreux accents de la douleur, plus sinistre que le chant du hibou et le sifflement de la brise nocturne est cette phrase lugubre « *je vous l'avais bien dit*, » prononcée par des amis; ces prophètes du passé, qui au lieu de vous dire ce que vous devriez faire maintenant, avouent qu'ils ont prévu votre chute, et consolent votre légère infraction « aux bonnes mœurs, » par un long mémorandum de vieilles histoire. »

(*D. Juan*, ch. XIVe, trad. Laroche.)

En jetant ses regards dans son propre cœur, lord Byron n'a plus nullement douté qu'il y ait eu des

amitiés sincères et dépourvues de tout égoïsme ironique, puisqu'il a écrit la 49[e] stance, où il dit que telle n'est pas sa maxime, sans quoi son cœur aurait eu moins à souffrir.

L'amour de la patrie n'a-t-il pas été incarné par lui dans un type admirable (*le jeune vénitien Foscari*): type trop beau, peut-être, quoique historique, pour être compris de tout le monde? Et par d'autres types, n'a-t-il pas également prouvé sa croyance à tous les plus nobles et les plus vertueux sentiments de notre âme? Enfin, s'il a reconnu à l'homme des misères, il lui a reconnu aussi bien des grandeurs. Tous ses écrits ainsi que sa conduite personnelle, durant toute sa vie, ont été un démenti continuel et lumineux de quelques expressions poétiques et de quelques mystifications qui lui ont attiré, parmi tant d'autres calomnies, celle d'avoir injustement accusé l'humanité. Quant à la misanthropie de sa première jeunesse, elle ne fut, pour ainsi dire, qu'une misanthropie d'épiderme, qui traversa son esprit, s'arrêtant parfois dans sa plume, mais qui s'évapora toujours en paroles et surtout dans ses vers. Car sa vie et ses actes montrèrent toujours qu'elle était contraire à sa nature.

Et puisque ses atteintes[1] lui arrivaient toujours sous l'impression de quelque grande injustice, d quelque surcroît de souffrance, imposés par la force des puissants aux faibles et aux inoffensifs, nous

1. Voyez chap. *Mélancolie.*

devons ajouter encore qu'il y avait, dans cette prétendue misanthropie, *plus de véritable bonté et humanité* que dans toutes les élégies, chants, méditations, messéniennes et odes de tous ceux qui l'ont blâmé.

Ayant étudié lord Byron à toutes les époques de sa vie, dans ses relations avec le monde et dans son amour de la solitude, nous l'avons vu se mettant tour à tour en rapport avec les autres, et en rapport direct avec lui-même; corrigeant les inconvénients de la solitude par les distractions de son âge et de la société; faisant succéder la méditation solitaire aux observations que le monde lui offrait, sans jamais se laisser entraîner exclusivement par l'une ou par l'autre. L'atmosphère amollissante des salons resta donc inoffensive pour son esprit, qui en sortit tout aussi viril, et tout aussi indépendant, et conserva toutes les pensées non moins fortes et audacieuses, que justes et humaines, avec lesquelles il y était entré. Mais les conséquences de ce rare équilibre, qu'il fut à même de maintenir entre la vie mondaine et la vie solitaire, furent grandes, sinon pour son bonheur, du moins pour sa gloire. Car il y gagna une expérience et une connaissance du cœur humain si phénoménale, à un âge où c'est à peine si l'on a lu les premières pages du livre de la vie, que, en lisant ses écrits, on pourrait souvent penser qu'il avait déjà parcouru une longue carrière. Enfin, comme plus tard il ne lui resta pas la moindre trace de cette prétendue misanthropie, il aurait pu

répéter ce que Bernardin de Saint-Pierre disait d'une certaine mélancolie à laquelle la jeunesse n'échappe presque jamais, et qu'on comparait, devant lui, à une petite vérole : « et moi aussi j'ai eu cette maladie ; mais je n'en suis pas resté marqué. »

XI

SON ORGUEIL.

Parmi les biographes de lord Byron, on remarque ceux qui, s'imaginant sans doute ne pouvoir compter sur le succès d'un livre, où l'on ne payerait pas un large tribut à la malice humaine, et se voyant pourtant dans l'impossibilité d'accuser lord Byron d'un vice quelconque, soit de cœur, soit d'âme, se sont plus à lui attribuer une foule de défauts. Outre les défauts produits par l'impétuosité et par l'irritabilité de son propre caractère, ceux que nous venons d'expliquer, ils se sont appesantis sur je ne sais quelle estime exagérée de lui-même, quel désir immodéré de l'estime de ses semblables, pour insinuer que lord Byron avait de l'orgueil, de l'ambition et même de la vanité.

Quoique tout ce que nous avons fait observer

généralement au sujet de sa modestie pût être considéré comme une réponse suffisante, nous voulons bien y revenir et l'examiner plus particulièrement sous toutes ces formes de l'amour-propre.

Dire que lord Byron n'était point orgueilleux pourrait causer de l'étonnement, tant on a parlé de son orgueil en confondant l'homme avec le poëte, et le poëte avec ses héros. Mais, à coup sûr, ceux qui s'étonneraient, ne l'auraient point connu ou étudié.

L'orgueil a assez de caractères incontestables pour se faire reconnaître. C'est une de ces graves maladies de l'âme, dont les symptômes extérieurs ne peuvent pas plus se cacher aux psychologues moralistes, que les symptômes des graves infirmités physiques ne peuvent se cacher aux physiologues. Or, que dit le moraliste de l'homme orgueilleux? Il dit qu'il n'écoute jamais les conseils de l'amitié; que tout reproche le révolte; qu'un homme orgueilleux ne saurait être reconnaissant, parce que la reconnaissance lui pèse; qu'il ne pardonne pas, ne fait pas d'excuses et n'avoue jamais ni ses torts, ni ses défauts; qu'il est extrêmement réservé et fier dans les habitudes de la vie sociale; qu'il est envieux des biens qu'il voit autour de lui, car ils lui semblent tous dérobés à ses propres mérites; que la haine envers ses rivaux remplit son cœur; qu'enfin, satisfait de lui-même et se rendant une espèce de culte, il est incapable d'amélioration morale.

De bonne foi, quelle analogie y a-t-il entre l'orgueilleux et lord Byron? Par ses actions, par ses

paroles, par le témoignage de ceux qui l'ont approché, lord Byron n'était-il pas plutôt le contraire? Est-ce lui qui aurait refusé les conseils de l'amitié? qui n'aurait point toléré ses admonitions? qui se serait révolté contre ses reproches? Mais qu'on lise donc les récits de son enfance, de son adolescence, de toute sa vie d'affection, et l'on verra s'il n'a pas été plutôt l'esclave de son cœur d'ami; s'il n'a pas toujours donné deux pour un.

Sans parler même de son enfance si charmante et de sa docilité envers ses bonnes ou ses précepteurs, envers le bon docteur Gleunie, à Dulwich, et plus tard, à Harrow, envers l'excellent docteur Drury, voyez-le au moment si solennel pour un adolescent (à 18 ans), lorsqu'il va publier ses compositions poétiques. Il brûle toute l'édition, parce qu'un ami, qu'il respecte, en désapprouve quelques morceaux [1]. Voyez-le encore lorsqu'il accepte le blâme d'un autre ami sur *Childe-Harold*, et qu'avant de le publier, cédant aux conseils de Dallas et de Gifford, il supprime les stances auxquelles il tient le plus. Voyez-le aussi lorsqu'il cesse d'écrire *D. Juan*, parce que la personne qu'il aime lui en exprime une désapprobation non raisonnée.

Est-ce lord Byron qui aurait été incapable de pardonner? Mais le pardon a été au contraire son habitude, sa nécessité, sa seule vengeance alors même qu'il pouvait paraître presque surhumain.

1. Voyez ce que dit Moore de ce trait de lord Byron.

C'est ainsi que, cruellement blessé dans son amour-propre, plus encore que dans son cœur, par la conduite de lady Byron, il écrit d'abord ce touchant adieu, qui aurait dû désarmer les âmes les plus féroces; et plus tard, cédant aux sollicitations de Mme de Staël, il consent à proposer une réconciliation qui est refusée : ce qui ne l'empêchera même pas de dire souvent du bien de lady Byron.

Et la reconnaissance, qui est un poids si insuppor table pour l'orgueilleux, ne semblait-elle plutôt être un bonheur pour lui? . . . .

Lorsqu'il avait quelque tort, bien loin qu'il se refusât à faire des excuses, ne les faisait-il pas de lui-même, ne pouvant dormir, disait-il, avec un ressentiment sur le cœur? Encore adolescent, et blessé dans ses sentiments les plus enthousiastes par un rival heureux, M. Musters, n'est-ce pas, Byron qui, le premier, lui tendait la main, en exprimant ses regrets pour la vivacité de quelques paroles?

Loin de cacher ses défauts, non content de les avouer, ne les a-t-il pas grandis, exagérés à un tel point, que cette généreuse qualité était devenue un véritable défaut?

Loin d'avoir été trop fier et trop réservé dans les habitudes de la vie, n'avons-nous pas vu qu'il a eu à subir le reproche d'être trop familier?

L'envie, la rivalité ont-elles jamais approché de son âme?

Et enfin, loin de se montrer trop content de soi-même, loin de rendre à son propre esprit ce culte

qui est caractéristique de l'orgueilleux, lord Byron, se regardant à travers les faiblesses de l'humanité, ne s'est-il pas constamment déprécié? Toutes les manières par lesquelles le génie peut se manifester lui étaient, certes, également familières : la philosophie ne lui cachait pas plus ses mystères que l'art. Mais il ne se servait de l'un et de l'autre, que pour faire des actes continuels d'humilité et non d'orgueil; pour dire que si la philosophie est aveugle, l'art est incapable de réaliser les aspirations de l'âme et l'image de l'idéal.

Son scepticisme même, ou plutôt ce qu'on a voulu appeler de ce nom, est aussi une grande preuve de sa modestie. « Le scepticisme, dit Bacon, est le grand « antagoniste de l'orgueil. »

Mais la plus belle de toutes les preuves a été, sans contredire, le continuel perfectionnement de son être moral ; car pour l'obtenir, il devait porter un jugement ferme, et consciencieux sur les secrets intimes de son âme, sans en être empêché par l'obstacle qui s'oppose à toute amélioration de ce genre : l'orgueil.

Tant de faits à l'appui des mêmes assertions se trouvent répandus dans les différents chapitres de notre ouvrage, que nous renoncerons à prolonger cette vue du caractère de lord Byron par d'autres faits analogues. Résumons-nous donc en disant, que, non-seulement lord Byron n'était pas orgueilleux, mais qu'il ne serait pas aisé de trouver des exemples plus frappants du contraire, à moins de les cher-

cher parmi les âmes subjuguées par les principes es plus sublimes du christianisme.

Et pourtant, il est facile de comprendre qu'on ait pu l'accuser d'orgueil. Son dédain de l'opinion, qui s'est augmenté à mesure qu'il en a pesé la valeur ; une certaine timidité, qui était dans son caractère, et dont Moore, Galt, Pigott ont parlé, sans en tirer les conséquences logiques ; son empressement à humilier l'*homme* dans ses prétentions injustes ou ridicules ; sa fierté dans le malheur; sa magnanimité ; sa passion d'indépendance : toutes ces qualités transcendantes devaient conduire à l'erreur les esprits superficiels, parce qu'ils ne creusent pas assez leurs sujets pour trouver la vérité.

XII

SA VANITÉ.

Mais ce qu'on ne saurait comprendre, c'est qu'il se soit rencontré quelqu'un qui ait accusé lord Byron de vanité. En effet, quel est l'homme vain, si ce n'est celui qui ment pour paraître meilleur et mieux doué qu'il ne l'est réellement; qui sait très-bien que l'opinion qu'il sollicite n'est point celle qu'il mérite ; qui recherche avec avidité les regards d'autrui; qui flatte, pour être flatté; dont les complaisances, les soins, les services sont tous ostensibles et intéressés; dont tout est ostentation pour produire des apparences, et qui néglige l'amitié simple et modeste pour rechercher la société de ceux qui brillent et se parer de leur éclat? A ces divers signes on doit donc reconnaître la vanité. Or,

pourrait-on en trouver un seul dans le caractère de lord Byron?

Assurément, on ne saurait avoir oublié que de peur de se faire meilleur qu'il n'était, il voulut toujours paraître pire; qu'il exagérait les faiblesses les plus ordinaires que tout le monde cache, et qu'il les élevait même à la proportion des fautes les plus graves; que, cru sur parole, il ne s'est même pas disculpé et n'a point cherché à atténuer ses fautes; qu'il n'a jamais flatté, ni voulu être flatté; qu'il cachait les services qu'il rendait, et le bien qu'il faisait; et qu'il s'est toujours tenu éloigné des puissants, pour mieux se rapprocher de l'amitié et de la sincérité.

On sait d'ailleurs, que son besoin de *mériter* et non *d'obtenir* l'admiration, était tel, qu'une louange imméritée lui était *insupportable*. Si la louange ne remplissait pas un devoir de justice, son âme avide de justice et de vérité, la repoussait comme un mensonge. Un blâme, une sévère critique l'auraient moins contrarié que des éloges qu'il aurait senti ne pas avoir mérités, ou des suffrages brigués par des moyens de faveur ou d'intrigue. Au moment de publier son premier poëme, *Childe-Harold*, qui devait pourtant fixer sa réputation littéraire, Dallas lui ayant donné quelques conseils d'une sagesse qui visait à la popularité, lord Byron lui répondit :

« Mon poëme doit faire son chemin dans le monde,
« comme il pourra. Je sais que j'ai tout contre moi, des

« poëtes couronnés, et des préjugés blessés; mais si mon
« poëme est un poëme, il surmontera ces obstacles, sinon
« il méritera son sort. »

Et puis, lorsqu'il se douta qu'une démarche avait été faite par son éditeur auprès de Gifford, le grand critique, en vue d'obtenir son suffrage, il écrivit à Dallas avec indignation, en appelant cette démarche de Murray, *une pitoyable manœuvre.*

« Plus j'y pense plus cela m'afflige, disait-il. C'est déjà
« assez mal d'être un écrivailleur, sans avoir recours à
« de pareils subterfuges pour extorquer des éloges ou
« détourner des critiques. . . . .
« . . . . . et tout cela sans mon aveu et contre
« mon désir bien exprimé[1]. . . . .
« Je suis en colère contre Murray, il s'est conduit
« comme. . . . .
« un boutiquier de Paternoster Row, comme un malotru,
« enfin. . . . .
« Je lui ai écrit, comme jamais auteur ne lui a écrit,
« je vous jure. »

Pourquoi donc accuse-t-on de vanité un homme, qui ne s'est plaint jamais d'une critique, et n'a sollicité jamais un éloge? Serait-ce à cause de quelqu'un de ses goûts propres, et surtout à cause de l'importance qu'il attachait à sa supériorité dans les jeux de l'adolescence, dans tous les exercices du corps et d'adresse, dans la nage, dans l'escrime, dans le tir au

1. Lettre 51, à Dallas, 17 septembre 1811.

pistolet? Mais tous ces goûts-là étaient aussi mâles qu'innocents. Les goûts vraiment futiles de la jeunesse de son rang et de son pays, lord Byron ne les a point partagés.

On a dit aussi qu'il attachait beaucoup trop d'importance à la noblesse de sa race. *Beaucoup*, peut-être; mais *trop*, nullement. Ses ancêtres ne manquaient d'aucune illustration. Illustres par leurs exploits militaires, déjà nobles en France, ils avaient partagé les dangers et les succès de Guillaume le Conquérant; ils avaient suivi leurs rois en Palestine; on avait compté jusqu'à sept frères Byron sur le même champ de bataille, et quatre y étaient tombés en défendant leur roi et leur nouvelle patrie. Par sa mère, il descendait des rois d'Écosse. « Rien de plus noble, dit un grand moraliste de « nos jours, que de rajeunir en soi l'éclat d'un beau « nom. »

Bien des compositions poétiques de son enfance et de son adolescence témoignent hautement du noble désir qu'il nourrissait de rajeunir celui du sien. Par exemple, dans la pièce qu'il écrivit à quatorze ans et qui est intitulée : *Vers composés en quittant l'Abbaye de Newstead*, après avoir chanté la vaillance de ses ancêtres dans les plaines de la Palestine, dans la vallée de Crécy, à Marston où quatre frères arrosèrent le champ de bataille de leur propre sang, il s'écrie :

« Adieu ombres héroïques, sur la rive étrangère ou sur

« la terre natale, votre descendant pensera à votre gloire,
« et ce souvenir ranimera son courage. . . . . .
. . . .
« Une nouvelle émulation l'accompagnera aux terres
« lointaines . . . .
. . . . . . il ne saurait oublier la gloire de ses
« pères . . . .
. . . .
« Il cherchera le souvenir de cette gloire; il jure de ne
« jamais ternir votre renommée; comme vous il vivra
« ou mourra comme vous.

« Byron, 1803. »

Les mêmes sentiments éclatent dans d'autres pièces de vers, et particulièrement dans l'*Élégie sur Newstead*, écrite à 16 ans.

Il sentait d'autant plus le besoin de rajeunir cette gloire, que le dernier lord, son grand oncle, avait, par sa conduite excentrique, dérogé à ses ancêtres.

Il y a donc bien loin de ce juste sentiment de fierté à la vanité portant à se vanter de simples titres de noblesse, qui bien souvent ne sont dus qu'à la faveur des souverains. D'ailleurs, aristocrate par sa naissance, par tous ses instincts, par tous ses goûts, lord Byron n'en était pas moins par principe et par vertu, vraiment libéral; et cela, aussi bien en politique, que dans sa vie privée, où il admit toujours dans ses affections ceux qui possédaient les qualités de l'âme et du cœur, indépendamment de leur naissance.

Après avoir considéré le caractère de lord Byron

au point de vue de l'orgueil et de la vanité, nous devons l'examiner au point de vue de l'ambition : troisième forme de l'amour-propre, qui, quoique séparée des deux autres par des nuances à peine perceptibles, et se confondant même souvent avec elles sur le même fond, au point de paraître un seul et même sentiment, n'en garde pourtant pas moins ses caractères permanents et particuliers.

Lord Byron a-t-il été ambitieux?

« Il faut ranger les ambitieux sous trois classes, dit « Bacon : les uns ne songent qu'à s'élever eux-mêmes, « espèce commune et méprisable; les autres, avec les « mêmes vues, font entrer dans leurs moyens l'élévation « de la patrie : ambition plus noble, plus raffinée et « peut-être plus violente; d'autres enfin embrassent le « bonheur et la gloire de tous les hommes dans l'im- « mensité de leurs projets. . . . .

« . . . . . . L'ambition est donc quelquefois un « vice, et quelquefois une vertu. »

Que celle de lord Byron ait été en dehors des deux premières classes, c'est ce que toutes les actions de sa vie ont surabondamment démontré. Et quant à ses écrits, lettres ou œuvres poétiques, on y chercherait en vain un seul mot qui pourrait être attribué à ces mauvaises ambitions.

Un homme ambitieux a été généralement un enfant ambitieux. Or, d'après d'unanimes et compétents témoignages, lord Byron n'a point été un enfant ambitieux. L'émulation ordinaire et ambitieuse ne

lui faisait faire aucun progrès. Tous ceux qu'il parvint à réaliser en lui, ont tenu à son cœur et à son imagination. C'est le cœur, nous l'avons vu, qui lui a mis la plume entre les mains, qui lui a dicté ses premiers vers; et c'est aussi le besoin et le plaisir qu'il avait d'essayer et d'exercer la force de ses facultés intellectuelles, d'entretenir le feu sacré qui échauffait son âme, et d'apaiser son ardente soif de vérité. Nous en avons donné trop de preuves, pour que nous ayons besoin d'insister.

On a vu également qu'il lui était désagréable d'être admiré et loué, sans l'avoir mérité. La même répugnance, il l'éprouvait à chercher la popularité. A l'apparition de son poëme, *Childe-Harold*, Dallas lui conseillait de changer quelques passages, par la raison, disait-il, que certaines idées métaphysiques pouvaient lui porter préjudice dans l'opinion, et qu'il fallait, à vingt-trois ans, briguer honorablement le suffrage général de son pays et s'abstenir de blesser ses sentiments, ses préventions et même ses préjugés[1]. Lord Byron lui répondit :

« Je sens que vous avez raison, mais je sens également « que je suis sincère et que si je devais écrire unique- « ment *ad captandum vulgus*, je pourrais aussi bien me « mettre tout de suite à rédiger un *magazin*, ou à publier « des chansonnettes pour le Vaux-Hall[2]. »

1. Dallas. Lettre 45.
2. Lord Byron, à Dallas. Lettre 37.

Et cependant, lorsqu'il écrivait ainsi à Dallas, il n'avait aucune popularité.

Elle lui arriva bientôt sans qu'il l'eût cherchée ; mais il ne l'apprécia pas, et ne la courtisa pas pour la retenir, comme un ambitieux n'aurait pas manqué de le faire.

Au contraire, sa noble indépendance et son incapacité de flatter pour gagner la faveur de la multitude, se fortifièrent chaque jour davantage. On en trouve des preuves à toutes les époques de sa vie.

« Si je faisais grand cas de la renommée, écrivait-il « dans son Mémorandum, en 1813, *je flatterais les opi-* « *nions reçues*, qui ont gagné de la force par le temps, et « qui dureront encore plus longtemps que les œuvres « vivantes qu'on leur oppose. Mais, pour mon âme, *je* « *ne puis et je ne veux pas mentir à mes propres pensées et* « *à mes doutes*. Advienne que pourra. Si je suis fou, je « suis du moins un fou qui doute, et je n'envie à personne « la certitude et l'approbation de sa propre sagesse. »

Et puis, à la même époque, il écrivait encore :

« Si j'avais quelque projet dans ce pays, ce serait pour « le Parlement. Mais je n'ai point d'ambition ; du moins, « si j'en avais, ce serait *aut Cesar aut nihil*. Mes espé- « rances se bornent à l'arrangement de mes affaires, « pour aller me fixer soit en Italie, soit en Orient, et « m'abreuver des langages et des littératures de ces deux « pays. »

La catastrophe de Napoléon, son héros, et le

triomphe des sots le bouleversaient en ce moment.

« Les événements qui viennent de se passer, m'ont « énervé. Mais, après tout, qu'est-ce que le plus sublime « jeu des couronnes et des sceptres? Voyons-le, dans cette « dernière année de Napoléon!!! »

L'année suivante (1814), lorsque les partis politiques lui faisaient une guerre acharnée qui menaçait sa popularité, à cause des couplets qu'il avait adressés à la princesse Charlotte et dans lesquels il avait blessé le régent, qui venait d'abandonner les Whigs pour les Torys, Byron écrivit à Rogers.

« Tout ce qu'on pourra faire ou dire ne me fera pas « prononcer une parole de conciliation de plus envers « qui que ce soit qui respire. Je supporterai tout ce que « je puis supporter, et je résisterai à ce que je ne dois « pas supporter. Le pis qu'ils pourront me faire (les Tories), ce sera de m'exclure de leur société. Je ne l'ai ja« mais courtisée, et je puis même ajouter (dans le sens « général du mot), que je ne l'ai jamais vraiment beau« coup aimée. Il y a un monde ailleurs. »

Une fois qu'il eut quitté l'Angleterre, son indifférence pour la popularité et ses conséquences augmenta toujours. Il écrivait de Venise à Murray.

« Je ne vois jamais un journal; et je ne sais rien de « l'Angleterre, excepté par quelques lettres de ma sœur « (1816). »

Mais cela ne convenait nullement à son éditeur, qui se mit à lui envoyer des revues, des critiques, et à le tenir au courant de tout ce qui se passait dans le monde littéraire et politique, croyant stimuler ainsi et tenir éveillées les passions qui allument le génie. Ce fut alors que lord Byron, trouvant ce régime intellectuel malsain pour son esprit et pour son âme, signifia à Murray, que leur correspondance n'aurait pu continuer, à moins qu'il ne se fût soumis à *six* conditions indispensables. Nous regrettons de ne pas pouvoir citer, tout entière, cette belle lettre, obligé que nous sommes de nous imposer des limites. Nous n'en citerons donc que ce qui se rapporte plus particulièrement à notre sujet[1].

« J'ai réfléchi sur notre récente correspondance, et je « désire vous proposer, pour l'avenir, les articles sui- « vants :

« 1° Vous m'écrirez de ce qui vous concerne, de la « santé, de la fortune, du bien-être de tous les amis; « mais de *moi (quoad me), peu ou point du tout.*

« 2° . . . .

« 3° . . . .

« 4° Vous ne m'enverrez plus aucun ouvrage périodi- « que quelconque; plus d'*Édimbourg*, plus de *Quarterly*, « plus de *Monthly*, ni aucune autre revue; *magazin* ou « journal anglais ou étranger, d'une nature quelconque.

« 5° Vous ne m'enverrez plus aucune opinion, quelle « qu'elle soit, *bonne*, *mauvaise*, ou *indifférente* de vous, « de vos amis, ou de tout autre sur un ouvrage ou des « ouvrages de moi, présents, passés ou à venir.

1. Voyez Moore. Lettre 456.

« 6° . . . .

« S'il arrive quelque chose tellement excessive et per-« sonnelle, qu'elle mérite d'être connue de moi, M. Kin-« naird m'en informera; mais, quant à des louanges, « je désire ne pas les connaître.

« Vous direz : à quoi tend tout cela? Je répondrai : à « garder mon esprit libre et non influencé ou excité par « de méprisables personnalités de louange ou de censure, « et à permettre à mon génie de suivre sa direction natu-« relle. Toutes ces revues, ces éloges, ces critiques m'ont « fatigué, et ont distrait mon attention de plus grands « objets. »

Byron voulait, disait-il, se mettre dans la condition des morts, qui ne connaissent rien et ne sentent rien de ce qui se fait ou se dit à leur égard[1]. En même temps, il donnait la plus grande preuve de la réalité des sentiments qu'il exprimait dans cette lettre, en continuant à séjourner à Ravenne, où on ignorait sa langue, son génie, sa renommée, et où on ne pouvait le remarquer et l'apprécier que par ses dons extérieurs et par sa bienfaisance. Lorsqu'il passa de Ravenne à Pise, Murray, que n'avaient pas découragé les six conditions, et qui était réellement attaché à lord Byron, plus encore comme ami que comme éditeur, s'effraya de la guerre que lui avaient suscitée *Caïn*, *la Vision*, *D. Juan*, etc., etc., et craignit de lui voir perdre sa popularité. Aussi le pria-t-il d'écrire quelque chose dans sa première

1. Voyez Moore. Lettre 456. (Ravenne, 24 septembre 1821).

manière qui avait excité un enthousiasme généaal. Mais lord Byron lui répondit :

« Non, je n'essayerai plus rien dans ce genre; je dois « suivre le biais de mon esprit, sans considérer si ça peut « plaire aux femmes ou aux hommes. . . . . »

Toute sa conduite en Grèce fut une abnégation, un dévouement désintéressé et sublime. Qu'on lise Parry, Gamba, Stanhope même[1]. Il fit à la Grèce le sacrifice de tous ses revenus, de tout son temps, de tous les plaisirs, de toutes les commodités de la vie et de la vie au besoin à 35 ans; et puis, après le succès, il refusa tous les honneurs, content de les avoir mériiés.

« Mes intentions, quant à la Grèce, disait-il à Parry, « à Missolonghi, peuvent s'expliquer en peu de mots. Je « veux rester ici jusqu'à ce que la Grèce ait secoué le « joug des Turcs, où qu'elle soit retombée dans leur pou- « voir. Tous mes revenus seront dépensés à son service. « Tout ce qui pourra être fait avec mes ressources et avec « l'emploi de ma personne, je le ferai de tout mon cœur. « Mais aussitôt que la Grèce sera délivrée de ses ennemis « extérieurs, je partirai, et je ne prendrai aucun rôle dans « l'organisation intérieure de son gouvernement. J'irai « aux États-Unis d'Amérique; et là, au besoin, je pourrai « être leur agent s'ils le veulent, et tâcher que ce gou- « vernement libre et éclairé reconnaisse la Fédération « grecque, comme un État indépendant. L'Angleterre

1. Voyez *Sa vie en Italie*.

« suivra l'exemple ; et alors les destinées de la Grèce se-
« ront fixées. Elle prendra la place qui lui est due,
« comme membre de la chrétienté en Europe. »

Un jour, à Missolonghi, un officier prussien vint se plaindre à lord Byron, et lui dire que, son *rang* ne lui permettant pas de rester soumis à M. Parry, *son inférieur civil et militaire*, il allait donner sa démission. Après avoir fait tout ce qu'il pouvait pour amener l'Allemand à des sentiments plus raisonnables, après l'avoir même plaisanté sur ses quartiers de noblesse et sur l'extravagance qu'il y aurait à vouloir introduire de pareils préjugés dans un pays comme la Grèce, lord Byron ne craignit point d'ajouter :

« Quant à moi, je serais parfaitement disposé à servir
« comme simple soldat, dans un corps quelconque, si
« on pensait que cela pût être utile à la cause. »

Mais si l'absence des deux premières catégories d'ambitions, d'après la classification de Bacon, est bien prouvée chez lord Byron, il n'en est pas ainsi de la troisième. Le nier ne serait pas seulement contraire à la vérité ; ce serait surtout contraire à toute justice ; car le troisième ordre d'ambition cesse d'être un défaut ; c'est l'amour de la gloire, et, d'après Bacon, c'est une vertu. Pour le moins, c'est bien une des qualités des grandes âmes ; et alors, pouvait-elle manquer à lord Byron ?

Il avait toujours eu le pressentiment que la gloire ne lui ferait pas défaut. Mais il ne lui suffisait pas de l'obtenir, il voulait surtout la *mériter* par des titres légitimes et incontestables. Enfant encore à sa quatorzième année, il écrivait dans une pièce intitulée *Fragment*.

« Le jour où la voix d'un père me rappellera au céleste « séjour, qu'une urne magnifique n'enferme point mes « cendres. Point de longue inscription, point de marbre « chargé de mon éloge; que pour épitaphe on écrive mon « nom. S'il faut autre chose pour honorer mes cendres, « eh bien! je ne veux pas d'autre gloire. Que ce soit là « le seul indice de ma sépulture! Si cela ne suffit pas « pour me rappeler au souvenir des hommes, je consens « qu'on m'oublie. »

Une autre fois, répondant en vers à une composition poétique d'un de ses camarades, qui disait que *la destinée des mortels est dans les vagues de Léthé*, après plusieurs charmants couplets il terminait sa pièce ainsi :

« Tandis que le temps détruit les chefs-d'œuvre de « sculpture, qu'il devait sauver des ténèbres de l'oubli, « une renommée éclatante sera le partage de ceux, dont « les vertus auront mérité cette récompense. Ne dis donc « pas que c'est dans les *vagues* de Léthé qu'est la des- « tinée commune des mortels; il en est qui ne seront « point oubliés, et qui briseront les chaînes de la « tombe. »

Plusieurs autres compositions de la même époque,

prouvèrent que cet enfant, peu ambitieux et nullement excité par l'émulation ordinaire, en éprouvait cependant pour toutes les choses grandes et vertueuses. Dans son adieu à la demeure de ses pères, il dit qu'*une noble émulation l'accompagnera dans les terres lointaines ;* qu'*il ne saurait oublier leur gloire*, et qu'*il en chérira le souvenir. Il jure de ne jamais ternir leur nom, de vivre et de mourir comme eux.* Et lorsque le révérend Beecher, son ami et son guide pendant les vacances de collége à Southwell, lui reproche de ne pas assez fréquenter le monde, le jeune Byron lui répond, que la retraite convient mieux à son esprit; et il ajoute que quand l'adolescence et ses années d'épreuves seront terminées, si le Sénat ou le camp réclament ses efforts, il essayera de se rendre digne de sa naissance.

« Oh, s'écrie-t-il, si grand est le désir de gloire qui « gouverne mon âme, qu'il me commande de vivre pour « que mon nom soit un jour dans la bouche de la posté- « rité. Oh! si je pouvais, semblable au Phénix prendre « mon vol avec des ailes de feu, je serais content de « mourir comme lui au milieu des flammes! »

Mais cette gloire, à laquelle il aspirait, n'était point la gloire littéraire. Les couronnes tressées sur le Parnasse lui paraissaient sans parfum, et les rechercher lui semblait presque une frivolité, un simple passe-temps, une distraction. Ce jugement sévère et injuste, cette espèce d'antipathie, aurait-elle été un pressentiment des dangers que la gloire

obtenue par les lettres renfermait pour son repos? Ce qui est certain est qu'il l'a plutôt subie qu'il ne l'a recherchée, et que la gloire à laquelle son âme aspirait, devait être moissonnée dans le Sénat, dans le camp, ou dans les difficultés d'une vie active et vertueuse.

« Oh ! pour la vie d'un Fox, pour la mort d'un Chatam
« (écrivait-il à 16 ans), que de censures, que de périls ne
« braverais-je pas? Leur vie n'a pas pris fin lorsqu'ils ont
« rendu leur souffle; la gloire illumine les ténèbres de
« leur tombe. »

Byron, 1816.

Voici ce qu'on lit dans son examen de conscience, qu'il écrivait au milieu des plus beaux jours de sa vie de Londres, dans l'éblouissant midi de sa gloire poétique :

« Être le premier parmi les hommes, non le dictateur,
« non le Sylla, mais le Washington ou l'Aristide, le
« Franklin, le Penn, un guide, un modèle en talent,
« *en justice*, *en vérité;* c'est venir tout de suite après
« Dieu ! »

Cela prouve qu'il ne se sentait pas à la place qu'il aurait désiré occuper, et qu'il aurait voulu réussir autrement qu'il n'avait réussi.

Mais cette destinée évidemment contraire à ses goûts, qui, par une foule de circonstances, l'éloigna de la carrière militaire, et de l'arène parlementaire, pour le garder presque par force dans les hauteurs

de la littérature, cette destinée fut-elle d'accord avec sa nature? Les débuts si brillants de lord Byron dans le sénat, et toute sa conduite en Grèce, lorsque la Grèce n'était plus qu'un camp, prouvent à coup sûr que la destinée pouvait lui laisser bien d'autres champs à moissonner. Mais, néanmoins, lorsqu'on voit combien cette moisson concentrée dans le champ de la poésie fut prodigieuse; lorsqu'on voit que, malgré lui, malgré la résolution qu'il prend de temps en temps de ne plus écrire, torturé par l'énergie de son génie, il ne peut s'en délivrer qu'en écrivant; qu'il écrit parfois même au milieu de la fièvre; que le sommeil ne le sauve pas de son imagination; que les voyages n'interrompent pas ses travaux; que les chagrins ne dessèchent pas sa veine; que les distractions et le plaisir n'amollissent pas sa puissante énergie; lorsqu'on pense qu'à cette formidable vigueur de génie, il unissait une verve poétique si débordante; que ces poëmes d'une profondeur de pensées et d'une concision si grandes, d'une beauté de style si magique, étaient pourtant écrits avec la facilité de la prose ordinaire; qu'il pouvait les écrire tout en causant, en rompre le fil, sans que jamais il trouvât difficile de le renouer; ne pas penser, ne pas préparer d'avance ce qui devait suivre; ne jamais arrêter la plume, si ce n'est pour tourner la feuille ne pas changer un seul mot dans des pages entières et ne corriger d'ordinaire que sur les épreuves imprimées; quand on sait qu'un poëme tel que *la Fiancée d'Abidos*, fut écrit en quatre nuits *de la*

SAISON *de Londres*; *le Corsaire*, en dix jours; *Lara*, en trois semaines; son 4e chant du *Pèlerinage*, en vingt jours; *les Lamentations du Tasse*, dans l'espace de temps qu'il faut pour se rendre de Ferrare à Florence; *le Prisonnier de Chillon*, comme distraction en une journée que le mauvais temps l'obligea de passer dans un hôtel sur le bord du lac de Genève; lorsqu'on sait qu'au milieu des tourments de sa séparation, assiégé par des créanciers, il écrivit *le Siége de Corinthe* et *Parisina*; que, à Ravenne, dans une seule année, tantôt tourmenté par des chagrins de cœur, tantôt distrait par les complots, et amené par sa générosité à garder près de lui les armes de conspirateurs, il écrivit *Marino Faliero*, *J. Foscari*, *Sardanapale*, *Caïn*, *la Vision du Jugement*, et une foule d'autres choses; que le 5e acte de Sarnanapale fut l'œuvre de 48 heures, et celui de Werner, d'une nuit; que, dans une autre année partagée entre Pise et Gênes, au milieu d'ennuis, de chagrins, de changements perpétuels de domicile, il écrivit dix chants de *Don Juan*, son admirable mystère *Le Ciel et la Terre*, son ravissant poëme de *l'Ile*, *l'Age de Bronze*, etc.; lorsqu'on voit tout cela, on doit avouer que si lord Byron, en se dévouant à la poésie, a fait fausse route pour son bonheur, il ne l'a pas faite, du moins, pour la démonstration de son génie. Mais si le monde a pu s'en applaudir, lui n'a pas partagé le même sentiment. On pourrait presque dire que c'est toujours à contre cœur qu'il a écrit, et ajouter en toute certitude

qu'il n'a jamais tiré vanité de sa gloire. Cette noble ambition a pu un moment, sans doute, faire battre son cœur; mais elle n'a pu résister en face de son esprit philosophique. Si à 26 ans, éloigné déjà des affaires par les tendances de la politique d'alors, et de la carrière militaire par les circonstances, il pouvait écrire dans son Mémorandum : « Je ne suis pas ambitieux. » A 28 ans, quittant l'Angleterre, abreuvé de dégoûts, et promenant sa pensée dans les profondeurs de l'âme humaine, il se sentait bien plus encore disposé à renoncer à toute ambition.

« Le sage guérit de l'ambition, par l'ambition même, « dit La Bruyère; il tend à de si grandes choses qu'il « ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des « postes, la fortune et la faveur. Il ne voit rien dans de si « faibles avantages qui soit assez *bon* et assez *solide* pour « remplir *son cœur,* et pour mériter ses soins et ses « désirs; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop « dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette « sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure « et toute simple; mais les hommes ne l'accordent guère « et il s'en passe. »

Le seul parti que lord Byron voulût tirer de sa gloire, c'était de la mettre au service de son cœur : foyer véritable de sa noble existence. Même dans les premiers jours de sa jeunesse, lorsque ce cœur battait si fort au nom de gloire, on sent que chez lui elle doit rester tributaire du cœur, et lui servir plutôt de moyen que de but. Mais cela devint de

plus en plus évident, lorsqu'il l'eut obtenue. En Italie surtout, devenu presque indifférent aux éloges pompeux des revues, une parole émanant d'un cœur simple l'impressionnait, l'émouvait, et portait les larmes à ses yeux.

« J'ai reçu aujourd'hui, écrivait-il à Moore, de Ravenne, « en 1821 une lettre d'une jeune fille d'Angleterre que « je n'ai jamais vue. Elle dit qu'elle se meurt de con- « somption, mais qu'elle ne pourrait quitter ce monde « sans me remercier, pour le bonheur que ma poésie, pen- « dant plusieurs années, etc., etc. . . . .

« La lettre est signée simplement N. N. A., et ne ren- « ferme pas un mot de *cant* ou de sermon sur aucune « opinion. Elle dit seulement qu'elle va mourir, et que, « comme j'ai tant contribué aux joies de son existence, « elle pense qu'elle peut me le dire dans un pareil mo- « ment, me priant seulement de brûler la lettre; ce que « je ne saurai pas faire, puisque cette lettre, dans de sem- « blables circonstances, m'est bien plus précieuse que ne « me serait un diplôme de Gœttingen.

« J'eus aussi un jour une lettre de Drontheim, en « Norvége, à peu près semblable (mais non d'une mou- « rante). Voilà les choses qui font qu'on se croit quel- « quefois poëte [1]. »

Et dans les *Pensées isolées*, qu'il écrivait à Ravenne, on trouve :

« Un jeune Américain (M. Coolidge) est venu me voir. « Il est intelligent et très-beau, et doit avoir à peine 20 ans;

1. Lettre 96. Moore.

« un peu romanesque, mais cela sied bien à la jeunesse, et « extrêmement épris pour la poésie, comme on pourrait le « soupçonner par son désir de s'approcher de moi dans ma « tanière. Il m'a apporté un message de la part d'un vieux « serviteur de ma famille (Joc Murray), et m'a dit que « lui-même M. Coolidge avait obtenu une copie de mon « buste de Thorwaldsen, à Rome, pour l'envoyer en Amé- « rique. J'avoue que j'étais plus flatté par ce jeune en- « thousiasme d'un voyageur solitaire transatlantique, que « si on m'avait décrété une statue dans le Panthéon de « Paris (j'ai vu de mon temps des empereurs et des déma- « gogues jetés en bas de leurs piédestaux, et le nom de « Grathan, à Dublin, effacé de la rue appelée de son « propre nom) : je dis que j'étais plus flatté de cela, « parce que c'était *simple, dégagé de toute idée politique,* « *sans motif ni ostentation*, enfin le pur et ardent senti- « ment d'un enfant pour le poëte qu'il admire. »

La pièce de vers qu'il écrivit en allant de Ravenne à Pise, deux années à peine avant sa mort et qui commence en ces termes : « Oh ! ne me parlez plus « d'un grand nom dans l'histoire » suffirait seule à prouver que son amour de la gloire avait sa source et sa satisfaction dans son cœur. Cette charmante poésie est terminée par ces couplets.

3.

« Oh ! renommée ! si jamais j'ai pris plaisir à tes « louanges, c'est moins à cause de tes phrases sonores, « que pour lire dans les yeux brillants de celle qui m'est « chère, qu'elle ne me jugeait pas indigne de l'aimer. »

4.

« C'est là surtout que je te cherchais, c'est là seu-
« lement que je te trouvais ; le plus beau des rayons de « ton auréole, c'était son regard, quand quelque chose « brillait en moi, dont l'éclat se reflétait dans ses yeux ; « alors je connaissais l'amour, et je sentais la gloire. »

Quelques jours avant de partir pour Gênes, en se promenant dans son jardin avec Mme la comtesse G... il se laissait aller à une revue rétrospective de sa manière de vivre en Angleterre. Mme G... en entendant la description de la vie qu'il menait à Londres, vie si animée, si variée, si remplie, lui laissa apercevoir quelques craintes que le séjour de l'Italie et surtout la vie si calme, si retirée, si concentrée, qu'il menait alors loin de l'arène politique de sa patrie, ne fût un trop grand sacrifice fait à ses affections. « Oh! non, dit-il, je ne regrette rien de la vie que « j'aurais pu mener au milieu de ce grand monde, « où tout est artifice, où on ne vit pas assez avec « soi-même, où on est forcé de s'occuper trop de ce « que pensent les autres, trop peu de ce que nous « devons penser. Qu'y aurais-je fait? quelques dis- « cours d'opposition dans la Chambre des pairs, qui « n'auraient produit aucun bien, puisque la poli- « tique qui domine n'est pas la mienne. J'aurais dû « fréquenter sans plaisir et sans profit un monde « dont je ne me soucie guère. J'aurais eu plus de « peine à conserver et à formuler l'indépendance de

« mes opinions. Je ne vous aurais pas rencontrée... « Eh bien ! Je suis beaucoup plus content de vous « avoir connue. Qu'y a-t-il dans le monde qui vaille « une véritable affection ? Rien. Et, si j'en étais à « recommencer, je voudrais encore faire ce que j'ai « fait. » Lorsque lord Byron ouvrait ainsi les trésors de son cœur, il aurait autant fallu le voir que l'écouter.

C'est encore à cette époque-là qu'il écrivait dans son drame de Werner.

« . . . Glory 's pillow is but restless
« If love lay not down his cheek there. »

. . . .

« Sur l'oreiller de la gloire, on ne se repose pas,
« Si l'amour n'y appuie pas aussi sa joue. »

Ainsi donc, pour nous résumer, disons qu'ayant, non-seulement considéré lord Byron dans ses actions, dans leurs mobiles les plus apparents, dans l'exercice de toutes ses facultés, et dans ses sentiments sincèrement exprimés, mais que l'ayant encore mis en présence de toutes les formes de l'amour-propre, il nous est impossible de voir en lui autre chose que la légitime fierté des grandes âmes et la noble passion de la gloire, ayant cela de particulier, qu'elle resta chez lui dominée par les affections du cœur. Quand donc vint le jour où on lui demanda le sacrifice de ses propres affections, non-seulement au nom de l'humanité, mais aussi au nom de cet amour

de la gloire qui était déjà une vertu, puisqu'il ne la désirait et ne la recherchait que pour devenir un des bienfaiteurs du genre humain, alors, par ce nouveau sacrifice, par l'immolation même de sa vie cette noble passion, s'éleva chez lord Byron jusque à une vertu sublime.

Quoique notre examen impartial des défauts de lord Byron ne soit, à vrai dire, qu'une démonstration de leur absence, gardons-nous cependant de le placer en dehors de l'humanité, en prétendant qu'il n'avait aucun défaut. La Bruyère résume ainsi son portrait du grand Condé : « *Un homme vrai, simple,* « *magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres* « *vertus.* » Cette belle phrase peut en partie s'appliquer aussi à lord Byron. Seulement, pour être justes envers lui, nous devons substituer le singulier au pluriel. Au lieu de dire qu'il a manqué *des moindres vertus*, il faut dire d'*une* des moindres vertus. En effet, il n'avait pas la prudence qui nous donne pour but suprême la conservation de notre prospérité, de notre fortune, de notre popularité, de notre tranquillité, de notre santé, en un mot de tous nos biens, et qui constitue la sagesse épicurienne. Mais cette vertu se confond tellement avec la personnalité et l'égoïsme que l'on peut hésiter à lui accorder le rang de vertu, et on ne doit pas s'étonner si elle a manqué à lord Byron, car elle s'associe difficilement avec une grande sensibilité de cœur, et une grande générosité de caractère. Toutefois, s'il l'avait eue, sa vie aurait pu être beaucoup plus heureuse. S'il l'avait

elle, au lieu de consacrer à des amis, à des auteurs malheureux, à des infortunés de toute sorte, ses revenus, et tous les profits de ses œuvres, il les aurait gardées pour lui, et il aurait ainsi pu braver presque tous les orages de sa triste année conjugale, où les embarras de ses affaires exercèrent une si grande influence. S'il avait eu cette prudence, il n'aurait pas attaqué, dans la satyre de son adolescence, tant de personnes redoutables, et plus tard, il n'aurait pas fait son idole de la vérité et de la justice. Il aurait épargné les puissants du jour et les préjugés de son pays, afin de ne pas attirer sur sa tête autant de rancunes que de calomnies; il n'aurait pas donné prise à la médisance, ni souffert qu'on l'insultât en l'identifiant avec les héros de ses poëmes; il n'aurait pas compromis sa belle santé par un régime anachorétique; il ne se serait pas déprécié lui-même; il se serait couvert du manteau d'indulgence qu'il savait si bien jeter sur les fautes des autres, et au lieu de confier à des compagnons indiscrets, comme sujets de curiosité et d'études, des aventures souvent bizarres, et des faiblesses juvéniles assez ordinaires, il aurait profité du système tant pratiqué de nos jours qui consiste à satisfaire les penchants dans l'ombre et dans le mystère; enfin et surtout il n'aurait jamais épousé miss Milbanke.

Tout ces reproches sont fondés. Mais si on peut dire avec raison qu'il manqua de prudence pour ses propres intérêts, on doit en même temps ajouter *qu'il n'en manqua jamais pour les intérêts des autres.*

On le voit, en effet, même dans sa première jeunesse, brûler des écrits ou s'abstenir d'écrire par une extrême délicatesse et par la crainte de blesser le prochain.

« J'ai brûlé mon roman et ma comédie (dit-il en « 1813). Somme toute, je vois que le plaisir de se « brûler est aussi grand que celui de s'imprimer. Ces « deux ouvrages ne devaient pas être publiés. Je « tombais trop dans les réalités; quelques-uns au- « raient été *reconnus*, et d'autres *soupçonnés*. »

Quand il envoya son ode au Pô à Murray, il lui fit défense de l'imprimer, parce que c'était de la vie intime.

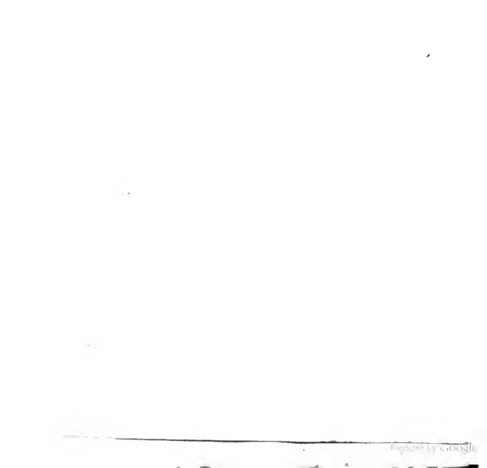
Sa plus grande crainte, à Pise et à Gênes, était que les journaux eussent pu parler de ses sentiments pour la comtesse G.

Mais, sans chercher pour cela d'autres exemples, il suffit de jeter les yeux sur sa conduite en Grèce, où sa prudence fut un sujet d'étonnement pour tout le monde. M. Tricoupi, le meilleur historien de la guerre de l'indépendance grecque, lui a rendu sous ce rapport la plus complète justice.

Résumons-nous donc en disant que, dans la hiérarchie des vertus, contrairement à la plupart des hommes, même vertueux, lord Byron eut les *grandes* et les *sublimes* en premier degré, et en second degré les plus *petites*. Quant à ses défauts, il est évident qu'ils trouvèrent tous leur germe dans ses immenses qualités. Ayant tous les génies, moins celui du calcul appliqué à ses intérêts personnels, il faillit



de différentes manières à ses devoirs envers lui-même; et bien qu'il ne fût nuisible qu'à lui seul par son manque de prudence, il en fut cruellement puni par des chagrins, des regrets, et même par une mort aussi fatale que prématurée.



XIII

MARIAGE DE LORD BYRON

ET SES CONSÉQUENCES.

Le mariage de lord Byron a eu une influence si déplorable sur sa destinée, qu'il est impossible d'en parler succinctement et de ne pas entrer dans des détails sur ce grand malheur de sa vie, qui fut la source de tous les autres.

Si on devait croire que la Providence abandonne parfois les hommes, ici-bas, à l'influence d'un mauvais génie, ce serait bien le cas de voir cette funeste intervention dans l'union conjugale de lord Byron, et dans toutes les circonstances qui l'y ont entraîné.

Lord Byron, peu de mois après être revenu de ses voyages d'Orient, ayant publié ses premiers chants de *Childe Harold*, ayant obtenu des succès oratoires à la Chambre des Lords, et se montrant au public,

pour la première fois, entouré de tous les prestiges de la beauté, du rang, de la jeunesse, en un mot de l'assemblage de tant de qualités qui n'ont jamais peut-être été réunies dans la même personne, devint en un seul jour, l'idole de l'Angleterre. — Les ennemis, que sa satire d'adolescence lui avait créés, augmentés encore par la jalousie d'un tel succès, se cachaient comme ces vils insectes, qui rentrent dans leurs réduits aux premiers rayons du soleil, mais qui sont prêts à ressortir, comme eux, au retour du brouillard et des ténèbres. Vivant alors au milieu du grand monde, dans l'intimité la plus délicate du beau sexe, témoin du peu de bonheur des mariages de l'aristocratie à la mode, et aspirant toujours à prendre son vol vers des climats plus en harmonie avec ses goûts, il ne sentait plus cette attraction pour le mariage, qu'il avait éprouvée un jour de son adolescence (à peu près comme tous les adolescents) aussi disait-il sérieusement que, si son cousin Georges Byron voulait se résoudre à se marier, il s'engagerait lui volontiers, à rester garçon. Mais ses amis voyaient, avec peine, qu'à travers le ciel gris de l'Angleterre, ses regards demeuraient toujours fixés vers le ciel bleu de l'Orient, et que le beau sexe, qui se jetait à sa tête (sinon à ses pieds), agitait trop sa vie. Il avait beau se dénaturer, se poser devant le public en Childe Harold, se calomnier; ses amis qui connaissaient son cœur débordant de tendresse, n'en étaient pas dupes. Aurait-il voulu cueillir quelques fleurs légèrement, et les effeuiller, comme souvent

se permet la jeunesse cette distraction lui était difficile, car les belles dames, objets de son choix, une fois qu'elles avaient réussi à lui inspirer quelques sentiments, s'attachaient à lui avec une passion si grande, que sa liberté s'en trouvait compromise, et qu'elles finissaient par mettre le public dans le secret de ce qui aurait dû rester caché.

Lord Byron eut quelques aventures qui lui causèrent de l'embarras et des chagrins. Ces aventures le firent tomber dans une espèce de découragement, d'apathie morale, et d'indifférence pour tout. Ses meilleurs amis et les plus sages d'entre eux pensèrent donc que le meilleur moyen de le fixer en Angleterre et de le tirer des mauvais pas, où l'enthousiasme féminin l'entraînait, serait qu'il se mariât, et ils lui en donnèrent, le conseil avec insistance. Lord Byron, toujours docile à la voix de l'affection, ne repoussa pas leur avis mais en faisant bien comprendre qu'il se marierait plutôt par raison, que par amour; et la lettre qu'il écrivit, quand Moore insistait pour qu'il arrêtât son choix sur une belle et noble personne[1],

1. Dans aucune des personnes qu'il a admirées, dit Moore, je n'ai vu une réunion de qualités aussi bien faite pour réussir dans la tâche difficile de le rendre fidèle et heureux, que dans la dame en question. A une beauté du premier ordre, elle réunissait un esprit intelligent et vigoureux; elle avait assez de savoir pour donner à tous ses goûts une grande délicatesse, et beaucoup trop de goût pour se donner des prétentions de femme savante. A un esprit patricien aussi fier que celui de lord Byron, mais qui ne se montrait que par une généreuse délicatesse, elle réunissait une dignité d'âme féminine, qui l'aurait amenée à tolérer les défauts de son mari en considération de ses qualités et de sa gloire, et même à sacrifier eu

explique toutes les dispositions de son âme, à cette époque :

« Je crois, disait-il, que vous pensez que je n'ai pas été assez empressé, auprès de cette Alpha et Oméga de beauté, à laquelle vous vouliez m'unir. Si Lady.... m'avait semblé le désirer, je serais allé en avant, et très-probablement je l'aurais épousée, avec la même indifférence qui a glacé sur la mer Noire presque toutes mes passions. — C'est précisément cette indifférence qui me rend si perplexe, et me donne l'apparence d'un être capricieux. Ce n'est pas une ardeur après quelque chose de nouveau ; mais c'est que rien ne m'impressionne assez pour me fixer. Je n'éprouve en vérité aucun dégoût, mais tout simplement de l'indifférence pour presque tout ce qui excite les convoitises des autres ; et la preuve en est que le plus petit obstacle m'arrête. Cela ne peut pas être timidité, car, dans mon temps, j'ai fait des choses assez hardies, et presque toujours l'opposition est pour moi un stimulant. En cette circonstance, elle ne l'est pas ; si une paille était sur ma route, je ne voudrais pas m'arrêter pour la ramasser. — Je vous ai envoyé cette longue tirade, parce que je ne voudrais pas que vous supposassiez que j'ai voulu jouer avec vous ou avec les autres ; si vous le pensez, au nom de saint Hubert (le patron des chasseurs et des pêcheurs), *mariez-moi de suite, n'importe avec qui*, pourvu que cela fasse plaisir à quelqu'un, et ne m'occupe pas beaucoup pendant la journée. »

Mais ce à quoi lord Byron aspirait le plus, c'était

silence son propre bonheur, plutôt que de violer la responsabilité qu'elle avait assumée de faire le bonheur d'un tel époux (Moore 497).

toujours à prendre son vol vers des horizons plus beaux.

« Votre climat me tue, écrivait-il à Hodgson aussitôt après son retour d'Orient. Et puis encore : Mes inclinations et ma santé me font désirer de quitter l'Angleterre ; ni mes habitudes ni ma constitution ne se trouvent bien de vos usages et de votre climat. Je trouverai là à m'occuper, en étudiant bien l'Orient et ses idiomes. — J'achèterai une maison dans une des plus belles îles, et je ferai connaître de temps en temps ce qu'il y a de plus intéressant en Orient. »

Lord Byron écrivait cela avant ses triomphes; mais ces triomphes ne changèrent ni ses sentiments ni ses goûts. Malgré les embarras provenant de l'héritage que lui avait légué son grand oncle, et dont la principale cause était le procès intenté pour la vente illégale qu'il avait faite des mines de Rochdale (procès que lord Byron gagna, mais dont les dépenses furent ruineuses), il était néanmoins assez riche pour vivre confortablement, pour laisser à ses amis dans le besoin le profit de ses ouvrages, et pour se livrer aux actes de bienfaisance et de générosité, qui étaient les joies de son cœur. Et quand il avait fait tout cela, il trouvait encore qu'il ne pouvait pas dépenser le surplus en Angleterre, suivant ses goûts. Après la mort de sa mère, dégagé de la promesse qu'il lui avait faite de ne pas vendre Newstead, il s'était décidé à cette vente pour arranger définitivement ses affaires. La vente ayant manqué, il lui en était revenu, par le

payement du dédit, plus de 600 000 fr. (25 mille livres sterling); et il écrivait à Moore en septembre 1814 :

« Demain je saurai si une circonstance assez importante pour changer mes projets aura lieu ou non[1]. Si elle n'a pas lieu, je pars pour l'Italie le mois prochain. J'ai quelques milliers de livres sterling, que je ne puis dépenser selon mes goûts dans ce climat; j'irai donc de nouveau dans le Midi. Hobhouse, je pense et j'espère, viendra avec moi; mais qu'il vienne ou non, j'irai. — J'ai besoin de voir Venise et les Alpes, et le pays du Parmesan, et de regarder de l'Italie les côtes de la Grèce, ou plutôt de l'Épire, comme j'ai vu ou imaginé voir, les côtes de l'Italie de la Grèce. »

Peu de jours avant d'écrire cette lettre, sa mauvaise étoile l'avait conduit à faire un pas qui devait être funeste à son bonheur pour le reste de sa vie.

Une personne pour laquelle il avait de l'affection et de la déférence, observant un jour combien l'état de son âme et de ses projets paraissait mal assuré, lui donna de nouveau, et avec une plus grande insistance, que jamais, le conseil de se marier.

Après de longues discussions, lord Byron promit de le faire. Mais quel serait l'objet de son choix? On lui nomma une demoiselle, qui semblait réunir toutes les conditions propres à donner le bonheur dans le mariage. Lord Byron, de son côté, nomma

1. Cette circonstance était sa proposition de mariage à miss Milbanke; on va voir comment elle avait eu lieu.

miss Milbanke, avec laquelle il se trouvait alors en correspondance. C'était la nièce de Lady Melbourne, qui avait déjà pensé, une année auparavant, à leur union. Cette circonstance a dû avoir déterminé la préférence de lord Byron, car il aimait beaucoup lady Melbourne.

A ce nom de miss Milbanke, son ami se récria avec une grande énergie, en lui faisant remarquer, entre autres choses, que miss Milbanke n'avait pas actuellement de fortune, que ses affaires à lui étaient trop embarrassées pour qu'il pût se permettre d'épouser une personne sans fortune, et que d'ailleurs miss Milbanke était une femme savante, un *bas bleu* qui ne pouvait pas lui convenir. Docile, comme toujours, à la voix de l'amitié, lord Byron céda, et permit à son ami d'écrire, pour lui, une proposition à l'autre dame : ce qui fut fait. La réponse négative arriva un matin que les deux amis se trouvaient ensemble.

« Vous voyez bien, dit lord Byron, qu'après « tout, c'est miss Milbanke que je dois épouser; je « vais lui écrire ! » Il le fit à l'instant; et quand il eut fini sa lettre, son ami, de plus en plus énergiquement opposé à un tel choix, la prit de ses mains. Après l'avoir lue, il s'écria : « En vérité, cette lettre « est tellement charmante, que c'est dommage « qu'elle ne doive pas partir. Jamais je n'ai lu une « plus délicieuse lettre. — Donc, il faut qu'elle parte, » reprit lord Byron, qui la cacheta, l'expédia et signa ainsi l'arrêt de son malheur !

Nous avons dit qu'il était en correspondance avec miss Milbanke. Voici comment il l'avait connue.

Deux années auparavant, dans une soirée du grand monde de Londres, il vit assise, au coin d'un sofa, toute seule, une jeune fille qui, par la simplicité de sa toilette, lui parut appartenir à une position moins élevée que celle des autres jeunes filles dont le salon était rempli; Moore lui dit que c'était au contraire une riche héritière, miss Milbanke, et que s'il voulait l'épouser, elle pourrait l'aider à réparer la vieille abbaye de Newstead. Son air modeste, qui contrastait avec la raideur et la formalité des manières officielles de l'aristocratie, intéressa lord Byron. Il se fit présenter à elle : et, quelque temps après, il finit par lui proposer de l'épouser. Sa proposition, pour des motifs qui ne pouvaient pas le blesser, ne fut pas acceptée alors. Mais une année après, miss Milbanke manifestait le désir d'entrer en correspondance avec lui. Le terrain était donc préparé. Lorsqu'il lui envoya sa lettre avec la nouvelle proposition, elle fut acceptée avec un empressement d'autant plus grand qu'on faisait courir le bruit qu'il voulait épouser une jeune et belle Irlandaise, ce qui ne convenait pas à miss Milbanke. Sa réponse était conçue en termes très-flatteurs, et le fatal mariage fut ainsi décidé. C'est peut-être la seule fois de sa vie que lord Byron n'ait pas suivi les conseils de l'amitié. On dirait vraiment qu'un mauvais génie s'était emparé de sa volonté. Car les avertissements ne lui manquèrent pas : mais il

refusa de les écouter. « Si vous avez quelque chose « à dire contre ma décision, » écrivait-il à Moore, avec son ton ordinaire de plaisanterie, quand le mariage fut arrêté, « je vous prie de le faire. Mon parti « est pris, si positivement pris, fixe, irrévocable, que « je puis très-bien entendre la raison, puisqu'à pré- « sent elle ne peut plus me nuire. »

Il épousa miss Milbanke, trois mois après. Dans cet intervalle de trois mois qui s'est écoulé, entre la parole donnée et la cérémonie, lord Byron a vu de près sa fiancée. N'aurait-il pas eu alors des illuminations? des inspirations de son bon génie? N'aurait-il pas eu peur de cette perfection? N'aurait-il pas senti que l'armure, sans défauts, pouvait en avoir tellement comprimé le cœur, qu'aucun battement n'en annoncerait plus la vie? Que la tendresse, la piété, l'indulgence, la tolérance, les plus aimables et les plus sublimes vertus de la femme et de la chrétienne, pouvaient bien être remplacées chez cette parfaite créature, par une tout autre sublimité, et qu'elle pourrait augmenter, d'une unité, le nombre de ces chastes épouses qui jugent, condamnent, punissent et ne pardonnent jamais rien de ce qui n'entre point dans le cadre de leurs vertus, ou plutôt de l'unique vertu qu'elles pratiquent, et à l'abri de laquelle elles se placent pour être dispensées de toutes les autres? N'aurait-il pas craint que les profondes connaissances en mathématiques de cette savante personne n'aient un peu desséché son âme, et donné un tour dogmatique à cet esprit, don

il aura, sans doute, avec sa pénétration ordinaire, soupçonné une étroitesse qui doit lui rendre cette science malsaine pour le cœur? On pourrait bien le croire, en voyant les préoccupations qu'il eut avant son mariage.

« Au commencement de décembre, me trouvant appelé à Londres par des affaires, dit Moore, j'eus de fréquentes occasions, étant très-souvent en compagnie de mon noble ami, d'observer l'état de son esprit, et de ses sentiments à l'égard de l'important changement, qui allait avoir lieu dans sa vie. Et ce fut avec peine que, regardant toutes les circonstances de sa présente destinée, je sentais diminuer considérablement les espérances, que j'avais nourries de le voir attiré vers les plus brillants et les meilleurs côtés de la vie, par l'heureuse influence du mariage. Jamais mes doutes n'avaient été si grands quant à son bonheur futur; et mon esprit fut rempli d'inquiétudes par tous mes tristes pressentiments, qui ne furent que trop justifiés par les malheureux événements qui suivirent. »

Lord Byron aurait pu encore éviter ce malheur, en renonçant au mariage; mais le sort était jeté. Son mauvais génie ne lui présenta d'autre alternative que de courir vers la catastrophe.

Il faut ajouter que, si malheureusement l'auréole de perfection qu'on faisait briller sur la tête de l'héritière pouvait le faire trembler, elle était aussi de nature à flatter son amour-propre. Cette réputation est aux yeux de Moore la cause principale de sa préférence pour miss Milbanke. Quoi qu'il en soit, dans les derniers jours de décembre, accompagné de

son ami, M. Hobhouse, il se mit en route pour Seaham, résidence de sir Ralph, père de miss Milbanke. Et le matin du 2 janvier, entouré des visions du passé, des pressentiments lugubres, ayant dans ses doigts le fatal anneau qu'on avait déterré en fouillant dans son jardin, au moment où le consentement de miss Milbanke arrivait; avec des battements de cœur et des vertiges aux yeux qui l'auraient fait reculer, si son honneur n'eût été trop engagé, lord Byron s'avança vers l'autel. De ce jour fatal, si l'étoile de sa gloire ne cessa pas de briller, et même si à travers l'atmosphère du malheur, elle devint plus brillante, celle du repos et du bonheur durable s'éclipsa pour lui.

Cette héritière, destinée à être riche, mais ne l'étant pas encore, lui attira la nécessité d'une grande dépense qui devint bien vite supérieure à ses ressources.

Ses créanciers, attirés par la renommée de la grande richesse que lui apportait miss Milbanke, arrivèrent alors en foule, comme si la fortune de la femme avait pu servir à payer les dettes du mari.

Son mariage avait eu lieu en janvier; et déjà en octobre il était obligé de vendre sa bibliothèque. Peu de temps après, les huissiers s'emparaient de ses meubles lui faisant subir des humiliations auxquelles il était d'autant plus sensible, qu'il ne les avait pas méritées, car ses dettes lui avaient été léguées par son héritage. Lord Byron, ayant une véritable horreur des dettes, par son esprit de justice, par la mo-

dération de ses désirs, par la simplicité de ses goûts, par un certain détachement des jouissances matérielles, par fierté même peut-être, ne se serait trouvé jamais dans sa vie de *garçon*, aux prises avec de semblables embarras. En effet, ses créanciers attendaient patiemment la vente de quelques-unes de ses propriétés. D'ailleurs, comme garçon il était assez riche; il pouvait exercer l'hospitalité, voyager noblement, ne pas même garder pour lui le prix de ses ouvrages, et surtout ne se refuser jamais aux œuvres de charité et de bienfaisance. Il écrivait à un de ses amis, avant son mariage, que ses affaires allaient s'arranger, qu'en Angleterre il pourrait vivre confortablement, et qu'en Turquie, il pourrait même acheter une principauté.

Ainsi donc le mariage seul lui attira ce nouveau désastre, auquel il dut être sensible, et qui l'amena sans doute à faire des réflexions peu favorables au lien qu'il avait si fatalement formé. C'est alors qu'il aurait eu besoin de trouver chez lui la bonté, l'indulgence, la sérénité; avec ces avantages, son cœur aurait tout supporté.

Au lieu de cela, qu'y trouva-t-il? Une femme dont la jalousie était extrême, qui avait sa manière de vivre arrêtée, des idées inflexibles, une persuasion de profondeur avec une parfaite ignorance du cœur[1] humain, qu'elle prétendait connaître, des ha-

1. « Lady Byron, disait lord Byron à Pise, à M. Medwin, faisait sans cesse des portraits de moi; mais l'un moins ressemblant que l'autre. »

bitudes qu'elle n'aurait jamais consenti à modifier, mais qu'elle aurait voulu imposer, une femme qui n'avait aucune analogie de nature avec lui, qui ne pouvait pas le comprendre, qui ne savait trouver ni la route de son cœur ni celle de son esprit, et pour laquelle pardonner devait paraître une faiblesse, non une vertu. Est-il donc étonnant qu'au milieu d'une atmosphère si lourde, son âme se soit trouvée malade, qu'il ait été parfois irritable, et même qu'il ait laissé échapper quelques mots blessants pour le susceptible amour-propre de son épouse ?

Lady Byron était un de ces esprits habiles par le raisonnement, faibles par le jugement; qui sont *raisonneurs* sans être *raisonnables*, pour me servir des paroles même d'un grand philosophe moraliste de nos jours; un de ces esprits qui traitent la vie comme un problème de jurisprudence ou de géométrie, qui argumentent, distinguent, et qui à force de syllogismes *se trompent savamment*. Elle se trompa ainsi toujours sur lord Byron.

Elle était enceinte ; et, à mesure qu'elle avançait dans sa grossesse, l'orage s'amoncelait sur la tête de son époux. Il correspondait avec Moore, alors absent de Londres. Les appréciations de Moore, sur le bonheur que pouvait lui donner une union qui ne lui avait jamais paru bien assortie, s'étaient calmées en recevant des lettres, où il se disait content. Cependant, lorsque, dans les premiers jours de leur union qu'on appelle vulgairement «la lune de miel,»

lord Byron lui envoya une très-mélancolique pièce de vers, pour mettre en musique, disait-il, et qui commence en ces termes :

Il n'y a pas de joie dans la vie, semblable à celles dont les années nous privent,

Moore éprouva déjà quelques vagues appréhensions. Il lui demanda pourquoi son esprit se laissait aller à de si tristes idées?

Lord Byron répondit qu'il avait écrit ces vers en apprenant la mort de son ami d'enfance, le duc Dorset. Et, comme il disait beaucoup de plaisanteries dans ses lettres successives, Moore se rassura. Lord Byron se disait content et réellement il l'était, car lady Byron, n'étant pas alors jalouse, restait douce et aimable.

« Mais ces marques de contentement disparurent bientôt (dit Moore). Il ne nomma plus que formellement celle qui partageait son toit ; et on pouvait entrevoir, à travers ses lettres, un sentiment de fatigue et d'inquiétude qui me rendirent tous les sombres pressentiments avec lesquels j'avais regardé sa destinée. »

Il y avait surtout des expressions dans ses lettres qui lui semblèrent d'un triste augure. Lord Byron disait, par exemple, en lui annonçant la naissance de sa fille, qu'il était absorbé en cinq cents contemplations contradictoires, quoiqu'il n'eût cependant en vue qu'un seul objet qui, probablement, n'aboutirait à rien, comme il arrive de presque tout ce que nous désirons :

« Mais n'importe, ajoutait-il, puisque le ciel bleu est suspendu sur tout le monde. Je serais seulement plus heureux s'il était suspendu sur moi là où il est un peu plus bleu, comme les sommités du bleu Olympus. »

En lisant cette lettre du 5 janvier, pleine d'aspirations à un ciel bleu, Moore fut frappé du ton de mélancolie qui y régnait. Et sachant que c'était son habitude de chercher, quand il était sous le poids du chagrin et de l'inquiétude, un soulagement dans ces sentiments de liberté qui lui disaient qu'il y avait d'autres patries pour lui en dehors de celle où il était né, lui écrivit en ces termes :

« Savez-vous, mon cher Byron, qu'il y a quelque chose dans votre dernière lettre, une espèce d'inquiétude mystérieuse, et un défaut de votre élasticité ordinaire d'esprit, qui pèse sur ma pensée d'une façon pénible. Il me tarde d'être auprès de vous, afin de pouvoir vraiment connaître l'état de votre âme, et comment vous vous portez ; car ces lettres ne disent rien, et un mot à *quattro occhi* vaut mieux que de volumineuses correspondances ; seulement, je vous prie, dites-moi que vous êtes plus heureux que cette lettre ne me le fait espérer, et je serai content. »

Ce fut, dit Moore, peu de semaines après l'échange de ces lettres, que lady Byron prit la résolution de se séparer de lui. Elle avait quitté Londres à la fin de janvier, pour visiter ses parents dans le Leicestershire, et lord Byron devait, peu après, l'y rejoindre. Ils s'étaient séparés avec des démonstrations mutuelles d'attachement et de la meilleure intel-

ligence. Pendant sa route, lady Byron adressa à son époux une lettre de plaisanterie et d'affection. Quel dut être donc son étonnement, quand, aussitôt après son arrivée à Kirby Mallory, sir Ralph, son père, écrivit à lord Byron que sa fille allait rester avec eux, et qu'elle ne reviendrait pas vers lui. Au moment où ce coup si inattendu ébranlait toute la force de son âme, et que ses embarras pécuniaires, qui s'étaient amoncelés autour de lui depuis son mariage (puisqu'il avait déjà subi huit ou neuf exécutions dans sa propre maison) arrivaient à un point extrême, au moment ou il se trouvait là, pour nous servir de ses énergiques expressions, *seul à son foyer avec ses pénates transis autour de lui;* il était aussi condamné à recevoir la nouvelle inexplicable, que la femme qui venait de le quitter avec des démonstrations affectueuses, l'avait quitté pour toujours.

L'état de son âme ne peut se dire ici, ni peut-être s'imaginer. Il se peint toutefois dans quelques passages de ses lettres, en même temps que la fermeté, la dignité, la force d'âme qui l'ont toujours distingué. Il écrivait, par exemple, deux semaines après ce coup de foudre, à Rogers : « Je serai toujours « charmé de vous voir, quoique je sois maintenant « en lutte avec les dards et les pointes de la for- « tune outrageante. Quelques-uns d'entre eux sont « venus à me frapper d'un quartier, d'où, en vérité, « je ne devais pas les attendre; mais n'importe. « Il y a un monde ailleurs, et je me frayerai ma

« route à travers celui-là, si je le puis. Si vous écri-
« vez à Moore, dites-lui que je lui écrirai quand je
« pourrai maitriser le temps et dominer mon âme. »

Cette force d'âme, il ne la trouva qu'un mois après ; et alors, il lui écrivit :

« Je n'ai pas répondu à votre lettre depuis quelque temps. Maintenant, la réponse pourrait devenir tellement longue, que je différerais à la donner jusqu'à ce que je puisse le faire en personne; et alors je l'abrégerais encore autant que je pourrais; je suis en guerre *avec tout le monde et avec ma femme* à la fois, ou plutôt tout le monde et ma femme sont en guerre avec moi; mais ils ne m'ont pas écrasé et ne m'écraseront pas, quelque chose qu'ils puissent faire. Je ne sais pas si, durant le cours de mon existence de l'épaisseur d'un cheveu (*hair breadth existence*), j'ai jamais été, ici ou à l'étranger, dans une situation aussi complétement déracinée, aussi privée de tout plaisir actuel ou d'espérance rationnelle pour l'avenir, comme celle où je me trouve. Je dis cela, parce que je le pense, et je le sens; mais je ne fléchirai jamais davantage. Bien que je considère les choses sous ce point de vue, j'ai pris mon parti là-dessus. Mais, à propos, vous ne devez pas croire tout ce que vous entendrez dire sur cela; cependant, n'essayez pas non plus de me défendre; si vous réussissiez, ce serait une mortelle ou une immortelle offense. Qui donc supporte d'être réfuté[1]? »

Et après avoir parlé de la famille de sa femme, il termine en ces termes :

1. Voir la lettre 233 dans Moore.

« Ceux qui savent ce qui se passe, disent que la cause *mystérieuse* de notre mésintelligence domestique est une Mrs Charlemont, maintenant une espèce de femme de charge et espionne de lady Noël, qui a été une blanchisseuse dans ses meilleurs jours. »

Dominé par cette idée, il allait alors dans sa grande générosité jusqu'à vouloir amnistier sa femme, et s'accuser lui-même, lorsque Moore lui répondit *qu'après tout, son malheur avait été dans son choix, qu'il n'avait jamais approuvé.*

Lord Byron s'empressa de lui répondre qu'il avait tort, et que la conduite de lady Byron, dont il faisait de grands éloges, tant qu'elle avait été avec lui, n'avait pas mérité le moindre reproche. Mais cette réponse qui, dit Moore, *arrache l'admiration par la candeur généreuse de celui qui l'écrit, tout en ajoutant encore à la tristesse et à l'étrangeté de cette affaire,* cette réponse, tellement extraordinaire sous le rapport de la générosité, trouvera mieux sa place dans un autre article. Toutefois elle renferme des expressions qui montrent l'état de son âme dans ces cruelles circonstances.

« J'ai à lutter, dit-il, avec toute sorte de choses désagréables, y compris les embarras pécuniaires. Ce n'est rien de supporter les privations de l'adversité, ou, pour parler plus exactement, la mauvaise fortune ; mais, mon orgueil se révolte à ces *indignités*. Cependant je ne dois pas me plaindre de ce même orgueil, car je pense qu'il sera mon bouclier au milieu de tout cela. Si mon cœur

avait dû se briser, il l'aurait été il y a plusieurs années, et par des événements plus affligeants que ceux-ci. Vous rappelez-vous les vers que je vous ai envoyés au commencement de l'année? Je ne veux pas réclamer le caractère de *Vates*, prophètes; mais, est-ce qu'ils n'étaient un peu prophétiques? Je veux dire ceux qui commençaient par ces mots : *Il n'y a pas une joie*, etc., etc. Ils étaient les plus vrais, quoique les plus mélancoliques, que j'aie jamais écrits. »

A cette lettre, Moore répondit sur-le-champ :

« Je n'avais aucun droit, il est vrai, de dire une chose quelconque sur *le malheur de votre choix;* mais je me réjouis de l'avoir fait, puisqu'il vous a arraché un aveu, qui, quoiqu'il rende toute cette affaire incompréhensible et mystérieuse, est extrêmement honorable pour les deux côtés. Ce que j'entendais dire, en montrant quelques doutes relativement à l'objet de notre choix, ne voulait pas mettre en question la parfaite amabilité, que le monde, en général, je le sais, lui accorde; seulement je craignais qu'elle ne fût trop parfaite, trop *précisément* excellente, *too matter of fact a paragon for you to coalesce with comfortably*. . . . .

. . . .

. . . .

. . . et qu'une personne, dont la perfection tomberait en plis plus faciles autour d'elle, dont la splendeur serait adoucie par quelques-unes de ces jolies imperfections, qui concilient mieux l'amour, en ayant plus besoin de votre protection, aurait eu beaucoup plus de chances de se trouver en harmonie avec votre bonté naturelle. Cependant, j'ai été amené à toutes ces suppositions, par mon extrême anxiété de vous laver de toute idée d'un

tort quelconque envers votre femme; et totalement dans l'obscurité comme je le suis de tout, si ce n'est du fait de votre séparation, vous ne pouvez pas vous imaginer l'impatience, pleine de crainte, avec laquelle je désire apprendre l'histoire de cette affaire, de votre propre bouche, quand nous nous rencontrerons, histoire qui aura du moins la grande qualité de votre mâle candeur. »

Quand on a connu lord Byron, doué, comme il était, d'un ensemble de dons qui devaient rendre impossible à toute femme de se résigner à perdre son amour, et qui devait rendre une épouse si fière de porter son nom, on se demande quelle étrange nature de femme a dû donc être celle de Lady Byron, pour avoir pu se conduire ainsi qu'elle l'a fait avec lui, et si, ayant vraiment épousé lord Byron par vanité, (comme lord Byron disait un jour à Médwin à Pise,) et son cœur n'étant qu'un organe d'orgueil, elle n'aurait pas trouvé une satisfaction encore plus grande pour sa vanité, dans le courage et la persévérance de son propre abandon! Mais, pour regarder sa conduite si inexplicable avec indulgence, on peut dire que lady Byron était enfant unique et gâtée, esclave de la règle, des habitudes et des idées invariables et inflexibles, comme les chiffres à l'étude desquels elle se livrait; que, habituée aux conforts d'une riche maison, dont elle était l'idole, elle ne devait pas pouvoir se passer de ces conforts réguliers, si nécessaires et si appréciés en général par les Anglais; mais satisfaire à ses goûts,

avec une régularité mathématique, rester dans toutes ses habitudes, et surtout les faire partager à lord Byron dans sa vie conjugale, n'était pas chose facile. Premièrement, lord Byron, déjà si peu Anglais par tous ses goûts, avait, de plus, rompu avec les habitudes exclusivement anglaises, ayant vécu longtemps en pays étrangers. Lord Byron ne dînait pas tous les jours; et quand il dînait, c'était un repas de cénobite, que l'Anglais pur sang aime peu. Il déjeunait avec une tasse de thé vert sans sucre, un jaune d'œuf, et debout. Le confortable coin du feu, l'indispensable rosbif, le thé régulier du soir, n'étaient pas appréciés par lui, et il éprouvait même une véritable répugnance en voyant manger les femmes. Aucune des habitudes de la jeune femme n'étaient les siennes. Il ne croyait pas perdre son âme en se couchant souvent avec le jour, car il aimait à écrire la nuit, et en faisant d'autres choses à des heures irrégulières, selon elle ; et il aura été pour le moins étonné de s'entendre demander, trois semaines après leur mariage, par sa femme, *quand il comptait renoncer à ses habitudes de versification?* »

Mais il n'y renonçait pas. L'aurait-il voulu, qu'il ne l'aurait pu. C'était une pénible nécessité de nature, non un plaisir. Lady Byron a dû se flatter de le dominer, de montrer ainsi au monde sa puissance sur son époux. Tant que leurs ressources ont suffi à une vie de luxe, ils auront pu, de part et d'autre, se faire des illusions, et s'empêcher de réfléchir ;

mais quand les créanciers, attirés par la renommée de la grande richesse de l'héritière, qui n'apportait que des espérances, fondirent sur lui, et que le noble ménage dut ajouter les embarras et les humiliations à toutes les incompatibilités, lord Byron fut parfois irritable peut-être, et lady Byron eut plus que jamais à ressentir la pénible absence de ces conforts, qui font oublier beaucoup d'autres contrariétés. Elle aura souvent comparé sa vie actuelle, pleine de mortifications, et peut-être de solitude, avec celle si confortable et agréable (pour elle), qu'elle menait à Kirby Mallory au milieu de ses parents.

En effet, là elle avait passé deux mois, où tous les deux se disaient contents; car à cette époque de la lune de miel, lord Byron, bon comme il était, cédait sans doute à tous les caprices, à toutes les habitudes de ses hôtes. Cependant, à travers ses plaisanteries habituelles, et tout en assurant à Moore qu'il est content, on sent la fatigue de son âme, et combien peu est faite, pour lui, cette vie de Seaham.

« Je suis, lui disait-il, dans un tel état de calme et de stagnation, et si complétement occupé à consumer des fruits, et à fainéantiser (sauntering), et à jouer d'ennuyeux jeux de carte, et à bâiller, et à essayer de lire le vieux Registre annuel, et les journaux, et à cueillir des coquillages sur le bord de la mer, et à surveiller la croissance des gros arbrisseaux de groseilles, dans le jardin, que vraiment je n'ai ni le temps, ni le pouvoir de dire autre chose, sinon que je suis, etc., etc. Byron. »

Et puis, une autre fois, il lui écrivait :

« J'ai été très-confortablement ici, écoutant ce monologue que des vieux gentilshommes appellent conversation, et dans lequel mon pieux beau-père se répète lui-même tous les soirs, excepté cependant quand il joue du violon. Néanmoins, ils ont été très-bons et hospitaliers, et je les aime, et le lieu aussi. »

Une autre fois, sa pensée, esclave à Seaham, s'élançant sous le ciel bleu, il disait encore à Moore :

A propos, ne vous engagez dans aucune expédition de voyage, car j'ai un plan de voyage en Italie dont nous parlerons, et puis pensez dans quelle atmosphère poétique nous nagerions de Venise au Vésuve, pour ne rien dire de la Grèce, où nous pourrions perambuler. »

Mais, en quittant Seaham et en rentrant chez lui, sans empêcher lady Byron de continuer sa vie selon ses goûts, il aura, sans doute, voulu revenir à la sienne, à sa solitude nécessaire et chérie, à ses jeûnes, à ses heures d'étude et de repos bien différentes de celles de Seaham, et alors elle aura trouvé gênant un époux, qui non-seulement n'était plus sensible aux conforts anglais, mais qui n'aimait pas même de voir les femmes manger! qui, malgré ses embarras, ne continuait pas moins à refuser de s'approprier, pour son propre usage, l'argent, que son éditeur lui donnait et lui offrait, afin de le consacrer aux pauvres, et qui empruntait même de l'argent

pour venir en aide à des amis ou à des écrivains dans l'indigence [1]. Elle n'aura pas su de quelle manière il pourrait sortir d'embarras. *Extrêmement jalouse*, facilement dupe des personnes malicieuses, et dominée par une méchante femme, Mrs Claremont, elle se laissa persuader que son époux avait des torts graves, quoiqu'ils ne fussent que minimes, ou imaginaires. Elle força son secrétaire et y trouva plusieurs preuves de conversations criminelles, qui étaient *antérieures* à son mariage. Dans l'accès de sa jalousie, lady Byron envoya ces lettres au mari de la dame ainsi compromise; mais le mari eut le bon esprit de n'en tenir pas compte. Un si révoltant procédé, de la part de lady Byron, n'a pas besoin de commentaire, et ne saurait être justifié. En attendant, la demeure conjugale était la proie des huissiers; et l'âme de lord Byron le séjour de la désolation. Depuis peu, il était devenu père. C'est alors que sa femme le quittait pour aller chez ses parents, et la première preuve d'amour que lady Byron donnait à sa fille, dès qu'elle avait remis le pied sous son toit paternel, était d'abandonner son père, et la maison où elle ne pouvait plus trouver le genre de vie à laquelle elle était habituée. A Kirby Mallory, la vindicative lady Noël, qui détestait lord Byron, aura fait le reste, de concert avec la gouvernante. Et la jeune héritière, que la succession d'un oncle venait

1. Dans ces jours d'embarras il emprunta, pour donner à Coleridge, dans le besoin, une forte somme.

d'enrichir, rentrée en possession d'une vie opulente, n'aura plus eu la force de les quitter. Par suite de la trempe de son âme, elle aura mis son orgueil dans une fermeté exagérée, pour avoir la force de fouler aux pieds toutes les émotions du cœur, comme des faiblesses incompatibles avec certains principes inflexibles, qu'elle prenait pour des vertus. En se plaçant au point de vue de certaines âmes, on peut concevoir tout cela, surtout quand on connaît l'Angleterre.

Mais était-ce donc vraiment pour qu'elle pût offrir un tel spectacle au monde et s'assurer les conforts de la vie, que Dieu lui avait donné en garde le noble esprit de lord Byron? Avait-elle oublié que ce n'était pas seulement un homme bon, honnête, médiocre comme le sont la plupart des maris, qu'elle avait épousé, mais que le ciel ayant couronné le front de son époux des flammes du génie imposait à sa compagne bien d'autres obligations? qu'elle en était responsable devant Dieu et son pays dont il allait être la gloire? Devait-elle préférer sa vie confortable à l'honneur d'être sa femme, de le soutenir dans ses défaillances, de le consoler, de le pardonner même au besoin, d'être enfin son ange gardien? Si elle aspirait à la renommée de femme vertueuse, la vertu véritable était-elle ailleurs? Dieu l'aura jugée maintenant là-haut; mais ici-bas ceux qui ont du cœur peuvent-ils avoir de l'indulgence pour elle?

On répète sans cesse, parce que on l'a dit une fois, que les hommes d'un grand génie ne sont pas aussi

susceptibles que les hommes les plus médiocres d'éprouver les affections calmes, et de partager les habitudes confortables qui forment le ciment de la vie domestique. A force de le répéter on en a fait un axiome. Mais sur quoi est-il donc fondé? De ce que ces êtres privilégiés se livrent à des études qui demandent de la solitude pour abstraire et concentrer leur pensée; de ce que, leur richesse mentale étant plus grande, ils sont plus indépendants du monde extérieur, et des ressources intellectuelles de leurs semblables; de ce que, par suite de l'abondance de leurs propres ressources, leur esprit acquiert une délicatesse, qui doit leur faire souvent trouver ennuyeuse la société des esprits vulgaires et ordinaires, doit-il s'ensuivre que la bonté et la sensibilité de leurs cœurs soient atteintes, et qu'il n'y ait pas, dans la grande variété des caractères féminins, des cœurs et des esprits dignes de les comprendre, et de se faire un devoir d'employer une plus grande portion de tolérance et d'indulgence, en retour de la gloire et du bonheur d'être les compagnes de ces nobles esprits? On fait observer, à l'appui de la théorie, que presque tous les hommes de génie, qui se sont mariés, Dante, Milton, Shakespeare, Dryden, Byron, et tant d'autres ont été malheureux. Mais a-t-on bien examiné de quel côté se trouvait la cause? Qui nous dit que si Dante, au lieu de Gemma Donati « la fiera moglie » qui veut dire *féroce :* (pensée traduite par lord Byron dans sa prophétie, évidemment pour se l'approprier à lui-même, en parlant de « *la froide compagne qui*

« *lui apporta la ruine pour dot;* ») qui nous dit que si Dante, au lieu de Gemma Donati avait épousé sa Beatrice Portinari, elle n'aurait pas été la compagne et la consolation de son exil; que le pain de l'étranger, partagé avec elle, ne lui aurait pas semblé *moins salé*, et qu'il n'aurait pas trouvé *moins fatiguant de monter, appuyé sur son bras, l'escalier de l'étranger ?*

« Lo scendere e il salir per l'altrui scale » (Dante).

Et peut-on douter que le malheur de Milton n'ait pas été causé par le mauvais choix d'une femme, qui, à peine arrivée dans le domicile conjugal, effrayée des habitudes littéraires de son époux, et de la solitude et de la pauvreté de sa maison, l'abandonna après un mois de cohabitation? Pour ne parler que de l'Angleterre, les mêmes causes ou à peu près n'ont-elles pas fait le malheur de l'aimable Shakespeare, de Dryden, de Addison et de Steele, ainsi que des grands hommes de tous les siècles et de tous les pays?

Si on voulait se livrer à une polémique sur ce sujet, ou seulement à des recherches consciencieuses, on aurait bien des chances de prouver contre l'axiome, que la faute de ces grands hommes a été le mauvais choix de leurs compagnes. En effet, s'il y a eu des Gemma Donati, et des Milbanke, il y a eu aussi, dans l'antiquité, parmi les compagnes des grands hommes, des Calpurnia et des Portia, et dans les temps modernes, des épouses de poëte, qui ont été l'honneur de leur sexe, qui ont vécu de la vie et de la gloire de leurs époux. Ces

exemples ne devraient-ils pas du moins détruire la théorie absolue, en la rendant conditionnelle? La plupart des grands hommes, il est vrai, ne se sont pas mariés; de ce nombre : Michel-Ange, Raphaël, Pétrarque, Arioste, Tasse, Cervantes, Voltaire, Pope, Alfieri, Canova et tant d'autres parmi les poëtes; et parmi les philosophes: Bacon, Newton, Galiléi, Descartes, Bayle, Leibnitz.

Qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est qu'ils n'ont pas voulu ou n'ont pas pu se marier, et non certes qu'ils fussent incapables d'être de bons maris? Mille causes étrangères à la crainte d'être malheureux en ménage, des considérations de fortune, des engagements de cœur, etc., ont pu, d'ailleurs, les en empêcher. Mais, quant à lord Byron, du moins, il est encore plus certain pour lui que pour tout autre, qu'il aurait pu être heureux par un meilleur choix, si les circonstances eussent été tant soit peu tolérables, comme il le dit lui-même. Lord Byron n'avait aucun de ces défauts qui troublent souvent la bonne harmonie, parce qu'ils mettent trop à l'épreuve les vertus de la femme! Si le meilleur caractère, ainsi que le dit un profond moraliste, est celui qui donne beaucoup et qui n'exige rien, le sien à coup sûr méritait d'être ainsi caractérisé. Lord Byron n'exigeait rien pour lui; de plus, les discussions, les contradictions, les taquineries lui étaient insupportables; avec une aimable plaisanterie, il les rendait impossibles. Il avait dans toutes les circonstances, dans tous les détails de la vie, cette noble générosité, ce

mépris de petits calculs d'égoïsme et d'intérêt matériel qui gagne le cœur de tous en général, et celui des femmes en particulier. Ajoutez à cela le prestige de sa grande beauté, de son esprit, de sa grâce, et vous pourrez comprendre combien il devait être aimé, dès qu'on l'avait connu :

« Pope remarque, dit Moore, que les génies extraordinaires ont le malheur d'être plutôt admirés qu'aimés; « mais je puis dire par ma propre expérience personnelle, « que lord Byron a été une exception à cette règle[1]. »

Néanmoins, lord Byron bien qu'exceptionnel en tant de choses, appartenait, cependant, au premier ordre de grands génies. Aussi n'a-t-il pu échapper à quelques-unes des lois de ces natures d'élite, à certaines habitudes, tendances, sentiments, je dirai presque infirmités du génie, qui tirent leurs *sources des mêmes sympathies, des mêmes besoins.*

Il fallait lui accorder de certaines choses, ses heures de solitude, le silence de sa bibliothèque, qu'il préférait parfois à tout, même à la compagnie de celle qu'il aimait. Il ne fallait pas vouloir, de force, l'enfermer pour lui faire lire la Bible, ou lui préparer le thé, ou l'obliger à employer ses heures selon les règles d'un bon curé. Quand il était plongé dans les délices du Banquet de Platon, conversant avec ses propres idées, il ne fallait pas se placer sur son che-

1. Moore, p. 389.

min. Mais, cet état était exceptionnel. *On n'a pas la fièvre habituellement*, disait-il lui-même, pour caractériser cet état d'excitation où l'on se trouve en composant. Aussi, dès qu'il revenait à son état habituel, et que son esprit, dégagé de lui-même, redescendait de ses hauteurs, quelle amabilité, quel charme dans tout ce qu'il disait et faisait ! Est-ce qu'une heure, comme celles qu'on pouvait passer alors avec lui, ne repayait pas avec usure, les petites concessions qu'il fallait faire aux exigences de son génie? Et enfin, si on étudie bien le fond de sa belle âme, par tout ce qu'il a dit, par tout ce qu'il a fait, par toutes ses tristesses, ses joies, ses tendresses, on devra se persuader que personne, plus que lui, n'etait susceptible de bonheur domestique.

« Si j'avais pu être le mari de la comtesse G..., disait-il à madame B...., quelques jours seulement avant de partir pour la Grèce, nous aurions été cités, j'en suis certain, comme un exemple de bonheur conjugal; et notre vie retirée et domestique, nous aurait rendus respectables! Mais hélas ! je ne puis pas l'épouser. »

C'est aussi, par ses dernières affections, qu'il a prouvé que, s'il avait été uni à une femme selon son cœur, il aurait pu prendre et donner tout le bonheur domestique qu'ici-bas Dieu nous permet; et que, quand l'amour aurait subi les transformations que le temps et l'habitude doivent produire, il aurait su remplacer les enchantements poétiques des premiers jours de l'amour, par des sentiments plus

graves, mais plus inaltérables aussi, et non moins tendres et sacrés.

Mais il faut interroger ceux qui l'ont connu et pratiqué personnellement, et Moore en premier lieu; car Moore n'a pas été seulement dans les secrets de l'âme de lord Byron, mais c'est à lui que le poëte avait confié le trésor de ses mémoires, dont le principal but était de jeter la lumière sur l'événement le plus funeste de sa vie, et dont le sacrifice, fait aux susceptibilités de quelques nullités vivantes, sera à jamais un remords pour l'Angleterre. Or, voilà comment Moore s'exprime à ce sujet :

« Quant aux causes qu'on peut supposer avoir amené cette séparation, connaissant le caractère de tous les deux, il me semble inutile d'aller les chercher dans des raisons mystérieuses. »

Après avoir fait remarquer que les hommes de grand génie n'ont jamais semblé faits pour le bonheur domestique, par suite de certaines habitudes, de certains besoins de leur nature, et de certains défauts, qui semblent, dit-il, l'ombre que le génie projette en proportion de sa taille, Moore ajoute que lord Byron a été encore, à beaucoup d'égards, *une exception singulière à cette règle;* car, par son cœur si sensible et ses passions si ardentes, le monde réel n'a jamais cessé de tenir une grande place dans ses sympathies; qu'au reste, son imagination n'a jamais pu usurper la place de la réalité, aussi bien dans ses sentiments, que dans leurs objets.

« Le poëte dans lord Byron (dit Moore) n'a jamais absorbé l'homme. C'est de leur alliance, que sont sorties ces pages, si profondément empreintes de la vie réelle, qu'aucun autre poëte, à l'exception de Shakespeare, ne peut lui être comparé pour cette qualité; car dans tous les tons de l'âme, soit solennels, soit gais, soit comiques ou sublimes, soit en cherchant à s'amuser avec les folies de la société, ou en peignant d'après la grandeur de la nature solitaire, jamais on n'a plus facilement ni plus heureusement que lui exprimé des sentiments en accord avec tous ces tons passagers[1]. »

Mais, cependant, il n'échappa pas complétement au sort général des grands génies, puisqu'il éprouva lui aussi, quoique rarement, et toujours pour des motifs réels, de ces tristesses qui *pourraient rendre malade le visage du bonheur lui-même*, comme dit Shakespeare.

« That sicklies the face of happiness itself. »

« A ces fautes ou sources de fautes, dit Moore, encore inhérentes à sa nature si sensible, il en ajouta beaucoup d'autres que l'habitude de faire toujours sa propre volonté engendre, et qui sont les moins compatibles avec le système de concessions mutuelles et de sacrifice, par lequel la balance de la paix domestique se maintient. Mais, en lui, tout cela était adouci par sa bonté naturelle. Et vraiment, quand nous tournons nos regards en arrière vers cette carrière impétueuse, dont le mariage devait être

1. Moore.

le point d'arrêt, vers cette course rapide et sans repos dans laquelle sa vie se passait comme une ligne de feu traversant une série de voyages, d'aventures, de succès et de passions, dont la fièvre durait encore en lui lorsqu'il se plongea dans ce mariage, avec la même précipitation, nous ne devons pas nous étonner que, dans l'espace d'une année, à peine, il n'eût pas pu revenir, tout d'un coup, de son éblouissement, ou, s'arranger tranquillement dans ce niveau domestique « *tame level* » que l'espionnage officieux de son intérieur exigeait. On pourrait également prétendre, qu'un coursier comme celui de son Mazeppa,

> « Wild as the wild deer, and untaught
> With spur and bridle undefiled, »

voulût rester immobile, une fois lancé, sans se débattre ou mordre son *frein*.

Quand même la nouvelle condition d'existence où il était entré, eût été toute douceur et prospérité, il aurait fallu encore lui accorder un peu de temps et de tolérance, afin que cet esprit si excité pût se calmer et, par degrés, se mettre au repos. Mais, au contraire, son mariage fit sur-le-champ éclater contre lui tous les arrérages, et toutes les réclamations d'un long état plein d'embarras. Sa porte fut assiégée, presque tous les jours, par des papiers timbrés, et sa maison fut en possession des huissiers neuf fois pendant la même année. Pour ajouter à ces anxiétés, — il eut aussi la torture de voir que des yeux d'ennemi l'espionnaient sous son pro-

pre toit, et que ses paroles les plus irréfléchies, que ses regards mêmes, étaient interprétés de la manière la plus fausse et la plus perfide.

Il fréquentait peu le monde, et le seul moyen qu'il avait de se distraire des soucis qu'une pareille vie d'embarras lui causait, c'était de remplir les devoirs que son titre de membre du comité de Drury-Lane lui imposait. Toutefois cette malheureuse relation avec le théâtre fut également une des fatalités qui pesèrent sur cette courte année d'épreuve conjugale. Par suite de la réputation de galanterie qu'il s'était faite auparavant, et de cette légèreté presque enfantine à laquelle il se livrait, souvent même au milieu des tristesses de son âme, il n'était pas difficile de lui soupçonner quelques-unes de ces relations que ses rapports fréquents avec la chambre verte l'amenaient à former; et même (comme il arriva une fois) de voir son nom calomnieusement associé avec celui d'une personne, à laquelle il avait à peine adressé un mot. Cependant, malgré cette fatale réunion de circonstances, qui auraient pu être un palliatif même aux excès d'humeur ou de conduite qu'il sut éviter, ce n'est pas à des causes si sérieuses qu'on doit attribuer la malheureuse épreuve qui finit bientôt par amener la séparation. »

« Dans tous les mariages malheureux, j'ai toujours vu, « dit Steele, que la grande cause du mal procède d'une « petite éventualité. » Si on faisait une enquête, le mariage que nous examinons ici ne ferait pas exception à cette donnée générale. Lord Byron, de lui-même, étant à Ce-

phalonie, peu de temps avant sa mort, a exprimé, en peu de mots, toute la profondeur de ce mystère.

« En parlant de lady Byron avec un Anglais, qui lui faisait l'énumération des différentes causes auxquelles il avait entendu attribuer leur séparation, le noble poëte, après s'être beaucoup amusé de leur absurdité et fausseté, répondit : « Mon cher monsieur, ces causes étaient trop « simples pour être facilement trouvées. »

« Et en vérité, les circonstances tout à fait sans exemple qui accompagnèrent leur séparation, les dernières paroles de la femme pleines d'affectueuse plaisanterie pour son époux, en même temps que le langage du mari envers sa femme, à laquelle il adressait, comme tout le monde le sait, les plus tendres éloges ; tout cela prouve assez qu'au moment où ils se quittèrent, il ne pouvait pas y avoir un sentiment profond d'éloignement, ni d'un côté ni de l'autre. Ce fut donc après que la force répulsive se développa dans les deux âmes. Pour celle qui, la première, avait fait le pas décisif, il devint naturellement un point d'orgueil d'y persévérer avec dignité. Cette inflexibilité provoqua, comme c'était naturel, dans l'esprit fier de l'autre, une forte émotion de ressentiment qui finit par déborder en acrimonie et en mépris. S'il est vrai, cependant, que ce sont ceux qui ont fait le mal qui ne pardonnent jamais, lord Byron, qui a été jusqu'à son dernier jour disposé à une réconciliation, a prouvé du moins que sa conscience n'était troublée par aucun souvenir coupable.

« Mais, bien qu'il eût été difficile peut-être aux victimes elles-mêmes de cette querelle, de déterminer la cause réelle de leur propre désunion, si ce n'est cette incompatibilité générale qui est la plaie *de tous les* mariages semblables, le public, qui rarement se permet dans ces occasions de se tenir en arrière, fut bientôt prêt, comme d'usage, à intervenir pour expliquer la rupture avec une

abondante provision de raisons tendant toutes à noircir le caractère, déjà peint en sombre, du poëte, et à le représenter en peu de mots comme un monstre achevé de cruauté et de dépravation. La réputation de vertu modèle, dont jouissait l'objet de son choix, fut alors tournée contre lui par ses assaillants, comme si l'excellence de la femme était une preuve positive de toutes les énormités dont on chargeait le mari. En même temps, le silence invincible opposé par lady Byron aux demandes répétées qu'on lui faisait de spécifier ses accusations contre lui, laissa à la malice et à l'imagination du public une pleine liberté pour exercer ensemble leur puissance. On répandit donc, et on réussit à faire croire presque généralement que la seconde proposition de mariage à miss Milbanke, n'avait eu d'autre but que de se venger de son premier refus, et qu'il le lui avait avoué en sortant de l'église ; tandis que lord Byron, au contraire (le lecteur l'a vu par les lettres qu'il écrivait pendant le premier mois de leur mariage), avec la meilleure foi du monde, se figurait être heureux, et se vantait même, dans l'orgueil de son imagination, que, si les mariages se faisaient par des engagements temporaires, il voudrait renouveler le sien pour quatre-vingt-dix-neuf ans !

« A cette époque même, selon ces chroniques si pleines de véracité, il n'aurait été occupé qu'à suivre son plan ténébreux de vengeance et à tourmenter sa femme par toute sorte de cruautés inhumaines, notamment de décharger ses pistolets, afin de l'effrayer quand elle était couchée, et mille autres tours semblables. J'ai déjà mentionné ces faussetés. Quant à ses intimités dans la chambre verte, et particulièrement avec une belle actrice, à laquelle, en réalité, il avait à peine adressé quelques mots, l'extrême facilité avec laquelle on faisait croire et circuler cette fable, offre un assez bel échantillon de l'espèce d'é-

vidence dont se contente le public qui tombe dans de pareilles attaques de rage morale. Je ne suis pas cependant loin d'admettre que, pendant la période des relations du noble poëte avec le théâtre, il n'ait pas été quelquefois entraîné dans une ligne de connaissances et de conversations sinon dangereuses, du moins peu propres à maintenir la régularité de la vie dans le mariage. Mais ce qu'on lui a attribué à cet égard, était également sans fondement; car le seul cas qui pourrait servir de base à une semblable accusation, n'eut lieu qu'après leur séparation.

« Non contente de ces accusations ordinaires et tangibles, la langue de la médisance était encouragée à aller plus loin encore; et par suite du silence mystérieux, maintenu par une des parties, elle alla même jusqu'à répandre de noires allusions, de vagues insinuations; en sorte que la fantaisie de chacun était libre de remplir à son gré les espaces vides. La conséquence de toutes ces exagérations fut qu'il s'éleva contre lord Byron une clameur telle, qu'il n'y en a peut-être jamais eu d'exemple dans la vie privée de personne. Tout l'enthousiasme, toute la renommée qu'il avait recueillie dans l'espace des dernières années, n'était rien en proportion des reproches, des calomnies, des blâmes, qu'on fit pleuvoir sur lui dans l'espace de peu de semaines. Et à tous ceux qui croyaient et blâmaient consciencieusement, il faut ajouter cette nombreuse classe d'individus qui semblent persuadés que leur violence contre les vices des autres, est un équivalent de vertus pour eux-mêmes, et tous ces ennemis naturels des succès, pour lesquels la splendeur du poëte avait été une longue souffrance, et qui pouvaient maintenant se poser en champions de l'innocence, et jeter leur dépit sur l'homme sous toutes les formes, dans toutes les variétés du paragraphe, du pamphlet, de la

caricature. Son caractère et toute sa personne étaient voués à la haine. A peine une voix s'éleva pour sa défense; et, quoiqu'un petit nombre d'amis fût resté ferme à côté de lui, en reconnaissant bien vite la complète impossibilité de retenir le torrent, après un ou deux efforts pour être écoutés, ils durent se soumettre en silence. »

Quant à lord Byron à peine essaya-t-il de se défendre. Seulement, parmi toutes ces calomnies, il voulut en repousser une qui blessait trop sa généreuse fierté, et il écrivit à Rogers en ces termes :

« Vous êtes du petit nombre de ceux avec lesquels j'ai « vécu dans ce qu'on appelle l'intimité, et vous m'avez « quelquefois entendu parler sur le désagréable sujet de « mes récents troubles domestiques. Voulez-vous avoir « la bonté de me dire franchement, si vous m'avez ja- « mais entendu parler d'*Elle* sans respect, ou avec méchan- « ceté, ou si je me suis défendu moi-même à ses dépens « par quelque sérieuse imputation quelconque contre « elle? Est-ce que vous ne m'avez jamais entendu dire, « que quand il s'agissait d'avoir tort ou raison, la raison « était de son côté ? Le motif pour lequel je pose ces ques- « tions, à vous et à mes autres amis, est que j'apprends « qu'elle et les siens prétendent que j'ai eu recours à de « pareils moyens pour me disculper. »

Le cœur saigne en voyant ce noble esprit obligé, par une persécution aussi stupide que cruelle d'êtres nuls et méchants, de descendre dans l'arène pour s'excuser. Mais il cessa bientôt de se défendre. Cette lutte lui répugnait. Lord Byron compta d'abord sur un retour de sa femme, qui eût été sa vraie justifi-

cation. Quand il vit que ce retour se faisait attendre, il demanda simplement une enquête, qu'il sollicita sans pouvoir l'obtenir. Ceux qui l'accusaient, ne pouvant rien formuler contre lui, préféraient naturellement la calomnie et le *magnanime* silence aux enquêtes! A la fin, quand il sentit qu'une réunion devenait improbable et que ses amis se bornaient à des condoléances, faute de courage moral et d'indépendance, il puisa sa force d'âme dans sa conscience et dans la détermination de faire un jour connaître toute la vérité. Il le fit, en effet, un an plus tard, en Italie, quand toute espérance d'une réunion était perdue. Il écrivit alors ses mémoires.

Ce serait ici peut-être que je devrais parler d'un des grands crimes de l'Angleterre, ou plutôt de quelques Anglais : *la destruction de ses Mémoires*, dont la cause a été de sauvegarder des amours-propres et de couvrir d'oubli les faiblesses, sinon les crimes d'une foule d'êtres insignifiants. Mais, ayant déjà parlé de cela dans un autre chapitre, je me contenterai de répéter que ces mémoires étaient d'autant plus précieux, que leur but principal était de faire connaître au monde la vérité ; que l'impression qu'ils laissaient, après les avoir lus, était qu'ils étaient parfaitement sincères; que lord Byron avait l'âme la plus généreuse, et que les motifs de la séparation n'étaient autres que l'incompatibilité des deux époux. La meilleure preuve de la sincérité de ces mémoires, ne l'avait-il pas donnée, en les envoyant à lire et à *commenter* à lady Byron? On sait avec quel

cruel dédain elle avait accueilli ce généreux procédé! Quant à leur moralité, je me contenterai de citer les expressions même d'une noble dame, lady B..., alors femme d'un ambassadeur en Italie à laquelle Moore les avait donnés à lire et qui les avait entièrement copiés. — « *J'ai lu, disait-elle à Mme la comtesse G..., j'ai lu ces mémoires à Florence; et je vous assure que j'aurais pu les faire lire à ma fille de quinze ans, tant ils étaient sans tache sous le rapport de la moralité.* »

Répétons donc, une fois encore, qu'ils ont été sacrifiés ainsi que ses derniers chants de D. Juan, ainsi que le journal qu'il tenait en Grèce dans l'unique but de détruire le souvenir de la conduite faible et coupable de ceux qui se disaient ses amis, et les opinions de lord Byron, peu flatteuses en tous genres, sur une foule de personnages vivants, qui malheureusement lui ont survécu. Il est difficile, du reste, d'imaginer que, dans ces mémoires qu'il écrivait à Venise, quand la plaie de son cœur était saignante et envenimée, il eût pu se taire sur les injustices et les calomnies dont on l'accablait, et même sur la conduite pusillanime de ceux qui se disaient ses amis, quand des écrivains, qui lui étaient même hostiles, ne pouvaient s'empêcher de prendre son parti. Voici, par exemple, de quelle manière en parle Macaulay, critique peu bienveillant pour lord Byron, qu'il n'a pas personnellement connu, et qui est rarement juste par esprit de parti autant que par son besoin de briller avec des antithèses et des phrases sonores :

« A vingt-quatre ans, lord Byron se trouva au plus « haut pinacle de la renommée littéraire, avec Walter « Scott, Wordsworth, Southey et une foule d'autres écri-« vains distingués. Il n'y a pas un exemple dans l'his-« toire d'une élévation si instantanée, à une hauteur si « vertigineuse. Tout ce qui peut stimuler, et tout ce qui « peut flatter les plus fortes propensités de notre nature « humaine, l'admiration de cent salons, les acclamations « de toute une nation, l'applaudissement des hommes « applaudis, l'amour des femmes les plus charmantes, « tout ce monde et toutes ces gloires étaient offertes à un « jeune homme, auquel la nature avait donné des passions « violentes, que l'éducation n'avait pas habitué à domp-« ter. Il vécut comme vivent tant d'autres, qui n'ont pas « de semblables excuses pour plaider leurs fautes. Mais « ses concitoyens et ses concitoyennes voulaient l'aimer « et l'admirer. Ils étaient résolus à ne voir dans sa con-« duite que l'éclair et l'explosion de ce même esprit pas-« sionné qui brillait dans sa poésie. Il attaqua la religion, « et cependant dans les cercles religieux, son nom était « mentionné avec tendresse, et en plusieurs publications « religieuses ses œuvres étaient censurées avec une dou-« ceur singulière. Il satirisa le prince régent, et cepen-« dant il ne put pas s'aliéner les tories. Il semblait que « tout devait être pardonné à la jeunesse, au rang et au « génie[1].

« Mais alors arriva la *réaction*. La société, capricieuse « dans son indignation comme elle l'avait été dans sa ten-« dresse, se mit en fureur contre son enfant favori et « gâté. Il avait été adoré avec une idolâtrie déraisonna-

1. Tout cela est *faux* ou *exagéré*. Les critiques religieuses ne furent pas si douces, quoiqu'il n'eût en aucune manière *attaqué la religion*, et les tories ne lui *pardonnèrent jamais* son attaque au prince régent dont ils firent un si grand bruit.

« ble, il fut persécuté avec une déraisonnable fureur. On « a beaucoup écrit sur les circonstances domestiques, « qui fixèrent la destinée de sa vie; et cependant rien « n'est encore, et rien n'a jamais été connu par le public « d'une manière positive, si ce n'est qu'il se querella « avec sa femme, et qu'elle refusa de vivre avec lui. Il « y a eu abondance d'allusions, de contorsions d'épaules, « de secouements de tête, et des « *bien, bien, nous sa-« vons,* » et des « *nous pourrions si nous voulions,* » et des « *si nous étions disposé à parler,* » et des « THERE BE THAT « MIGHT AN THEY LIST. » Mais je ne sache pas que le pu-« blic soit en possession d'une seule preuve croyable, « d'un seul fait, qui indique que lord Byron a été *plus à « blâmer que tout autre mari, qui est en mauvaise intelli-« gence avec sa femme.* »

Et après avoir dit qu'il ne faut pas oublier que les personnes consultées par lady Byron, et qui furent d'avis qu'elle devait se séparer de son époux, avaient formé leur opinion sans entendre les deux côtés, et qu'il serait tout à fait injuste et irrationnel de prononcer ou même de se former une opinion sur une affaire si imparfaitement connue, M. Macaulay continue en ces termes :

« Nous ne connaissons pas de spectacle aussi ridicule que celui du public anglais, lorsqu'il tombe dans une de ses attaques périodiques de moralité. En général, les fuites, les divorces et les querelles des familles passent sans qu'on s'en occupe, et même *presque inaperçus.* Nous lisons le scandale, nous en parlons un jour; puis nous l'oublions. Mais une fois chaque six ou sept années, notre vertu devient *violente, furieuse.* Nous ne voulons pas tolé-

rer que les lois de la religion et de la décence soient blessées ; nous voulons faire un exemple contre le vice ; nous voulons apprendre aux libertins, que le peuple anglais apprécie l'importance des liens domestiques. Par conséquent, un malheureux homme, ni plus ni moins dépravé que cent autres qui ont été traités avec indulgence, est seul choisi comme une victime expiatoire. S'il a des enfants, on les lui prend; s'il a une profession, on l'empêche de l'exercer. Il est *coupé*, c'est-à-dire il n'est plus reçu par les hautes classes, et il est sifflé par les classes inférieures; il devient, en réalité, une espèce d'enfant fouetté, par les souffrances duquel tous les autres coupables de sa classe sont, on le suppose, suffisamment punis. Nous réfléchissons alors avec une grande complaisance sur notre sévérité, et nous faisons avec orgueil la comparaison entre le *haut* modèle de morale établi en Angleterre, et la démoralisation qui existe à Paris. Cela fini, notre colère est assouvie; notre victime est ruinée et accablée par la douleur, et notre vertu s'en va dormir tranquillement ses sommeils pour sept autres années. — Il est clair que les vices qui détruisent le bonheur domestique doivent être, autant que possible, réprimés. Il est bon qu'une certaine dose de disgrâce suive constamment certaines mauvaises actions. Mais il n'est pas bien que ceux qui les ont commises soient exposés uniquement aux risques d'une loterie d'infamie, à laquelle échapperont quatre-vingt-dix-neuf coupables sur cent, et que le centième, peut-être plus innocent, doive payer pour tous. Nous nous rappelons d'avoir vu une foule de peuple émeutée devant l'hôtel de Lincoln, pour crier contre un gentilhomme auquel on faisait déjà subir les procédés les plus inhumains que la loi anglaise connaisse. Il était ainsi sifflé, parce qu'il avait été un mari infidèle, comme si tant d'autres personnages, et des plus populai-

res de notre temps (lord Nelson par exemple), n'eussent pas été des maris infidèles. Nous nous rappelons un cas, bien plus étonnant encore. La postérité voudra-t-elle croire que dans un siècle où des hommes, *dont les galanteries sont universellement connues* et légalement prouvées, qui remplissaient les plus hautes charges dans l'État et dans l'armée, qui présidaient aux *meetings*, réunions de religion et institutions de bienfaisance, qui faisaient les délices de toutes les sociétés et qui étaient les favoris de la multitude ; que dans ce siècle, dis-je, un groupe de moralistes se soient rendus au théâtre, afin de punir un pauvre acteur dramatique qui avait troublé le bonheur conjugal d'un alderman? Qu'y avait-il dans les circonstances, soit de l'offenseur, soit de l'offensé, pour venger ainsi le zèle de l'audience? Nous n'avons jamais pu le comprendre; car on n'a jamais supposé que la situation d'un acteur soit particulièrement favorable à la rigide vertu, ou qu'un alderman jouisse de quelque spéciale immunité pour des injures de l'espèce de celle qui dans cette occasion souleva la colère du public. Telle est pourtant la justice des hommes! dans ce cas, la punition fut excessive; néanmoins la faute était connue et prouvée. Mais le cas de lord Byron était bien plus exorbitant : une véritable justice de *Jedwood* lui était appliquée. Premièrement on l'exécuta; ensuite on procéda aux investigations, et en dernier lieu, ou plutôt, *sans motif aucun*, on arriva à l'accusation. Le public, sans rien connaître de ce qui s'était passé dans sa famille, se prit d'une violente passion contre lui, et commença par inventer des histoires qui pussent justifier sa fureur. Dix ou vingt différentes histoires de la séparation inconsistantes l'une avec l'autre, inconsistantes avec elles-mêmes et avec le bon sens, circulèrent en même temps. Quant à leur évidence, le vertueux public qui les répétait, ne s'en préoc-

cupait pas, et ne s'en souciait pas, puisqu'en réalité, ces histoires n'étaient pas la cause, mais les *effets* de l'indignation de ce public. Elles ressemblaient à ces détestables calomnies que Lewis Goldsmith, et d'autres vils libellistes de la même classe, avaient l'habitude de publier sur Bonaparte. On disait par exemple : qu'il avait empoisonné une jeune fille avec de l arsenic, quand il était à l'école militaire ; qu'il avait payé un grenadier pour tuer Desaix à Marengo ; qu'il remplissait Saint-Cloud de toutes les infamies de Caprée, etc., etc. Il y a eu un temps où des anecdotes semblables obtenaient croyance parmi des personnes qui, détestant l'Empereur des Français sans savoir *pourquoi*, étaient ardentes à croire tout ce qui pouvait justifier leur haine.

« Lord Byron participa au même sort; ses compatriotes avaient de la mauvaise humeur contre lui ; ses écrits et son caractère avaient perdu le charme de la nouveauté. Il avait été coupable de l'offense qui, parmi toutes les offenses, est la plus sévèrement punie : il avait été trop loué. Il avait excité un intérêt trop ardent, et le public, avec sa justice ordinaire, le châtia de sa propre folie. Les attachements de la multitude ressemblent assez à ceux de l'enchanteresse licencieuse des contes arabes qui, lorsque les quarante jours de sa tendresse étaient expirés, non contente de renvoyer ses amants, les condamnait à expier sous des formes ignobles et par des souffrances cruelles, le crime d'avoir trop satisfait auparavant son goût !

« Les attaques calomnieuses que lord Byron eut à endurer furent telles, qu'elles auraient pu secouer l'esprit le plus ferme. Les journaux étaient remplis de satires; les théâtres retentissaient d'exécrations; il était exclu des cercles, où naguère il avait été *observé* parmi les *observateurs*. Tous ces êtres rampants qui font leurs délices du

malheur des plus nobles natures, se hâtèrent d'accourir au festin; et ils eurent raison, ils agirent selon leur nature. Ce n'est pas tous les jours que l'envie sauvage d'êtres stupides qui aspirent à monter, se trouve gratifiée par les agonies d'un esprit pareil et par l'avilissement d'un tel nom. L'infortuné jeune homme quitta son pays pour toujours. Le cri sinistre, les hurlements de la calomnie le suivirent à travers la mer, le long du Rhin et sur les Alpes; puis, graduellement, ils s'affaiblirent, ils s'éteignirent. C'est alors que ceux qui avaient élevé ces cris commencèrent à se demander l'un l'autre, quelle était donc, après tout, la cause pour laquelle ils avaient fait tout ce bruit? et ils voulurent prier le criminel qu'ils avaient éloigné, de vouloir bien revenir auprès d'eux. Sa poésie devint plus populaire qu'elle n'avait jamais été, et ses plaintes étaient lues avec des larmes dans tous les yeux, et même par des milliers et des milliers de personnes qui ne l'avaient jamais vu[1]. »

Ces observations de Macaulay, M. D'Israëli les applique à lord C.... qui, dans son roman, n'est autre que lord Byron.

« Lord C., dit-il, fut la victime périodique, « le *scapegoat* » de la moralité anglaise, qu'on envoya dans le « désert avec tous les crimes et les malédictions de la « multitude sur la tête.

« Lord C. avait certainement commis un crime, non « pas son intrigue avec lady M., car certainement celle-« là n'était pas une offense sans exemple; non pas son « duel avec son mari, car après tout c'était un duel ac-

1. Macaulay's Essais.

« cepté pour se défendre ; et en tous cas, divorces et « duels, dans aucune circonstance, n'auraient pu ex- « citer ou autoriser l'orage, qui maintenant allait tomber « sur le dernier enfant gâté de la société. Mais lord C. était « coupable du crime, qui, parmi tous les crimes, est le « plus sévèrement puni. Lord C. avait été *loué*, loué au « delà de toutes les limites. Il avait excité un intérêt trop « ardent, et le public, avec sa justice usuelle, était décidé « à le châtier de sa propre folie. Il n'y a pas d'attaques « de caprice aussi foudroyants et aussi violents que ceux « de la société. C..., faisant allusion à son succès si surpre- « nant, avait dit souvent à ses amis, qu'en se réveillant « un matin, il s'était trouvé célèbre; il aurait alors pu « dire « je me suis réveillé un matin, et je me suis trouvé « diffamé. » Avant que vingt-quatre heures fussent pas- « sées sur son duel avec lord M..., il se trouva *marqué* « d'infamie par tous les journaux de Londres, comme un « être sans principes, et un coupable sans pareil. Le « public, sans attendre de réfléchir ou seulement de s'en- « quérir de la vérité, accepta immédiatement, comme in- « dubitable, le plus faux et le plus flagrant des cinquante « libelles que l'on faisait circuler sur l'événement ; des « histoires, pleines de contradictions, étaient également « crues avec avidité. Et quant à leur degré d'évidence, « le vertueux public qui les répétait, ne s'en préoccupait « pas et ne s'en souciait nullement. Bref, le public se mit « dans une colère si furieuse contre son chéri, son en- « fant bien-aimé, que honteux de son idolâtrie passée, « rien ne pouvait le satisfaire si ce n'est ne de casser la « tête à sa divinité. »

Et le même M. D'Israëli, dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'il est lui-même une des gloires du parti tory, après avoir décrit l'accueil,

honteux pour la noble chambre, qu'elle fit à lord Cadurcis, quand il se présenta au milieu d'elle après le duel, et après avoir décrit toutes les férocités d'une stupide populace ameutée contre lui, en dehors de la chambre, poursuit en ces termes :

« Et vraiment, en voyant cet être si noble, si jeune, si « doué, qui était, peu de jours auparavant, l'idole de la « nation, et dont une seule parole, un seul regard, était « estimé comme la plus grande, la plus flatteuse des dis- « tinctions, pour lequel tous les ordres, toutes les condi- « tions des hommes s'étaient réunis afin de le stimuler « par des adulations multipliées, à qui les gloires et les « plus ravissants délices de la terre étaient offerts, en le « voyant alors assailli par la sauvage exécration de tous « ces êtres vils, qui font leur délice de la chute de tout ce « qui est grand, de l'abaissement de tout ce qui est no- « ble, oh ! c'était vraiment un spectacle qui aurait dû « réduire au silence la malignité et satisfaire l'envie elle- « même. »

A ces justes appréciations des quelques biographes de lord Byron, on pourrait en ajouter beaucoup d'autres; mais, les limites que nous nous sommes imposées dans cet écrit ne le permettant pas, nous ajouterons seulement, et pour dernier témoignage celui du plus sévère d'entre tous, celui dont Moore dit « que, si on voulait dire du mal de lord Byron, on n'avait qu'à s'adresser à celui-là, » c'est-à-dire à lord Byron lui-même :

En 1820, on lui envoya, à Ravenne, un article

du « *Blackwood's Magasine* » intitulé : « *Observa-* « *tions sur don Juan.* »

Cet article était une accusation tellement calomnieuse de sa conduite matrimoniale, que cette fois Lord Byron fit une infraction à son habitude et ne put s'abstenir d'y répondre pour se défendre. Les extraits de cette défense, *si on peut l'appeler défense,* dit Moore, *puisqu'il s'agit d'une cause pour laquelle il n'a jamais existé une accusation définie*, *seront lus avec le plus vif intérêt.* Voici donc un extrait de ces Extraits :

« C'est en vain, dit mon savant confrère, que lord « Byron voudrait justifier d'une *façon* quelconque ses « procédés à l'égard de lady Byron. »

« Et maintenant qu'il a si ouvertement et si audacieusement invité l'enquête et le reproche, nous ne voyons nullement pourquoi il ne devrait pas être ainsi nommé par la voix de ses concitoyens.

« A quel point l'*évidence* d'un poëme *anonyme et l'audace* d'avoir peint un caractère imaginaire, que l'auteur suppose vouloir personnifier lady Byron, a-t-il pu mériter cette formidable dénonciation?... je ne puis le savoir, et je ne m'en soucie point. Mais lorsqu'il me dit que je ne puis « d'aucune manière justifier ma propre con- « duite dans cette affaire, » je suis obligé d'en convenir, parce que personne ne peut se justifier à moins de savoir de quoi il est accusé. Or, jamais je ne l'ai su ; et Dieu sait si je l'ai désiré, si j'ai voulu que quelque accusation précise me fût soumise sous une forme tangible par mes adversaires et non par d'autres; car les atrocités des bruits du public et le silence mystérieux

des conseillers légaux de Madame ne sauraient passer pour tels.

« Mais l'écrivain n'est-il donc pas assez satisfait par tout ce qu'on a déjà dit et fait? Est-ce que la voix générale de ses concitoyens n'a pas prononcé depuis longtemps sur ce sujet une sentence sans débat, et une condamnation sans accusation? Est-ce que je n'ai pas été exilé par ostracisme, si ce n'est que les coquillages qui me proscrivaient étaient *anonymes*. Est-ce que l'écrivain ignore l'opinion publique et la conduite publique dans cette occasion? S'il l'ignore, moi je ne l'ignore point, le public oubliera l'une et l'autre bien longtemps avant que moi je puisse cesser de me les rappeler.

« Celui qui est exilé par une faction, a la consolation de penser qu'il est un martyr; il est soutenu par l'espérance et par la dignité de sa cause réelle ou imaginaire. Celui qui est chassé pour ses propres dettes peut se consoler par la pensée que le temps et la prudence amélioreront sa situation. Celui qui est condamné par les lois voit un terme à son bannissement dont il rêve l'abréviation; et il peut avoir la connaissance ou la croyance d'une injustice de la loi ou de son application à son égard. Mais celui qui est chassé par l'opinion générale, sans l'intervention d'une politique hostile, d'un jugement illégal ou de circonstances embarrassées, qu'il soit innocent ou coupable, doit supporter toutes les amertumes de l'exil sans espérance, sans orgueil, sans adoucissement. Ce cas était le mien. Sur quel fondement le public a-t-il fondé son opinion? Je l'ignore; mais elle fut générale et décisive. De moi et des miens, le public connaissait bien peu de chose, si ce n'est que j'avais écrit ce qu'on appelle de la poésie, que j'appartenais à l'aristocratie, que je m'étais marié, que j'étais devenu père, et que j'étais enveloppé dans des mésintelligences avec ma femme et sa

famille. Mais personne ne savait pourquoi. Car ceux qui se plaignaient, refusaient de formuler leurs griefs. Le monde fashionable était partagé en deux camps : le mien formait une très-petite minorité; le monde raisonnable était naturellement du côté le plus fort, qui était celui de la dame. C'était plus convenable et plus poli. La presse était active, envenimée et grossière; et telle était la rage de ces jours, que la malheureuse publication de deux pièces de vers, renfermant plutôt des compliments qu'autre chose, fut considérée comme un espèce de crime, ou du moins comme une lâche perfidie. J'étais accusé de tous les vices les plus monstrueux par la rumeur publique, et par les rancunes privées; mon nom, qui avait été un nom si chevaleresque et si noble depuis que mes ancêtres avaient aidé à la conquête du royaume par Guillaume le Normand, était souillé.

Je sentis alors que si ce qu'on disait tout bas et tout haut était vrai, je n'étais plus fait pour l'Angleterre; et que s'il était faux, l'Angleterre n'était plus faite pour moi. Je la quittai donc, mais cela ne suffit pas. Dans d'autres pays, en Suisse, sur ses lacs profonds et bleus, au fond des forêts alpestres, j'étais poursuivi et obligé de respirer le même souffle empesté. Je traversai les montagnes, mais ce fut encore de même; je m'en allai un peu plus loin, et je m'établis près des vagues de l'Adriatique, comme le cerf qui, poursuivi par la meute, se jette à l'eau.

Si je dois en juger par ce que disait le petit nombre d'amis qui m'entouraient, le vacarme des jours auxquels je fais allusion, fut sans précédent, sans analogie même avec les cas où les haines politiques avaient aiguisé la calomnie et redoublé les inimitiés.

On regrette de ne pas pouvoir continuer à reproduire ces belles pages de lord Byron; mais les bor-

nes que nous nous sommes imposées nous forcent à ce sacrifice.

Et maintenant, après tout ce qu'on a lu, ne sera-t-on pas curieux de savoir si lord Byron a vraiment aimé lady Byron? La réponse ne saurait être douteuse. L'amour pouvait-il trouver place entre deux natures si dissemblables? Mais alors, dira-t-on, pourquoi l'a-t-il donc épousée? On peut répondre à cette demande par une simple observation, c'est que les deux tiers des mariages dans la haute classe, et partout, se font en dehors de l'amour, sans que, pourtant, ils soient condamnés au malheur. Toutefois, il est bon de se rappeler que, non-seulement il n'entrait pas dans les idées de lord Byron de se marier par amour et pour satisfaire à ses passions, mais qu'il se mariait plutôt pour échapper aux passions! « Si j'aimais, je serais jaloux (disait-il), et alors, je ne pourrais pas rendre heureuse la femme que j'épouserais. » « Qu'elle soit heureuse, ajoutait-« il, et, quant à moi, je le serai aussi. » Et puis encore « qu'on me laisse seulement mes matinées « libres. » Enfin, il écrivait dans son journal, avant d'épouser miss Milbanke et quand il correspondait avec elle : « C'est très-singulier, entre moi et miss « Milbanke, il n'y a pas une étincelle d'amour. » Si donc miss Milbanke épousa lord Byron par amour-propre, et pour empêcher qu'il n'épousât une jeune et belle Irlandaise, lord Byron épousa miss Milbanke pour les motifs qui honorent le plus la nature hu-

maine. Ce fut son air *simple* et *modeste* qui l'attira, qui lui fit illusion, et la renommée de ses vertus qui le décida. Quant aux motifs d'intérêt, ils furent pour le moins secondaires; et ce désintéressement chez lui était d'autant plus méritoire, que, par suite de l'embarras de ses affaires, il avait besoin de fortune, et que miss Milbanke n'en avait pas encore. Elle était fille unique, c'est vrai; mais ses parents étaient dans la force de l'âge; et son oncle lord Wentworth, dont sa mère devait hériter avant elle, pouvait vivre de longues années. Son mariage avec miss Milbanke fut donc, sous le rapport de la fortune, non-seulement désintéressé, mais d'une *imprudnte générosité;* car elle ne lui apporta en dot que 10 *mille* livres sterling, c'est-à-dire une misère comparée à la vie de luxe qu'elle devait mener, selon leur rangmutuel[1].

Et ces 10 mille livres, lord Byron voulut, non pas eulement les lui rendre, mais les lui doubler généreusement lorsde leur séparation. Quoique lord Byron ne fût pas amoureux de miss Milbanke, hâtons-nous de dire, cependant, qu'il n'avait pour sa personne aucun éloignement; car l'extérieur de la jeune fille était assez joli et agréable. Élevée par la renommée sur un si haut piédestal, pour ses qualités morales et intellectuelles, lord Byron crut donc que l'estime pouvait bien lui tenir lieu de tendresse. Il est certain

1. Voir la description de cette vie faite par lui, à Medwin, pendant son séjour à Pise.

que, si elle s'y fût mieux prêtée, et pour peu que les circonstances eussent été supportables, leur union aurait présenté la même physionomie que la plupart des unions de l'aristocratie anglaise, et que même, au besoin, lord Byron aurait su mettre la vertu à la place des sentiments; mais ce peu même lui fit défaut.

On pourrait objecter à ce que nous venons d'énoncer, le fameux et si touchant adieu, et dire que *sincère* est une preuve d'amour, et non *sincère*, une preuve de *fausseté;* qu'enfin, dans tous les cas, il y eut un manque de délicatesse et de pudeur d'âme à mettre ainsi le public dans la confidence de ses troubles domestiques. Eh bien, tout cela serait mal fondé, injuste, et contraire à la vérité. Or, cette vérité, la voici : On venait de faire savoir à lord Byron que lady Byron, ayant envoyé à la poste la lettre, où elle lui confirmait ce que sir Ralph, son père, lui avait déjà écrit, c'est-à-dire sa résolution de ne plus rentrer sous le toit conjugal, elle avait fait courir après cette lettre, et que, lorsqu'on la lui avait rapportée, elle s'était livrée à des démonstrations d'une joie qui tenait de la folie. Pouvait-il voir en tout cela autre chose que la certitude des mauvaises influences qui pesaient sur elle, et qui la faisaient agir en contradiction avec ses propres sentiments? Il la plaignit donc comme victime, il pensa à toutes les vertus dont *on la disait* ornée, et dont il était loin, alors, d'avoir perdu l'illusion; il oublia les torts qu'elle

avait eus envers lui, l'espionnage auquel elle l'avait soumis, les calomnies qui l'enveloppaient, l'usage qu'elle avait fait des lettres qu'elle lui avait soustraites. Oui, tout fut oublié par ce cœur généreux, qui alla ainsi, selon sa coutume, jusqu'à s'accuser lui-même, pour ne plus voir que la victime dans l'épouse et la mère de sa petite Ada! Livré à cette exaltation d'esprit et se promenant une nuit dans ses appartements solitaires, il aperçut au fond d'un cabinet, des parures, des robes, des objets de toilette, qui avaient appartenu à Milady. On sait combien la vue de ces témoins inanimés de nos actions ont de puissance pour réveiller, même dans les imaginations ordinaires, les souvenirs de l'absence. On peut donc imaginer avec quelle force tout cela devait agir sur une imagination comme celle de lord Byron dans de pareilles circonstances! Son cœur s'attendrit; il se rappela qu'un jour, en proie à des chagrins qui lui laissaient à peine la conscience de ce qu'il disait, il lui avait répondu avec dureté. Se trouvant des torts, plein de l'angoisse que toutes ces réflexions et tous ces objets suscitaient dans son âme, il laissa couler ses larmes, prit la plume et traça sur le papier cette touchante effusion, qui soulagea son âme.

Le lendemain, un de ses amis trouva ces beaux vers sur son pupitre. Et comme il jugeait le cœur de lady Byron et celui du public d'après son propre cœur, il les livra imprudemment à la publicité. On ne peut donc pas plus douter de la sincérité de lord

Byron en les écrivant, que l'accuser de leur publication. Mais ce dont on doit s'étonner, est plutôt qu'ils aient pu être mal interprétés, comme ils le furent; et surtout que ce touchant *adieu*, qui faisait dire à Mme de Staël qu'elle aurait bien voulu être malheureuse comme lady Byron, pour le mériter, n'ait pas eu le pouvoir d'arracher son cœur à son engourdissement, et de l'entraîner aux pieds de son époux ou du moins dans ses bras. Ajoutons, en finissant, que ce qu'il y eut de plus atroce, et sans doute de plus sensible pour lui, ce fut précisément la conduite de lady Byron; et dans cette conduite, *son cruel silence!*

On l'a appelée d'après lui-même, la Clitemnestre[1] morale de son époux. Un tel surnom est sévère; mais la répugnance que nous éprouvons à condamner une femme, ne nous empêche pas d'écouter la véritable voix de la justice, qui nous dit que la comparaison est encore en faveur de la coupable ancienne. Car celle-là, entraînée au crime par la passion qui éteint la raison, n'ôta à son époux que la vie du corps, et, en commettant le crime, elle s'exposa à toutes ses conséquences; tandis que lady Byron quitta son époux, au moment où elle le vit se débattre au milieu de mille écueils, dans la mer orageuse des embarras que son mariage avait

1. C'est lui-même, dans une pièce que l'angoisse et la colère arrachèrent de sa plume, qui l'appela ainsi :
« *The moral Clytemnestra of thy Lord*. . . . .

suscités, et précisément quand il avait plus que jamais besoin d'une main amie, tendre et indulgente pour le sauver de toutes les tempêtes de la vie. Ensuite, elle se renferma dans un silence mille fois plus cruel que le poignard de Clitemnestre, qui ne tuait que le corps, tandis que le silence de lady Byron était destiné à tuer l'âme, et quelle âme! en laissant carrière ouverte à la calomnie, et en faisant supposer que ce silence était une magnanimité pour couvrir des torts affreux, des dépravations peut-être. En vain, lui qui sentait sa conscience tranquille implora-t-il une enquête, un examen. Elle s'y refusa. Et pour unique faveur, un beau jour, elle lui envoya deux personnages, pour savoir s'il n'était pas atteint de folie. Heureusement, lord Byron ne connut que plus tard l'objet de cette étrange visite.

En vain l'ami de lord Byron, le compagnon de tous ses voyages, lord Broughton, se jeta-t-il aux pieds de lady Byron, pour l'arracher à ce fatale silence; elle daigna seulement répondre qu'elle l'avait cru fou!

Et pourquoi donc l'avait elle-cru fou?

Parce qu'elle, femme méthodique et inflexible, de cette inflexibilité qui est, dit un profond moraliste, un culte rendu à l'orgueil par une âme insensible, ne pouvait pas comprendre qu'on pût avoir des goûts, des habitudes, en dehors des habitudes de la vie ordinaire, routinière, compassée. Ne pas avoir faim quand elle avait faim, ne pas avoir sommeil la nuit, écrire quand elle dormait, dormir quand elle

veillait, satisfaire à des exigences de la vie matérielle et intellectuelle à des heures différentes des siennes : tout cela n'était pas seulement contrariant pour elle, c'était de la *folie!* et sinon c'était alors une dépravation qu'elle ne pouvait subir ni tolérer sans risquer sa propre moralité !

Voilà le grand secret du silence cruel, qui a exposé lord Byron à toutes les interprétations les plus malignes, à toutes les calomnies, à toutes les vengeances de ses ennemis.

C'était peut-être la seule femme au monde, organisée de cette étrange façon ; la seule peut-être qui n'ait pas pu se sentir heureuse et fière d'appartenir à un homme supérieur à l'humanité ! et cette femme *unique* devait être fatalement celle de lord Byron !

Avant de clore ce chapitre, il nous reste encore à examiner s'il est vrai, comme plusieurs de ses biographes l'ont prétendu, qu'il ait voulu se réunir à sa femme. Nous devons déclarer ici que l'intention de lord Byron, dans les dernières années de sa vie, était, au contraire, de ne plus revoir lady Byron. Voici ce qu'il écrivait, de Ravenne, à Moore, en juin 1820 :

« J'ai reçu une lettre de M. W..., datée de Paris et à laquelle je préfère répondre par votre intermédiaire, puisqu'il dit qu'il est en visite chez vous. Dans le mois de novembre dernier, il m'adressa une lettre pleine de bonnes intentions, m'assurant par plusieurs raisons à lui qu'une *réunion* pourrait maintenant avoir lieu entre lady Byron et moi.

« A cette lettre, je répondis selon ma coutume ; et alors il m'en adressa une seconde dans laquelle il me répétait la même persuasion ; mais je n'ai jamais répondu à cette dernière, ayant eu mille soucis et occupations. Maintenant, il m'écrit comme s'il croyait m'avoir offensé, en me parlant de ces choses-là. Je désire l'assurer que je ne le suis nullement, et que, au contraire, je lui suis très-reconnaissant pour sa bonté envers moi. Mais en même temps, *veuillez lui faire connaître que la réunion est une chose impossible. Vous le savez aussi bien que moi; n'en parlons donc jamais plus.* »

Une année plus tard, à Pise il disait de nouveau à M..... *que jamais il ne se serait réuni* à lady Byron ; que le temps de cette possibilité était passé et qu'il avait bien fait *assez d'avances*.

Ajoutons encore que, dans les derniers temps de son séjour à Gênes, une personne, dont il venait de faire la connaissance, crut pouvoir, pour différentes raisons et même pour se faire honneur auprès d'un certain monde en Angleterre, insister à ce sujet auprès de lord Byron.

Afin de réussir dans son projet, elle lui représentait lady Byron comme une victime, en lui disant qu'elle était très-malade de corps et d'esprit, et que la cause secrète était sans doute et la douleur d'être séparée de lui, et la crainte qu'il voulût réclamer ses droits sur Ada.

Lord Byron, bon et impressionnable, put en être troublé ; mais certes il ne fut pas ébranlé dans sa résolution de ne plus se réunir à lady Byron. L'uni-

que réponse qu'il fit à cette personne, fut de lui faire lire une lettre qu'il avait écrite peu de temps auparavant.

« Cette lettre, lui dit-il en la lui envoyant, peut servir à jeter du jour sur mes sentiments. . . . . . . J'étais parfaitement sincère lorsque je l'ai écrite, et je le suis encore de même. Mais il m'est difficile de résister aux mille provocations sur ce sujet, qu'aussi bien les amis que les ennemis ont depuis sept années jetées sur la route d'un homme dont les sensations étaient autrefois un peu vives, et dont le tempérament n'a jamais été très-patient. Mais « reculer serait aussi ennuyeux que d'avaneer. » Je sens cela autant que Macbeth le sentait; et c'est une mélancolique sensation, qui du moins punit les torts réels ou imaginaires d'une des deux malheureuses personnes dont il est question. »

Voici cette lettre qu'il écrivait, de Pise, à lady Byron :

« Je dois vous accuser réception des cheveux d'Ada, qui sont très-souples et très-jolis, et presque aussi foncés déjà que l'étaient les miens à 12 ans, si je dois en juger par ceux que Augusta conserve de moi et qui ont été coupés à cet âge. Mais ceux d'Ada ne frisent pas, peut-être parce qu'on ne les lui coupe pas.

« Je vous remercie aussi pour l'inscription de la date et du nom; et cela, parce que je crois que ce sont les seuls deux ou trois mots de votre écriture qui soient en ma possession. Car vos lettres, je vous les ai rendues, et excepté le mot « household » (*livre de la maison*), écrit deux fois dans un vieux registre, je n'en ai point d'autre.

« J'ai brûlé votre dernière lettre pour deux raisons : la première, parce qu'elle était écrite dans un style peu agréable ; et la deuxième, parce que je voulais garder votre parole sans documents, car ils sont la ressource mondaine des esprits soupçonneux.

« Je présume que cette lettre vous arrivera vers le jour de naissance d'Ada, 10 décembre. Elle aura alors 6 ans ; de sorte que, d'ici à 12 de plus, j'aurai quelque chance de la rencontrer ; peut-être plustôt, si je suis obligé d'aller en Angleterre pour affaires ou pour tout autre motif. Rappelez-vous cependant une chose, soit de loin ou de près ; c'est que tous les jours qui nous tiennent séparés devraient, après une si longue période, « plutôt radoucir nos senti« ments mutuels, » qui auront toujours un point de ralliement aussi longtemps que notre enfant existera ; et tous les deux, je le présume, nous espérons, que ce sera pour longtemps après ses parents.

« Le temps qui s'est écoulé depuis notre séparation a été considérablement plus long que toute la courte période de notre union, et même plus long que notre connaissance antérieure. Tous les deux, nous avons fait une amère faute ; mais maintenant elle est sans remède et irrévocablement telle. Car à trente-trois années, pour ma part, et peu de moins de la vôtre, bien que ce ne soit pas une très-longue période dans la vie, néanmoins c'en est une où les habitudes et les idées sont, en général, trop arrêtées pour admettre des modifications. Et puisque nous ne pouvions pas nous accorder ensemble lorsque nous étions plus jeunes, nous ne le pourrions pas maintenant sans trop de difficultés.

« Je vous dis cela ; car je vous avoue que, malgré tout, j'ai considéré notre réunion comme non impossible plus d'une année après notre séparation ; mais depuis lors, j'en ai abandonné l'espoir entièrement et pour toujours. Mais

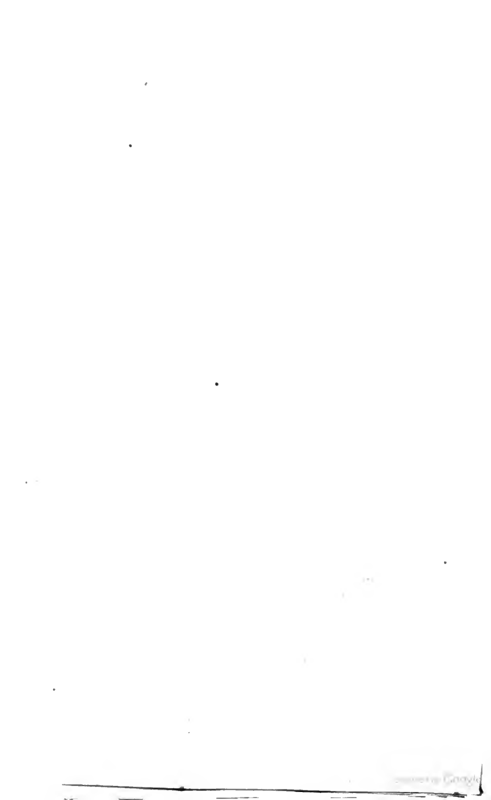
cette impossibilité de se réunir me semble, à moi du moins, une raison pour laquelle, sur les rares points de discussion qui peuvent s'élever entre nous, « nous de- « vrions conserver les politesses de la vie, » et cette bonté, dont les personnes, qui ne doivent jamais plus se rencontrer, peuvent peut-être plus facilement conserver, que celles qui sont obligées d'avoir des relations plus intimes. Pour ma part, je suis violent, mais sans malignité. Car des provocations récentes peuvent seulement exciter mes ressentiments. Quant à vous qui êtes plus froide et plus concentrée, je dois vous dire que vous pouvez bien parfois faire erreur, « et prendre la profondeur d'une « froide animosité pour de la dignité, et un sentiment en- « core plus mauvais, pour un *devoir*. » Je vous assure « maintenant (quelque chose que j'aie pu faire ou dire) « que je ne vous garde plus un ressentiment quelcon- « que. » Rappelez-vous que *si vous m'avez injurié* — ce pardon est quelque chose; et que, si c'est moi qui vous ai injuriée, c'est encore davantage, s'il est vrai, ainsi que le disent les moralistes, que ce sont ceux qui *offensent davantage qui pardonnent le moins*.

« Que l'offense ait été seulement de mon côté, ou réciproque, ou de votre côté seulement, c'est à quoi j'ai cessé de réfléchir; et je ne pense plus qu'à deux choses, c'est-à-dire « que vous êtes la mère de mon enfant, » et « *que* « *nous ne nous rencontrerons jamais plus*. » Je pense que si vous voulez aussi considérer ces deux mêmes choses à mon égard, ce sera le mieux pour tous les trois.

« Noel Byron. »

Cette lettre, bien que restée à l'état de projet, dispense de toute autre preuve. Et l'on comprend, quoiqu'on ait pu dire le contraire, que la résolution

prise par lord Byron, de ne plus se réunir avec lady Byron, était bien irrévocable; mais que, cependant, une réconciliation lui aurait fait grand plaisir à cause de sa fille, et parce qu'aucun sentiment haineux ne pouvait trouver place dans sa grande âme.



XIV

GAIETÉ ET MÉLANCOLIE.

SA GAIETÉ.

On a beaucoup parlé de la mélancolie de lord Byron.

On a également parlé de sa gaieté. Comme à l'ordinaire, tous les jugements ont été plus ou moins faux. Son tempérament a été aussi peu connu que son caractère, lorsqu'on a voulu le juger d'une manière exclusive.

Qu'on veuille donc pour cela me permettre aussi de rétablir la vérité sur les seules bases solides : *les faits!*

Lord Byron était si souvent gai, que plusieurs de ses biographes ont pu dire que la *gaieté* et non la *mélancolie,* prédominait dans sa nature. M. Galt, même, qui ne l'a connu que pendant l'époque de sa vie, où la mélancolie prédominait en lui, s'exprime pourtant ainsi :

« Quelque singulier que cela puisse paraître, le premier essai de poésie facétieuse de lord Byron (Beppo) a une saveur de gaieté bien plus forte que ses œuvres graves n'en ont de mélancolie; bien qu'on pense communément (et, je crois, injustement) que la tristesse était la disposition prédominante de son caractère. »

Beaucoup d'autres ont dit la même chose. La vérité est que si, par la réflexion, nécessité de son génie, et par les circonstances, fatalité de sa destinée, il s'est montré mélancolique dans ses écrits, et très-souvent dans ses dispositions, par son tempérament, par ses goûts, par l'activité, la pénétration, la complexité de son esprit, il s'est montré encore bien souvent très-gai. Personne ne voyait, mieux que lui, le côté plaisant et absurde des choses, et ne trouvait plus facilement une cause pour rire. Sa gaieté, provoquée par la franchise de son caractère ouvert et mobile, par des ridicules, des absurdités, des prétentions, des saillies, devenait tellement expansive et charmante, son âme et son corps riaient si bien ensemble, qu'il était impossible de ne pas rire avec lui; mais c'était un rire dénué de toute malice. C'étaient les légers défauts d'harmonie, de proportion, de convenance, qui excitaient facilement chez lui cette agréable sensation. C'était aussi son esprit, qui épris comme il l'était du beau, et si plein d'harmonie et d'activité, lui faisait saisir, avec une promptitude aussi extraordinaire qu'involontaire, les rapports contradictoires dans les objets, et tout ce qui prouve l'absence volontaire des éléments d'ordre et de

beauté dans la conduite des êtres libres et raisonnables. Son rire était donc aussi esthétique qu'innocent. Et quand même il ne serait pas admis, comme il l'est par tous les philosophes moralistes, que dans le rire, il n'entre aucune sorte de calcul personnel, que son caractère est tout à fait désintéressé, que le sentiment de notre supériorité sur l'être dont on rit, n'entre en aucun degré dans ce sentiment tout à fait spontané, et qu'enfin l'*égoïsme et le rire ne vont jamais ensemble*, si on pouvait, dis-je, douter de tout cela, il aurait suffi de voir lord Byron rire pour en être convaincu. Car son rire était une chose vraiment charmante. L'air même qui l'environnait paraissait rire. Son âme, qui avait souvent besoin de sortir des profondes méditations, se délassait, s'égayait, se reposait dans cet abandon d'elle-même. Elle congédiait, pour ainsi dire, la réflexion pour redevenir enfant, pour se livrer aux caprices de mille pensées mobiles, fugitives, qui traversent l'esprit, dans les moments où ils sont excités.

Moore revient souvent sur l'humeur si gaie où il trouvait invariablement lord Byron dans l'intimité. « Rien (dit-il) n'aurait pu être, en vérité, plus amu- « sant et plus délicieux. C'était, chez lui, comme la « gaieté qui éclaterait dans l'enfant auquel on don- « nerait ses vacances, et il semblait qu'il n'y eût pas « de plaisanterie et de tours dont il ne fût capa- « ble. » Lorsque Moore vint le visiter à la Mira, dans l'automne de 1819, et qu'accompagné par lui il

arriva à Venise qu'il voyait pour la première fois, il dit :

« Tandis que nous procédions à travers la « lagune dans sa gondola, le soleil se couchait ; et « c'était une de ces soirées que la poésie, même, « aurait choisies pour montrer pour la première fois « Venise, s'élevant avec sa tiare de *tours brillantes* « au-dessus des ondes ; et en même temps ce qui « complétait l'intérêt solennel de la scène, c'est que « je voyais tout cela en compagnie de celui qui ve- « nait de donner une nouvelle vie à ces gloires, en « chantant si magnifiquement cette belle cité de « la mer[1].

« Mais quelle que fût l'émotion que la première vue du spectacle eût pu m'inspirer dans d'autres circonstances, la disposition d'esprit dans laquelle je le regardais alors fut tout à fait le contraire de ce qu'il aurait pu être. L'exubérante gaieté de mon compagnon, et les souvenirs tout autres que romantiques dans lesquels notre conversation se répandit, mirent complétement en fuite toutes les associations poétiques et historiques, et notre course fut (j'en suis presque honteux de l'avouer) une course non interrompue de gaieté et de rire jusqu'à ce que nous atteignîmes les marches du palais de mon ami dans le Canal Grande. Tout ce qui nous était arrivé jadis de gai ou de ridicule dans notre vie mondaine de Londres, ses « *scra-* « *pes* » et mes admonitions, nos communes aventures avec les « *ennuyeux* et les *Bas-Bleus*, » les deux grands ennemis, comme il les appelait, de la félicité de Londres),

1. « I stood in Venice on the bridge of sighs. (*Childe-Harold.*) »

nos nuits si pleines de gaieté au club Alfred, ou chez Kinnaird, tout était passé rapidement en revue entre nous, et avec un torrent d'esprit, d'*humour* et d'hilarité de son côté, dont il aurait été difficile pour une personne bien plus grave que moi de ne pas subir la contagion. »

Lord Byron était, surtout, plein de gaieté et porté à rire avec ceux qu'il aimait; plaisanter et rire avec quelqu'un, c'était là une des grandes preuves de sa sympathie. Quand il écrit aux absents, qui sont près de son cœur, il dit toujours : « J'ai bien des choses à « vous dire pour rire ensemble : » Dans plusieurs de ses lettres de Grèce à Mme G.... il lui annonce ces trésors de plaisanteries qu'il lui tient en réserve, pour le jour qu'on se reverra, afin de s'en amuser ensemble. Lord Byron avait rarement des paroles flatteuses pour ceux-là même qu'il aimait. C'était plutôt par ses regards que par ses paroles qu'il exprimait ses sentiments et son approbation. Son amusement et son habitude avec ceux qu'il aimait était de relever aussi bien leurs défauts, que leurs qualités et leurs mérites par des plaisanteries, des mots piquants, des saillies charmantes. La promptitude avec laquelle il pénétrait le plus léger tort, le plus minime mouvement d'exagération, ou d'affectation était à peine croyable. On aurait dit que les personnes qu'il affectionnait étaient *transparentes* en face de lui, et qu'il voyait leurs pensées et leurs cœurs.

C'était surtout dans cet état de son âme que se produisait chez lui la *saillie*, phénomène si remarquable de son esprit. Sa conversation devenait alors

vraiment éblouissante. Tous les objets prenaient, sous sa parole, un aspect imprévu et pittoresque. Les pensées neuves et piquantes se succédaient chez lui avec une rapidité sans exemple, et la flamme de son génie devenait dans ces moments-là un véritable feu d'artifice. Ceux qui ne l'ont pas connu dans ces moments, ne peuvent pas s'en former une idée par ses ouvrages. Car, dans le silence du cabinet, quand, la plume à la main, il élaborait ses grandes conceptions, les vifs éclairs perdaient beaucoup de leur intensité brillante; et quoiqu'on trouve, surtout en *Don Juan* et en *Beppo*, des pages ravissantes d'esprit comique, ceux qui l'ont connu, ont pu seuls juger de la supériorité de sa conversation sur ses écrits. Mais dans cet exercice de toutes ses facultés inséparable de sa gaieté, et qui lui procurait un véritable bien-être, dans toutes ses saillies, et même dans ses railleries, il n'y avait aucune autre malice que celle qui est inspirée par la gaieté, par la finesse de l'esprit, par le désir de s'amuser un peu; et quand ses pointes étaient fines, elles étaient en même temps si flexibles que les épidermes les plus susceptibles n'en pouvaient pas être traversées.

Ce grand plaisir de plaisanter semblait un besoin de son organisation, car il l'a accompagné pendant toute sa vie. On a vu ce qu'en ont dit ses bonnes, ses précepteurs, ses amis d'enfance. Ses sympathies pour le vieux bouteiller de son château, ses plaisanteries envers l'empirique Lavender, qui promettait guérir

son pied, et ne le guérissait pas, le ton badin de ses correspondances d'adolescence, et plus tard les mascarades de l'abbaye de Newstead, et ensuite ses grandes gaietés avec Moore et Rogers à Londres, ses plaisanteries dans toutes ses correspondances, puis leur concentration dans *Beppo* et dans *Don Juan*, et enfin, combien souvent, même en Grèce, même quand il était déjà souffrant à Missolonghi, il avait besoin de se livrer à des plaisanteries, et à des jeux presque enfantins, à tel point que le bon docteur Kennedy, quand il voulait le convertir à son orthodoxie peu tolérante (à Céphalonie), trouvait qu'un des obstacles pour réussir avec lui était la difficulté de le maintenir sérieux.

« Il aimait (dit le docteur) de dire des choses gaies et spirituelles, et ne laissait passer aucune occasion de dire un bon mot et une saillie.

. . . .

« En général (dit-il encore) il était plein de gaieté et de plaisanterie. Je l'ai entendu souvent dire des mots spirituels; mais, comme mon grand désir était de maintenir son esprit dans la gravité, et dans la réflexion des sujets importants, après avoir attendu la fin de ses plaisanteries, et de l'hilarité qu'elles provoquaient, je tâchais, de nouveau, de ramener la conversation au sérieux, et mylord se prêtait toujours à cela. » Et puis il ajoute : « Mon opinion était que toute cette gaieté et toutes ces saillies n'étaient pas dignes d'un homme aussi éminent que lui. »

Paroles qui caractérisent bien l'honnête métho-

diste, qui ne pouvait pas, ainsi que d'autres esprits, quoique nobles et bons, comprendre la plaisanterie; ce qui arrive aussi à quelques esprits chagrins, méchants et susceptibles, dont l'excessive vanité se heurte à toutes les plus simples et innocentes explosions de gaieté et de plaisanterie[1]. Le colonel Stranhope qui connut lord Byron à la même époque, et qui n'était pas méthodiste, mais qui ne pouvait pas, par d'autres raisons, goûter l'esprit de saillie du poëte, disait :

« Son esprit était semblable à un volcan plein de feu et de sourires, parfois calme, souvent éblouissant, et plein de gaieté.

. . . .

« Comme compagnon (il ajoute) personne ne pouvait être plus amusant que lord Byron. Il n'y avait chez lui la moindre pédanterie, la moindre affectation. Il était naturel et gai, et il plaisantait et jouait comme un enfant. Sa conversation ressemblait à un fleuve, quelquefois calme, quelquefois rapide, et quelquefois se précipitant comme une cataracte. C'était un mélange de philosophie et de plaisanterie sur toutes choses, comme dans son *Don Juan*. Il écoutait les autres avec patience, et même avec grande attention; mais cependant, lorsqu'il s'engageait avec chaleur dans une conversation, ses idées se succédaient avec une rapidite si extraordinaire qu'il ne pouvait pas les dominer. Elles éclataient de son cerveau impétueusement, et quoiqu'il fît attention et accueillît les remarques des autres, toutefois il ne leur permettait point d'interrompre son discours. »

1. Voyez Galt à propos de Hunt.

« Au milieu des plus grands dangers (dit le comte Gamba, son ami et son compagnon en Grèce, dans son interessant ouvrage : *Le dernier voyage de lord Byron en Grèce*) et dans les circonstances où les autres hommes sont préoccupés et sérieux, il y avait ordinairement chez lord Byron une gaieté d'esprit et une tendance à plaisanter. Cette disposition de son esprit lui donnait un air de sincérité et de franchise qui était irrésistible même avec les personnes prévenues contre lui. »

Le comte Gamba dit cela à propos de la lettre que lord Byron écrivait au milieu des Scrofes où il s'était réfugié dans la tempête, et pour échapper à la poursuite des Turcs.

« Si quelque chose » (écrit lord Byron plaisamment à Moore, dans le moment solennel de s'embarquer pour Missolonghi, et dans la dernière lettre qu'il lui a écrite), « si quelque chose comme la fièvre, la fatigue, la famine, ou tout autre, allait couper court à la vie d'un frère guerrier comme Garcillasse de la Vega.

. . . .

je vous prie seulement de vouloir bien vous rappeler de moi, au milieu de vos sourires et de vos parties bachiques. J'espère que la cause triomphera ; mais que cela soit ou non, toujours l'honneur doit être observé aussi rigoureusement qu'un régime maigre (de lait). J'espère observer les deux....

« BYRON. »

« On sait » (dit encore le comte Gamba) « que lord Byron, par suite spécialement des vexations auxquelles il fut incessamment en butte, combinées avec la diète ri-

goureuse et mauvaise (car il ne se nourrissait que de végétaux et de thé vert, afin de montrer qu'il pouvait vivre aussi simplement que le plus simple soldat grec), et en même temps par l'impossibilité de prendre de l'exercice, eut à souffrir à Missolonghi une attaque de nerfs qui lui ôta la parole, et qui alarma tous ses amis et tout le monde. Néanmoins, quand la crise fut un peu passée, il ne manqua pas d'en plaisanter[1]. »

« Même à Missolonghi » (nous dit Parry qui ne l'a connu que là, au milieu des ennuis et des chagrins, et près de sa fin)[2] « il aimait extrêmement à plaisanter en paroles et en actions. Ces jeux soulageaient, disait-il, son esprit, et l'empêchaient de s'arrêter sur des pensées désagréables. Il possédait plus que personne que j'aie jamais connu une quantité de curieuses expressions, et de phrases dans les différents langages et des paroles en usage parmi les soldats, les marins, les marchands et d'autres classes d'hommes. Dans ce qu'on appelle *slang* il était tout à fait *maître*. Je connaissais moi-même un grand nombre de ces mots, ayant été marin et soldat presque toute ma vie ; mais lui en savait autant que moi dans ma profession, et encore une quantité d'autres en usage en d'autres états qui m'étaient tout à fait inconnus. Une grande partie de ses conversations avec moi se faisait en phrases marines, et il voulait que j'en fisse toujours usage. Et même quand je lui contais de petites anecdotes, ou des aventures qui m'étaient arrivées, telles que celles avec M. Bentham, il insistait toujours pour que je ne fisse usage que de termes de mer, et probablement le plaisir qu'il trouvait dans ces anecdotes lui était augmenté par les expressions qu'il m'obligeait à employer en les lui racontant. »

1. Comte Gamba, p. 174.
2. Parry, p. 178.

Cette disposition d'esprit, il la tenait peut-être de son origine française ; car en Angleterre elle est peu connue et peu appréciée.

« Et pourtant c'est elle (dit le plus grand génie femme de nos jours) qui fait le charme des liaisons délicates, et qui nous préserve souvent de beaucoup de folies et de sottises.

« Chercher le côté ridicule des choses, c'est en découvrir le côté faible et illogique. Se moquer des périls où l'on se trouve engagé, c'est s'exercer à les braver, comme les Français qui vont au feu en riant et en chantant. Persifler un ami, c'est souvent le sauver d'une mollesse de l'âme dans laquelle notre pitié l'eût engagé à se complaire. Enfin se persifler soi-même, c'est se préserver de la sotte ivresse de l'amour-propre exagéré. J'ai remarqué que les gens qui ne plaisantent jamais sont doués d'une vanité puérile et insupportable ! »

Il y a pourtant des caractères élevés et nobles qui ne rient jamais et ne comprennent pas le bien-être que la gaieté donne. Ces esprits-là manquent de quelque chose, et certainement de ce qu'on appelle *esprit*.

Mais cette gaieté, éblouissante d'esprit et de couleur comme son talent, s'arrêtait toujours chez lord Byron où elle doit s'arrêter dans une belle âme. Autant le vrai ridicule, celui qu'un grand écrivain a défini : « *la force d'un être libre, petite ou grande, sans proportion avec le but où elle tend ;* »

autant, dis-je, ce vrai ridicule l'attirait et le réjouissait, autant les graves désordres moraux et physiques, que produit la laideur des corps et des âmes, attristaient et repoussaient la sienne qui était si harmonieuse. Jamais il ne put rire de ces derniers. Les graves désordres de l'âme des êtres libres étant volontaires, ils lui causaient de la tristesse, de la colère ou de l'indignation, selon le degré de ces vices et de ces désordres. Ne cherchez pas d'autre origine à ses satires les plus amères en vers et en prose. La grande laideur et les défauts physiques lui inspiraient assurément un grand dégoût par suite de sa passion pour le beau; mais les malheurs involontaires excitaient en même temps chez lui une grande compassion, qu'il témoignait par les actes les plus généreux.

On sait, par exemple, que lord Byron avait un défaut dans l'articulation d'un pied. Ce défaut était si léger, quoiqu'on l'ait bien exagéré, qu'on n'a jamais pu dire dans lequel des deux pieds il existait. Au surplus il n'ôtait rien à la grâce, et à la dextérité de sa personne. S'il lui fut pénible de l'avoir, ce devait être parce que son esprit d'harmonie regardait ce défaut comme un empêchement à la perfection de sa beauté physique. Mais quelle qu'ait été la cause de cette sensibilité, elle a toujours suffi pour lui faire éprouver une généreuse compassion pour tous ceux qui avaient quelque défaut ayant une anologie quelconque avec le sien. Lord Harrington, alors Col. Stanhope, dit :

« Contrairement à ce qu'on observe chez les autres, lord Byron, toujours si sensible aux souffrances des autres, l'était de préférence pour ceux qui avaient quelque imperfection analogue à la sienne. »

A Ravenne, son mendiant favori boitait. C'était celui-là qui, dans la forêt des Pins, avait le privilége de ramasser toutes les grosses pièces d'argent que les balles adroites de ses pistolets allaient frapper. Et comme il ne se moquait d'aucun défaut involontaire, et qu'il ne pouvait pas même rire d'une personne qui tombait (comme il arrive si souvent), de peur que cela eût lieu par suite d'une faiblesse corporelle, il ne se moquait non plus d'aucune des faiblesses et des pauvretés de l'intelligence.

Il ne riait pas d'un mauvais poëte à cause de ses mauvais vers. Quand il était à Pise, il y avait aussi un Irlandais qui traduisait la *Divine Comédie*. Sa traduction était lourde et défectueuse; mais, comme il était enthousiaste du grand poëte, le brave homme n'existait que par l'espérance de publier son travail. Tous les Anglais qui étaient à Pise, y compris le bon Shelley, se moquaient de l'honnête traducteur. Lord Byron, seul, n'en riait pas. La sincérité de T... lui obtenait grâce et compassion. Lord Byron faisait plus; il écrivait et suppliait Murray de le faire imprimer, de donner à ce pauvre poëte cette consolation. Et il ne se contentait pas même de cela! Il écrivait à Moore de prier Jeffreys de ne pas le critiquer, et il s'engageait de faire à Gifford la même prière, par l'inter-

médiaire de Murray. « Peut-être pourraient-ils parler « des commentaires sans toucher au texte, » disait-il; et puis il ajoutait avec sa plaisanterie ordinaire : « Toutefois il ne faut pas s'y fier. *Les chiens!* « *le texte est trop tentant*[1]. »

Il ne riait pas non plus d'une dévotion exagérée, fût-elle extravagante, fût-elle poussée jusqu'à la superstition, pourvu qu'il la crût sincère. Mme la C^sse^ G..., tante paternelle de Mme la C^sse^ G..., la plus grande beauté de la Romagne en 1800, s'était jetée dans une dévotion tellement exaltée et mystique, par suite de l'extrême et brutale jalousie du comte son époux, qu'elle est morte en odeur de sainteté. Cette dame écrivait à Gènes à son frère, le comte G..., qu'elle se trouvait très-heureuse de ce genre d'existence; et elle ne tarissait pas d'éloges sur « les bons pères Jésuites, » et sur sa dévotion à sainte Thérèse. Mme G.... ayant envoyé une de ces lettres à lord Byron, il lui répondit : « Je trouve « tout cela *très-respectable*, et de plus, *enviable*. « Elle a raison, la Zia, et je voudrais bien, moi « aussi, pouvoir aimer les bons pères et sainte Thé- « rèse. Que veut-elle au fond cette dévote de sainte « Thérèse? cette amie *dei buoni padri gesuiti?* Trou- « ver le bonheur, et elle l'a trouvé! Cherchons-nous « donc autre chose? »

Nous l'avons déjà vu ailleurs[2] : Jamais lord Byron,

1. Moore, lettre 468.
2. Voyez art. *Religion*.

à aucune époque de sa vie, n'a plaisanté de la religion et de ses adeptes *sincères*, quel que fût leur culte. Pourvu que leurs erreurs vinssent du cœur, ils avaient droit à son respect. Dallas lui-même, à propos des stances sceptiques de sa vingt-deuxième année, ne peut se passer de lui rendre justice.

« Je n'ai pas vu, dit-il, un moqueur en vous, et vous avez la vertu peu connue de ne pas vouloir que les autres pensent comme vous sur les matières religieuses. Je suis moins désintéressé : j'ai le plus grand désir et même une grande espérance de vous voir un jour penser comme moi. »

Nous avons vu déjà[1] ce qu'en disait Kennedy, en Grèce ; le même témoignage est porté par le docteur Millingen :

« Pendant tout le temps que je l'ai fréquenté, dit-il, jamais je ne lui ai entendu proférer un mot de mépris ou de ridicule sur la religion chrétienne. Au contraire, souvent il disait que rien ne pouvait être plus blâmable que de mettre en dérision ceux qui y croyaient, puisque, dans ce monde étrange, il est également difficile de connaître ce qu'on doit et ce qu'on ne doit pas croire, et que beaucoup de libres penseurs enseignent des doctrines qui sont autant au-dessus de la compréhension humaine que les mystères de la révélation elle-même. »

Lorsque, par suite de son habitude de regarder les choses sérieuses du côté absurde et risible, il craignait

1. Voyez art. *Religion*.

d'en avoir agi de même à l'égard de quelque cérémonie religieuse, il s'empressait de l'expliquer :

« J'ai peur, écrivait-il à Moore, de Pise, que ma manière de m'exprimer ne vous semble légère.... mais telle n'est pas mon intention.... seulement la nature de mon esprit (my turn of mind) me porte à regarder les choses sous leur point de vue absurde, qui éclate et se fraie la voie et m'entraîne malgré moi de temps en temps.... Et cependant je vous assure que je suis un très-bon chrétien, que vous le croyiez ou non. »

Mais, autant il respectait la sincérité des sentiments religieux, autant il détestait l'hypocrisie, qui méprise en secret l'idole qu'elle adore en public. Même à l'époque si transitoire de ce qu'on a appelé son scepticisme, parler contre la religion, mépriser et se moquer du culte que l'on pratique par des motifs humains et d'intérêt personnel, lui était très-désagréable. En Livadie, dans ce temps-là, il rencontra un évêque grec, qui se permettait de mettre la pratique extérieure de son ministère en contradiction avec ses paroles. Combien fut grande l'antipathie qu'il conçut pour lui, on le voit par ses notes du Ier et du IIe chant de *Childe Harold*. Pour les Pharisiens de nos jours, il avait les colères que Jésus avait pour les sépulcres blanchis. Non certes, ce n'est pas de la vraie vertu, en général, ni d'aucune vertu en particulier, dont il s'est quelquefois moqué, ni de l'amitié, ni de l'amour, ni de la religion, ni d'aucun sentiment vraiment respecta-

ble. C'est uniquement de leur semblant, de leur vain simulacre, quand ceux qui l'étalent aux yeux du monde agissent ainsi *dans un intérêt personnel.* Lord Byron savait trop, par son expérience, que bien des vertus admirées et proclamées portent un masque ; et il croyait utile à la société de le leur arracher, pour mettre à découvert le visage qu'il cache. Pourquoi donc aurait-il eu des ménagements pour la vertu qui se fait patronnesse des fêtes de charité, afin d'acquérir le droit d'abandonner impunément ses devoirs d'épouse chrétienne? et pour la vertu des femmes qui se pèse avec les avantages d'être admises à diriger des Almacks? pour celle qui veut réunir les bénéfices de la pudeur à la satisfaction de ses passions? pour ces personnes enfin dont le mérite consiste à ne jamais *se laisser voir à découvert?* Il a été aussi trés-irrespectueux pour de certaines amitiés dont il avait fait l'expérience, de ces amitiés qui trouvent beaucoup de paroles pour vous conseiller, mais qui n'en trouvent point pour vous consoler et vous défendre. Cette variété de l'amitié l'avait fait beaucoup souffrir. Dans ses poëmes sérieux, il l'appelle : « *la perte de ses illusions;* » et il en parle ou avec une misanthropique indignation, ou avec des larmes dans le cœur. Mais revenu à une plus douce philosophie, il avait fini par en sourire et en plaisanter. « Ses traits se rembruni-
« rent, et son front pâlit en voyant dans son ami
« cette fragilité pour laquelle la plupart des amis
« réservent leur sensibilité. »

Sérieusement, devait-il donc de grands ménagements à cette amitié-là? Et ne suffit-il pas, pour amnistier lord Byron auprès de la *véritable amitié*, de l'entendre dire, après avoir plaisanté sur les faux amis : « Mais telle n'est pas ma maxime, sans « quoi j'aurais eu des tourments de cœur de moins. « Mais n'importe, je ne voudrais pas être une tortue « abritée dans sa dure écaille, à l'épreuve des flots « et des éléments; mieux vaut, après tout, avoir « éprouvé et vu ce que l'humanité *peut* et ne *peut* « *pas* supporter. Cela sert à enseigner le discernement aux âmes sensibles, et à leur apprendre à ne « pas épancher leur océan dans un tamis [1]. » L'amitié lui était si nécessaire, qu'il écrivait à Moore, la veille de son mariage, 15 octobre 1814 : « S'il devait y avoir, dans le mariage, quelque chose qui produirait une froideur entre mes amis et moi, je n'en voudrais plus. » Il faut lire tout ce qu'il disait de lord Clare et de Moore, et voir de quelles délicatesses presque jalouses il entourait le titre d'ami [2], pour comprendre quelle valeur il attachait à l'amitié véritable. Mais, avec bien des *priviléges*, il lui attribuait des *devoirs*.

Et si nous passons de l'amitié à l'amour, devait-il, vraiment, beaucoup de respect aux amours des lady Adeline, ou de celles « qui, dit-il, vous embras- « sent aujourd'hui en pensant au roman qu'elles

1. *Don Juan*, XIV[e] chant.
2. Voyez lettre de lord Byron à Mme Shelley.

« écriront demain? » On a bien vu quel était l'idéal de l'amour vrai pour lui; aussi s'impatientait-il, quand il le voyait confondu avec toute autre chose. A vingt-deux ans, il écrivait à son jeune ami, le Rev. M. Harness:

« Je vous ai parlé de ce qui est arrivé à B. et à H. dans ma dernière lettre. Assez donc de ces sentimentalités qui se consolent dans les maisons de joie du désespoir, de la perte irréparable, de l'attachement délicat d'un couple de.... Vous censurez ma vie, Harness; mais, quand je me compare avec ces hommes-là, mes aînés pourtant, et meilleurs que moi, vraiment, je commence à me croire un monument de prudence, une statue ambulante sans sensation et sans faiblesse. Et cependant. le monde, en général, me donne une orgueilleuse supério ité sur eux en dissipation. Ces hommes-là, je les aime pourtant, et Dieu sait si je voudrais condamner leurs aberrations. Mais je me sens impatienté, je l'avoue, lorsque je les vois élever à la dignité du sentiment, et appeler par le nom d'amour des attachements romanesques pour des créatures que l'on marchande pour un dollar! »

Oui, lord Byron a toujours manqué de respect pour l'amour échangé contre des dollars. Et puis, quand une plus douce et plus tolérante philosophie se fut substituée à cette irritation, il prit la liberté d'en rire en prose et en vers. On pourrait dire pourtant qu'il plaisantait quelquefois, même de ses sentiments les plus profonds; et Moore le fait remarquer comme un de ses travers, à propos du ton plaisant qu'il prit une fois à Bologne en écrivant

à Hoppner. Mais Moore oublie de dire qu'entraîné par son cœur à Ravenne, il parlait contre les conseils d'Hoppner, qui, afin de le décourager pour les raisons que nous avons dites ailleurs[1], lui ayant fait tous les plus sombres pronostics sur les conséquences de cette visite, sans ébranler son cœur, avait pu cependant ébranler son imagination. Il tâchait donc de se montrer prêt à tout. Ces plaisanteries-là étaient le chant de celui qui a peur dans les ténèbres. De plus, par la manière dont il jugeait la nature humaine, et par le sens, en lui si vif, du ridicule, il comprenait que c'était seulement sur un ton léger que les autres aiment à entendre parler d'un amour qu'ils n'éprouvent pas, surtout quand ils le désapprouvent. Il sentait que la gaieté d'Ovide et la galanterie d'Horace plaisent mieux aux indifférents que les sentences ou les sentimentalités exaltées de Pétrarque, et les désespoirs de Werther. C'était par cette même perception exacte des sentiments des spectateurs indifférents, qu'il adoptait parfois un ton badin et léger dans ses conversations, et dans ses correspondances, à l'égard de l'amitié, de ses dévouements, d'une foule d'autres sentiments très-sérieux et très-profonds dans son cœur, mais qu'il croyait ne pouvoir intéresser les autres autant que lui. Et si quelquefois cette grande pénétration du cœur humain a pu être cause de ses badinages, le plus souvent, c'est le grand étalage de beaux sentiments

1. Voyez *Sa vie en Italie.*

des autres en contradiction avec leur propre conduite; c'est d'avoir vu trop clairement que la moralité était regardée comme une simple convenance, et « *qu'on oublierait l'étiquette,* » si on était à l'abri des regards du monde. Aux beaux sentiments des écrivains tarifés, aux promesses des héros qui enrôlent à grand bruit les combattants, tout en restant de leur personne au coin de leur feu; à la générosité qui s'exerce sur le balcon, il ne voulait pas accorder son estime. Et certes il en avait le droit, lui qui n'exerça jamais cette vertu que dans l'ombre et dans le secret. Il ne voulait donc pas qu'elle fût un marché, ni qu'on en eût l'honneur sans le sacrifice. Il répondait à Moore, qui s'extasiait sur la générosité de Lord un tel envers lui : « Je croirai tout cela « quand vous m'aurez prouvé qu'il n'y a aucun « avantage à venir en aide *ouvertement* à un homme « comme vous. » Lord Byron par sa merveilleuse, je dirai presque par sa surnaturelle perspicacité, pénétrait dans les âmes et n'en sortait pas souvent avec une bonne opinion. Mais bon comme il était, il n'aimait cependant pas, surtout pour agir lui-même, rechercher les motifs qui faisaient agir les autres. « Il est triste, dit-il dans son admirable sa- « tire de Don Juan, de fouiller dans les racines des « choses, tant elles sont mêlées à la terre. » Enfin, ses moqueries étaient toutes à l'adresse du vice qu'il abhorrait le plus, l'*hypocrisie*, qu'il regardait comme la gangrène des âmes, la cause de la plupart des maux de la société, et très-certainement de ses pro-

pres malheurs. Tant qu'il fut obligé de la subir, sous l'influence brumeuse de son île natale, il en fut tour à tour attristé et indigné. Dès qu'il arriva en Italie, son âme ayant pris plus souvent la couleur de son ciel, il préféra la combattre en plaisantant. Mais, quelle que fût l'arme dont il se servit contre elle, il la poursuivit à outrance dans tous ses retranchements, dont personne ne connaissait mieux que lui tous les détours et toutes les manœuvres. Car c'était elle qui avait été le fléau de sa vie; c'était elle qui avait rendu inutile pour son bonheur la réunion des dons les plus rares du ciel, la richesse de ses affections, les qualités dont il était doué à profusion et qui font le charme de la vie intérieure, de la vie de famille dont elle l'avait deshérité, en le *forçant* à mépriser aussi une patrie qui se conduisait avec lui en marâtre et non en mère, puisqu'elle le calomniait, et s'obstinait à le méconnaître uniquement parce qu'elle y régnait. Voilà donc les vertus dont il s'est permis de rire.

« *Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point,* dit la Bruyère; mais le ridicule qui est quelque part il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce, et d'une manière qui plaise et qui instruise. »

Quant aux vertus vraies, saintes, pures, *incontestables*, personne plus que lui ne les a admirées et respectées. « Un trait de vertu ou de courage, dit « un de ses biographes, lui causait des émotions

« profondes, et portait les larmes à ses yeux, pourvu « qu'il fût convaincu qu'aucun motif de briller ou « de faire de l'effet ne l'eût influencé. »

« Une action généreuse, dit un autre, le souve- « nir du patriotisme, les sacrifices personnels, le « désintéressement, lui causaient les plus sublimes « émotions, lui inspiraient les plus brillantes pen- « sées. » Plus son opinion sur la rareté de la vertu lui paraissait fondée, et plus il lui rendait hommage quand il la trouvait. Plus il sentait la difficulté de vaincre les passions, et plus la victoire que l'on remportait sur elles excitait son admiration.

« Présentez mes respects à Mme Hoppner, écrivait-il à M. Hoppner en partant pour Ravenne, » et assurez-la de mon inaltérable respect pour la bonté particulière de son caractère qui n'est pas même sans récompense dans ce monde, puisque ceux qui ne sont pas très-croyants dans la vertu humaine peuvent en découvrir en elle assez pour leur donner une meilleure opinion de leurs semblables, et ce qui est encore plus difficile d'eux-mêmes comme appartenant à la même espèce, quoique loin d'approcher des plus nobles modèles. »

A Coppet, il fut plus touché de l'attachement conjugal de la jeune duchesse de Broglie pour son époux, qu'attiré par le génie même de sa mère, Mme de Staël. « Rien, dit-il dans son mémoran- « dum, n'était plus agréable à voir que la manifes- « tation de la tendresse domestique dans cette jeune « femme. » Quand il reçut à Pise le message pos-

thume d'une belle et angélique jeune femme qui l'avait une seule fois entrevu, et qui pourtant, dans les heures si solennelles de son agonie, pensait à lui, et priait Dieu pour lui, ce message fit une profonde impression sur son esprit.

« Le soir, dit Mme G...., il me parla longuement « de cette piété et de cette vertu si touchante. »

M. Stendhall, qui le connut à Milan pendant le séjour qu'il y fit en 1816, dit :

« Je passai presque toutes mes soirées avec lord Byron. Toutes les fois que cet homme singulier était monté et parlait d'enthousiasme, ses sentiments étaient nobles, grands et généreux, en un mot dignes de son génie. »

Et puis, quand il dit qu'il se promenait tête à tête avec lui dans le grand foyer de la Scala :

« Le grand homme, poursuit-il, apparaissait une demi-heure chaque soir, et alors c'était la plus belle conversation que j'aie rencontrée de ma vie ; un volume d'idées neuves et de sentiments généreux, tellement mêlés ensemble qu'on croyait goûter ces sentiments pour la première fois. Le reste de la soirée, le grand homme devenait Anglais et Lord. »

Ses biographes, même les plus hostiles, rendent un témoignage volontaire ou involontaire, de sa sensibilité et de son respect pour la vraie vertu, et

pour tout ce qui est sérieux et estimable. Et si on veut en demander les preuves à ses poëmes et à ses correspondances, on la trouvera à chaque page, sans excepter Don Juan, cette satire qui l'a le plus exposé aux colères et aux calomnies du « *Cant.* » C'est pourquoi je me bornerai même à emprunter mes citations à ce poëme. En parlant de la gloire des armes, par exemple, il dit : « Il y a plus de gloire « *vertueuse* à sécher une seule larme, qu'à répandre « des torrents de sang. Et pourquoi? Parce que la « première de ces gloires procure le contentement « de soi-même, tandis que l'autre, malgré tout son « éclat, ses arcs de triomphes, malgré les dignités « qu'elle confère, n'est que la science de l'homicide[1]. »

Et puis encore :

« Une vie sauvée laisse de plus doux souvenir, que les lauriers les plus verts nés sur un sol fumé d'humaine argile, quand ils seraient accompagnés de tous les éloges qui aient jamais été dits ou chantés. La gloire n'est qu'un vain bruit, fût-elle célébrée sur toutes les harpes, si votre propre cœur ne fait pas chorus[2]. »

Quand il parle de Souvaroff qui, d'une main ensanglantée par les horreurs d'un massacre de qua-

1. *Don Juan*, ch. VIII.
2. *Don Juan*, ch. IX.

rante mille combattants, commença sa dépêche à l'Autocrate par ces mots :

« Gloire a Dieu et à l'Impératrice Catherine, Ismaïl est à nous ! » lord Byron s'écrie : « Puissance éternelle ! accoler de tels noms ! Il me semble que depuis Mané, Thekel, Phares et Upharsin, ce sont la les mots les plus terribles qu'une main ou une plume de guerrier ait jamais tracés ! Dieu me pardonne, je ne suis pas très-fort théologien. Ce que lut Daniel était la sténographie sévère et sublime du Seigneur ; le prophète n'écrivit pas des plaisanteries sur le destin des nations ; mais ce Russe bel esprit sut, comme Néron, rimer en présence d'une ville en flammes.

« Il écrivit cette mélodie polaire et la mit en musique avec accompagnement de cris de douleur et de gémissements ; cette mélodie que personne n'oubliera, mais que bien peu chanteront, j'espère ; car si je le pouvais, j'apprendrais aux pierres à se lever contre les tyrans de la terre[1]. »

Et puis, quand il parle des hommes vraiment vertueux, des Washington, des Franklin, de ces hommes qui ont préféré la vie simple dans la solitude, pour mieux marcher dans les sentiers de la justice et de la bonté, comme les anciens héros de Sparte, on sent que ses paroles viennent vraiment de son cœur ! Mais, si on voulait extraire de ses œuvres toutes les preuves de son respect et de son enthousiasme pour la véritable vertu, on devrait faire un volume de citations. Je n'ai donc fait qu'en

1. *Don Juan*, ch. VIII.

choisir quelques-unes prises au hasard et puisées de préférence dans cette admirable satire de don Juan, où il y a plus de profonde philosophie et de vraie morale que dans l'œuvre de bien des moralistes, et plus d'esprit, de connaissance du cœur humain, de bonté et d'indulgence qu'on n'en a jamais trouvé réuni dans un volume de vers ou de prose, passé, présent et peut-être futur! mais qui, par son indépendance, par sa hardiesse et par sa vérité surtout, a soulevé toutes les colères du camp politique, religieux et moral de l'Angleterre, à tel point qu'on a réussi à en dénaturer en grande partie la tendance et la portée morale. Quant à la France, qui ne connaît cette satire que par une traduction en prose où les deux tiers de son esprit sont perdus, elle ne manque pas, très-souvent sans l'avouer, d'y puiser le sien, comme dans un inépuisable réservoir. Par suite aussi des analogies de race, il est mieux compris en France peut-être, que dans sa patrie, où un bien petit nombre comprend tout ce qu'il y a de vrai dans la justice qu'il se rend en disant : « Par le « fait, je n'ai pas assez de bile ; mon caractère est « véritablement loin d'être rigoureux ; le témoignage « le plus grave de mécontentement de ma muse est « un sourire. »

Mais si, malgré toutes ces évidences, on persistait encore, ce qui serait bien possible, à répéter que lord Byron a ridiculisé, satirisé, nié des vertus réelles, nous demandons, du moins, qu'on nous dise le nom de ces vertus, afin de pouvoir répondre. Ces

vertus insultées, sont-ce la vérité? la piété? la générosité? la véracité? la force d'âme? l'abnégation? le dévouement? l'indépendance? le patriotisme? l'humanité? l'héroïsme? Mais s'il n'en a nié aucune, s'il n'a ridiculisé et satirisé que leurs semblants, leur ombre hypocrite, que les critiques et les envieux, ceux qui ignorent ou veulent ignorer, cessent donc, au nom de la véritable justice, d'insulter avec un pareil mensonge, à un grand esprit qui ne peut plus se défendre.

Peut-être n'a-t-il pas rendu un assez grand hommage à la grande et très-respectable vertu de son pays : la fidélité conjugale; mais il a dit pourquoi. C'est qu'il lui a semblé que cette vertu, considérée comme exclusive, existait en Angleterre plutôt à l'état de prétention que de réalité dans la haute classe; et aussi par la raison que, s'il se repliait sur lui-même, cette vertu s'appelait d'un nom qui a martyrisé sa vie. Je dirai, pour me résumer, que quand il a vu resplendir une vérité aux dépens d'une hypocrisie, il ne l'a pas *renfermée dans son écrin de vérités précieuses*, pour les emporter dans la tombe, ou pour en parler seulement à basse voix avec ses secrétaires, par la raison *qu'en en parlant plus haut, il aurait pu personnellement en souffrir* (comme pourtant le grand Goëthe l'a fait et *avoué*). Lord Byron, sans penser aux conséquences qui pouvaient en résulter pour lui-même, a pensé, au contraire que la vérité devait être courageusement dévoilée: et il a ajouté, à l'héroïsme des faits, l'héroïsme de la parole.

Il ne faudrait pas non plus oublier que, parmi les éléments deson caractère, il y avait une certaine timidité, et que la plaisanterie aide souvent à animer une conversation ennuyeuse, à nous la rendre moins gênante, et à nous faire cacher nos véritables pensées.

XV

SA MÉLANCOLIE.

« Savoir au vrai pourquoi l'on est
« triste, c'est être bien près de savoir
« ce qu'on vaut. »

Paradol, *Étude des moralistes.*

De tout ce que nous avons dit, d'après cette tendance naturelle de son esprit à regarder les choses même sérieuses par le côté ridicule et risible, faudrait-il conclure que lord Byron fut constamment gai et qu'il ne fut jamais mélancolique? Ceux qui voudraient soutenir cette opinion, devraient subir trop de démentis. La physiologie, la psychologie, l'histoire protesteraient toutes ensemble contre une semblable assertion. Nous disons, au contraire, que lord Byron était souvent mélancolique; mais que, pour bien juger la nature et les nuances de sa mélancolie, il est nécessaire de l'analyser et de l'observer, non-seulement dans ses écrits, mais encore dans la

conduite de sa vie. D'où lui venait-elle donc cette mélancolie? Était-ce une de ces infirmités morales, incurables et sans raison, qui commencent dans le ventre maternel, comme celle des Renés, dont l'enfance est morose et la jeunesse dédaigneuse, qui, sans avoir vécu, semblent fléchir sous les mystères de la vie, qui, ne sachant pas être jeunes, ne sauront point être vieux, qui manquent en tout d'ordre, de proportion, d'harmonie, de vérité, d'équilibre entre la puissance du génie et la volonté indolente? mélancolie mortelle à la pratique de toute vertu, et qui semble une atrophie du cœur au profit de l'orgueil? Était-ce la mélancolie de Werther, dont les sens, exaltés par une passion que la société contrarie en son développement, portent aussi la perturbation dans le sens moral! Était-ce la maladie profonde, mystérieuse, folle et logique, tout à la fois, de Hamlet? ou bien celle de cette « mâle poitrine à faible « bras; » « de ce philosophe à qui la force à manqué pour être un saint, » « de cet oiseau sans « ailes, dit une femme de génie, qui exhale sa plainte « calme et mélancolique sur les grèves d'où partent « les navires et où reviennent les débris, » la mélancolie d'Obermann, dont la bonté et les vertus presque ascètes sont frappées d'impuissance par suite d'un défaut d'équilibre, et dont les découragements et les ennuis ne peuvent qu'exercer une influence funeste pour l'individu et pour l'humanité? Non, non, les caractères *saillants* de toutes ces mélancolies manquent à celle de lord Byron. La sienne

n'était pas une mélancolie passée à l'état chronique, avant d'arriver à la vie terrestre comme celle de René. Car, tandis que René enfant était sombre et ennuyé, Byron enfant était passionné et sensible, mais gai, plaisant et folâtre. Les accès de mélancolie ne se sont développés, chez lui, que sous l'exercice de la pensée, de la réflexion et des circonstances. Et ce n'était pas celle de Werther; car, chez lord Byron, même dans ses plus fortes passions, jamais la raison n'a abandonné le gouvernement de son âme si énergique, et chez lui, sinon chez ses héros, le sacrifice personnel a toujours pris ou voulu prendre la place de la passion satisfaite.

Ce n'était pas celle de Hamlet, car un seul instant de dissimulation n'aurait pas été possible à lord Byron. Ce n'était pas celle d'Obermann : car son âme énergique ne pouvait partager aucune des faiblesses et des impuissances d'Obermann, parce qu'il y avait équilibre entre le sentiment de sa force et son génie.

Ce n'était pas non plus celle de Childe Harold, car ce héros de son premier poëme est, dans le premier et le deuxième chant, la personnification de la jeunesse dorée des salons, blasée et rassassiée par un abus de plaisirs auxquels lord Byron n'avait pas pu se livrer, quand il composa ce type, puisqu'il n'avait alors que vingt et un ans, venait à peine de quitter l'Université, et vivait constamment au milieu d'une foule d'amis intellectuels qui ont tous témoigné de la vie qu'il avait menée à l'Université, et

à Newstead Abbey, où cette vie pouvait bien être un peu dissipée, mais n'était point capable d'engendrer la satiété par suite d'excès. Sa mélancolie, à lui, n'était pas non plus, celle des autres héros mélancoliques qu'il s'est plu à décrire, ni celle des Lara, ni celle des Manfred, car il n'a jamais eu de remords; et nous avons déjà vu à quoi doivent être attribuées toutes ces identifications entre lui et ses héros [1].

En général, ces sortes de mélancolies ont des causes différentes, ou n'en ont pas d'autre que l'organisation de l'individu. Chez lui, au contraire, la mélancolie a toujours eu une cause morale et extérieure, ce qui doit faire croire que, sans cette cause, elle n'aurait pas existé, ou bien elle aurait pu être tout à fait dominée. Mais avant de la définir, il faut l'analyser en jetant un coup d'œil sur toute sa vie.

De tout temps on a dit que nos premières années sont le présage de notre caractère futur; que l'homme n'est que la continuation de l'enfant. Commençons donc par étudier Byron dans son enfance. On sait d'après le témoignage de ses nourrices et de ses précepteurs, en Écosse et en Angleterre, que la bonté, la sensibilité, la tendresse, et aussi la gaieté, et la tendance à la plaisanterie, faisaient le fond de son caractère. Cependant, un besoin de solitude l'entraînait à des promenades écartées et lointaines, sur les bords de la mer, quand il demeurait à Aberdeen, ou

1. Voyez l'*Introduction*.

dans les sauvages et poétiques montagnes de l'Écosse, près des bords romantiques de la Dee, mettant souvent sa vie en péril, et sa mère en alarme. Mais ce n'était qu'une ardeur de son cœur, qui, loin de le porter à la mélancolie, lui créait un paradis sur la terre. Il a décrit, lui-même — ces extases de son enfance — dans les lamentations du Tasse, ainsi : « *From my very birth my soul was drunk of* « *love*[1], etc., etc. »

Ce besoin de solitude devint encore plus remarquable, quand la réflexion se développa davantage en lui. A Harrow, il quittait ses jeux favoris et ses chers compagnons, pour aller s'asseoir tout seul sur la pierre qui porte son nom. Mais ce besoin de vivre seul, par moments, dans la féerie de son imagination, des sentiments de son cœur, et de toutes les brillantes illusions d'une jeune et belle âme, est-ce donc de la mélancolie? Non, ce n'est que le présage d'un génie qui plus tard éblouira le monde; et Disraeli, ce grand observateur de la race des génies, l'affirme.

« Les aigles volent seules, s'écrie Sidney, et ce sont les « moutons qui restent toujours en troupeau. »

Presque tous les hommes de génie ont éprouvé ce besoin précoce de solitude. Mais lord Byron, qui

1. « Depuis mon enfance mon âme était enivrée d'amour. » (Traduction Laroche).

réunissait en lui tant de contrastes, et les facultés de plusieurs hommes, comme dit Moore, avait aussi en lui plus d'un enfant. Et, tandis que presque tous les enfants de la race des grandes intelligences n'ont ni le goût, ni l'aptitude aux exercices du corps, et aux jeux d'adresse, lui, par exception, en sortant de ses rêveries, avait un égal besoin de se livrer passionnément aux jeux et au mouvement de ses camarades inférieurs à lui par l'esprit. Jusqu'alors donc aucun symptôme de mélancolie *fatale*, de mélancolie de *race* et *sans cause* ne s'était révélé en lui. Mais déjà son cœur parle plus haut; déjà l'adolescent accueille des aspirations, des ardeurs, des illusions qui pourront l'agiter, l'affliger, le bouleverser. En attendant, suivons-le de Harrow, pendant les vacances à Nottingham, à Southwell. Là, nous le verrons jouer la comédie avec passion, et devenir gaiement l'âme des réunions de l'aimable famille Pigott qu'il fréquente, se délecter de la musique, écrire ses premières effusions en vers, où la mélancolie ne domine pas, mais où tout respire la générosité, la bonté, la sincérité, l'ardeur d'un cœur tout amour, l'aspiration vers tout ce qui est passionné, noble, grand, vertueux, héroïque, mais où l'on sent aussi, par une foule de nuances, de sensibilités, de délicatesses, par des illusions chères et tenaces, que la mélancolie pourrait bien trouver de nouvelles issues, et se glisser dans un cœur si aimant et si passionné. Elle s'y glisse, en effet, et plus d'une fois. Car la mort lui ravit deux chers compagnons des

jeux de son enfance, et puis la jeune cousine qui, vivant sous les traits d'un ange sur cette terre, a la première réveillé l'amour dans son cœur. Et puis, lord Byron ouvre ce cœur de quinze ans à une affection qui le trompe, et ne peut pas être partagée [1], de sorte qu'il en sortira tout meurtri. Mais ce sont là encore des mélancolies accidentelles et factices, qui tiennent à la grande sensibilité de son être physique et moral, et aux circonstances; ce sont des chagrins qui ressemblent à tous les chagrins de la jeunesse. C'est dans ces dispositions qu'il quitte Harrow pour l'Université de Cambridge. Là, il est saisi par une des plus grandes tristesses de sa vie. C'est le chagrin d'avoir quitté son Harrow bien-aimé; c'est la perte récente d'une illusion d'amour; c'est le chagrin d'un sentiment bien modeste et bien singulier dans un adolescent : celui de ne plus se sentir enfant, qui peut s'expliquer par le pressentiment qu'éprouve son cœur de devoir bientôt renoncer à d'autres illusions. Voilà comment il en parlait encore en 1821, à Ravenne.

« Ce fut un des plus mortels et des plus écra-
« sants sentiments de ma vie, que celui de sentir
« que je n'étais plus un enfant. »

Il en tomba malade. Mais toutes ces mélancolies, dont les causes sont *palpables* et *avouées*, étant entrées par le cœur, pourront également sortir par le cœur. Son imagination le transporte déjà vers son

1. Voyez art. *Générosité*.

Ida bien-aimée, et il se console en se disant que si l'amour a des ailes, l'amitié ne doit pas en avoir. Si c'est une illusion, il la complète; et il écrit le charmant poëme de son adolescence : « *L'amitié est* « *l'amour sans ailes* [1].

Il retrouve à Cambridge un de ses plus chers amis de Harrow, Ed. Long; il y connaît l'aimable Edlestone, et sa mélancolie se dissipe à la chaleur partagée de l'amitié. Tant que ces chers amis resteront auprès de lui, à Cambridge même il sera heureux. Mais ils sont appelés à diverses carrières, et la destinée les sépare. Long, avec lequel il a passé des jours si heureux [2], part le premier pour entrer dans les gardes. Edlestone lui reste, mais déjà lord Byron doit s'éloigner lui-même de Cambridge. Pendant les vacances, nous le voyons modestement préparer ses premières poésies pour les offrir à l'amitié, se rendre aux eaux avec des amis respectables, se consacrer avec passion, aux représentations dramatiques sur un théâtre de société à Southwell, dont, plus que jamais il est l'âme, et rester une année entière éloigné de Cambridge, mais revoyant souvent à Londres son cher Long, et, avec lui, visitant Harrow. Lorsqu'il rentre, en 1807, à Cambridge, où Long n'est plus, et d'où Edlestone va partir bientôt, quand il n'entend plus le chant de cet aimable enfant, ni la flûte de son cher Long, la mélancolie serait bien près de l'at-

1. Voyez art. *Amitiés.*
2. Voyez art. *Amitiés.*

teindre. Cependant, des projets d'avenir le consolent. Et puis il a déjà dix-neuf ans, il a fait du chemin dans la vie, il a dû laisser déjà aux buissons de la route quelques chères illusions, et son âme a peut-être perdu un peu de son parfum virginal. Il a déjà vu que beaucoup de choses, dans le monde moral, s'éloignent de ses formes idéales; que l'amour, l'amitié même, la vertu, le patriotisme, la générosité, la bonté n'étaient pas chez les hommes à la hauteur de ses premières croyances. Il y a déjà un an qu'il s'est dit : « J'ai goûté les joies et les amertumes de l'amour. » Il voudrait, bien encore, faire usage de son cœur; mais il s'aperçoit trop vite que c'est un luxe inutile et dangereux, une langue presque incomprise dans ces parages; que les idoles qu'il aurait voulu croire de matière précieuse, ne sont que d'une méprisable argile. Il prendra donc, lui aussi, ses degrés dans le vice; mais, à la différence des autres, il les prendra *avec dégoût*, et il appellera satiété, non la *quantité*, mais la *qualité* de l'aliment. Il y a un an aussi qu'il s'est dit : « *J'ai trouvé qu'un ami peut promettre et cependant tromper.* »

Magnanime, il va au-devant de l'ami coupable, il s'accuse lui-même d'une partie des torts; mais il a beau être généreux et lui dire avec des larmes qui de son cœur vont à sa plume.

« Vous saviez que mon âme, que mon cœur, que ma « vie, si le danger vous menaçait, étaient tout à vous. « Vous saviez que les années et la distance ne pouvaient « pas me changer. »



Et puis :

« Le repentir effacera les vœux que vous avez faits. »

. . . .

Et puis encore :

« Nul ressentiment corrosif ne vivra dans mon cœur ; « tous deux, nous pouvons avoir tort, tous deux nous de- « vons pardonner. »

L'ami ne revient pas, et l'âme généreuse, candide, délicate de lord Byron se persuadant que lui aussi peut avoir eu quelque tort, ne trouve de repos qu'en s'efforçant de les réparer.

« J'ai donc fait, écrit-il à lord Clare, toutes les excuses « qu'il m'était possible de faire, bien qu'avec un faible « espoir de succès. Sa réponse n'est pas arrivée, et proba- « blement n'arrivera pas ; mais néanmoins, j'ai mis en « repos ma conscience par l'aveu de mes torts : chose assez « humiliante pour un caractère comme le mien. Mais je « n'aurais pas pu *dormir tranquille avec la pensée d'avoir « fait tort, même involontairement, à un individu quelcon- « que*. J'ai fait tout ce que je pouvais faire pour le réparer. « C'était l'important, que nous renouvelions ou non notre « intimité. — Byron. »

Mais, quoiqu'il ne puisse plus s'appuyer complétement sur son cœur pour défendre ses chères illusions, attaquées par la réalité, il ne peut cependant pas éloigner de devant ses yeux l'idéal de toutes les

beautés de l'âme, car sa présence est une condition de sa nature. Et c'est cette présence qui lui fait paraître si laide la vie matérielle, dissipée, et la vie intellectuelle, routinière, de Granta. Il les satirise, et ses blâmes montrent sa belle âme. Jugées ainsi, le mal étant flétri par sa plume comme il l'est par son cœur, il n'y a point pour lui de véritable danger; il n'aura même pas pouvoir de l'attrister. Mais un danger plus formidable vient alors le menacer d'un autre côté. La tristesse peut maintenant atteindre son cœur à travers son esprit. Cet esprit profond, analysateur, méditatif, généralisateur dès son enfance selon les forces relatives de l'âge, cet esprit a toujours besoin de s'occuper des grands problèmes de la vie. On a vu que ses bonnes même étaient troublées par les interrogations de l'enfant, et combien ses tuteurs, instituteurs, etc., ont tous été généralement embarrassés de cette tendance, et combien l'excellent docteur Glenny, à Dulwich, l'était en particulier. Son penchant naturel, fortifié par sa première éducation religieuse, portait évidemment son cœur vers Dieu; mais, d'un autre côté, son esprit investigateur et logique lui faisait un besoin d'appliquer ses facultés à l'examen de ses croyances. Les réponses toutes faites qu'on lui offrait sur les grandes questions ne pouvaient pas le contenter; il éprouvait le besoin d'en discuter le fondement. Il y avait déjà quelque temps que l'exercice de ces facultés s'était révélé, plus puissant chez lui par sa belle prière à la Divinité, qui est la profession de sa foi religieuse et de son culte

« dont toutes les lignes, » dit Moore, « respirent une tristesse fervente comme celle d'un cœur affligé de se séparer de ses illusions. »

En arrivant cette année à Cambridge, il trouva, au milieu d'un cercle de compagnons intellectuels, que Moore appelle une pléiade brillante, un jeune homme extraordinaire, un penseur de génie, un esprit qui avait, peut-être, quelque rapport avec le sien, mais qui, n'ayant ni sa sensibilité ni sa logique, le devançait en hardiesse : esprit téméraire, qui voulait scruter ce qui est inscrutable, et qui, non content d'analyser, voulait *conclure*. Par l'influence naturelle de l'exemple, mais surtout par l'irrésistible fascination d'une grande intelligence, unie à l'esprit de plaisanterie qui amusait lord Byron, et qu'il partageait lui-même, Mathews exerça sur lui un immense prestige. Ce jeune homme aimait à plonger sa tête dans des abîmes, et il en sortait avec des vertiges. Lord Byron était guidé par un esprit trop juste, pour arriver à de semblables conséquences. Il refusa de le suivre là où il sentait qu'il ne trouverait que la laideur et le mal ; et il persista à vouloir regarder en haut. Mais il laissa pourtant errer ses regards sur le miroir magique, où l'on voit quelques prétendues certitudes et une foule de doutes. Il rejeta les premières, trop antipathiques à son âme, mais il ne recula peut-être pas assez devant certains doutes. Et, n'ayant plus peur de sonder les profondeurs, il recueillit des germes qui pouvaient produire l'incrédulité, ou pour le moins le scepticisme.

Heureusement que ces germes avaient besoin d'un terrain aride pour prospérer, et que le sien, étant si riche, les fit *périr* après une courte période d'existence chétive. Toutes ces influences et toute cette expérience précoce furent pour lui, à ce moment-là, une espèce de personnification de Méphistophélès, dont il ne subit cependant pas les graves conséquences ; car au fond, ses croyances, ne furent jamais sérieusement ébranlées. Tout cela n'eut d'autre effet, que de le jeter pendant quelque temps dans des incertitudes sur des croyances qui lui étaient nécessaires, « et de lui apprendre, dit Moore, à se sentir « moins gêné dans une *sorte* de scepticisme. »

Ce désaccord, entre sa raison et ses aspirations, étant devenu plus profond et plus étendu, son esprit n'allait plus toujours où allait son cœur. Mais suivant le premier dans ses courses avec tristesse et fatigue, et tous les problèmes de la vie s'enveloppant de plus en plus de ténèbres à ses yeux, purent faire entrer dans son âme quelques heures de tristesse, et faire tomber de sa plume quelques expressions équivoques. En un mot, s'il évita les vertiges, il n'évita pas toujours l'ennui.

« L'ennui, » dit le spirituel vicomte d'Yzarn de Freissinet, dans son livre charmant et profond : « *Les Pensées grises*, atteint les esprits médiocres « parce qu'ils ne peuvent pas comprendre la terre, « et les esprits supérieurs, parce qu'ils ne peuvent « pas comprendre le ciel. »

Observons maintenant Byron après avoir pris ses degrés à l'université, quand il va prendre possession de ses terres. En voyant ce jeune lord de 20 ans, presque orphelin, débuter dans la vie en pleine indépendance, appeler autour de lui à Newstead Abbey ses chers compagnons de Harrow et de Cambridge, faire avec eux des mascarades, endosser le froc des abbés et des moines, courir la nuit dans ses parcs et à travers les bruyères de la forêt de Sherwood, et passer ainsi les jours entre ces excentricités de jeunesse, cette hospitalité aimable, et les dissipations de Londres, il semble que si l'intelligence pratique de la vie et la connaissance des hommes peuvent davantage se développer au contact d'un monde si bizarre, si plein de bruit et de mélange, il semble cependant aussi que toute trace de mélancolie doive se perdre.

Mais il n'en est pas ainsi; les responsabilités de la vie ont commencé trop tôt pour lui, et son joyeux horizon de la 20e année a déjà des points noirs qui indiquent la tempête. Premièrement, le froc d'un abbé réel n'a jamais reposé sur un cœur plus sensible, et doué de sentiments plus profonds, et moins hostiles aux audaces de l'esprit. Et puis les chagrins de son adolescence ont déposé un germe de tristesse dans son cœur, et l'injuste et cruelle critique des poésies de cette même adolescence lui a fait déjà une blessure profonde. Lord Byron cherche, il est vrai, à la cicatriser par sa satire; et au milieu de toute cette gaieté, il ne cesse point de discipliner son esprit

par l'étude sérieuse des grands maîtres de la littérature, et des penseurs les plus profonds. Mais ce baume est un autre caustique dangereux qui, tout en fermant cette blessure, pourrait bien en ouvrir d'autres. En même temps, les embarras d'affaires, légués par son prédécesseur, s'accumulent, et l'époque de jeter le froc pour l'hermine de Pair du royaume approche. Alors qui le présentera à la noble assemblée, si ce n'est son tuteur, son proche parent, le noble duc de Carlisle? Le jeune lord n'a eu pour lui que des égards et du respect en retour de ses froideurs; car, c'est même à lui qu'il a dédié ses poëmes d'adolescence. Mais le noble duc aggrave encore sa conduite à l'égard de son pupille, en le délaissant dans ce moment solennel de sa vie. Non-seulement il lui refuse son appui, mais il le froisse et l'humilie par les empêchements et les délais qu'il provoque pour faire ajourner sa réception à la chambre des pairs; et cela, *uniquement parce qu'il n'aime pas la mère du jeune lord!* Le cœur le plus aimant, le plus fait pour les affections de la famille, sent alors cruellement qu'il n'a pas de famille, car il ne connaît pas encore sa sœur; et, sans un parent éloigné, ce jeune homme, d'une si haute naissance, et si brillamment doué, serait entré dans la noble assemblée, accompagné de ses seuls titres de noblesse! Les pensées d'avenir du jeune homme, dont la légèreté est à l'épiderme et le sérieux au fond, hésitent entre le projet de voyager pour son instruction, et celui de prendre part sur-le-champ aux travaux du

sénat. Quelques mois avant d'être majeur, quand le désir de voyager domine, après avoir annoncé à sa mère une foule de dispositions, toutes affectueuses, sages et généreuses, qu'il allait prendre pour elle pendant son absence, il lui écrit qu'il se propose de visiter la Perse, les Indes et d'autres contrées :

« Si je ne voyage pas maintenant, dit-il, je ne voya-
« gerai jamais, et un jour ou l'autre, tous les hommes
« doivent voyager. Maintenant, je n'ai pas de lieus qui me
« retiennent dans ma patrie : ni femme, ni sœur, ni père
« qui aient besoin de moi. Je prendrai soin de vous, et
« quand je serai de retour, peut-être deviendrai-je un
« homme politique. Quelques années consacrées à con-
« naître des pays étrangers au nôtre, ne me rendront pas
« plus incapable pour ce rôle. Si nous ne voyons pas d'au-
« tre nation que la nôtre, nous ne rendrons pas justice à
« l'humanité; c'est par l'expérience et non par les livres
« que nous devons la juger; rien ne remplace l'étude que
« les voyages nous font faire des hommes et des choses;
« la véritable science est le fruit de l'expérience. »

En même temps qu'il nourrissait ces idées de départ son esprit balançait entre le désir de voyager et celui de se distinguer de suite dans le sénat. Malgré ses légères paroles, l'amour de la gloire véritable et méritée, du beau et du bien, enflammait toujours son cœur. Ce qu'il écrivait un an ou deux auparavant, à son conseiller et ami, le Rev. Beecher, n'avait pas cessé d'être son programme [1]. Il disait à sa mère, peu de temps avant sa majorité, qu'il

1. Voyez chap. Amour de la gloire.

croyait indispensable pour préparer « son avenir, « de dire quelque chose dans la chambre, aussitôt « qu'il y serait admis. » Il écrivait la même chose, encore plus explicitement à Harness; car il pensait alors sérieusement, à entrer sans retard dans la haute politique, dont ses droits de législateur héréditaire lui frayaient le chemin. Cependant froissé, désappointé, indigné de la conduite de son tuteur, se voyant isolé dans la noble assemblée, non-seulement, dit Moore, il renonça à prendre une part active aux travaux de ses nobles collègues, mais il sembla considérer l'obligation de se trouver avec eux comme pénible et mortifiante; et peu de jours après son admission, il s'en retourna dégoûté, dans la solitude de son abbaye, méditer sur l'amertume de l'expérience précoce, ou sur des scènes plus vastes pour son esprit indépendant, que celles de son pays.

Sa désision est prise. Il partira pour un long voyage avec son ami Hobhouse, et s'en ira chercher du soleil, de l'expérience, et de l'oubli pour son âme froissée. Il semble vraiment qu'à ce moment-là, par une accumulation de désappointements, d'injustices et de chagrins, préparés par des désillusions (il avait écrit déjà l'épitaphe de Boatswain), il semble, dis-je, que quelques velléités de misanthropie se développent dans son âme. Mais cette amertume n'a pas atteint, ou plutôt n'a pas altéré son cœur : tout le prouve. Un de ses amis, lord Faulkland, est tué en duel sur ces

entrefaites; et notre misanthrope, non-seulement en est inconsolable, mais encore, malgré les embarras de ses affaires, il vient généreusement en aide à la famille du défunt, restée dans la détresse. Dallas, si peu indulgent pour lord Byron, par suite de tous ses préjugés, susceptibilités personnelles et opinions exagérées, décrit ainsi pourtant l'impression et la conduite de lord Byron dans cette circonstance :

« La nature avait doué lord Byron de sentiments « très-bienveillants, que j'ai eu de fréquentes occasions « de discerner; et je les ai vus donner, quelquefois, à « sa belle figure, une expression vraiment sublime. Je lui « fis une visite le lendemain de la mort de lord Faul- « kland; il venait de voir le corps, sans vie, de « l'homme dans la société duquel il avait, très-peu de « temps auparavant, passé une journée agréable. Il se « disait, à lui-même, tout haut, de moment en moment, « pauvre Faulkland! Son air était plus expressif que ses « paroles. Mais, il ajoutait : « Sa femme! C'est elle qui est « à plaindre! » Je voyais son âme pleine des intentions « les plus bienveillantes, et elles ne furent point stériles. « S'il y eût jamais une action pure, c'est celle qu'il méditait « alors; et l'homme qui la conçut et qui l'accomplit, s'a- « vançait à ce moment-là à travers les ronces et les épines « vers ce sentier libre mais étroit qui conduit au ciel[1]. »

Il va donc partir pour un long voyage. A cette époque-là les longs voyages étaient solennels. Son

1. Dallas, vol. II.

premier besoin est de réunir chez lui, à Newstead, tous ses compagnons d'école pour leur faire ses adieux. Et cela ne lui suffit même pas; il veut encore emporter avec lui leur image, pour s'attacher par ce moyen sensible aux tendres souvenirs de son passé. Mais son cœur trouve un aliment de misanthropie dans la réponse égoïste d'un de ses camarades, qui s'effraye de la dépense du portrait. On voit l'impression que lui fit cette réponse égoïste dans la lettre qu'il adresse à son ami Harness :

« Je pars, lui écrit-il, et avant de partir, je fais une col-« lection des portraits de mes compagnons d'école, les « plus intimes. . . . .

« J'ai besoin du vôtre; j'ai chargé un des meilleurs « peintres en miniature de les faire tous, et naturellement « à mes frais; car jamais je ne permettrais à qui que ce « soit de faire des dépenses pour satisfaire à un de mes « caprices. Il peut paraître indélicat de dire cela; mais « quand je vous dirai qu'un de nos amis a d'abord refusé « de poser par la crainte de *devoir encourir une dépense*, « vous comprendrez qu'il est *nécessaire* de poser ces pré-« liminaires afin d'éviter de pareilles erreurs. . . .

« Ce sera un impôt sur votre patience pour une se-« maine; mais de grâce pardonnez-le-moi, car il serait « possible que cette image fût la seule trace qu'il me soit « donné de conserver de notre amitié passée. . . .

« Maintenant cela semble plutôt une extravagance; mais « d'ici à quelques années, quand quelqu'un de nous « sera mort, et que nous serons séparés par des circon-« stances inévitables, ce sera une sorte de satisfaction de « conserver dans ces images des vivants, le souvenir de ce « que nous avons été, et de contempler dans celle des morts,

« tout ce qui reste du jugement, du sentiment, et d'une « foule de passions. »

Si la misanthropie n'eût pas été un élément hétérogène de sa nature, elle aurait bien pu prendre chez lui des proportions plus grandes en ce moment; car, la veille même de son départ d'Angleterre, son cœur eut encore à subir un de ces chocs glacés auxquels les âmes sensibles, si supérieures à la température ordinaire du monde, dit Moore, ne sont que trop exposées. Et cette preuve de froideur, dont il se plaint avec indignation dans une note du second chant de *Childe Harold*, lui fut donnée précisément par un de ses amis qu'il affectionnait le plus. M. Dallas, qui fut témoin de l'effet immédiat qu'avait produit sur lui cette marque de froideur, en donne ainsi la description.

« Je le trouvai tout ému d'indignation. Le croirez-vous, « me disait-il, je viens de rencontrer M...; et lui ayant « demandé de venir passer une heure avec moi, il me l'a « refusé. Et que pensez-vous que soit son excuse? C'est « qu'il doit accompagner sa mère et sa sœur dans des ma- « gasins ! Et il sait que je quitte l'Angleterre demain, pour « une longue absence, et peut-être pour ne plus nous re- « voir ! Oh amitié ! je ne crois pas laisser derrière moi, à « l'exception de vous, de la famille et de ma mère, un seul « être qui se soucie de ce qu'il m'arrivera[1]. »

La conduite de cet ami lui fit une telle peine, qu'à

1. Moore, Ier vol.

une année de date, il en écrit encore de Constantinople à Dallas.

« La seule personne sur qui je comptais que mon départ causerait de l'affliction, a pris congé de moi avec une froideur telle, que, si je n'avais pas connu le cœur de l'homme, j'en aurais été surpris. Je l'aurais attribué à quelques offenses de ma part, si j'eusse jamais été coupable envers cette personne d'aucune autre chose que de *trop d'affection.* »

Dallas croit que quelque dame avait, par esprit de vengeance, excité ce jeune homme à négliger lord Byron.

Ce n'est pas ici que je chercherai à savoir s'il avait raison ou tort. Il me suffit qu'il ait pu le croire alors, pour dire que cette singulière misanthropie, causée par des mécomptes de cœur, n'était au fond autre chose que du chagrin, dont on pourrait rigoureusement énumérer les causes, mais dont l'intensité ne nous est pas connue à son degré réel, étant un triste privilége des êtres les plus doués.

De toute manière, il est certain que, quand il quitta l'Angleterre, la mesure des désappointements qui pouvaient produire une mélancolie réelle dans un cœur si sensible, était à son comble. Est-il donc étonnant que, comme son héros, Childe Harold, lui aussi ait pu voir disparaître le rivage de son pays natal avec indifférence ? Mais si malheureusement les sombres idées qu'il a accueillies, pour un moment, ont été cause d'une habitude fâcheuse pour lui, et qu'il

ne perdra plus désormais, celle d'adopter pour son langage et pour ses écrits, des expressions et des mystifications, qui cachent trop souvent son cœur, ou ne le font apercevoir qu'à travers son esprit (ce qui contribuera toujours à le faire méconnaître), il ne peut cependant pas résister longtemps aux preuves de l'attachement réel, non-seulement de son compagnon de voyage, mais de tous ceux qui l'approcheront. Avant même de mettre à la voile, l'influence de ce sentiment, en même temps que sa disposition naturelle à la gaieté, sont mises en mouvement par la sensation agréable d'un premier voyage qui l'éloigne de la patrie où il a beaucoup souffert, et qui lui fera peut-être trouver dans d'autres pays la justification de l'humanité, en la lui montrant plus belle. Tout cela éclate dans les lettres et les vers pleins de gaieté qu'il adresse à ses amis Drury et Hodgson, ainsi que dans la lettre plus sérieuse, mais gaie et affectueuse, qu'il adresse en même temps à sa mère, de Falmouth[1].

A peine débarqué à Lisbonne, son âme avide du beau s'ouvre à l'admiration devant la vue du Tage, et les beautés de Cintra; elle montre la hauteur de son sens moral par ses admirations autant que par ses blâmes[2]. Les bassesses, les ingratitudes, les lâchetés, les férocités, toutes les laideurs morales révoltent son cœur, autant que le patriotisme, le courage, le dévouement, le sacrifice, l'amour, qui va jusqu'à l'héroïsme,

1. Voyez Moore, lettres 35, 36.
2. Voyez *Childe Harold*.

la grâce, la beauté, l'attirent et l'émeuvent. On sent, dans cette âme de poëte, une fraîcheur, une vigueur morale qui brille encore davantage par son contraste avec les mélancolies misanthropiques du personnage de la triste légende, qu'il lui a plu (imprudemment) de choisir pour son héros, afin de personnifier un état de l'âme, où la jeunesse tombe souvent, et que lui-même, dans des heures de désenchantement, aura peut-être éprouvé pour des instants passagers. Toutes ces nobles impressions, dont sa mémoire fait un trésor, doivent mûrir dans quelques mois; elles sortiront de sa plume, dont il ignore la magie, mais c'est de l'âme du ménestrel qu'elles sortiront, non pas de celle de son héros blasé et insensible, et par cela même incapable de les éprouver. Qu'on veuille seulement faire cette distinction entre ces deux personnages que la méchanceté s'est plue à confondre, et que l'esprit de système a trouvé si commode d'accepter et d'imposer aux esprits crédules[1].

La relation qui se trouve entre eux n'est pas une relation de famille, ni de race, mais une relation purement accidentelle, extérieure; le résultat d'une bizarrerie et d'un besoin intellectuel du poëte, dont l'imagination toute-puissante, n'ayant recours qu'à sa propre spontanéité pour créer des êtres et des types moraux, a cependant besoin de s'appuyer toujours sur la réalité, pour peindre le monde matériel, et envelopper ses créations métaphysiques dans la vie extérieure.

1. Voyez *Introduction*.

Aussi ces deux personnages, partis du même rivage, sur le même vaisseau, ont-ils fait le même voyage, et les mêmes rencontres. Ils ont la même famille, une mère, une sœur, oui; mais ils n'ont pas l'âme dans le même état, parce qu'elle n'est pas de la même nature! Et cela résulte clairement de la simple inspection du poëme pour tous les lecteurs de bonne foi, puisque, sur 191 stances dont se composent les deux premiers chants de *Childe Harold*, il y en a 112 où le poëte oublie son héros, parle en son propre nom, et nous ouvre son âme réelle : âme d'une énergique beauté, qui s'exalte à l'aspect des merveilles de la création, de la beauté, de la vertu, de l'amour.

Tous les moralistes de bonne foi, diront si une âme blasée, ennuyée, corrompue, aurait pu s'exalter ainsi. Mais tout cela est à l'adresse du poëte futur, alors inconnu au monde et à lui-même. Revenons à l'homme, qui sera la meilleure justification du poëte. De Lisbonne, il écrit encore une lettre pleine de gaieté à son ami Hodgson. Il trouve, déjà, que tout est bien, que tout est mieux qu'en Angleterre. Il se dit déjà très-amusé de son pèlerinage; la vue du Tage lui plaît, Cintra l'enchante; il parle latin au couvent, il se nourrit d'oranges; il embrasse tout le monde, il veut les nouvelles de tout et de tous; et dans cette humeur charmante, humeur gaie et légère de l'écolier, dit Moore, on le trouve *précisément* dans le même moment où Childe Harold va révéler au monde sa misanthropie, son dégoût, son insensibilité. Lord Byron va de Lis-

bonne à Séville, faisant 70 milles par jour à cheval par la chaleur d'un mois de juillet espagnol, toujours charmé, ne se plaignant de rien (dans un pays où tout manque), et il y arrive en parfaite santé! Là, dans cette belle ville des sérénades et des amours, sa grande beauté et son bel air lui attirent de suite les regards et les cœurs des belles. Il n'est pas insensible aux caresses de deux sœurs, et surtout de la belle Dona Josefa, qui lui déclare avec la naïve franchise espagnole, combien elle le trouve à son goût. Elle lui offre tout, ainsi que l'a fait sa sœur, charmante aussi, et lui dit, en partant : « Adios tu hermoso, mi gusto mucho, » et veut, du moins, avoir une mèche de ses beaux cheveux. Il arrive à Cadix, et là, une belle jeune fille de la noble famille d'un amiral avec laquelle il se trouve en rapport, ne peut cacher, ni à lui, ni à ses parents, l'attrait qu'il exerce de suite sur elle. Elle veut lui apprendre l'espagnol; elle ne le trouve jamais assez près d'elle au spectacle; elle l'appelle dans la foule, veut être accompagnée chez elle par lui, l'invite à revenir à Cadix, et enfin, dit Moore :

« Parmi les beautés de Cadix, son imagination, éblouie par les attraits de plusieurs, était sur le point d'être fixée par une. »

Il échappe à ce danger étant obligé de partir pour Gibraltar, où il trouve encore une foule d'attentions chez de nobles compatriotes; mais il y retombe dans

l'île de Calypso (à Malte). Car là, il retrouve aussi une Calypso, une jeune femme (fille et femme d'ambassadeur), personne extraordinaire par la beauté, par les charmes de l'esprit, par la singularité des circonstances. Partagé entre l'étude d'une langue et la compagnie de cette déesse, il passe ainsi tout son temps à Malte. Et la vérité sur l'attrait qu'il inspire à cette belle héroïne, et celui qu'il ressent pour elle, n'est pas certainement dans les vers de Childe Harold; mais bien dans ceux qu'il adresse, du monastère de Zitza, à la belle Florence, qui a emporté en même temps (dit-il) la bague qu'il avait refusée à la belle de Séville, et son propre cœur. Arrivé en Albanie (l'ancien Épire), il va visiter Ali Pacha à Tepeleni, son château de campagne; et la vue de ce jeune homme, si beau et si aimable, amollit tellement le cœur de ce féroce vieillard, qu'il veut être considéré comme son père, qu'il le traite comme un fils, lui fait ouvrir ses palais, l'entoure des attentions les plus délicates, lui envoie sans cesse les sorbets, les délicatesses de sa table orientale, et ordonne à l'Albanais, qui doit l'accompagner, de le défendre au péril même de sa vie. Cet Albanais ne voulut jamais plus le quitter; il se nommait Basilius. Partout où il y a des résidents, des consuls, des ambassadeurs, il y est l'objet de mille attentions, caressé, aimé. A Constantinople, l'ambassadeur anglais, Adair, veut le loger dans son palais; de même à Patras M. S..... Il tombe malade, et il est soigné, même par des Albanais, avec les soins du cœur. Toutes ces sympathies

qu'il semait et récoltait sur sa route (et ceux qui l'ont connu les trouvent bien naturelles), auraient certainement agi sur son cœur, si aimant et si reconnaissant, et en auraient banni la misanthropie, s'il l'avait éprouvée. Mais existait-elle vraiment ? Le repos même de sa conscience ne devait-il pas contre-balancer les amertumes de ses souvenirs?

Cette conscience était légère, car les chagrins qu'il avait eus, il ne les avait pas mérités. Si une jeune fille l'avait trompé, il n'avait, lui, jamais trompé personne ; si un tuteur l'avait délaissé et avait manqué à ses devoirs, il avait toujours été respectueux envers ce mauvais tuteur. Si des critiques cruels l'avaient insulté et avaient cherché à étouffer son génie naissant, modeste et timide pourtant, il avait déjà pris sa revanche, sauf à se repentir un jour, de l'excès et des injustices auxquels la passion pouvait l'avoir entraîné ; si ses affaires étaient embarrassées, ces embarras il les avait reçus en héritage. S'il avait partagé quelques dissipations de jeunesse, il s'en était vite dégoûté ; il n'a pas une larme, une séduction à se reprocher. Tous ces témoignages de la conscience, si consolants pour tout le monde, devaient surtout soulager un cœur comme le sien, qui, de son propre aveu, ne pouvait pas *s'endormir avec un remords* quelconque. Et vraiment toute sa correspondance le fait croire.

Déjà, de Gibraltar, lord Byron commence à écrire des lettres pleines de plaisanterie spirituelle, soit à sa mère, soit à ses amis, et il continue toujours sa cor-

respondance sur le même ton, sans que rien trahisse la mélancolie, et moins encore la misanthropie de Childe Harold, et c'est pourtant à cette époque qu'il le composait. C'est ce misanthrope qui ne trouve jamais à se plaindre de rien. On dirait qu'il ne souffre pas des privations, des dangers, des ennuis.

A Malte, impossible de trouver un gîte[1]. Ses compagnons s'impatientent, mais lord Byron conserve sa bonne humeur; il rit, il plaisante. Sur les montagnes de l'Épire, infestées par les brigands, l'escorte albanaise qu'Ali Pacha lui a donnée, s'égare au milieu de la nuit; et il y est surpris par un orage sans précédent. Il s'avance à cheval pendant neuf heures de suite sous une pluie torrentielle; et quand il parvient enfin à rejoindre ses compagnons, il les aborde avec gaieté. Assailli par une terrible tempête de mer, en allant de Constantinople à Athènes, le naufrage semble imminent. Chacun crie et se désespère, lord Byron console et encourage tout le monde, puis il s'enveloppe dans sa capote albanaise et s'endort tranquillement, pour attendre l'arrêt du ciel. En visitant une caverne avec son ami Hobhouse, ils s'égarent tous deux, perdent leur flam-

1. « Lord Byron était plus *gai que jamais*, dit Galt, témoin oculaire, en attendant que ses compagnons racontassent leurs mésaventures et leurs souffrances, comme une apologie pour obtenir un peu de nourriture, et un lit pour la nuit. Et c'était vraiment curieux, et même plaisant, de voir des personnages d'une [illegible]le importance, errer dans les rues, de porte en porte, et tou[illegible]s rejetés. Le jour d'après, le gouverneur leur donna une belle [illegible]n » (Galt, p. 66).

beau, et n'ont d'autre perspective que de rester là et d'y périr de faim. Hobhouse se désespère; mais lord Byron soutient son courage par des plaisanteries, et une présence d'esprit qui doit les sauver, et qui les sauve en effet. Les privations, la rigueur des saisons, les peines, qui arrachent des plaintes aux moins délicats, et à ses propres serviteurs, n'altèrent nullement sa bonne humeur[1].

Tout cela ne montre pas seulement son courage, et son bon naturel, mais cela prouve encore qu'il n'y avait certes pas en lui l'étoffe d'un misanthrope ! Et, du reste, son compagnon de voyage, Hobhouse, le dit, positivement, dans la relation de ses voyages, lorsque, racontant pourquoi lord Byron ne put pas l'accompagner dans une excursion qu'il allait faire en Négrepont, il exprime énergiquement son regret de se séparer, même pour un court voyage, d'un compagnon, qui, dit-il, « *à la perspicacité de son esprit, à l'originalité de ses remarques, unissait cette humeur si gaie et si bonne, qui maintient l'attention éveillée sous la pression de la fatigue, et adoucit l'aspect de toutes les difficultés et de tous les dangers.* »

On dirait vraiment que lord Byron est supérieur aux faiblesses de l'humanité. Évidemment, il est patient et aimable au suprême degré. Il trouve la Grèce délicieuse, le pays enchanteur, le ciel sans nuage. Il aime Athènes tellement, qu'en la quittant

1. Voyez art. Courage, sang-froid et force d'âme.

pour la première fois il faut qu'il parte au galop, pour en avoir la force. Et quand il y revient, quoique du cloître de son monastère des Franciscains où il a fixé sa demeure, il ne puisse plus même voir les jolies têtes des trois Grâces, *entre les plantes embaumées de la cour*, il s'y trouve également heureux, parce qu'il s'y livre à l'étude, et qu'il fréquente la société de personnes remarquables, notamment celle de la célèbre Lady Esther Stanhope, de lord Sligo et de Bruce : souvenirs qu'il consacrera dans ses mémoires, en disant que ce fut la plus délicieuse connaissance qu'il eut faite en Grèce [1].

Il voit des Grecs, des Turcs, des Italiens, des Français, des Allemands; il est charmé. Il observe le caractère de toutes les nations; il est plus que jamais persuadé que l'éducation d'un homme ne peut être complète s'il n'a pas voyagé; il est heureux de pouvoir constater la supériorité de sa patrie, et d'augmenter ses connaissances en trouvant le contraire. Jamais il n'a été désappointé ni dégoûté. Il a vécu avec les grands et les petits; il a passé des jours dans les palais des pachas, et des nuits dans les étables à vaches, avec des bergers; il a toujours vécu dans la tempérance, et jamais il ne s'est mieux porté. « Il « n'a pas vraiment, dit-il, de quoi se plaindre de « son sort. » A Constantinople, il trouve le peuple paisible et bon, les Turcs supérieurs aux Grecs, les Grecs aux Espagnols, les Espagnols aux Portugais.

1. Moore, Ier vol.

C'est ce blasé, ce misanthrope qui écrit tout cela à sa mère, et qui conclut ainsi : « J'ai essuyé beaucoup « de fatigue, mais je ne me suis *pas ennuyé un seul « instant!* »

Toutes les lettres qu'il adresse à ses amis, à Drury, à Hodgson, de Grèce ou de Turquie, sont également antimisanthropiques, et même remplies de plaisanterie. Ce n'est que lorsque leur trop long silence vient réveiller de pénibles souvenirs, et lui causer une espèce de nostalgie d'amitié qu'il laisse échapper une fois ce cri douloureux : « Je n'ai vraiment pas « d'amis dans le monde. » Mais on sent qu'il ne le croit pas, qu'il le dit comme ces femmes un peu gâtées qui se savent aimées, mais qui disent qu'elles ne le sont pas, afin qu'on leur en donne une assurance nouvelle. C'est encore ce blasé qui, malgré les embarras de ses affaires, est d'une générosité sans pareille avec sa mère, avec ses amis dans le besoin, en Angleterre et en Grèce, qui se montre plein d'une sollicitude touchante pour les serviteurs qu'il a laissés chez lui, ou même renvoyés pour ne pas trop fatiguer leur jeunesse, ou leur vieillesse; et enfin qui, en apprenant qu'un de ses serviteurs est à la veille de commettre une action mauvaise, en abandonnant une jeune fille qu'il a séduite, écrit à sa mère :

« Mon avis est que B.... doit épouser miss N...., notre premier devoir est de ne pas faire le mal; le second est de le réparer.

« Je ne veux pas de séducteurs dans mes domaines,

et je n'accorderai pas à mes dépendants un privilége que je ne m'arroge pas moi-même : celui de débaucher les filles de ses voisins.

« J'espère que ce Lothario suivra mon exemple et commencera par rendre cette fille à la société, ou bien, par la barbe de mon père, il entendra parler de moi. »

Et puis il lui recommande encore un jeune domestique :

« Je vous en prie, ayez quelque attention pour Robert à qui son maître doit manquer : le pauvre garçon, il ne voulait pas s'en retourner. »

Cette seule lettre montre une fraîcheur d'âme qui console, et dont, certes, Childe Harold, n'aurait pu être capable.

Mais nonobstant tous ces témoignages de sa bonne humeur, de sa gaieté, de ses dispositions antimisanthropiques, on pourra citer des personnes qui, même à cette époque-là, l'ont trouvé mélancolique : M. Galt, par exemple, que le hasard a mis en rapport avec lui, s'étant trouvé sur le même vaisseau qui l'amenait de Gibraltar en Grèce, et puis l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, M. Adair, et même M. Bruce à Athènes. Comment donc concilier ces témoignages contraires? On le peut en analysant ces mélancolies, et en observant le temps, et les lieux où elles se sont manifestées.

J'ai dit que les mélancolies de lord Byron avaient toujours des causes réelles, et probables (qui pou-

vaient seulement recevoir une aggravation par son tempérament si essentiellement sensible), et nous avons vu que les causes existaient surabondamment lors de son départ de l'Angleterre. Que pendant toute son absence elles aient pu, de temps en temps, jeter une ombre sur lui, malgré sa naturelle gaieté, et sa force d'âme, cela est encore très-probable. Mais MM. Galt, Adair et Bruce ont-ils vraiment assisté au retour de ces impressions, et ne serait-il pas plus naturel de croire, puisque cela s'accorde mieux avec les observations de ceux qui vivaient constamment avec lui, que, par suite d'une ressemblance de symptômes, ils auront pu prendre pour de la mélancolie un autre phénomène psychologique généralement observé : le *besoin de solitude*, qu'éprouve une nature élevée, méditative et poétique comme la sienne? Que dit Galt en effet?

« Quand la nuit arrivait et qu'on répandait la lumière dans le vaisseau, lord Byron se rendait un personnage défendu; il prenait siége dedans les *balustrades*, entre les railings sur lesquels les voiles sont attachées; et là, pendant des heures entières, il restait assis, en silence, amoureux comme on dirait de la lune. Il était souvent étrangement absorbé et distrait. Il se peut qu'il le fût par son génie; et si sa sombre grandeur eût été alors connue, tout cela aurait pu s'expliquer. Mais, dans ce temps-là, cette attitude jetait autour de lui le sac de la pénitence. Assis parmi les cordages, dans la tranquillité du clair de lune, modulant une mélodie à peine articulée, il avait l'air d'une apparition, et faisait penser au tueur des albatros. Il était comme un mystère dans un linceul, couronné d'une au-

réole. L'influence de l'incompréhensible fantôme qui planait sur lord Byron, a été plus ou moins sentie par tous ceux qui l'ont approché. Que parfois il descendit des nuages, et qu'il se rendit familier et habitant de notre terre, c'est la vérité; mais sa demeure était parmi les ténèbres, et les brouillards, et la patrie de son esprit était dans la profondeur des tempêtes, et dans les demeures cachées des crimes. Il avait alors vingt et un ans, et n'avait droit à d'autre louange qu'à celle d'avoir écrit une satire spirituelle; et cependant, même alors, il était impossible de réfléchir sur les dispositions de son esprit comme il se révélait par la conversation accidentelle, sans sentir un pressentiment qu'il était destiné à exécuter quelque chose d'extraordinaire. Ce qu'il dit de Manfred dans sa jeunesse, on peut le lui appliquer. « Mon esprit ne marchait pas « avec les esprits des hommes, et ne regardait pas la « terre avec des yeux mortels. La soif de leur ambition « n'était pas la mienne; le but de leur existence n'était « pas le mien ; mes joies, mes douleurs, mes passions et « mes facultés me firent un étranger. »

Tout cela est très-bien, mais il n'y a que les étonnements de M. Galt qui doivent étonner. L'incompréhensible fantôme mélancolique et capricieux qui planait alors sur lord Byron, c'était surtout son génie qui cherchait une issue; c'était la mélancolie dont tant de grands esprits ont été saisis, parce que, ayant la perspective du beau, et de la gloire devant leurs yeux, ils craignaient de ne pas l'atteindre. C'était celle qui, un jour, avait emmené Pétrarque tout en larmes, à son consolateur Jean de Florence. Si presque tous les grands génies, avant de se frayer leur route, ont éprouvé cette fièvre de l'âme, et sont



tombés dans certaines mélancolies, qui ont revêtu toutes les formes, tantôt turbulentes, tantôt capricieuses, tantôt misanthropiques, est-ce que à plus forte raison lord Byron ne devait pas subir une semblable crise, alors que l'énergie du cœur et de l'esprit n'était pas encore balancée par la confiance dans son propre génie? Car lui n'avait pas trouvé un Jean de Florence, et il avait été déjà tellement froissé par la cruelle réception faite à ses premiers essais, que l'emploi de ses énergiques facultés lui semblait devoir prendre une autre direction, et se tourner du côté de la vie active, où beaucoup de ses goûts l'appelaient. Mais son génie, inconnu au monde ainsi qu'à lui-même, fermentait pourtant dans son cerveau, se nourrissait de ses rêves, tantôt sur le tillac, tantôt sous le ciel étoilé, à la clarté de la lune, et lui faisait absorber tout ce qui était homogène à sa nature; et Childe Harold venait au jour. Quand lord Byron prenait la plume, il ne lui restait plus à faire qu'une œuvre mécanique. L'élaboration, la méditation, avaient eu lieu presque à son insu, de sorte que ses conceptions restaient latentes, et prenaient, peu à peu, leur forme dans son cerveau, avant d'être fixées dans ses écrits. Il écrivit Childe Harold, à Janina et à Athènes; mais c'est sur le tillac du navire, dans cette attitude rêveuse où M. Galt venait de le voir, qu'il avait pétri l'argile de sa première statue, et lui avait donné sa forme immortelle. L'aurait-il pu, s'il était sans cesse resté sur le pont du navire, à rire, à folâtrer, à se livrer à toute son aimable et spirituelle

dans son cœur sensible et reconnaissant (et au fond très sociable), par le chagrin d'une telle séparation. Et je ne doute pas qu'en mettant le pied sur cette île de Chios, toute hérissée d'écueils inabordables, entourée de hautes montagnes d'un aspect peu hospitalier, quand il vit s'éloigner le vaisseau qui emportait Hobhouse, son cœur n'ait pas éprouvé un de ces serrements qui peuvent prendre également leur place, et parmi les douleurs, et parmi les joies sublimes. Lorsque donc peu de jours après, il écrivait à sa mère, évidemment pour calmer l'inquiétude où elle devait être de le savoir resté seul, et lui parlait avec indifférence du départ de son ami, alors il exagérait, excepté en lui disant qu'il aimait la solitude. Il ne le disait même pas assez, car il aurait pu déclarer hautement qu'il en avait le besoin; et sa propre résignation au départ d'un ami qu'il appréciait, en était bien la plus grande preuve.

Dans le travail intellectuel de lord Byron, l'imagination avait beaucoup moins de part que l'observation, la réflexion, et la méditation solitaire [1]. Tout chez lui prenait sa source dans la réalité des faits; et la flamme vitale qui circule dans chaque phrase de ses écrits, est l'essence même de cette vie réelle, élaborée dans son cerveau, et fixée dans ses vers. Tant que durait le premier genre de travail, celui de l'observation, tant qu'il n'était occupé qu'à surprendre les vérités qui le frappaient en tout ce

1. Galt dit que ce qu'il raconte de sa visite à Ali Pacha, a toute la *fraîcheur, et toute la vie d'une scène qu'on aurait sous les yeux.*

qu'il voyait, et à les enchaîner dans sa mémoire, la société, et surtout une société intellectuelle lui convenait. Mais quand il éprouvait le besoin de donner une forme à ses observations par la réflexion et la méditation, en généralisant, en déduisant, alors une société constante et obligée le fatiguait, et la solitude lui devenait indispensable. Or, c'est plus particulièrement à cette époque, que son esprit s'est trouvé dans une telle situation. Il venait de visiter les contrées de l'Albanie, pleines d'énergie, de vertu et de vice, habitées par une race violente, turbulente, passionnée pour l'indépendance, toujours en rébellion, dont tous les sentiments, les passions, les principes étaient à l'antipode de ceux de sa patrie. Il s'était familiarisé avec eux; il leur avait reconnu des vertus qu'il aimait, mêlées avec des vices qu'il abhorrait. Au milieu de cette race, il avait éprouvé des émotions, des aventures étranges; sa vie avait été souvent menacée par les éléments, par la piraterie, par le brigandage; et sur le trône, il avait trouvé et connu un prince qui, à quelques vertus, unissait des vices monstrueux, qui avait la mansuétude dans le visage, mais une telle férocité dans l'âme, que, bien que comblé par lui, Byron n'avait pu s'empêcher de le mettre devant l'humanité à la place qu'il méritait. Il trouva dans ces contrastes, dans ce phénomène moral, qui le faisait frémir, et précisément parce qu'il le faisait frémir, la source d'une poésie pleine d'émotion et d'originalité, le germe de ses héros d'Orient, des Conrad, des

Giaours, des Alp, des Lara qui, déposés dans le terrain si fécond de son cerveau, devaient en sortir un jour dans leur terrible vérité, mais adoucis par quelques-unes de ses qualités personnelles, et à la condition d'être échauffés et fécondés a son insu et longuement par la réflexion *solitaire*. Il lui fallait donc la solitude; et ce besoin, qui, je le répète encore, tenait aux facultés de son intelligence, n'avait rien à faire avec la mélancolie. De Chios, Lord Byron se rendit à Athènes, séjour alors si triste et si monotone, qu'il était plutôt fait pour donner le spleen que pour le guérir. Mais comme il ne l'avait pas, après une excursion en Morée avec le marquis de Sligo, un de ses amis et compagnons de collége auxquels il ne savait rien refuser, il s'en retourna à Athènes où, pour mieux jouir de cette indépendance qui lui était si chère, il ne voulut même plus avoir la distraction des charmants visages de jeunes filles qu'il avait admirés à travers les géraniums qui ornaient leurs fenêtres, et qui l'avaient charmé quelques mois auparavant, puisqu'il fixa son domicile au couvent des Franciscains. Là, dans le silence du cloître, il pût communiquer librement avec son propre esprit, lui donner une pleine expansion, et se distraire à son gré de la contemplation solitaire par des études très-variées, surtout par celle qu'il a toujours tant appréciée : l'étude des hommes de toutes les races.

« Ici, écrivait-il alors à sa mère, je vois et je fréquente

des Français, des Italiens, des Allemands, des Danois, des Grecs, des Turcs, des Américains; et sans perdre de vue mon propre pays, je puis juger des pays et des mœurs des autres. Quand je vois la supériorité de l'Angleterre (à l'égard de laquelle on se trompe sur beaucoup de choses) je me réjouis, et quand je la trouve inférieure du moins je m'instruis. Eh bien, j'aurais pu rester un siècle, enfumé dans vos villes et *embrouillardé* dans vos campagnes, sans connaître cela, et sans apprendre rien de plus utile ou de plus amusant pour moi. »

Et puis, il ajoute dans une autre lettre :

« J'espère à mon retour mener une vie tranquille et retirée ; mais Dieu le sait, et fait toujours mieux pour nous que nous-mêmes, du moins c'est ce que l'on dit : et je n'ai rien à objecter à cela ; car, somme toute je n'ai pas à me plaindre de mon sort. J'espère que cette lettre vous trouvera aussi bien et aussi heureuse qu'on peut l'être, et du moins il vous fera plaisir d'apprendre *que je le suis.* »

C'était dans cette belle disposition d'esprit qu'il se rendait souvent d'Athènes au Cap-Colonna. Et au milieu de ces décombres, battus par les vagues bleues de la belle mer Égéenne, et moins illuminés par le soleil de la Grèce, que par l'ombre de Platon, qui a immortalisé ces lieux où il distribuait à ses disciples sa philosophie quasi-chrétienne, Lord Byron s'asseyait au céleste banquet du grand maître, où son génie prenait entière possession de lui-même. Car, bien qu'il en ignorât, la puissance et la tendance, il est impossible qu'il n'ait pas eu, dans ces heures

là surtout, la vision de son avenir, et le pressentiment de sa gloire, qu'il n'ait pas entrevu par quelque percée la glorieuse nature de son génie, et qu'il n'ait pas éprouvé, par conséquent, des moments d'ineffable joie. Lorsqu'il se baignait dans quelque endroit solitaire, une de ses plus grandes délices, il nous le dit lui-même dans son memorandum, était de s'asseoir sur un rocher dominant la haute mer, et de rester là pendant des heures entières enadmirant le ciel et l'eau, et « absorbé, dit « Moore, dans cette sorte de vague rêverie, qui, « bien que sans forme distincte, à ce moment-là, de-« vait se transformer un jour en claires et brillantes « images dans ses pages immortelles. »

Un jour tandis qu'il nageait sous les rochers du Cap Colonna, un navire s'approcha de la côte de l'Attique. C'était celui qui conduisait de Londres à Athènes deux célèbres personnages : lady Esther Stanhope, et M. Bruce. Le premier objet qui frappa leurs yeux, en s'approchant de Sunium, fut lord Byron, qui jouait, tout seul avec son élément favori. Quelques jours après, son ami lord Sligo lui fit faire leur connaissance à Athènes. Il vécut beaucoup en leur compagnie, et il s'exprime ainsi sur leur compte dans son memorandum. « Ce fut le com-« mencement (leur rencontre au Cap Colonna) de « la plus délicieuse connaissance que j'aie faite en « Grèce. » Et il voulut assurer M. Bruce, dans le cas où ces lignes tomberaient un jour sous ses yeux, du plaisir qu'il éprouvait à se rappeler le temps qu'ils

avaient passé ensemble à Athènes. Je ne vois donc dans tout cela, ni dans tout ce qui précède, aucun symptôme de mélancolie, et cependant, Bruce lui en a trouvé! Aurait-il donc pris, lui aussi, pour de la mélancolie ses joies dans la solitude, et son indifférence pour les faux enthousiasmes de convention que ses compatriotes faisaient éclater en voyant les ruines de la Grèce? Hostile à toutes les affectations, lord Byron l'était aussi aux prétentions artistiques qui sont l'hypocrisie du goût; et il n'accordait le sincère et ardent hommage de son âme, qu'aux antiquités rappelant de grands noms, de grandes actions, et aux scènes sublimes de la nature. Malgré sa belle intelligence, il ne serait pas impossible, que M. Bruce eût, lui aussi, partagé les erreurs des esprits superficiels; mais ce qui est cependant possible encore, c'est que réellement, dans les derniers temps de son séjour à Athènes, lord Byron ait été quelquefois mélancolique; car les causes de chagrin ne lui manquaient certes pas. Son homme d'affaires aurait voulu, en ce temps là, que lord Byron, vendit Newstead pour mettre un ordre définitif à ses affaires. C'était un parti sage, peut-être, mais il répugnait extrêmement à lord Byron, qui aimait beaucoup Newstead, et qui avait même écrit à sa mère, avant de la quitter, de mettre bien son esprit en repos à cet égard, parce qu'il ne s'en séparerait pas. Son homme d'affaires, qui voulait l'attirer en Angleterre, se montrait donc négligent, n'écrivait pas, et lui faisait attendre les envois d'argent: ce

qui lui causait des inquiétudes et des alarmes, le rendait de mauvaise humeur, lui donnait des airs de caprice, l'obligeait souvent à changer ses plans de voyage, et ne lui laissait d'autre perspective que de retourner en Angleterre, où, comme il écrivait à un ami, sa première rencontre serait un avocat, la seconde un créancier, puis des mineurs, des fermiers, des surveillants, et toute l'agréable perspective d'une propriété en ruine, et de mines en contestation.

Après avoir résisté quelque temps à toutes ces craintes, il dut se décider au retour. Le voilà donc en route pour l'Angleterre.

A Malte, il eut des accès de fièvre auxquels l'état de son esprit n'était pas étranger.

« Les sentiments, dit Moore, avec lesquels il retournait dans son pays, on peut les comprendre à la lecture des lettres mélancoliques qu'il écrivit à bord de la frégate, *le Volage*, qui le ramenait en Angleterre. Et vraiment, même pour le naturel le plus gai, il y avait tout à fait, dans les ennuis qui l'attendaient en Angleterre, de quoi décourager les espérances, et abattre la bonne humeur. »

Et pourtant, dans les lettres, mélancoliques par le fond qu'il adresse à sa mère et à ses amis pendant cette ennuyeuse navigation de plus de six semaines, on voit encore surnager son naturel bon, sensible, enjoué. Il leur dit que, si on ne peut pas être heureux, il faut tâcher au moins d'être un peu gai;

que si l'Angleterre a cessé d'être bonne pour lui, il y a des cieux plus sereins; qu'il revient secoué, moralement et physiquement, par des fièvres, mais avec l'âme intrépide et ferme. Et enfin la plaisanterie ne lui fait jamais défaut.

Toujours admirable envers sa mère, il lui parle de son apathie; mais il la rassure de suite, en ajoutant « que cette apathie ne s'étend pas jusqu'à elle, « qu'il lui en donnera toutes les preuves, et qu'il « veut bien qu'elle se considère la maîtresse absolue « chez lui, ne voulant être regardé par elle que « comme en visite.

A peine arrivé à Londres, M. Dallas va lui serrer la main; et au lieu de le trouver changé, il le trouve jouissant d'une parfaite santé, et avec une physionomie qui ne trahit ni la mélancolie, ni même aucune trace de mécontentement de son retour. La vérité est, que les chagrins qui n'atteignaient pas son cœur, n'avaient jamais de profondeur chez lord Byron. Mais déjà s'est formée à l'horizon de sa destinée une tempête bien autrement redoutable pour lui; car celle là atteindra cruellement son cœur. Et c'est peut-être le vague et inexplicable pressentiment de ce qui le menaçait, qui attristait son retour dans sa patrie. Cette tempête éclate dès qu'il à mis le pied à Londres. On l'appelle en toute hâte à Newstead, où la vie de sa mère est en danger. Il part à l'instant, mais il ne trouve, en arrivant chez lui qu'un cadavre! Il avait encore ce spectacle sous les yeux, il sortait à peine de cette chambre mortuaire, où, dans

l'obscurité de la nuit, il allait, seul, et se croyant à l'abri de tous les regards, confier, dit Moore, au silence et aux ténèbres, les sentiments réels de son cœur, et pleurer aux pieds de cette mère qui l'avait idolatré, quand on vint lui annoncer coup sur coup la mort de ses plus chers amis. Mathews, qui était l'idole de son esprit, venait de se noyer dans la rivière de Cambridge : la Cam; Wingfield, une des idoles de son cœur, se mourait de la fièvre à Coimbre, son cher Edlestone de consomption; et enfin, il apprenait aussi la mort d'un être mystérieux et chéri! Six morts en peu de semaines!

« Si pour être capable, dit Moore, de peindre puissamment les émotions pénibles, il est nécessaire de les avoir expérimentées, ou, pour le dire en d'autres paroles, si pour que le poëte soit grand, il faut que l'homme souffre, il faut avouer que lord Byron paya de bonne heure ce prix cruel de son génie. »

Ce moment là fut vraiment la plus grande crise que son cœur eut à subir. Ce qu'alors il éprouva ne peut pas s'appeler mélancolie; ce fut vraiment une *désolation*, une *agonie du cœur*. Se voyant seul dans sa vénérable, mais sombre demeure, à côté du cadavre de sa mère, pour la première fois il sentit la solitude intolérable, et la force de son âme éprouva des moments de défaillance. Dans son angoisse il écrivit à son ami Scroope Davies une lettre vraiment pénible à lire, tant elle porte à un degré extrême l'impression de l'agonie de son âme.

« Une funeste destinée, dit-il, pèse sur moi et les miens. Le cadavre de ma mère est encore gisant sous mes yeux; un de mes meilleurs amis vient de se noyer; que puis-je dire, penser, faire?

« Mon très-cher Davies, si vous le pouvez, venez, je vous en prie, auprès de moi; j'ai besoin d'un ami; venez auprès de moi, Scroope; je suis dans la plus extrême désolation. Je me sens presque seul dans ce monde. Il faut que je voie au moins les survivants, puisque je le puis encore. Écrivez-moi ou venez; mais venez si vous le pouvez, ou faites l'un et l'autre. »

Il avait à peine accordé à sa douleur cette navrante explosion, qui est telle surtout pour ceux qui ont connu sa répugnance à montrer les sensibilités de son cœur, qu'un nouveau coup venait encore le frapper. Son cher ami Wingfield était mort à l'âge de vingt et un ans à Coïmbre. En ce moment-là, les pensées de la mort dominent toute son âme, et dirigent toutes ses actions. L'amour-propre, l'espérance du grand succès de Childe Harold qu'on avait fait briller à ses yeux, lors de son passage à Londres, perdent tous leurs charmes; les larmes lui cachent les splendeurs de la gloire, il ne sait que s'occuper du sort des survivants, et il veut faire son testament dans le cas de sa propre mort. On le voit donc, en ces jours-là, ne s'occuper que de refaire son testament. Il détruit l'ancien, qui, par la mort de sa mère, a perdu son opportunité; et dans le nouveau, où il n'oublie personne, où il montre une sollicitude admirable pour ses serviteurs, on voit briller son âme, belle et

généreuse. Il écrit à Dallas quelques semaines après.

« A 23 ans, je suis laissé seul ici-bas! Que pourrait-il m'arriver de pire à 70 ans? Il est vrai que je suis assez jeune pour recommencer ma vie; mais avec qui pourrais-je me rappeler les jours heureux du passé? »

« En vérité, écrit-il en même temps à Hodgson, les coups se sont succédé avec une telle rapidité, que je suis resté comme étourdi par les secousses; et quoique je mange, que je boive, et que je parle, et même que je rie parfois, cependant, je pourrais à peine me persuader que je suis réveillé, si tous les matins je n'eusse pas à m'en convaincre douloureusement . . . .

« Davies est venu ici; sa gaieté, que la mort même ne peut abattre, m'a rendu service; mais, après tout, c'était un rire bien creux que le nôtre! m'écrirez-vous? Je suis solitaire, et jamais avant aujourd'hui je n'avais trouvé la solitude *pénible*. »

C'est que les souffrances de son cœur n'avaient jamais été si grandes; et ce qu'il dit comme ce qu'il éprouve dans cette circonstance, nous prouve bien que la solitude lui était bonne, quand il n'était pas malheureux. « Je ne puis rien faire, écrit-il à Dallas, « et mes journées se passent, à l'exception de quel-« ques exercices corporels, dans une indolence uni-« forme, et dans une oisive insipidité. »

Il abandonne à Dallas la publication de Childe Harold, dont le succès, qu'on lui assure, le trouve presque insensible. Quand son cœur gémissait, l'amour-propre dormait toujours chez lord Byron! Mais

la destinée était encore loin de vouloir faire trêve avec lui. Edlestone, l'ami si doux, par lequel il s'est cru le plus véritablement aimé, en même temps qu'un être chéri, dont le nom est resté toujours enseveli dans son cœur, se mouraient, eux aussi, en ces jours-là; de sorte que, comme il le dit dans sa préface, durant le court espace de deux mois, il a perdu six des personnes qui lui étaient les plus chères. Et en annonçant ce nouveau malheur à Dallas, il s'exprime en ces terme :

« J'ai presque oublié le goût de la douleur; *j'ai soupé avec toutes les horreurs* jusqu'à ce que je sois devenu calleux, et que je ne puisse plus avoir une larme pour un événement qui, il y a cinq ans, m'aurait courbé jusqu'à terre. Il semble que je suis destiné à éprouver dans ma jeunesse, les plus grandes misères de l'âge avancé! Mes amis tombent autour de moi, et je resterai un arbre solitaire avant d'être flétri.

« Les autres hommes peuvent toujours trouver un refuge dans leur famille; moi, je n'ai d'autre ressource que dans mes propres réflexions, et elles ne me présentent ni ici, ni ailleurs, aucune autre perspective que la satisfaction égoïste de survivre à ceux qui valent mieux que moi. Je suis vraiment bien malheureux, et vous m'excuserez de le dire, puisque vous savez combien l'affectation de sensiblerie est contraire à ma nature. »

Mais, si les larmes ne venaient plus à ses yeux, elles venaient à sa plume; car c'est alors qu'il écrivit ses élégies à Thyrza, dont le pathétique sublime, est si bien caractérisé par Moore, et qu'il augmentait le

poëme de Childe Harold de ses plus mélancoliques strophes, sur la mort de ses amis, celles qu'on lit à la fin du deuxième chant.

« En vérité, écrit-il encore à Hodgson, je deviens nerveux misérablement, ridiculement nerveux, comme une belle dame! Je ne puis ni lire, ni écrire, ni m'amuser, ni amuser personne; mes jours sont vides, inutiles; mes nuits sans repos. J'ai rarement de la société, et quand je l'ai, je la fuis; dans la chambre à côté, il y a trois dames, et je me dérobe pour vous écrire cette lettre maussade. Je me demande si je ne finirai pas par devenir fou; car je sens un certain manque d'ordre dans l'arrangement de mes pensées, qui me rend perplexe d'une étrange façon. Scroope disait, dans sa plaisante manière de consoler, que c'est plutôt de la bêtise que de la folie. Il faut que j'essaye l'*eau forte* (the hartshorn) de votre compagnie; une session du parlement peut-être me fera du bien, comme tout ce qui pourrait me guérir de la conjugaison du désolant verbe *ennuyer*. »

La distraction lui arriva, mais pour lui faire conjuguer des verbes également désagréables; elle vint sous forme de chagrins, et d'irritations! Dans une infâme et ignoble publication, appelée « *The scourge* » *le fouet*, un *anonyme*, se faisant, peut-être, l'organe de ceux qui voulaient se venger des satires, insultait à sa noble naissance, et à sa mère, qui malgré ses défauts, était une très-respectable et noble femme.

« Pendant l'hiver qui suivit son retour à Londres, dit M. Galt, je l'ai vu fréquemment, et le plus fort sentiment

qui paraissait l'animer, c'était son indignation contre l'ignoble publication, dans laquelle il n'était pas seulement traité avec une malignité injustifiable, mais il était accusé aussi, il me le dit lui même, d'être le fils illégitime d'un assassin. Je n'avais pas vu l'article; mais il fallait que celui qui avait pu faire une si absurde accusation, eût été bien étrangement ignorant des circonstances même d'où il tirait les matériaux pour la forger. Quand lord Byron m'en parla, et qu'il me dit qu'il allait consulter sir N. N. Gibbs, avec l'intention de poursuivre l'éditeur et l'auteur, je lui donnai le conseil de n'en rien faire, tout simplement parce que les allégations se rapportaient à des faits trop bien connus. Le duel de son grand oncle, et l'ordre donné par la chambre des Pairs pour qu'il produisit les preuves du mariage de son grand père avec miss Trevanion, étant des faits historiques et bien connus du public, rendaient inutiles toutes autres preuves, ainsi que le procès. Sachant quelle profonde irritation cette affaire lui causait alors, je n'étais pas surpris de le voir se tenir séquestré du monde[1]. »

La conduite de lord Byron à cette époque, fut cause que ceux qui ne connaissaient pas son naturel timide et mystificateur, crurent le reconnaître lui-même dans le portrait de Lara. Ils ne savaient pas, probablement, que la destinée ne lui épargnait alors aucune douleur, ni aucune mortification; car il se débattait aussi entre la nécessité et la répugnance de mettre en vente Newstead.

« Avant qu'il eût pris sa décision à cet égard, dit

1. Galt.

M. Galt, il était souvent si troublé dans son esprit, qu'il ne pouvait pas cacher sa tristesse; et il parlait souvent de quitter l'Angleterre pour toujours. »

Sa longue absence lui avait déjà fait perdre les traces de plusieurs des compagnons de son adolescence; Sa mère était morte; voyant à peine sa sœur, qui vivait dans un autre milieu social, étranger encore par ses antécédents, sa jeunesse, ses voyages, au milieu de ses nobles collègues, il ne voyait fréquemment que cinq ou six de ses amis de collége, épargnés par la mort, et auxquels il était extrêmement attaché; mais il n'avait pas d'autres attachements. Son idéal, mis en face de la réalité, qui lui avait déjà toujours un peu gâté les femmes, avait fini par les lui rendre, presque antipathiques.

« J'ai une demande à vous faire, écrivait-il alors à H..., ne me parlez jamais plus dans vos lettres d'une femme; ne faites même pas allusion à l'existence du sexe. Je ne veux pas même lire un mot du genre féminin; *it must be « propria que moribus.* »

C'est dans cet état d'isolement relatif qu'il vint à Londres, vers la fin de l'année, où Dallas préparait la publication de Childe Harold, à laquelle, Byron se prêtait presque à contre-cœur.

« Il sembla plutôt (dit Dallas) ouvrir son cœur à ce moment-là au désir d'une gloire plus solide : celle de devenir un homme d'État actif et éloquent. »

Mais malgré cette perspective, malgré son génie et sa jeunesse, lord Byron tombait souvent dans un abattement d'esprit, qui était, dit encore Dallas, plutôt *le résultat de sa position particulière se sentant hors de sa sphère, que d'une sombre disposition, qu'il aurait reçue de la nature.*

Nous avons vu, en effet, qu'il y avait, dans les circonstances d'alors, de quoi rembrunir son noble front, et lui donner de ces mouvements nerveux qui ont pu sembler des caprices à ceux qui en ignoraient les causes; et j'ai voulu entrer dans ces détails pour bien caractériser l'époque où sa mélancolie a été la plus grande, parce qu'elle a eu sa source principale dans les angoisses de son cœur. C'est bien à cette époque qu'il fait allusion, quand, dans d'autres jours de souffrances (lors de sa séparation d'avec lady Byron), où le cœur avait moins de part, il écrivait à Moore : « Si mon cœur eût pu se briser, il l'aurait été il y a déjà plusieurs années, et par des événements plus affligeants que celui-ci. »

J'ai voulu aussi entrer dans ces détails, parce que, voulant prouver que les mélancolies de lord Byron avaient, presque toujours, des causes palpables, il fallait faire connaître ces causes, pour que ceux qui ont déclaré que les chagrins de lord Byron étaient plutôt *imaginaires* que *réels*, puissent trouver, abondamment, dans ce chapitre, de quoi rectifier leurs idées. De ce nombre a été M. Macaulay, l'éloquent historien, mais dont l'opinion n'a *aucune valeur*, pour ce qui regarde le caractère de lord Byron. Car il est évident

qu'il s'est servi de ce grand nom, comme d'un thème excellent pour son éloquence, comme d'une espèce de *moule à phrases!* D'ailleurs, Macaulay n'a pas connu personnellement, ni étudié impartialement lord Byron; et c'est là son *tort*, et son *excuse*.

Après avoir payé pendant six mois ce large tribut à la douleur, la tempête parut se calmer; et un rayon de soleil pénétra dans son esprit. C'est alors qu'il fit connaissance de Moore, et d'autres beaux esprits parmi lesquels nous citerons Rogers et Campbell. Celle de Moore surtout, accompagnée de circonstances qui mettent en relief les plus aimables et les plus estimables qualités de son cœur et de son esprit, fut, pour lui, un véritable phare au milieu du brouillard de la nature et de son âme; et leur sympathie fut réciproque et instantanée. En effet, lord Byron écrit de suite à Harness.

« Moore est l'épitome de tout ce qu'il y a d'exquis en perfections poétiques et personnelles. »

De son côté, Moore, après avoir loué la *délicatesse mâle, généreuse et aimable de son nouvel ami*, a besoin de se résumer en disant : « *Son âme franche et virile, telle que je l'ai trouvée alors, telle je l'ai trouvée jusqu'à sa dernière heure.* » Et, en décrivant l'effet que sa première rencontre avec lord Byron produisit sur lui, il dit : « *Parmi les impressions que cette rencontre me laissa, ce fut la no-*

blesse de son air, sa beauté, la douceur de sa voix et de ses manières.

« Étant en deuil de sa mère, la couleur de son hab , ainsi que celle de ses cheveux brillants, soyeux, nature lement bouclés et pittoresques, faisait ressortir encoı davantage la pâleur pure, spirituelle et éthérée de se traits, dans l'expression desquels, quand il parlait, il y avait le jeu perpétuel de la vivacité de ses pensées, quoique, quand il était en repos, la mélancolie fût son caractère habituel[1]. »

Mais cette mélancolie lui étant alors habituelle, plutôt par accident que par nature, commença dès lors à se fondre comme la neige au souffle tiède et vivifiant du printemps. Le premier symptôme fut qu'il se jugea mieux lui-même; car, en écrivant à son ami Harness, pour exprimer son opinion générale sur l'égoïsme humain, il dit alors :

« Mais nous deux, nous ne sommes pas nés avec des dispositions semblables[2]. »

« Depuis notre première rencontre, dit Moore, rarement il se passa un jour où lord Byron et moi nous ne nous soyons vus, et notre connaissance se transforma en amitié, avec une rapidité, dont j'ai rarement connu d'exemple. »

La compagnie de Moore lui fut alors une grande

1. Moore, 314.
2. Moore, lettre 81.

consolation; et la Providence voulut que le premier baume pour ses blessures après celui du temps, lui fût administré par un de ceux qu'il avait blessés ns sa satire. Ainsi passa-t-il les derniers mois i 1811, et les deux premiers de l'année suivante. 1 attendant, son astre allait se lever et transfor-er, sans transition aucune, le brouillard de son ciel en une sérénité éblouissante, trop éblouissante, hélas, pour pouvoir durer! Car le soleil, quand il est si radieux le matin, absorbe trop de mauvaises vapeurs. Mais n'anticipons pas sur les événements, dont je ne dois pas donner ici l'histoire.

La session du parlement s'était ouverte, et lord Byron avait pris sa place dans la haute chambre. Mais il n'était connu alors, que par la satire qui lui avait suscité une foule d'ennemis, et on avait à peine souvenir dans la noble assemblée de ce beau jeune lord qui, trois années auparavant, après avoir pris possession de son siége, avait eu l'air de la dédaigner, pour faire de longs voyages en Espagne et en Orient. Quand on le vit revenir, avec son front mélancolique et grave, dans une jeunesse et une beauté si grandes, et qu'il se fut posé de suite comme orateur distingué, l'admiration devint générale. Ceux-là mêmes qu'il avait offensés, oubliant généreusement leur rancune, émus d'un amour national, et d'un orgueil de corps, firent éclater un enthousiasme où les partis Toryes et Whigs se confondirent ensemble. Lord Holland lui dit que, *comme orateur, il les battrait tous s'il persévérait;* lord Gren-

ville remarqua que, par les constructions de ses phrases, *il ressemblait déjà à Burke.* Sir Francis Burdett déclara que son discours était le *meilleur* qu'un lord eût encore prononcé de mémoire parlementaire. Plusieurs autres lords voulurent lui être présentés, et ceux mêmes qu'il avait blessés vinrent lui serrer la main. Les généreuses natures se montrèrent dans cette occasion. Le succès de l'orateur fut le prélude de celui du poëte. Childe Harold parut les jours suivants.

« L'effet, dit Moore, en fut électrique; sa renommée n'eut pas à attendre les phases ordinaires; mais elle sembla surgir dans une nuit, comme un palais dans une féerie. Il l'a dit lui-même. — En me réveillant un matin, je me suis trouvé célèbre. — Childe Harold et lord Byron devinrent, dit Moore, le thème de toutes les conversations; à sa porte s'inscrivirent les noms des hommes les plus influents de l'Angleterre. . . . .

. . . .

« Du matin au soir, les hommages les plus flatteurs encombraient sa table; depuis le grave tribut des hommes d'État et des philosophes, jusqu'à ceux qui le flattaient davantage encore, les romanesques billets anonymes, et les invitations pressantes des belles dames qui dirigeaient la *fashion*. Et à la place du désert que Londres lui présentait quelques semaines auparavant, maintenant il ne voyait pas seulement s'ouvrir spontanément devant lui pour le recevoir, tout le resplendissant intérieur du grand monde, mais dans ces foules illustres, il se trouvait être lui, entre tous, l'objet le plus distingué[1]. »

1. Moore, 347.

Je citerai encore Dallas qui, en parlant de ce succès sans exemple, dit :

« Lord Byron était devenu le sujet de toutes les conversations dans la capitale.

« La gloire l'environnait de toutes parts; depuis le régent et son admirable fille, jusqu'au libraire et son commis, depuis Walter Scott jusqu'à. . . . et depuis Jeffreys jusqu'aux auteurs anonymes du *Satiriste* et du Scourge, tout le monde lui adressait des éloges; il était l'admiration des barbes grises, et la merveille des cercles du bon ton dont il était devenu l'idole. »

Cette idolâtrie d'un peuple entier n'exalta cependant pas sa tête; mais elle toucha et réjouit son cœur. Quand il se sentit pardonné, et aimé par ceux-là même qu'il avait le plus offensés par sa satire, envers lesquels il se trouvait coupable, comme par exemple l'excellent lord Holland, qui voulait son amitié, qui présageait sa grandeur comme orateur, qui le mettait déjà à côté de Walter Scott comme poëte; par lord Fitzgerald qui déclarait ne pouvoir garder rancune à Childe Harold, et par tant et tant d'autres, alors son âme s'ouvrit à tous les meilleurs sentiments qu'il y tenait cachés depuis quelque temps. Ce fut donc toute cette bienveillance, tous ces généreux pardons; ce fut sa bonté réveillée ainsi par la bonté et la générosité des autres, beaucoup plus que la satisfaction de son amour-propre, qui chassa alors les nuages de son âme, changea son ciel et son atmosphère, et ses mélancolies de cette

époque, qui avaient leur source dans le cœur, furent également neutralisées par des satisfactions du cœur. Ses lettres, et surtout celles à Moore, sont toujours, à cette époque, pleines d'entrain et de gaieté; et tel on le trouve dans ses lettres, tel Moore le décrit dans son humeur habituelle. Dallas, qui auparavant l'avait vu si souvent mélancolique, dit :

« Je suis heureux de penser que ses succès, et l'attention dont il est devenu l'objet, ont déjà produit sur son âme ce consolant effet que j'avais espéré et prévu ; et je compte que toute sa tristesse passée va se trouver dissipée pour le reste de sa vie. »

Galt lui-même, malgré l'effort qu'il semble faire en le louant, ne peut s'empêcher de convenir que, pendant cette période où le monde a été bon pour lui, sa conversation était pleine de douceur, d'esprit de plaisanterie, de bonté, d'amabilité, et du désir d'obliger tout le monde; enfin qu'il était gai comme si la gaieté fût devenue son habitude. La disposition générale que trahit son mémorandum de ces jours-là (1813 surtout), est celle de lui faire trouver *bien tout et tout le monde.*

Après avoir loué Moore, il loue lord Ward (plus tard lord Dudley).

« J'aime Ward, » dit-il, et il ajoute « par Mahomet, je commence à craindre d'aimer tout le monde ; disposition qu'il ne faut pas encourager. C'est une espèce de glou-

tonnerie sociale, qui fait qu'on avale tout ce qu'on nous présente. — Mais j'aime Ward. »

Cependant cette sérénité de son ciel, qui a persisté pendant l'intervalle qui s'est écoulé entre sa 23e et sa 26e année, époque de son mariage, a été traversée par bien des nuages, plus ou moins passagers; et il a eu encore, pendant ce temps, des heures et des jours de mélancolie. A ces oscillations du cœur et de l'esprit, qui sont l'essence même du cœur humain, lord Byron ne pouvait certainement pas se soustraire. Mais du moins à tous les accès d'ennui ou de mélancolie qu'il a éprouvés durant cette époque, il est facile d'assigner une cause palpable. Par toutes ses tendances, il semblait alors indifférent, et même hostile à la société féminine. Son idéal la lui avait trop gâtée; et quelques malheureuses expériences avaient encore baissé dans son esprit le niveau même des réalités. S'il ne se souciait pas des femmes, c'était néanmoins présomptueux de sa part de vouloir compter sans elles.

Par son régime d'anachorète, il donnait encore plus de force à la partie spirituelle de son être; et il semblait croire que son cœur trouverait sa satisfaction dans l'amitié. La connaissance de Moore surtout lui avait apporté de quoi remplir ses jours de cette vie intellectuelle et spirituelle qui lui était nécessaire. Mais il comptait sans les femmes; c'était présomptueux avec son cœur de 23 ans! Parmi ces lettres et ces hommages qui encombraient sa table,

en ces jours-là, il y avait beaucoup de papiers roses, dorés sur tranches et parfumés. Ce sont-là des parfums qui montent facilement à toutes les têtes : serait-il étonnant qu'ils eussent montés à la sienne? Childe Harold remuant précisément l'imagination des plus dangereuses entre elles (les plus intellectuelles, et les plus ardentes), son danger renaissait involontairement évoqué par lui-même. Car, si le prestige de sa position et de toutes ses circonstances pouvait même ajouter au prestige de son génie, et agir fortement sur les hommes, on peut imaginer avec quelle force il devait agir sur les femmes, avec toutes ses influences personnelles.

« Étant, dit Moore, assisté par d'autres (prestiges) qui, aux imaginations féminines, particulièrement, auraient pu présenter des attractions bien suffisantes, indépendamment même des grandes qualités qui les accompagnaient, sa jeunesse, la noble beauté de sa physionomie, son jeu continuel de lumière et d'ombre, la douceur de sa voix et de ses manières avec les femmes, et sa hauteur, au besoin, avec les hommes — les singularités de sa manière de vivre, qui tenait éveillée la curiosité, tout cela contribua à sa célébrité. Et même les allusions qu'il mêlait dans ses poëmes aux scènes les plus touchantes et les plus pures de ses passions satisfaites, n'étaient pas sans leur influence sur l'imagination de ce sexe, dont la faiblesse est plus facilement vaincue par ceux qui arrivent recommandés par le plus grand nombre de triomphes sur les autres. Cet *ensemble*, que bien considéré on peut *affirmer avec certitude n'avoir jamais auparant existé, et qui probablement n'existera jamais plus*, cette réunion

d'une force intellectuelle si vaste, et d'un génie si transcendant avec tous les avantages et les attractions par lesquelles le monde est généralement ébloui et captivé[1]. »

Tout cela, et cela seulement, se trouva être de son côté autant de moyens de séductions, tandis que de l'autre, toutes les avances lui furent épargnées. C'est alors qu'on vit de grandes dames ne reculer devant rien pour obtenir grâce devant ses yeux; oublier leur rang, leur devoir, leur famille, braver tout, endosser des costumes bizarres pour s'introduire chez lui, porter la jalousie presque jusqu'à la démence, jusqu'à la tentative de suicide, jusqu'à la conception du crime pour ne pas dire davantage. Une se distingue entre toutes et ose tout; une autre veut tout lui sacrifier; peu heureuse comme épouse, mais ayant remplacé ce bonheur par une amitié intime que le temps et les qualités réciproques ont presque consacrée, elle veut sacrifier ce bien même à la passion que lui inspire ce jeune lord.

Quel que fût le sentiment avec lequel il répondait à ces passions qu'il inspirait, il est certain qu'elles avaient, du moins, la force de troubler son âme. Elles étaient comme de belles plantes parfumées et éclatantes, mais vénéneuses. Elles étaient compromettantes avec celle dont la passion était plutôt subie que partagée et avec laquelle les rôles se trouvaient intervertis; car ce n'était pas elle seulement mais lui aussi qui était compromis par ses jalousies

1. Voir Moore, pour le reste de la citation.

passionnées. Les ennuis qu'il éprouva par cette passion, eurent plutôt une nuance d'irritation, tandis que les émotions que lui causa celle de l'autre, furent d'une nature plus émouvante, plus vraie, plus fiévreuse. Si on veut bien examiner son mémorandum de cette époque, et ses lettres confidentielles, et mettre ses expressions en regard des faits, on y trouvera toujours la cause et l'explication palpable de toutes ses tristesses mystérieuses, mais passagères, de cette brillante époque de sa vie. On trouvera ce sacrifice de paix, et cette production de tristesse, tantôt dans un sentiment, tantôt dans un regret, tantôt dans une crainte, tantôt dans une irritation. Par exemple, on lit dans un passage de son mémorandum :

« Je voudrais être assez calme pour pouvoir lire comme autrefois — ma vie est monotone, et cependant, sans méthode — j'ouvre un livre, et aussitôt je le ferme; je commence une comédie, et je la brûle aussitôt parceque la scène tombe sur des réalités; pour un roman, je fais de même pour la même raison. En vers, je puis me tenir plus loin des faits: mais la pensée est là toujours.

. . . .

« Pas un mot de *** »

Et voilà précisément dans ces deux mots l'explication de cet ennui.

Il pense en ce moment à faire un voyage.

« Ward parle d'aller en Hollande, et nous avons parlé de partir ensemble. . . . .

. . . . « Et pourquoi non ? *** est loin d'ici, et jusqu'au printemps elle le sera encore davantage. Personne excepté Augusta (sa sœur), ne se soucie de moi, aucun lien, aucun empêchement, *andiamo dunque; se torniamo bene — se no che importa*[1] *?* »

Son âme était ce jour-là évidemment triste, mais le genre de sa tristesse n'est-il pas dévoilé par ces deux paroles : « Elle est loin ? »

D'après son mémorandum, on lui retrouve de nouveau quelques mois après (février 1814), une veine de tristesse; mais alors aussi, les causes en sont plus qu'évidentes. Une accumulation de choses pénibles se réunissent pour l'accabler. Il a combattu les émotions de son cœur par une activité intellectuelle extraordinaire, qui lui a fait écrire en quatre nuits «la Fiancée d'Abydos » et « le Corsaire » en peu de jours; il a voulu encore la combattre par un voyage de six mois en Hollande; mais des empêchements du côté de son compagnon de voyage, la peste qui fait des ravages en Orient, des embarras de son côté par toutes les entraves que continue à trouver la vente de Newstead, si pénible pour lui et pourtant si nécessaire à son repos, le retiennent en Angleterre. Outre cela, une foule d'autres ennuis très-irritants, suscités par les ennemis qui n'ont jamais désarmé, et les jaloux de tous ses succès, et de toutes ses supériorités, viennent alors peser sur lui, ce qui ne

1. Jacopo Ortis, Ugo Foscolo.

pouvait pas lui manquer, car son soleil s'était levé trop éclatant pour ne pas faire élever de mauvaises vapeurs.

Après avoir passé un mois hors de Londres, il écrit dans son mémorandum :

« Je trouve tous les journaux en convulsions, et toute la ville sans dessus dessous à cause de l'aveu et de la publication de mes stances sur la princesse Charlotte, pleurant à la lecture du discours de son père le Régent à Laudersdale en 1812. Ils ne s'occupent que de cela ; on parle même de vouloir faire une motion là-dessus dans notre chambre ; soit ! »

Sa popularité reçoit déjà son premier coup. Le royaume entier s'était levé contre lui. Toutes les jalousies, et toutes les vengeances se cachaient sous un drapeau et se déchaînaient contre lord Byron, en dénaturant ses paroles, en calomniant ses actions, en faisant même servir les plus généreuses et les plus nobles à l'outrager, en lui reprochant d'avoir abandonné ses ressentiments (ce qu'il avait fait par un sentiment de justice et de reconnaissance), en prétendant[1] qu'il avait empoché de grosses sommes pour ses vers, et en le rendant responsable des folies que les femmes faisaient pour lui. Cette guerre qui s'était levée comme un ouragan inattendu, après un radieux soleil, dut naturellement lui causer quelque irritation, Et si à cela on ajoute l'embarras de ses affaires, les

1. Voyez la 166e lettre à Moore.

événements du monde qu'il déplorait, la chute de la grande figure de Napoléon qu'il aimait, l'invasion de la France par les alliés qu'il désapprouvait, le regard qu'il jetait sur la politique de son pays et sur les maux de l'humanité qui faisaient toujours saigner son cœur, on comprendra que même quelques instants de misanthropie aient pu se développer en lui, tels qu'ils se trahissent dans quelques expressions de son mémorandum : misanthropie de paroles pourtant, plante sans racine, d'une végétation éphémère, et naturelle aux belles âmes. Mais, ce qu'on sent avant tout, c'est que, malgré toutes ces causes réelles et palpables d'ennui, celles qui ont le dessus sont celles qui lui viennent du cœur.

« Lady Melbourne, lit-on dans son mémorandum de ces jours-là, m'écrit que l'on me dit mélancolique. Je ne sais pas si je le suis réellement; mais j'ai certainement, en abondance, de cette dangereuse matière qui pèse sur le cœur: *et il vaut mieux que l'on croie que c'est le résultat de toutes ces attaques, plutot que d'en soupçonner la cause réelle.* »

Et cette cause réelle était une peine de cœur dont il voulait garder le secret. Les séparations, le départ de ses amis, quand même il devait les retrouver plus tard, étaient aussi une cause de tristesse pour lui. Il a éprouvé surtout cet effet à l'égard de Moore qu'il aimait tant, et dont la société avait pour lui un charme indicible.

« Je ne puis que vous répéter, disait-il, que je vou-

drais, ou que vous restassiez longtemps avec nous, ou que vous ne vinssiez pas du tout; car ces apparitions inattendues, et ces départs pressés rendent les séparations qui s'ensuivent encore plus amères [1]. »

Et, dans les lettres suivantes, il lui dit encore :

« Je pourrais être très-sentimental maintenant; mais je ne le veux pas. La vérité est que j'ai essayé toute ma vie d'endurcir mon cœur, et que je n'ai pas encore tout à fait réussi (quoiqu'il y ait grande espérance), et vous ne savez pas comme il s'est affaissé par suite de votre départ. »

Cette influence, on la voit toujours. Le climat d'Angleterre a eu de tout temps ses antipathies, qui étaient devenues encore plus vives depuis que son brouillard avait succédé au splendide soleil de l'Orient; et ce brouillard lui-même devenait plus sombre et plus froid, quand son imagination était poussée par son cœur. Sa première pensée, dans ces moments-là, était toujours : « *Partons, cherchons* « *le soleil, cherchons le ciel bleu.* » Quant à son grand regret, l'Orient lui fut fermé par la peste en 1813, dans son dédain pour les pays du Nord, il s'écria :

« Donnez-moi un soleil aussi brûlant qu'il soit, un sorbet aussi glacé qu'il soit, et mon ciel sera aussi facilement formé que celui de votre Persan. Il faisait ainsi allusion

1. 1814, Moore, lettre 183e.

aux vers : « *Un ciel persan est finalement formé par des yeux noirs et des sorbets.* »

Mais on sait qu'il pensait à ce voyage pour se distraire d'avoir dû, par des motifs honorables et prudents, renoncer à accompagner en Sicile, une famille qu'il aimait. Au surplus, la seule vue d'un chameau transportait son âme vers l'Asie et le Pont-Euxin, et lui faisait pousser ce cri : « *Oh! quando te auspiciam.* »

C'était encore dans le même temps qu'il écrivait à Moore :

« Toutes les convulsions chez moi, se terminent « en rime.» Pour dominer certains troubles de cœur, il écrivait la Fiancée d'Abydos, et aussitôt après le Corsaire.

Mais, si les mélancolies, plus ou moins profondes, qui jetèrent leur ombre sur cette époque brillante de ses triomphes, eurent surtout ce caractère, elles changèrent en partie de nature à l'époque de son mariage qui lui succéda. Dès ce moment, elles eurent moins leur source dans le cœur, que dans d'amères désillusions, et dans les souffrances d'une âme fière, blessée cruellement dans ses sentiments de justice par des indignités, des calomnies, des persécutions, sans exemple en de telles circonstances. Ayant déjà parlé de ce mariage, je laisserai aux biographes réguliers la narration détaillée de cette pénible époque, pour ne l'envisager ici, que sous le seul aspect des chagrins dont elle

fut la cause. Je ne m'arrêterai même pas aux mélancolies inexplicables, que des pressentiments lui apportèrent avant le mariage, ni à cette espèce d'agonie mystérieuse qui le saisit au moment de s'agenouiller pour le consacrer devant l'église, ni même aux tristesses que les premières épreuves du caractère de la personne à laquelle il avait si imprudemment associé son sort, lui firent éprouver. Je dirai plutôt que les mélancolies, dont ce mariage fut la cause et l'occasion, furent surtout des chagrins; et de ceux qui mettent à la plus rude épreuve, non-seulement la plus grande force de l'âme, mais la véritable bonté. Car toutes les bassesses, toutes les lâchetés, toutes les vengeances qui s'étaient tenues cachées un instant, en voyant passer son char triomphal, s'associèrent dans ce moment pour l'accabler et le renverser; Et les moyens qu'ils employèrent furent d'une telle perversité, que sa force d'âme, qui était si grande en lui, et qui l'aidait toujours à supporter les contrariétés, les désappointements et les infortunes personnelles, ne pouvait et ne devait désormais lui être d'aucun secours dans une circonstance, où il se voyait menacé du plus grand chagrin qui puisse accabler un homme d'honneur : celui de se voir méconnu, calomnié, accusé, et cru capable d'une conduite blâmable, *aussi contraire à la vérité qu'à sa nature.* Son courage, sa fermeté, sa conscience ne purent donc pas empêcher qu'il ne se sentît très-malheureux. Et d'autant plus, que les blâmes lui venaient aussi des gens de bien, induits en erreur par les calomnies et qu'il

ne pouvait pas se dissimuler qu'il avait prêté volontairement aux blâmes, n'ayant pas assez évité de certaines apparences, n'ayant pas attaché assez de prix aux jugements de ses semblables, et s'étant prêté un peu trop aux mystifications, et à se faire croire ce qu'il n'était pas. « *Les épines que j'ai re-* « *cueillies*, disait-il plus tard (mais il le pensait bien « plus tôt), *proviennent de l'arbre que j'ai planté.* « *Elles m'ont déchiré, et je saigne. J'aurais dû* « *prévoir quel fruit naîtrait d'une telle semence*[1]. »

Outre cela, il eut à subir un phénomène moral, vraiment hideux, et plus particulier à l'Angleterre qu'à d'autres pays, la puissance tyrannique de certaines opinions. Cette puissance, qui imprime la forme et le mouvement, à ce qu'on appelle le grand monde en Angleterre, pesa tellement sur les âmes faibles de plusieurs de ceux qui se disaient ses amis que, à peu d'exceptions près, bien que persuadés de l'injustice de cette opinion, après quelques faibles efforts tentés pour la redresser, et faire ressortir ses torts envers lord Byron, ils perdirent le courage de leur conviction. Et non-seulement ils ne protestèrent plus, mais ils firent, même, semblant de croire une partie des stupides calomnies répandues contre lui. Pour un cœur dévoué et courageux comme le sien, qui, en de semblables circonstances aurait pour défendre la justice outragée et la cause d'un ami persécuté, combattu jusqu'à la

1. Childe Harold, chant quatrième.

mort, ce fut une des plus cruelles épreuves, auxquelles la destinée l'eût soumis. Ce que son cœur dut souffrir dans cette cruelle époque de sa vie, je l'ai exprimé dans un autre chapitre. Je dirai seulement ici que, malgré le temps et la philosophie qui vint plus tard rasséréner son âme, cette blessure ne se ferma jamais tout à fait, puisque même dans son quatorzième chant de Don Juan, écrit peu de temps avant son dernier voyage en Grèce, il y faisait encore allusion, en disant ironiquement : « *Sans un ami qui* « *relèverait nos fautes avec grâce? qui nous con-* « *solerait par ces mots : que n'y avez-vous re-* « *gardé à deux fois? Ah! si vous aviez suivi mes* « *conseils. O Job! tu avais deux amis; un seul* « *est bien assez, surtout quand nous sommes mal* « *à notre aise*[1]. »

« Lord Byron n'aurait pas pu dire, ajoute Moore, si ce furent alors les attaques de ses ennemis ou les condoléances de ses amis, qui déchirèrent le plus son cœur[2]. »

Dans cet état d'âme, il quitta l'Angleterre. Il visita la Belgique et ses champs de bataille encore fumants; il suivit les bords du Rhin, et, s'arrêtant en Suisse, pendant quelques mois, il fit des glacières, des Alpes, des précipices, le cadre sublime de nouvelles poésies! Toutes les mélancolies qu'on trouve et dans Childe Harold (troisième chant), et dans Manfred,

1. *Don Juan*, Trad. Laroche.
2. Voy. appendice.

et dans son mémorandum d'alors, sont toutes évidemment inspirées par des chagrins, ou nouveaux, ou renouvelés par la mémoire. Le sourire arrivait bien encore parfois à ses lèvres; mais quand la gaieté propre à son âge et à sa nature voulait se fixer dans son cœur, le souvenir de toutes les indignités dont il subissait les conséquences, se présentait à lui, comme ces paroles : *Mané, Thekel, Phares,* » à Balthasar. Et souvent son épanchement de gaieté se terminait par un soupir, qui lui devint même une habitude, quand il cessa d'être une douleur. Tous ceux qui ont connu lord Byron ont remarqué *ce singulier et touchant soupir*, et l'ont attribué à une mélancolie de tempérament. Mais il était surtout provoqué par une foule de pénibles souvenirs indistincts, qui obsédaient sa pensée, et se présentaient à lui au moment même où il aurait voulu et pu être heureux. Il nous l'a dit en vers charmants et touchants, dans son quatrième chant de Childe Harold ; et il nous l'a répété en prose bien souvent. Aussi, par exemple, à l'occasion de ses excursions au Mont-Blanc et aux Glacières, qui, avec un cœur plus libre, l'eussent rendu si heureux il concluait son mémorandum par ces mélancoliques paroles:

« Dans ce tour de treize jours, j'ai été très-heureux par la beauté de la saison, heureux d'avoir un compagnon comme Hobhouse, heureux dans tous nos projets, et même exempt de tous les petits accidents et empêchements qui souvent rendent les voyages un désappointement, même en des pays moins sauvages. J'étais aussi disposé à pren-

dre plaisir à tout. Je suis un amateur de la nature, et un admirateur de la beauté. Je puis supporter la fatigue et les privations sans peine, et j'ai vu, dans ces excursions, plusieurs des plus nobles vues du monde. Mais, au milieu de tout cela, le souvenir de mes amertumes, et plus particulièrement des plus récentes, et de la désolation de mon foyer domestique qui m'accompagnera à travers toute ma vie, ont pesé sans cesse sur moi; et ni la musique du pâtre, ni le craquement des avalanches, ni les torrents, ni les montagnes, ni les glaciers, ni les forêts, ni les nuages, n'ont pu, pour un moment, alléger le poids qui pèse sur mon cœur, ni me rendre capable d'oublier ma triste identité, dans la majesté, la puissance et la gloire qui planait, m'environnait et était au-dessous de moi. »

Après onze mois passés en Suisse, dans eette disposition d'esprit, il franchit les Alpes et entra en Italie. Qui peut respirer l'air si doux de ee beau pays, et ne pas sentir deseendre du baume sur les blessures de son âme? eet air, ce eiel serein, furent pour lui, comme les caresses et les indulgences d'une sœur, une espéranee, une promesse, que la paix, et même le bonheur, descendraient dans son âme blessée. Sa première halte fut à Milan. Là, il trouva des esprits sympathiques et nobles, à la plaee des esprits envieux, hypoerites et intolérants, dont il avait eu tant à souffrir; il lui fut agréable et doux de se mêler et de vivre avee eux. Tous les soirs il allait prendre place dans une loge de « la Scala, » où l'élite de la jeunesse intellectuelle de Milan se réunissait, et où il trouvait avec d'autres personnes re-

marquables, l'abbé de Brême, et Silvio Pellico : âmes douces et belles, brûlant d'amour pour leur pays, et soupirant pour son indépendance. Par eux, il apprit, plus que jamais, à détester en Italie le joug humiliant et despotique de l'étranger, qu'il ne cessa jamais de déplorer, avec l'indépendance de son esprit et la franchise de son caractère : générosité, qui devint encore pour lui, une source d'ennui, de persécution et de calomnie. Là, il entendait cette musique passionnée qui remue tant l'imagination et le cœur, parce qu'elle est dans son élément naturel, et en pleine harmonie avec tout en Italie. C'était en écoutant cette musique, parfois si pathétique et si suave, que son émotion portait à son visage l'expression de cette beauté presque surnaturelle, qui faisait dire, avec enthousiasme, à l'homme le moins enthousiaste du monde, M. Stendhall : *que de sa vie, il n'avait jamais rien vu de si beau, de si expressif, de si sublime, que le regard et la beauté de lord Byron.* Là, il se laissait aller, avec abandon, à toutes les plus nobles émotions que donnent les arts. Stendhall l'accompagnait au musée Bréra, *et j'admirais*, dit-il, *la profondeur du sentiment avec lequel lord Byron comprenait les peintres les plus opposés, Raphaël, le Guerchin, Luini, le Titien. L'Agar renvoyée par Abraham, du Guerchin, l'électrisa, et, de ce moment, l'admiration qu'il inspira, rendit tout le monde autour de lui muet.*

« Il improvisa une heure, et mieux que Mme de Staël

(dit le même Stendhall). Un autre jour, on engagea Monti à réciter devant lord Byron, un de ses poëmes, populaires en Italie. Le premier chant de la Mascheroniana, que Monti récita presque en entier, vaincu par les acclamations des auditeurs; cette lecture causa la plus vive sensation à l'auteur de Childe-Harold, et il ajoute qu'il n'oubliera jamais *l'expression divine de ses traits. C'était, dit-il, l'air serein de la puissance et du génie.* »

S'intéressant donc à tout, prenant plaisir à tout, s'il eut alors des heures de mélancolie (ce qui est bien probable, ses blessures étant trop récentes et profondes), il eut, en même temps, la force de la cacher aux regards du public, et de la confier plutôt à sa plume.

Le seul symptôme qui vint alors trahir la persistance de cette maladie de l'âme, ce fut peut-être son indifférence pour les belles dames milanaises, enthousiasmées de lui, qu'il refusa de connaître, quelques avances qu'elles fissent pour vaincre sa froideur. Mais cette réserve (peut-être, à ce moment-là, plus marquée et remarquée), était dans sa nature. Après avoir visité le lac de Garde, avec le plaisir que les beautés naturelles lui faisaient éprouver, et le tombeau de Juliette à Vérone, où il chercha l'intérêt dans la vérité de la tradition, plus encore que dans la poésie de Shakspeare (puisqu'il ne pouvait s'intéresser vraiment qu'à ce qui était vrai), il passa de Milan à Venise. J'ai dit, dans un autre chapitre, l'impression que lui fit Venise en particulier, ainsi que l'Italie en général; et comment, aidé par toutes

les circonstances extérieures, par toutes les sympathies qui naissaient sous ses pas, par les occupations sévères qu'il imposa à son esprit, afin de calmer son cœur et de tenir en bride son imagination, trop exposée à l'influence d'amers souvenirs, comment, dis-je, en peu de mois il y trouva une nouvelle existence, et une plus vigoureuse et saine impulsion pour son génie.

Dans les premiers temps de la persécution insensée qu'on lui avait fait subir, son sentiment intime d'une pareille injustice, surpris, confondu, ébranlé par le bruit et la violence de la calomnie, avait éprouvé comme une espèce d'engourdissement. En se voyant si brutalement attaqué, si faiblement défendu par des amis tièdes et tremblants devant la crainte de compromettre leur confortable position, il avait pu se demander s'il n'y avait pas vraiment eu une faute de son côté, et il avait semblé hésiter à s'absoudre; car il parla de lui-même comme s'il était presque coupable dans son adieu à celle qui le méritait si peu, ainsi que dans celui à sa sœur, qui le méritait davantage. Cette situation de son âme est à découvert dans ses mélancolies du 3e chant de Childe-Harold. Manfred lui-même, cette sublime merveille de l'art parmi toutes les sublimités de la nature, malgré sa fierté et la force d'âme qui y domine, semble porter le cilice et le sac de la pénitence. Mais, arrivé à Venise, séparé par plusieurs mois et par les Alpes des injustices qu'on lui avait fait subir, et après le nouveau, incroyable et inqualifiable refus de lady Byron,

sa conscience se sentit débarrassée de toutes les influences morbides qui l'avaient troublée. Le témoignage et l'absolution de ce juge impartial et incorruptible qu'il n'avait jamais cessé de consulter, lui devinrent suffisants. Et à mesure qu'il réussissait à oublier, afin d'avoir la force de pardonner, la paix et la tranquillité se rapprochaient de plus en plus de son esprit. Venise était la cité de ses rêves; il la connaissait, dit-il, avant de l'avoir vue; et après l'Orient, c'est à Venise qu'il avait vécu en imagination. La réalité ne lui gâta pas son rêve; il en aima tout : la sombre gaieté de ses gondoles, le silence de ses canaux, les heures attardées de ses spectacles et de ses soirées, le mouvement et l'animation du Saint-Marc, rendez-vous nocturne de la meilleure société. La décadence même de cette ville (qui l'attristait plus tard), s'harmonisant avec l'ensemble, ne lui déplut pas alors. Il regrettait l'abandon du costume d'autrefois; mais le carnaval, qui était la tradition un peu pâle, mais encore assez vivace de l'ancienne Venise, le réjouissait. Familier avec la langue italienne, il se plaisait à étudier aussi le dialecte vénitien, dont la naïveté et la douceur lui plaisaient, surtout sur des lèvres féminines. Il aimait à s'abandonner dans sa gondole aux brises de l'Adriatique, surtout aux heures des crépuscules, qui sont sans pareils à Venise, et aux clartés de la lune. Il aimait à laisser la bride au cou de ses chevaux sur les bords solitaires du Lido, ou le long des rivages fleuris de la Brenta, en été

ct en automne. Il aimait le naturel des femmes; l'absence d'hypocrisie des hommes. Se sentant aimé par tous ceux au milieu desquels le hasard ou le choix l'avaient jeté, fréquentant des spectacles et des sociétés qui pouvaient distraire, instruire, mais non occuper ses pensées, auxquelles il avait imposé un aliment plus substantiel, et un emploi pour les enchaîner dans des études sévères et difficiles; libre de toute passion trop agitante pour son cœur, et voulant rester tel, sociable par son tempérament, mais solitaire par son génie, il pouvait satisfaire dans de justes proportions cette double exigence de sa nature, au milieu d'un petit nombre de connaissances sympathiques, et d'amis qui lui arrivaient d'Angleterre, et se pressaient autour de lui, sans pouvoir affaiblir l'indépendance qu'il avait retrouvée, et qui était l'élément naturel et nécessaire de son esprit : élément dont il était privé en Angleterre, par le *cant* et la pusillanimité de ses amis. Si donc alors il ne fut pas précisément heureux, il se trouva sur le chemin qui mène au bonheur. Car il commença à s'avancer sur la route de cette philosophie douce, indulgente, généreuse, et aussi profonde que spirituelle et souriante, qui devint plus tard la règle de sa vie, et l'inspiratrice de son génie. Tous ceux qui le virent à cette époque sont unanimes à dire que la mélancolie fut alors loin de lui. Dans toutes ses lettres, on trouve la preuve de cet état de son âme. « Venise et moi, écrit-il à Murray, nous « allons très-bien ensemble. »

Et ailleurs : « Je sors beaucoup et je me trouve « très-content. »

M. Rose, qui le visita à Venise, au printemps de 1818, commençait ainsi une poésie qu'il lui adressait d'Albano où il prenait des bains pour sa santé : « Byron, tandis que vous répandez la gaieté « dans toutes les réunions où vous vous plaisez[1]. »

Mais, tandis qu'autour de lui et à Venise où l'on ne connaissait pas ses poésies, on n'aurait jamais imaginé qu'il fût mélancolique, en Angleterre et partout où on lisait les mélancoliques créations de son génie, on continuait à le considérer comme étant la mélancolie, et même la misanthropie personnifiée. Il le savait et il en plaisantait parfois.

« Je suppose, écrit-il à Moore, que dans l'imagination du public, je ne pourrai jamais secouer le deuil de dessus mes épaules, depuis, surtout, que ma vertueuse dame assaisonne ma réputation. Et cependant ni cela, ni plus que cela n'a encore éteint mon esprit, qui, au contraire, rebondit par son élasticité.[2] »

Et comme il ne tenait cependant pas à passer pour un misanthrope, il disait encore à Moore, dans la même lettre :

« Je désire que vous disiez à Jeffries ce que vous connaissez de moi ; c'est-à-dire, que je n'ai jamais été, et

1. Lettre 254.
2. Voyez Moore, lettre 314.

que réellement je ne suis pas maintenant le misanthropique et sombre gentleman qu'il me croit ; mais bien, un compagnon plaisant, facétieux, qui se trouve toujours très-bien avec ses intimes, et aussi bavard et rieur que je pourrais l'être si j'étais un compagnon encore plus spirituel (*a much cleverer fellow*). »

Et en même temps, pour désabuser également le public et lui montrer qu'il pouvait écrire gaiement, il se mit à étudier un genre de poésie complétement italien, dont le père est Berni : poésie pleine de sel, un peu libre, mais sans fiel, même alors que, de simplement gaie, elle devient satirique ; poésie inconnue dans toutes ses nuances à son pays, et auquel il pouvait plutôt la faire connaître que goûter. Beppo fut son début et son essai en ce genre de poésie, et l'on y trouve une gaieté de trop bon aloi, pour qu'elle puisse être arrivée à sa plume, sans avoir passé par son humeur.

En l'envoyant à Murray, comme simple échantillon d'un genre qu'il croit pouvoir introduire dans la littérature de son pays, il lui dit :

« Du moins, cette poésie montrera que je puis écrire gaiement, et repousser l'accusation de monotonie et de maniérisme[1]. »

Mais la gaieté qu'on voit à cette époque dans ses écrits et dans sa conduite, n'était pas sans interrup-

1. Lettre 312.

tion. Pour que cet état de quiétude fût constant, la continuation des mêmes causes, l'abstention des journaux et des revues anglaises ne suffisait pas. Il aurait fallu que les lettres ne vinssent pas réveiller les pénibles souvenirs qui dormaient dans son cœur; il aurait fallu que la nécessité de mettre ordre à sa fortune en Angleterre, et de vendre des propriétés, chose toujours si compliquée et si difficile de loin, ne vinssent pas lui imposer des soucis et des occupations trop contraires à son caractère, et lui prouver les négligences, les fautes et les ingratitudes de ceux qui étaient chargés de ses affaires. Il aurait fallu que des amis, qui n'avaient pas su empêcher son départ, et qui s'ennuyaient de ne plus le voir, n'eussent pas conspiré pour son retour, et n'eussent pas trouvé un bon auxiliaire pour le faire revenir à Londres, dans les entraves qu'ils mettaient à la réussite des affaires, dont la conclusion était cependant nécessaire à son indépendance et à son repos. Par ses lettres, on voit que, dans l'été de 1818, on le tourmentait de mille manières, tantôt en n'écrivant pas, tantôt en lui conseillant de s'approcher de Londres, tantôt en ne lui rendant pas compte de l'emploi de plusieurs millions. Outre cela, il avait constamment sous les yeux un spectacle qui était très-pénible à son cœur généreux. C'était Venise qui suffoquait et se mourait sous les étreintes de ses dominateurs étrangers. Cette humiliation imposée à la cité de ses rêves, à une noble race, répétée et proclamée à tout instant par la voix brutale des tambours et

des canons, accompagnée de mille vexations (nécessaires peut-être pour maintenir une domination abhorrée), faisait souffrir son âme, juste et libérale, qui, irritée et attendrie, laissait échapper de sa plume des cris de colère sublime. Et alors, les dominateurs, ne pouvant pas lui imposer silence, se vengeaient de mille manières, non-seulement en faisant écho aux bruits de Londres, mais en répandant des fables sur son compte, que les oisifs de Venise, plus oisifs que partout ailleurs, et les gondoliers répétaient à leur tour aux étrangers, pour les amuser et leur extorquer quelques sous; de là encore, une foule d'inventions sur son compte. Toutes ces causes réunies, sans même parler de la persécution des voyageurs anglais qui, non par bienveillance, mais par pure curiosité et avidité de recueillir tous les bavardages et toutes les inventions qui pouvaient porter atteinte à sa réputation, couraient après lui, et l'obsédaient dans ses promenades, et jusque dans l'intérieur de son palais pour le voir. Tout cela, dis-je, lui donna à différentes époques, pendant son séjour à Venise, mais surtout dans l'été de 1818, des mouvements d'humeur dont on retrouve des traces dans sa correspondance, et même dans les deux premiers chants de Don Juan, et plus tard des tristesses, des mélancolies, des inquiétudes, des irrésolutions, quand son âme fut surprise et tout absorbée par une grande passion[1].

1. Voyez l'art. lord Byron en Italie.

Mais si tout cela prouve que des tristesses, ayant une forme de mélancolie, se sont parfois approchées de lui, même à Venise, on en voit cependant trop clairement les causes réelles et accidentelles pour qu'on n'ait pas besoin de les expliquer par une disposition constante et fatale de son tempérament.

Alors s'échappaient de sa plume bien des signes de souffrances. En écrivant à Moore, par exemple, de Venise en 1818, pour lui donner une pittoresque description d'une créature pleine d'une énergie sauvage, et qui s'imposait alors à lui par mille extravagances, et ne voulait pas quitter sa demeure :

« J'aime bien, lui disait-il, cette espèce d'animaux, et je crois que j'aurais préféré Médée à toute autre femme. Vous vous étonnez peut-être de m'entendre parler ainsi (faisant allusion à lady Byron); mais j'aurais pu pardonner le poignard, ou la coupe empoisonnée, tout, hormis la *désolation délibérée* qu'on a entassée sur moi, quand je me suis trouvé tout *seul devant mon foyer*, avec mes dieux pénates transis autour de moi. — Pouvez-vous supposer que je l'aie oublié ou pardonné? Cela a comparativement englouti en moi tous les autres sentiments, et je resterai, sur cette terre, comme un simple spectateur, jusqu'à ce que quelque grande occasion se présente; ce qui peut bien encore arriver[1]. »

En attendant que cette occasion lui soit ménagée par la Providence, un autre sentiment s'empare aussi involontairement qu'entièrement de toute son âme.

1. Lettre 322.

Mais ce sentiment, qui, à son tour, engloutira ou transformera tous les autres, et qui va lui apporter du bonheur, ne détruira-t-il pas cependant en même temps la tranquillité que l'indifférence où il maintenait soigneusement son cœur, lui conservait depuis qu'il a quitté Londres? Il semble l'avoir craint d'abord : car, dans une des premières lettres qu'il écrit à la personne aimée (lettres qui montrent à découvert sa belle âme, et où on chercherait en vain une expression indélicate et sensuelle), il lui dit : « que par système il avait voulu éviter les fortes passions, » et qu'elle a mis en fuite toutes ses résolutions, qu'il est tout à elle, qu'il deviendra ce qu'elle voudra, heureux peut-être par son amour, mais jamais plus tranquille « *ma tranquillo mai piu.* »

Et il termine cette lettre par des vers de Guarini, dans le Pastor fido [1].

Son cœur était certainement satisfait, mais précisément parce qu'il aimait d'un véritable amour, et qu'il se sentait aimé il souffrait aussi de l'impossibilité de mettre d'accord les exigences de son cœur, avec les circonstances. Dans une de ces lettres, si belles, si simples et si remarquables de délicatesse, il lui dit :

« Cio che noi dobbiamo soffrire é un caso comune, che

1. « Che giova ate, cor mio, l'esser amato?
« Che giova a me l'aver si cara Amante?
« Se tu, crudo Destino, ne dividi
« Cio che amor ne stringe! »

noi dobbiamo sopportare con tanti altri, perchè l'amore vero non è mai felice; ma noi due soffrire mo di più, perchè le nostre circostanze, sono egualmente fuori dell' ordinario. »

Ces sentiments réels de son âme se faisaient jour, alors même, dans son beau poëme satirique.

« Oh! amour, s'écrie-t-il dans son troisième chant de Don Juan! pourquoi, dans ce monde, est-il donc si fatal d'être aimé? Pourquoi à tes berceaux entrelaces-tu des branches de cyprès? Pourquoi ton plus fidèle interprète est-il un soupir? »

Cependant, quand il eut définitivement quitté Venise, dont le séjour lui était devenu désagréable, pour habiter Ravenne, son cœur fut plus calme.

« Vous me demandez, écrit-il à Murray, les nouvelles de mon état physique et moral. Ma santé ne peut pas être bien mauvaise, puisque je me suis guéri moi-même d'une fièvre tierce aiguë, en trois semaines, avec de l'eau fraîche, tandis que le plus robuste de mes gondoliers, l'a gardée plusieurs mois, malgré le quinquina! Circonstance qui a étonné Aglietti, qui a dit que c'était, chez moi, une preuve d'une grande vitalité, surtout dans une saison où l'épidémie était très-forte.

« Je fis cela à cause de l'aversion que j'ai pour le quinquina; et je triomphai, contrairement à toutes les prophéties, en ne prenant rien du tout. Quant à mon humeur, elle est variable : quelquefois gaie, quelquefois moins, comme il arrive à tout le monde, je suppose, et selon les circonstances. »

Devenu intime dans la maison de madame la C^sse G..., prié par le comte lui-même d'accompagner dans le monde, au spectacle, et partout, la jeune comtesse, logé dans son palais même, aucune tristesse ne s'approcha de lui ayant son cœur et son esprit en repos, tant que dura cette vie monotone, régulière et douce, qui semblait devoir durer indéfiniment.

Mais rien ne dure ici-bas, ni surtout le bonheur, que sa source soit régulière ou irrégulière; c'est la loi mystérieuse et éternelle de cette vie terrestre, vie sans doute d'expiation. A ce repos succéda une époque d'inquiétude et de chagrin, qui finit par éveiller en lui un peu de mélancolie. Examinons-en les causes dans la position où il se trouvait alors.

La dame qu'il aime a obtenu de Sa Sainteté Pie VII, l'autorisation implorée par ses parents de quitter la maison de son mari, et de retourner sous le toit paternel. Depuis le mois de juillet, elle est partie, et vit retirée dans une maison de campagne appartenant à sa famille. Là donc, où il était heureux et habitué à la trouver, il ne trouve plus que la solitude. Pour ne pas compromettre la position délicate de la jeune dame, il doit se priver même d'aller la visiter à la campagne. Ravenne, toujours si triste, devient dans l'automne un désert fiévreux. Tout le monde est à la campagne. Quand même il ne voudrait pas être seul selon son propre goût, il le serait par nécessité; car il n'y a plus autour de lui un seul être, avec lequel il puisse échanger un mot, une

pensée. La mer a repris ses tempêtes équinoxiales; la natation, cet exercice qui rétablit l'équilibre, fortifie sa santé et rassérène son esprit, lui est donc interdite par l'état de la mer. Si du moins il pouvait monter à cheval, courir à travers les pins de la forêt! Mais non : les pluies d'automne, même dans ce beau climat, durent des semaines. Dans la solitude absolue d'une ville comme Ravenne, emprisonné pour ainsi dire dans son appartement, comment aurait-il pu se soustraire à quelques mouvements de tristesse? Aussi en fut-il assailli; mais il en jugea mal les causes, comme il lui arrivait toujours, dans tout ce qui le concernait. Le cœur rempli d'une affection qui lui est payée de retour, sentant la force de son âme contre les injustices des hommes, et les sévérités du sort, devenu presque inaccessible à l'ennui, il s'étonne lui-même de cette tristesse qui semble se réveiller toujours en lui pendant l'automne, et il se dit que ce pourrait bien être une maladie héréditaire, un effet de son propre tempérament.

« Questa stagione m'uccide di tristezza (il écrit à madame G..., le 28 septembre), quando ho quella malattia dello spirito, é meglio per gli altri che mi tenga lontano. Ti ringrazio di cuore per le rose. Amami. La mia anima é come le foglié che cadono nell' autunno, tutta giàlla. »

Et puis, comme s'il s'accusait presque d'être triste sans une cause qui lui vienne du cœur, et qu'il ne veut pas surtout affliger madame G..., il finit par une plaisanterie, en disant : « Voici une cantate; » mot

de convention faisant allusion aux bouffonneries d'une pièce de théâtre, et qui signifiait : « voici une belle phrase. »

Certes, la saison d'automne, triste et pluvieuse, devait avoir une grande influence sur lui. Pouvait-il en être autrement avec une organisation comme la sienne? A ce point de vue, sa mélancolie pouvait être considérée comme héréditaire ainsi que son tempérament. Mais se serait-elle développée sans le concours d'autres causes?

Qu'on observe la date de la lettre où il accusait la saison, et la date de celles qui lui arrivaient, ou qu'il écrivait à Londres. Leur coïncidence montrera clairement que lorsqu'il se disait mélancolique et qu'il en accusait la saison, c'était précisément le jour où il se trouvait le plus ennuyé, le plus accablé par une foule d'autres désagréments. Par ex. : Murray, dont il attendait impatiemment certaines réponses, était pris d'un nouvel accès de silence. « Vous voilà à vos anciens *tricks* [1]. »

Et puis, quand le silence était rompu, les lettres ne lui apportaient presque toujours que des choses désagréables. Voulant le degoûter de l'Italie, on lui envoyait des volumes remplis d'attaques injustes et stupides contre l'Italie et les Italiens qu'il aimait.

« Ces fous, s'écriait-il alors, me forceront à écrire moi-même un livre sur l'Italie, pour leur dire, à haute voix, *qu'ils en ont menti*. »

1. Lettre 386.

Rien ne lui était plus désagréable, et même plus nuisible en ce moment, que le bruit de son retour en Angleterre; et on lui écrivait que l'on disait partout qu'il était à Londres, que beaucoup de monde l'avait vu, que lady C. L... avait été frapper à sa porte et qu'elle était persuadée qu'il était bien à Londres[1].

« De grâce, je vous en prie, écrivait-il à Murray, ne permettez pas aux journaux de me *calomnier* en me disant de retour chez vous. Laissez-les dire tout ce qui leur plaira, tous les plus abominables mensonges; mais non celui-là : démentez-le. »

Par suite de cette invention, on ne lui envoyait même plus ses journaux; et quand il constatait le dommage et l'ennui que cela lui causait, ennui augmenté par le silence de Murray, sa contrariété montait jusqu'à la colère. En ces jours-là, on lui écrivait aussi que des touristes anglais, de retour chez eux, se vantaient *d'avoir pu*, mais de n'avoir *pas voulu* lui être présentés à Venise[2].

C'était l'époque où s'instruisait le procès de la malheureuse reine; et ce procès, avec toutes les circonstances cruelles et indécentes qui l'accompagnaient, révoltait son âme de mille manières.

« Personne ici, disait-il, ne croit un mot de tous ces infâmes témoignages. »

1. Lettre 389.
2. Lettre 388.

L'article du Blackwoods'Magasine, si abominablement calomnieux, qui l'avait forcé à répondre et à sortir du silence *qu'il avait adopté pour règle*, cet article était souvent présent à sa pensée, et son âme était agitée par la crainte que son éditeur, entraîné par l'amour du lucre, ne publiât *Don Juan* sous son nom, et que les Noëls et ses ennemis, par esprit de vengeance, n'en profitassent pour lui contester le droit de tutelle sur son enfant, comme on avait fait pour Shelley.

« Rappelez-vous, écrit-il à Murray, que si vous mettez mon nom à *Don Juan*, dans ces jours de *cant*, aucun homme de loi n'osera soutenir mes droits de tuteur de ma fille; et qu'on me les contestera sous prétexte que *Don Juan* contient une parodie. Voilà les dangers d'une folle plaisanterie. Mais vous trouvez que j'ai raison, je pense; et vous pouvez compter que les Noëls n'en laisseraient pas échapper l'occasion. Or, je préfère mon enfant à un poëme[1]. »

De plus, au milieu de toutes ces préoccupations, Hobhouse lui écrivait qu'il serait obligé de se rendre en Angleterre pour le procès de la reine; et on sait combien cette obligation lui répugnait. Sa petite Allegra venait de tomber assez gravement malade; la C[sse] G..., malgré le décret de Sa Sainteté, ne cessait d'être tourmentée par le comte qui refusait de se soumettre à la sentence de Rome, parce qu'il ne voulait pas de séparation. Le gouvernement papal,

1. Lettre 390.

poussé par la police autrichienne, usait de mille petits moyens vexatoires, pour lui faire abandonner Ravenne, où lord Byron lui faisait ombrage, étant devenu trop populaire, et trop cher au parti libéral. Enfin, ajoutons encore qu'il ne fut même pas dans ces jours-là, sans souffrir de quelque susceptibilité de cœur, quoiqu'il se sentît si bien aimé. Car, dans la même lettre du 28 septembre, où il dit « que son âme est jaune, » il se plaint aussi de ce que madame G... soit allée passer quelques heures à Ravenne, *sans le lui faire savoir, et qu'elle ait cru devoir lui cacher certaines démarches.*

A cet automne succéda un hiver encore plus désagréablement exceptionnel que le précédent. Les intempéries, sous toutes les formes, se succédèrent avec peu d'alternatives pendant le mois de janvier, et en général pendant tout l'hiver.

« Mauvais temps, écrit-il dans son Mémorandum, le 4 janvier, aussi mauvais qu'à Londres même. »

Le sirocco, ce vent qui abat même les hommes sans nerfs, soufflait et fondait la neige. Les rues et les routes étaient transformées en mares de boue glacée. Il se sent donc un peu abattu, « *out of spirits.* » Pourtant il espère.

« Si les routes et le temps le permettent, je monterai à cheval demain. Il en est bien temps; presque une semaine de ce travail: neige, sirocco, un jour, glace et neige

l'autre. Triste climat pour l'Italie; mais ces deux hivers ont été extraordinaires. »

Le jour d'après, il se lève « *dull and drooping.* » Le temps ne change pas. Lord Byron avait un besoin réel de respirer tous les jours un peu d'air libre, de prendre de l'exercice à cheval. Sa santé était excellente, mais elle l'était à cette condition; autrement, elle s'altérait. Son humeur s'assombrissait même sans autre cause. Dans ces jours malheureux, n'ayant pas la ressource de monter à cheval, force lui était de rester à la maison, sans même avoir la distraction que la poste et les journaux pouvaient lui apporter; car la poste n'arrivait pas. Son seul amusement était d'attiser son feu, et de jouer avec Lion (son *mastiff*) ou avec sa petite ménagerie. Il en souffrait tant, que dans sa bonté, il s'apitoyait même sur ses chevaux.

« Aussitôt que la saison le permettra, comme ils (ses chevaux) devront se réjouir d'aller se promener (Mémorandum le 6 janvier), et le même jour il écrit encore : Toujours cette maudite boue. Un hiver Italien est une triste chose; mais toutes les autres saisons sont charmantes. »

Et le 7 janvier il ajoute :

« Toujours pluie, brouillard, neige, glace, et toutes les incalculables combinaisons d'un climat où la chaleur et le froid se combattent pour avoir le dessus. »

Si le ciel s'éclaircissait un jour, on aurait dit qu'il ne le faisait que pour mieux amasser de nouvelles intempéries. Le 12. il écrit :

« Le temps est toujours aussi humide et impraticable ; Londres, dans ses brouillards les plus suffocants, est un bocage d'été en comparaison de ce brouillard et de ce sirocco, qui a duré depuis le 30 octobre, avec un seul jour d'intervalle, ou seulement interrompu par la neige, ou par des pluies battantes. Il est bien heureux que j'aie des goûts littéraires; mais il est cependant bien ennuyeux de ne pouvoir pas s'asseoir confortablement sur aucun autre cheval que Pégase. Les routes sont encore pires que le temps, par suite de la boue et des inondations. »

Le 19, il écrit sur ses tablettes:

« Vent d'hiver, plus ingrat que l'ingratitude même, quoique Shakespeare dise le contraire. Je suis un peu abattu d'esprit; cela doit me venir du foie; je prendrai des sels! »

Cependant, il y a trop d'élasticité dans son esprit, et la mélancolie n'est pas assez profonde dans sa nature, pour qu'elle lui dure. Sa visite de chaque soir à huit heures, à la C^sse G... (événement de sa journée qui le dédommageait de tout), quelques airs simples qu'elle lui jouera sur le piano, une petite distraction, un rayon de soleil entre deux averses, une étoile au firmament qui lui permette d'espérer une journée moins sombre, et déjà on entrevoit un

meilleur horizon dans son ciel. Ce qui relève toujours son esprit, c'est surtout la perspective et l'espérance de quelque bonne ou grande et généreuse action à faire, comme, dans ces temps-là, celle de contribuer à la délivrance d'un peuple. Alors, non-seulement le sirocco et la pluie battante n'agissent plus sur ses nerfs, il l'avoue lui-même, mais encore son génie se réveille, lui met la plume à la main, et lui fait écrire, en peu de jours, d'admirables poëmes[1] qui semblent le fruit de longues années.

On peut donc croire que laissé aux seules influences physiques et morales qui l'entouraient alors, ses mélancolies ne se seraient jamais développées, ou qu'elles auraient été très-passagères, comme ces vapeurs qu'on aperçoit le matin, à l'orient, et que les rayons du soleil dissipent aussitôt.

Mais, de même que ces légères vapeurs peuvent devenir un nuage, si des vents se lèvent d'un autre côté du ciel, en leur apportant d'autres vapeurs, de même chez lui une légère tristesse fugitive pouvait s'aggraver et se prolonger davantage par un concours de circonstances. Et c'est précisément ce qui lui arriva dans cette année, qui fut pour lui une année pleine de contrariétés et de chagrins. Pour s'en persuader, il suffit de remarquer toujours les coïncidences des dates. Pour en donner quelques exemples : Sous la date du 18 janvier 1821, on trouve dans son Mémorandum :

1. C'est alors que *Sardanapale* vit le jour.

« Il était 8 heures, et j'allais sortir, quand Lega est arrivé avec une lettre de Venise, qui me réclame un payement que j'ai déjà fait il y a plusieurs mois. Je suis monté dans un paroxysme de colère qui m'a fait presque perdre connaissance, et je ne suis plus bien portant depuis.

« Je le mérite, pour m'être laissé emporter ainsi! Mais c'était vraiment provoquant! Quels coquins! Il ne s'agissait pourtant que de onze cent vingt-cinq francs! »

Et puis, à la date du 19, on trouve encore :

« Je suis monté à cheval par un vent d'hiver plus ingrat que l'ingratitude même, quoique Shakespeare dise le contraire. Du moins je suis tellement plus accoutumé à me rencontrer avec l'ingratitude qu'avec le vent du nord, que j'ai trouvé le dernier le plus perçant des deux. Dans ces vingt-quatre heures, je me suis rencontré avec l'un et l'autre; je puis donc en juger. »

Et puis, le même jour, 19 janvier, il écrit à Murray[1] une lettre, où, après avoir mentionné une foule de choses qui se contredisent et qui le contrarient, il se résume en ces termes :

« Je suis de mauvaise humeur à cause des empêchements mis à mes affaires, par ce fléau des *trustees*, qui s'opposent au placement très-avantageux que j'étais à la veille de faire avec lord B.... Et cela, parce que ses propriétés sont en Irlande : ce qui m'a bien fait voir comment un homme est traité pendant son absence. »

1. Lettre 406.

Entre le 19 et le 22, son malaise physique et moral semble persister; car, dans son mémorandum, il fait des réflexions sur les gens mélancoliques et bilieux, et il dit qu'il n'a même pas assez d'énergie pour continuer sa tragédie de Sardanapale, et qu'il a cessé de composer depuis quelques jours. Mais c'est le 20 précisément, qu'il est plus que jamais ennuyé par l'obstination des entrepreneurs de théâtres de Londres qui, malgré sa volonté, ses droits, ses protestations, ses prières, veulent, disent les journaux qui lui arrivent, faire jouer Marino Faliero. Déjà, la veille, il avait écrit à Murray :

« Je dois réellement et sérieusement vous prier de dire aux messieurs Harris ou Ellistone de laisser le Doge tranquille. *Ce n'est pas une pièce à jouer*; elle ne remplirait pas leur but; elle nuirait au vôtre, et elle me causerait une grande peine. Il n'est pas *honnête*, il n'est pas même *digne d'un homme d'honneur* de persister à s'approprier les écrits d'un auteur pour les passer à des histrions. »

Il écrivait ainsi le 19; mais, le 20, ses craintes s'augmentent au point qu'il écrit à lord Chamberlain *d'empêcher* cette représentation, et cela le contrarie tellement qu'il écrit à Murray deux fois dans cette même journée :

« Parlez-en, je vous prie, à lord Holland, lui dit-il dans sa dernière lettre, parlez-en à mes amis et à vos amis, pour qu'ils veuillent bien s'y intéresser, afin d'empêcher cette maudite tentative de représentation. Que Dieu me

pardonne ! mais il me semble vraiment, à cette distance, que je suis traité comme un corps mort, ou comme un insensé, même par le petit nombre de ceux sur lesquels je croyais pouvoir compter ; j'étais fou de penser mieux d'eux que des autres. »

Le 21, la tristesse ne semble point dissipée ; c'est qu'à toutes les causes de la veille, et aux mauvaises nouvelles qui lui arrivent de la santé de Moore, qu'il aime tant, vient encore s'ajouter une autre cause, que voici :

« Demain 21 (écrit-il dans son Mémorandum), à 11 heures 48 minutes de la nuit commencera mon jour de naissance ; c'est-à-dire que d'ici à 12 minutes, j'aurai accompli ma trente-troisième année ! et je vais me coucher avec un poids sur le cœur pour avoir *tant vécu avec si peu de profit.* »

Qu'il me soit permis de faire remarquer ici la beauté du sentiment qui lui cause cette tristesse ; car ce n'est pas, certes, le sentiment banal, sensuel, égoïste, de la jeunesse qui passe. La beauté, la jeunesse, l'amour, la fortune, la célébrité, tout lui souriait alors ; il possédait tout cela à un degré qui aurait pu satisfaire toutes les vanités, et tous les orgueils, mais non pas une modestie aussi rare et aussi admirable que la sienne ! Ses regrets ne s'adressent certes pas à la jeunesse ; il n'a que 33 ans ! ni à la beauté, qu'il possède au plus haut degré, ni à la célébrité qui ne l'a que trop enveloppé ; ni à l'amour,

car celui qu'on lui a voué est un véritable culte[1]; ni à des actions dont il ait à se repentir. A quoi donc s'adressent-ils? Ils s'adressent à des *aspirations* vers de plus grandes choses, vers des *perfections idéales*, que ni lui, ni personne n'atteindront jamais ici-bas. C'est un élan vers l'infini!

L'admirable cause de cette tristesse est donc une espèce de nostalgie de ce qui est grand, beau, vertueux. Les simples paroles par lesquelles il l'exprime, nous en font bien comprendre la nature. « Je ne regrette pas cette année, dit-il, *pour ce que j'ai fait, mais pour ce que j'aurais pu faire!!*

Je ne multiplierai pas davantage ces preuves; je dirai seulement que cette année ayant été pour lui une année de contrariétés incessantes, non-seulement il ne faut pas s'étonner qu'il ait eu quelques instants de tristesse, mais encore on pourrait s'étonner, plutôt, qu'il en ait eu si peu, si l'on ne savait pas que, vivant sur tout par le cœur et son cœur étant alors satisfait, il trouvait de la compensation à tout dans cette satisfaction.

« Merci pour vos augures de bonne année, écrivait-il à Murray; je veux bien espérer que celle-ci sera pour moi, plus heureuse que la dernière. Je ne parle cependant que relativement à l'Angleterre, et à ce qui s'y est passé à mon égard, car j'ai eu là tous les désappointements possibles. J'y ai perdu un procès, j'ai été empêché par les *trustees* de lady B.... de faire un placement très-important de

1. Voyez art. « La vie à Ravenne. »

mes capitaux sur les propriétés de lord B.... en Irlande. Tout cela, et mille autres choses m'ont fait une année pleine d'amertume en Angleterre. *Par bonheur tout s'est passé d'une manière plus heureuse pour moi ici;* autrement il ne me serait resté qu'à prendre la liberté de la bague d'Annibal[1]. »

Les événements politiques et révolutionnaires qui se succédèrent à cette époque en Romagne, comme dans toute l'Italie, lui causèrent des émotions et des sentiments d'une nature trop caractérisée pour qu'on puisse les confondre avec de la mélancolie; mais ils purent bien contribuer largement au développement de certains penchants mélancoliques qu'on lui trouve vers l'automne. A mesure que la première énergie du chagrin passe, ne dépose-t-elle pas dans l'âme une sorte de courant mélancolique, qui, sans être la mélancolie, en est comme le conducteur, et qui la fait jaillir par l'intervention des plus petites causes. Les siennes, à cette époque-là, ne furent même pas petites, quoiqu'il les ait considérées comme telles[2] par la surabondance de son esprit philosophique; et cette année, commencée par tant de contrariétés, se finissait de même. L'espérance du retour à Ravenne des comtes Gamba s'évanouissait chaque jour davantage. Toutes les lettres que lui écrivait de Florence et de Pise la C^{sse} G...., écrites dans l'angoisse des frayeurs que lui cau-

1. Letttre 410.
2. « Many small articles make up a sum.
« And hey ho for Caleb Quotem, oh! »

sait le séjour de lord Byron à Ravenne, exposé comme il était aux dangers des assassins, étaient pleines d'alarmes et d'afflictions. En même temps à Londres, on négligeait ses intérêts. Murray l'irritait par des négligences impardonnables, ou l'impatientait en lui envoyant des publications insipides, et des revues provoquantes, qui l'agitaient. Gifford, son critique aimé et révéré, dont aucun éloge ne pouvait, dit-il, compenser la censure dans son esprit, Gifford, par suite de ses notions sur le drame, tout à fait opposées à celles de lord Byron, venait de blâmer ses belles compositions dramatiques[1]. En outre l'Italie ayant succombé dans ses tentatives d'indépendance, le monde, qui ne sourit jamais qu'au succès insultait à son malheur, et ainsi indirectement les personnes mêmes que lord Byron aimait, et dont il avait appris à estimer le caractère. Et toutes ces contrariétés, *où* et *quand* les éprouvait-il? A Ravenne, dans une solitude et un isolement qui auraient fait frissonner le plus intrépide stoïcien, et qui lui était nuisible, sans qu'il pût s'en rendre compte. Car il y avait en lord Byron deux tempéraments bien distincts, celui du génie et celui de l'homme, et les besoins de l'un n'étaient pas toujours les besoins de l'autre. Le premier par sa nature et par ses manifestations demandait la solitude. Le second, éminemment sociable, tout en cédant à la tyrannie du premier ou en

1. Voyez lettre 435.

la subissant par suite des circonstances, souffrait pourtant, quand cette solitude devenait trop absolue. Ce n'était pas de la société du grand monde, ni de ce qu'on appelle ses plaisirs, qu'il avait besoin; mais d'une société de cœur et d'esprit, d'une société qui pût mettre un certain mouvement dans sa vie, si monotone. Quand ces doubles besoins n'avaient pas une satisfaction raisonnable, un certain degré de mélancolie devait nécessairement se développer chez lui. « *Lorsqu'il n'était pas dans une de ces so-* « *litudes intolérables, où il s'est trouvé quelque-* « *fois, à Ravenne*, dit Mme G..., *sa bonne humeur* « *et sa gaieté ne s'altéraient que lorsque des let-* « *tres d'Angleterre venaient secouer et agiter son* « *âme, ou lorsqu'il avait des peines de cœur.*

« *Je dois ajouter, cependant, que tous les agents* « *de la sensibilité, toutes les impressions atmosphé-* « *riques, agissaient sur lui, plus que sur les autres,* « *et qu'on pourrait presque dire que son âme réflé-* « *chissait son ciel, et que bien souvent elle en pre-* « *nait les couleurs; et si c'est cela qu'on entend, et* « *que lui-même entendait par* maladie héréditaire, « *on a raison*; *car, en effet, ce tempérament si im-* « *pressionnable, il l'avait reçu en héritage.* » Et cette solitude, si absolue, si inexorable que lui fit, dans cette époque à Ravenne, l'absence de tous ses amis, fut encore augmentée par l'arrivée des fièvres marécageuses intermittentes, que tout le monde fuit à Ravenne, vers la fin de l'été, et que lui gagna. Ces fièvres qui s'abattirent sur lui, et qui empêchèrent

même son départ, auraient seules pu suffire à le rendre mélancolique, car rien ne porte davantage à la tristesse. Mais telle était chez lui, la persuasion que lorsque la tristesse ne vieut pas du cœur elle est sans raison, et toutes ses exigences étant si bornées, il ne voulait pas trouver de raison suffisante à la sienne, dans toutes celles qui semblaient devoir l'accabler.

« Je monte à cheval (il écrit à Moore, au moment où il éprouvait cet abattement d'esprit), je ne suis pas intempérant dans mon régime, et ma santé générale est comme à l'ordinaire, *excepté une légère fièvre*. Il faut donc croire que cette mélancolie est dans mon tempérament [1]. »

Mais elle est si peu le produit *nécessaire* et *unique* de son tempérament, elle est tellement le résultat d'une foule de causes, accidentellement réunies, qu'à peine fut-il arrivé à Pise, ou la plupart de ces causes cessèrent, ou restèrent neutralisées, son esprit retrouva la sérénité, et il put écrire à Moore :

« Avec ce climat, avec mon jardin, où je me promène, où je cueille des oranges, au milieu de ce luxe méridional du propriétaire, je suis beaucoup plus gai [2]. »

Partout donc où son cœur est satisfait dans la satisfaction de ceux qui l'aiment, partout où il trouve une société intellectuelle qui donne du mouvement dans

1. Moore, lettre, 481.
2. Lettre, 488.

ses idées, et qui le distrait et l'amuse, sans faire peser sur lui les chaînes de l'étiquette, on chercherait vainement en lui la moindre trace de mélancolie. Mais deux grands chagrins ne tardent pas à venir le visiter à Pise; car la douleur n'a jamais fait que de courtes trêves avec Byron. On dirait vraiment, que la destinée n'a jamais voulu cesser de lui faire payer, par des souffrances, le privilége de sa haute supériorité. Peu de temps après son arrivée à Pise, sa petite-fille Allegra, qu'il faisait élever dans un monastère de la Romagne, mourut d'une fièvre, et plus tard Shelley mourut, noyé! En même temps, la publication de *Caïn* déchaîna contre lui de furieuses tempêtes, en fournissant, à ses ennemis, des prétextes pour l'attaquer et le calomnier plus que jamais. Ils le firent d'une manière si violente et si injuste, s'en prenant même à Murray son éditeur, qu'il se crut obligé d'envoyer un cartel au plus perfide d'entre eux, au poëte lauréat. Sur ces entrefaites, Hunt, resté privé de toute ressource par la mort de Shelley, s'impose à lui d'une façon si désagréable, qu'il devient la véritable plaie de sa vie. Enfin, à la suite d'une querelle entre le sergent Masi et ses compagnons de cavalcade, une mesure despotique ayant obligé de nouveau ses amis, les comtes Gamba, à changer leur séjour de Pise pour celui de Gênes, il voulut les suivre et partager leur sort, quoiqu'il lui fût pénible de quitter Pise, et qu'il fût libre d'y rester. Car on n'osait pas appliquer à un sujet anglais, de si haut rang, l'injuste mesure de ce gou-

vernement, soumis à la volonté de l'Autriche. Cependant, excepté la mort de sa petite fille, qui lui causa une douleur très-profonde, mais qu'il supporta avec toute la force de sa grande âme, excepté celle de Shelley qui l'affligea aussi, aucun des autres ennuis n'eurent plus le pouvoir d'ébranler son âme, ni de pénétrer en lui sous forme de mélancolie.

« Il me semble qu'entre la patrie et l'étranger, « écrit-il à Murray, il y a eu *assez d'eau chaude* pour « quelque temps. » Cette manière de lui annoncer tant de désagréments, montre combien il était parvenu à se posséder, et à envisager tout avec la sagesse et le calme que Disraëli lui attribue justement dans sa « Venetia » lorsqu'il lui fait dire : « *Aussi longtemps que le monde nous laissera* « *tranquilles et qu'il ne nous brûlera pas tous vi-* « *vants, nous devons être contents. Je me suis fait* « *calleux pour tout ce qu'ils disent* » (*dit Herbert*). « *Et moi aussi,* » *réplique lord Cadurcis*). Cadurcis et Herbert sont également lord Byron; car Disraëli, comme Moore, ayant senti qu'il y avait en lord Byron l'étoffe de plusieurs individualités, toutes également puissantes, il a pensé que pour peindre une telle richesse de nature avec les changements produits par le temps et les événements, l'aide de cette double personnification lui était nécessaire.

Si la guerre des envieux, des bigots, des méchants, avait pu l'agiter dans son adolescence, et même plus tard, la douce et sage philosophie qu'il apprit à l'école du malheur, avait tellement élevé la force de

son âme, qu'elle ne pouvait plus souffrir quand sa conscience était en repos,si ce n'est des blessures de son cœur. A l'occasion de la persécution stupide qu'on lui faisait donc subir pour la publication de *Caïn*, il écrit à Murray de Pise le 8 février :

« Cette guerre que l'on me fait, ne m'a touché qu'à cause de *celle que l'on vous fait*, et qui est sans générosité de la part de l'Église et de l'État. »

Puis il termine sa lettre en disant :

« *Je vous parle de tous ces complots*, *de ces mauvaises passions, et de ces absurdités* en présence d'une lune d'été (car ici les nuits d'hiver sont plus claires que vos journées brutales), éclairant le cours sinueux de l'Arno avec tous ses bâtiments et tous ses ponts. Quel calme! quel silence! *Que nous sommes donc peu de chose en face de la moindre de ces étoiles!* »

Peu de temps après, et toujours sous le coup de la même persécution de ses propres ennemis, et des sots, en écrivant à Moore, de Montenero, il lui rappelait, avec sa plaisanterie ordinaire, leurs communes aventures de la vie fashionable de Londres, et, lui disait qu'il aurait mieux fait, tandis qu'il l'écoutait chanter sur la harpe, *de se jeter par la fenêtre que d'aller épouser une miss Milbanke :*

« Je dis cela seulement à cause de mon mariage et de ses conséquences, chagrins et calomnies; car, *pour tout*

le reste, j'ai été bien plus heureux depuis, que je n'aurais jamais pu l'être avec elle. »

Et, quelque temps après, causant avec Mme G.... examinant et analysant tout ce qu'il aurait pu faire en Angleterre comme orateur et comme homme politique, s'il y était resté, il ajoutait :

« Qu'alors il ne l'aurait pas connue, et que rien de tout cela, aucun des autres avantages, n'aurait pu lui donner le bonheur qu'il trouvait dans une affection véritable. »

Cette conversation, interrompue par l'arrivée inattendue de M. Hobhouse, et qui sans la tristesse inexplicable des pressentiments, aurait transporté le paradis sur la terre, pour la personne à laquelle elle était adressée, lord Byron la tenait à Pise, dans son jardin, peu de jours avant son départ pour Gênes. A Gênes, il continua la même vie retirée, studieuse, simple ; et bien que l'hiver fût encore cette année d'une rigueur extrême, que sa santé se fût un peu altérée depuis le jour des funérailles de Shelley, et que même le séjour de Gênes lui fût gâté par les ennuis que lui causait la présence de M. Hunt[1], il ne fut pris d'aucun accès de mélancolie proprement dite, avant sa décision de partir pour la Grèce. Alors, les tristesses qui le visitèrent, qu'il aurait voulu et qu'il ne put pas cacher, qu'il trahissait à son départ,

1. Voyez « Sa vie à Gênes. »

qu'il avoua en gravissant la colline d'Albaro, et qui lui portèrent souvent les larmes aux yeux sur son vaisseau, eurent leur source dans les plus profonds sentiments de son cœur. En Grèce, par le témoignage unanime et constant de tous ceux qui l'y ont suivi, entouré et connu, les rares mélancolies qu'il y éprouva eurent toutes également la même cause. Pendant son séjour aux îles Ioniennes, dès que les lettres de l'Italie eurent calmé ses inquiétudes, qu'il se trouva entouré de l'estime, de l'affection et de l'admiration de tout le monde, voyant déjà se lever le jour de la justice pour lui et de la confusion pour ses ennemis, consolé aussi par la perspective d'un avenir où, le cœur en repos, il pourrait enfin répandre le bonheur autour de lui, alors on le trouva constamment plein de sérénité, de gaieté même, et ne *s'exerçant plus qu'à des actions vertueuses et belles*. Un jour cependant, une grande mélancolie s'empara de lui, et tous les avantages qui l'environnaient disparurent à ses yeux. D'où lui venait-elle donc? Ses lettres nous le disent :

« Pauvre Byron,... écrivait à sa sœur le 14 octobre, le comte P. G.... Il a été extrêmement affligé à cause de la nouvelle qui lui est arrivée il y a déjà quinze jours, d'une maladie à la tête de sa chère Ada. Tu peux imaginer combien de tristes images lui aura présenté sa fantaisie. Et à tout cela il ajoutait encore la crainte de devoir passer quelques mois avant qu'il pût en recevoir d'autres, et le *soupçon* qu'on ne voulût lui cacher ou lui déguiser la vérité. Heureusement qu'il lui est arrivé un autre bulletin

qui la dit hors de tout danger, et puis un autre encore qui assure que la santé générale de l'enfant est déjà bonne ; excepté un peu de mal aux yeux. Sa mélancolie est donc mitigée, quoique pas tout à fait évanouie. »

Les préoccupations, les inquiétudes, les anxiétés qu'il éprouva plus ou moins continuellement en Grèce et surtout à Missolonghi, et dont j'ai parlé ailleurs, l'agitèrent, le troublèrent, l'irritèrent même parfois, mais si passagèrement, par suite de l'empire qu'il avait su prendre sur lui-même, que tout le monde fut unanime à dire que, pendant son séjour dans les îles, et souvent même à Missolonghi, la gaieté fut la disposition qu'on vit prédominer en lui. Et vraiment, il n'accorda qu'aux peines de son cœur le pouvoir de mettre sur son front une mélancolie tant soit peu prolongée.

Après cette longue analyse, et avant de nous résumer, il nous reste encore à examiner une espèce de mélancolie qui semble sortir de notre cadre, et qui venait de temps en temps l'atteindre à son premier réveil du matin.

« Je viens, dit-il, de me demander quelle peut donc être la cause qui fait que je me réveille toujours le matin à une certaine heure, et toujours avec l'esprit accablé, découragé, voyant tout en sombre, même ce qui me plaisait avant de m'endormir. Tout cela passe une heure après, et le calme me revient. Qu'est-ce donc que cela. Serait-ce le foie ? Je suppose que c'est de l'hypocondrie. »

Quel nom donner à ce phénomène physiologique? Est-ce de l'hypocondrie comme il le suppose? Que dans le tempérament de lord Byron, si sensible à toutes les causes morales, si sujet à toutes les influences atmosphériques, il y ait eu également une veine d'hypocondrie, ce serait, non-seulement possible, mais naturel. Et fussions-nous aussi partial pour lui que nous voulons être justes, il n'y aurait certes aucune raison de l'en défendre. L'hypocondrie est une infirmité, non pas une faute. Lord Byron lui-même, lorsqu'on lui écrit qu'un tel se plaint de ce qu'on l'appelle hypocondriaque, répond :

« Je ne puis concevoir, comment un homme qui se trouve en parfaite santé, peut se sentir blessé, si on l'accuse d'être hypocondriaque, puisque son visage et sa conduite en sont la réfutation ; mais cette accusation fût-elle vraie, à quoi se réduit-elle, si ce n'est à dire qu'il a une maladie de foie?

« Je veux le dire à tout le monde, s'écriait le savant Smelfungus. Il vaudrait mieux, lui répondis-je, le dire à votre médecin. Il n'y a rien qui déshonore dans cette maladie, qui est plus particulièrement la maladie des studieux. Elle a été la maladie des bons, des sages, des spirituels, et même des gais. Regnard, Molière, Johnson, Gray, Burns, étaient tous plus ou moins affligés par cette maladie.

« Mendelsohn et Bayle en étaient parfois si accablés, qu'ils étaient forcés de recourir à la distraction des marionnettes, et à compter les tuiles des toits opposés pour se distraire. Et Johnson dit que, quelquefois, il aurait donné un membre pour relever son esprit. » BYRON.

Mais cependant, quand on recherche la vérité pour elle-même, non pour ses conséquences, non pour la mettre au service d'un système, il faut creuser jusqu'au fond et dire tout ce qu'on y voit. Or, comme, après avoir parlé de ce phénomène physiologique qu'il soupçonne être l'hypocondrie, Byron ajoute qu'il se présente à lui, accompagné d'une grande soif, que le pharmacien de Londres, Man, l'en avait guéri en trois jours, qu'il cède toujours à l'action de quelques doses de sel, et que c'est à la même heure que le phénomène se produit et s'évanouit, il me semble que tous ces symptômes, loin d'accuser chez lui une maladie héréditaire, grave et incurable, qui n'aurait pas cédé à des doses de sel, et que son air général de santé devait faire exclure, accusaient plutôt, son régime alimentaire, *insuffisant, nuisible, capable d'altérer les plus belles santés, et surtout celle d'un homme d'une organisation si sensible et si délicate*. Et comme, par les conséquences de ce régime, qui refusait le nécessaire à son corps et augmentait ainsi les exigences de son esprit, qui à son tour, se vengeait ou pouvait se venger sur son corps, il a volontairement manqué aux devoirs que tout homme a envers soi-même, il m'a semblé beaucoup plus juste de lui faire prendre place parmi *ses défauts*, et non parmi les accidents de sa vie, et les naturelles dispositions de son tempérament[1].

Maintenant, ayant examiné sa mélancolie sous

1. Voyez art. *Défauts*.

toutes ses faces, ayant moins prouvé ce qu'elle *n'était pas* que *ce qu'elle était*, nous nous résumerons en disant que lord Byron éprouva réellement toutes les tristesses dans sa courte vie. Ce furent d'abord, dans sa première jeunesse, les désappointements, les mortifications, les désillusions, les profondes peines du cœur; puis, la guerre acharnée de l'envie, traduite en calomnies incessantes et cruelles; puis, toutes les tristesses philosophiques que les esprits profonds les mieux doués, les plus nobles, trouvent toujours dans les choses mortelles; puis cette soif inextinguible, cette espèce de nostalgie du vrai, du juste, du parfait qui, dans les plus belles âmes, est engendrée par le contraste et la satiété du réel, si éloigné du type idéal, et surtout à notre époque et dans notre état social, où les âmes peuvent difficilement être maintenues dans le calme par des occupations énergiques et obligées. Et enfin les tristesses inhérentes à un tempérament physique d'une impressionnabilité si exquise. Et pourtant malgré tout, bien qu'il ait été ainsi condamné à vider, jusqu'à la lie, le calice des amertumes, nous pensons que lord Byron ne doit pas être rangé parmi les génies exclusivement dominés par leur nature mélancolique, puisque presque toutes ses mélancolies lui sont venues du sort, et d'une espèce de tempérament factice produit du sort, et qui, par cela même qu'il était factice, restait le plus souvent assujetti à son beau tempérament naturel dans la vie réelle, mais qui avait plus souvent le dessus quand il prenait la plume.

« Tout est étrange, dit La Bruyère, dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des hommes. . .

. . . .

« Les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité, forcent *la nature, et y causent ces grands changements.* Ainsi tel homme, au fond et en lui-même, ne se peut définir; trop de choses qui sont hors de lui l'altèrent, le changent, le bouleversent; il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paraît être. »

Ainsi donc doué d'un caractère naturel que Dieu lui donna et que j'appellerai *intérieur*, lequel eut toujours le dessus dans toutes les actions importantes de sa vie, mais qui ne fut vraiment connu que de ceux qui l'approchèrent, la gaieté domina souvent, et aurait dû dominer bien plus encore dans la vie de lord Byron.

Mais, par le caractère factice, que j'appellerai *extérieur*, qui lui vint de l'*éducation, des circonstances de famille, de patrie, d'association*, qui modifia (apparemment) le premier, et qui donna au monde, tantôt la raison, tantôt le prétexte de forger ce sombre mythe appelé de son nom, *et qui n'influença que ses écrits*, la mélancolie a souvent dominé dans sa vie. Toutefois elle a dominé moins dans la réalité que dans l'imagination de ceux qui ont voulu identifier l'homme avec le poëte, et trouver le lord Byron réel dans les héros des poëmes de sa première jeunesse.

XVI

ATTRACTION POUR LA VÉRITÉ,
OU CONSCIENCE
QUALITÉ MAITRESSE DE SON AME.

Quelques biographes de lord Byron, n'ayant pu vaincre la difficulté de définir un caractère aussi complexe, ni expliquer, par les règles ordinaires, certaines contradictions apparentes de sa riche nature, ont cru excuser leur propre insuffisance, et éluder la difficulté en disant qu'on ne trouvait point en lord Byron un de ces points saillants, un de ces penchants décidés, qui sont la physionomie morale d'un homme. Ils ont prétendu que les qualités du cœur et de l'âme, les passions, les penchants, les vertus et les défauts, se combinaient et se heurtaient tellement, dans son âme ardente et mobile, au gré des circonstances, et la soumettaient tellement à des états fortuits qu'aucun penchant, une

passion quelconque ne pouvait devenir assez maîtresse de son cœur ou de son esprit, pour constituer la base de son caractère, et le rendre définissable.

Moore lui-même, pour les raisons que je lui ai soupçonnées[1], et dont j'ai assez parlé dans un autre chapitre, se contente de dire, que les attributs intellectuels et moraux de lord Byron étaient si éblouissants, si contradictoires, si compliqués, si variés au delà de tout exemple, qu'on peut vraiment dire qu'il n'y avait pas un seul homme en lui, mais plusieurs.

« Ce ne serait pas une exagération de la vérité, dit-il, de dire qu'en partageant les qualités de son âme, on formerait une pluralité de caractères, tous différents, et tous énergiques.

C'était cet aspect multiforme qu'on trouvait en lui, qui durant sa courte et prodigieuse carrière, amena le monde à le comparer à cette armée de personnages presque tous différents l'un de l'autre, dont il parle si plaisamment dans un de ses mémoranda. »

Ces observations de Moore ne sont vraies qu'à un certain point de vue : celui de la richesse de cette nature. Mais quand même cette exubérance de facultés, réunies en un seul individu, ne fût pas déjà à elle seule tout un caractère, et n'eût point constitué une personnalité extrêmement caractérisée et distincte, si non même unique, quand même Moore, en désaccord avec

1. Voyez appendice.

les plus profonds moralistes, qui trouvent que la nature humaine n'a jamais la simplicité d'une figure géométrique, et que, dans la réalité, les caractères sont toujours mixtes, compliqués, composés d'éléments contraires, d'inclinations et de passions incompatibles, et non comme Moore semble le croire, dominés presque toujours par une passion principale, autour de laquelle, comme autour d'un pivot, se déroulerait la vie, telle qu'on la comprend dans les pièces de théâtre; quand même, dis-je, son système fût vrai, Moore, perspicace et lié comme il était avec lord Byron, pouvait-il ne pas avoir trouvé, au-dessus de la richesse du caractère de son noble ami une passion dominante plus que tout autre! Oui, il devait l'avoir trouvée; mais, chez Moore, il y avait *lutte* entre l'amour de la justice, l'amitié pour lord Byron, *et le besoin, hélas! de ménager une foule de susceptibilités irritées* contre lord Byron, et de la faveur desquelles dépendait sa position, ou plutôt ses agréments de société. Cette passion maîtresse, et si immense dans l'âme de lord Byron, c'était *l'Attraction pour la Vérité, accompagnée de toutes les qualités de l'âme qui en dérivent.*

On dira, peut-être, que toutes les belles âmes aiment la vérité plus ou moins. Oui! mais rarement cette qualité prend un développement aussi complet que chez lord Byron. Car, pour lui, elle fut une *véritable passion*, puisqu'elle fit, pour ainsi dire, la loi à son cœur, à son esprit, à toutes les actions

de sa vie. Cette attraction extraordinaire, mise par lui en face des mensonges, des hypocrisies, des bassesses, des lâchetés, des déloyautés, excita souvent son indignation au point de se sentir forcé de la montrer et de l'exprimer. Elle pesa sur sa position sociale dans son pays, où elle lui fit un grand tort; et si elle contribua à sa grandeur et à son héroïsme, elle contribua en même temps à tous ses chagrins.

Cette noble qualité s'est montrée en lui, pour ainsi dire, dès sa naissance, sous forme de *sincérité, de franchise, de passion pour la justice, de loyauté, de délicatesse, d'honneur, et surtout de haine pour toute hypocrisie et pour la nuance particulière à l'Angleterre, appelée « Cant. »*

A travers toutes ses passions, dans toutes les circonstances de sa vie, quelles que pussent en être les conséquences, lord Byron alla toujours droit à la vérité, comme le héros au feu du canon; comme le saint au martyre. Un mensonge n'était pas seulement un mensonge pour lui, c'était une injustice, une lâcheté, le symptôme d'une âme corrompue, une chose impossible, impardonnable. Enfant, à Aberdeen, on l'amène au spectacle voir une pièce de Shakespeare, où un acteur, montrant le « soleil, dit que c'est la lune. » L'enfant était timide, mais (incapable comme il était alors de comprendre l'intention de Shakespeare) cette insulte à la vérité l'a-

gita au point qu'il se leva sur son siége et s'écria : « *Et moi, cher monsieur, je vous dis bien que* « *c'est le bienheureux soleil.* » A l'égard du mensonge, il resta toute sa vie l'enfant d'Aberdeen.

Ni ses bonnes ni ses précepteurs ne l'ont jamais surpris en mensonge. L'éducation, qui, en Angleterre, plus que partout ailleurs, modifie et modèle les hommes selon les exigences de leur état social, ne put nullement altérer le fond de sa nature. En formant son esprit, elle ne changea pas son cœur; elle lui fit perdre de bien chères illusions et rendit son âme malade d'un désappointement qui lui fit toujours regretter son heureuse enfance; sous de certains rapports, elle put même superposer à son caractère naturel, un caractère factice, mais les qualités de son âme et son caractère naturel restèrent intacts.

Son affection ardente pour son maître chéri de Harrow, le Dr Drury, lui inspire un éloignement pour celui qui va le remplacer. Invité à dîner par ce dernier, il refuse, parce que, dit-il, en l'acceptant, il *mentirait à son cœur*. A l'Université, il court bien, comme tous ses compagnons, après les jeunes filles de Cambridge et des environs; mais jamais il ne les trompe, jamais il ne les séduit. Il prend de bonne heure l'habitude de rendre compte de ses actions à sa conscience; et cette conscience est chez lui si exigeante, que, quand ses compagnons trouvent des raisons de s'absoudre, lui en trouve *plutôt* de se blâmer.

C'est le même besoin impérieux et inné de son âme qui, combiné avec certaines circonstances, le rend quelque temps malade, et d'une maladie tout à fait contraire à son tempérament, parce qu'il ne trouve pas une suffisante satisfaction dans la société d'alors. Une espèce de *misanthropie* se glisse dans son esprit, l'entraîne et le retient en Orient pendant deux ans, car là son âme et son cœur se trouvent moins froissés.

A son retour, l'impressionnabilité de cette âme ardente et passionnée a pu développer en lui de l'exaltation; mais jamais aucune mauvaise passion n'a pu diminuer l'éclat de la passion plus noble qui le dominait.

Pour lui, la vérité était plus qu'une vertu; elle était un impérieux devoir. Indulgent comme il s'est toujours montré envers toutes les faiblesses en général, et envers les fautes de ses gens en particulier, il pardonnait tout *hormis un mensonge*.

A Ravenne, une jeune servante de sa petite Allegra, ne voulant pas avouer, de peur d'être congédiée, qu'Allegra avait fait une chute, dont elle portait la marque, s'en défendit par un mensonge. Aucune intercession ne put lui obtenir grâce auprès de lord Byron, et elle fut congédiée [1].

Amoureux de la gloire comme il l'était, surtout à l'âge où, n'en ayant pas encore obtenu, il ne con-

1. Voyez *sa Vie en Italie.*

naissait pas la morsure du serpent qui se cache dans la couronne de roses, néanmoins toute louange évidemment fausse, non-seulement il la repoussait, mais il en était beaucoup plus indigné que d'un blâme tant soit peu mérité. Ayant été comparé à un grand homme de la littérature française, il répondit, pour prouver qu'il n'y avait pas entre lui et ce grand homme la moindre ressemblance :

« Si la chose était vraie, dit-il, elle pourrait me flatter; mais il m'est impossible d'accepter avec plaisir des chimères. »

Lorsque Dallas, qui ne le connaissait encore que par le nom de sa famille, lut ses poésies d'adolescence, il fut enchanté de cette poésie souvent sublime, et toujours chevaleresque, « dénotant, dit-il, « un cœur rempli d'honneur, et fait pour la vertu. » Jugement précieux de la part d'un homme bigot sous tous les rapports, comme était le bon Dallas père. Il ajoute ensuite que la lecture de ses vers, et les sentiments répandus dans son ouvrage, lui font trouver une affinité d'esprit entre lui et un autre noble auteur, qui fut aussi bon poëte que bon orateur et bon historien : « *le grand et bon lord Lyttleton, dont la renommée est immortelle.* Et je ne doute pas, ajoute-t-il, qu'il ne répande un jour, comme lui, plus d'honneur sur la Pairie que la Pairie n'en fera rejaillir sur lui. » Un tel compliment de la part d'un homme aussi rigide et aussi respectable, aurait pu

tenter certainement l'amour-propre le plus ordinaire; mais lord Byron, mettant sa loupe grossissante sur sa conscienee, et se tenant en face de son idéal, ne se trouva pas mériter ces éloges. Aussi répondit-il avec une candeur qui enchanta Dallas lui-même, :

« J'avoue que le suffrage d'un homme d'un es« prit si généralement reconnu, est très-flatteur pour « moi; mais je perdrais toute espèce de prétention à « la *sincérité*, si je ne déclinais pas des eloges que je « ne mérite point. Je suis fâché de le dire : mais « mes prétentions à la vertu sont malheureusement « si faibles, que bien que je me trouve heureux de « mériter vos louanges à cet égard, je ne saurais les « accepter. »

Ainsi, de peur de faillir à son amour pour la vérité, il exagère ses fautes de jeunesse, et ne leur trouve jamais d'excuse. De même, pendant toute sa vie, la peur qu'il aura de se faire meilleur qu'il n'est, le conduira jusqu'au travers de se donner pour beaucoup moins qu'il ne vaut.

Si de l'homme nous passons à l'auteur, on voit que c'est toujours la même passion de vérité qui le domine à un degré extrême.

A mesure qu'il observe la société au milieu de laquelle la destinée l'a jeté, cette passion chez lui s'exalte, parce qu'il trouve que le vice dominant est précisément celui qui répugne le plus à sa nature. Si lord Byron a jamais admis, avec La Rochefoucauld,

que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu, il n'en a pas moins regardé cet hommage comme un de ceux qui sont un *avilissement pour celui qui l'offre, une insulte pour ceux auxquels il est adressé, et le plus grand moyen de corruption pour les âmes.*

L'hypocrisie, le *cant*, devinrent donc de bonne heure, pour lui, une espèce de monstre moral qu'on devait et qu'il voulait combattre corps à corps, toutes les fois que l'occasion s'en présenterait, avec l'intrépidité, l'indépendance, l'énergie de son âme, comme une nécessité de sa nature, comme un devoir à remplir coûte que coûte. Sa douceur naturelle disparaissait devant les *sépulcres blanchis* et les *Pharisiens* de nos jours. Toute sa vie littéraire a été une lutte contre *ce Vice.*

« The crying sin of the times. »

« Le péché le plus criant de nos jours, » dit-il[1].

La conscience du génie a été aussi sévère en lui que celle de l'homme moral. On pourait même dire qu'elle a été phénoménale à notre époque, dont l'affaiblissement général de l'amour de la vérité est un des plus tristes caractères. Je ne sais plus quel critique de nos jours a dit qu'il règne aujourd'hui, à cet égard, une sorte d'énervement des intelligences, et une sorte d'atonie des âmes ; que la majesté de la

1. Préface au XI[e] chant de *Don Juan*.

vérité a été souillée, et le respect antique qu'on lui portait a été tué par les sectes religieuses, les systèmes philosophiques, les attaques insolentes de la presse, la révolution opérée dans les idées comme dans les faits. De là, cette tendance générale à mettre sur le même pied, dans les appréciations et dans les faits, la vérité et l'erreur. De là, cette égalité de droits établie entre l'une et l'autre, et qui est devenue comme l'état normal des esprits et des sociétés.

Si donc, en ces jours-ci, où l'amour et la pratique de la vérité sont si affaiblis, quand dans les drames au théâtre, dans le roman, dans toute la littérature, dans la biographie surtout, et même dans l'histoire, on insulte sans cesse impunément à la vérité, on transforme les grands caractères en monstres, les monstres en héros; lorsqu'on ne s'étonne plus que les narrations des voyageurs soient des poëmes bons ou mauvais, des œuvres d'imagination remplies d'anachronismes, d'exagérations, d'impossibilités, qui font voir la mer là où sont les montagnes, et les montagnes là où est la mer; où l'on cache la vérité comme étant dangereuse, non pas à l'humanité, mais à des intérêts privés, parce qu'elle serait moins susceptible d'obtenir les hauts prix des éditeurs; si donc, à une telle époque, on trouve des génies, ou des talents consciencieux sacrifiant, soit dans leurs œuvres soit dans leurs actions, tout autre intérêt ou considération à la vérité, ceux-là ne doivent-ils pas être regardés comme de véritables

phénomènes? Que lord Byron ait été de ce nombre, il ne peut y avoir le moindre doute. Ses amis ainsi que ses ennemis se sont trouvés d'accord pour en porter témoignage.

Galt, que le hasard a rapproché du poëte lors de son premier voyage en Grèce, et avec qui il a voyagé pendant quelques jours, en faisant remarquer la beauté des poésies de lord Byron sur la Grèce, dit qu'elles possèdent la qualité si grande et si rare d'être *aussi vraies à l'égard de la nature et des faits qu'elles sont sublimes d'expression poétique.*

« Le pèlerinage de Childe Harold est, dit-il, le plus fidèle poëme descriptif qui ait jamais été écrit depuis l'Odyssée d'Homère ; et le meilleur itinéraire des lieux dont il a parlé, sont ses poëmes. »

Il cite les vers délicieux où il décrit le beau paysage qui s'offrit à la vue du poëte, quand il monta au Pirée[1], sur le cap Colonna, sur le tombeau, dit de Thémistocle, et il croit se rappeler par quelle circonstance, par quel aspect de la nature ils lui furent inspirés.

« Il n'y a jamais eu, dit-il, de poëte dont on ait pu suivre le progrès de l'esprit aussi clairement tracé d'après son expérience personnelle, comme chez lord Byron,

1. Slow sink, more lovely o'er his race is run,
Not as in Northen climates (Childe Harold).

Le plus mince détail dans le pèlerinage de Childe Harold, sont les observations actuelles d'un voyageur. Si elles avaient été données en prose, elles n'auraient pas pu être dépourvues davantage de fiction. Par suite de cette fidélité, elles possèdent une valeur égale à l'excellence de la poésie même, et conservent pour elles seules un intérêt aussi durable qu'il est intense. Quand les manières et les coutumes des habitants de ces contrées auront été changées par le temps et les vicissitudes de la société, la scène et les montagnes porteront encore témoignage de l'exactitude des descriptions de lord Byron; *il n'y a que les voyageurs qui ont visité ces scènes, qui peuvent apprécier ces poésies à leur juste degré*[1]. »

Lord Byron n'admettait pas qu'on pût décrire un site sans l'avoir vu, ni un sentiment sans l'avoir éprouvé, ou connu par un témoignage vivant, certain et direct. Aussi jamais on n'aurait pu dire de lui ce que dit M. Sainte-Beuve de Chateaubriand, c'est-à-dire *qu'il n'a pas visité les lieux qu'il a décrits, qu'il a transporté aux uns ce qui n'est vrai que d'autres, et même qu'il n'a pas vu le Niagara.*

Lors donc que lord Byron écrivait la présence réelle des objets qu'il décrivait, était, pour ainsi dire, puisée plutôt dans ses souvenirs que dans son imagination.

M. Galt en est tellement persuadé qu'il lui refuse presque cette faculté, puisqu'il dit que le cachet

1. Galt, 80.

de l'expérience y resplendit si lumineusement dans bien des endroits de ses productions qui sont considérés comme des fantaisies et des inventions, qu'il est impossible de ne pas les attribuer à des faits réels dont il aura été acteur ou spectateur.

Refuser l'imagination à lord Byron ce serait cependant une absurdité; mais la vérité est que son imagination n'aurait su trouver les éléments et les matériaux qu'elle combinait d'une manière si étonnante que dans l'observation scrupuleuse et profonde de la réalité. Et c'était alors seulement, qu'en y ajoutant le sentiment et la pensée, elle pouvait former ces ensembles d'une vérité si splendide que, s'ils ne se trouvent pas précisément ainsi combinés dans la réalité vivante, paraissent être vraiment un oubli de la nature.

Sans donc admettre les idées de M. Galt, jusqu'à leurs dernières conséquences, il est certain du moins que le génie de lord Byron avait un tel besoin de s'appuyer sur la vérité en tout, qu'on aurait pu dire qu'il devait beaucoup plus aux faits qu'à la force de son imagination.

A part la faculté de combiner qu'il possédait d'une manière splendide, si on voulait s'attacher à observer un à un les caractères qu'il a peints, on se confirmerait encore mieux dans cette opinion. Par exemple, Conrad, ce type magnifique du corsaire, mélange énergique d'un guerrier albanais et d'un officier de marine, bien loin d'être un caractère imaginaire, a été conçu d'après nature et d'après

l'histoire. Tous ceux qui ont voyagé dans le Levant, et surtout à cette époque-là, ont dû rencontrer des personnages dont l'air et la physionomie rappellent Conrad.

Que les hommes paisibles, dont la vie régulière et monotone se passe au milieu de l'Europe civilisée, que des personnes qui n'ont voyagé que sur des cartes et sur leurs livres, au fond de leur bibliothèque, trouvent des caractères tels que celui de Conrad extravagants, et les incidents de leur vie peu probables, cela se conçoit; mais il n'est pas moins vrai que les uns et les autres sont en aussi parfaite harmonie entre eux qu'avec la vérité.

Je pourrais dire la même chose de Childe Harold. Mais ayant assez parlé de lui ailleurs afin de repousser l'injustice de son identification avec l'auteur, et Childe Harold me paraissant être la personnification d'une idée morale, et de l'état accidentel et transitoire d'une âme placée dans de certaines circonstances, plutôt qu'un type, j'ajouterai ici seulement que l'injustice de cette identification a encore eu pour cause ce même besoin qu'éprouvait lord Byron de s'appuyer en tout sur un réel conquis par sa propre expérience. Car, s'il est faux qu'il se soit servi de sa glace pour faire le portrait de ses héros, puisque la glace, ne pouvait même pas pour un instant fugitif, saisissable seulement par un daguerréotype, convertir sa belle et douce expression en la sombre physionomie, qui seule était en harmonie avec les Harolds,

les Giaour, les Conrad et les Lara, il est vrai cependant qu'il leur a prêté quelques-uns des linéaments de sa belle figure si expressive, quelque nuance de sa beauté, et que plus d'une fois il a commis la faute de les placer dans une situation qui était la sienne, et même de loger ses héros dans son ancienne abbaye de Newstead : hospitalité qui lui a coûté cher.

Les caractères qui produisaient sur lui une forte impression devenaient facilement des modèles pour les héros et les personnages de ses poëmes. C'est le terrible Ali Pacha de Yanina qui a prêté les plus remarquables traits aux héros de ses poëmes orientaux. Les bruits qui couraient sur son oncle y ont eu leur part aussi; et on peut dire en général que, quand on a connu lord Byron et son histoire, on tient la clef de ses personnages imaginaires; que l'on connaît même les Adelines, les Dodu, les Gulbeyaz, les Angelines, les Myrrha, les Anah; seulement après avoir pris son point d'appui sur la terre, il en coûtait très-peu à sa fantaisie d'élever par l'idéalisation ce qu'il y aurait eu de vulgaire dans la réalité.

Quant aux caractères historiques et avoués par lui comme tels, on est certain de les retrouver dans les histoires les plus authentiques. Car il est impossible de pousser plus loin que lui le scrupule et les recherches. Quelques observations sur *Marino Faliero*, son premier drame historique, suffiront pour nous servir d'exemple.

L'impression produite en lui quand il arriva à Venise par le caractère de ce vieillard et par sa terrible catastrophe, lui firent concevoir l'idée du drame. Mais quatre ans s'écoulèrent entre ce projet et son exécution. Pendant ce temps, il consulta toutes les histoires de Venise, tous les documents, toutes les chroniques. Il passa de longues heures dans la salle du grand conseil, en face du lugubre voile noir surmonté de l'inscription terrible, « *Hic est locus Marino Faliero decapitati pro criminibus suis ;* » et sur l'escalier des géants où le Doge avait été couronné, avant d'être dégradé, et décapité, il interrogea les pierres des monuments des Doges ; on le vit bien souvent dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, chercher le tombeau de Faliero et de sa famille ; et cependant il n'était pas encore satisfait. Car les motifs de la conspiration ne se présentaient pas encore aussi clairement à son esprit que le fait même de la conspiration. Il écrivit donc à Murray de lui chercher sur cette fin tragique d'autres documents *plus authentiques* en Angleterre.

« J'en ai besoin, lui disait-il en février 1817, et je ne puis pas trouver ici une narration qui me satisfasse. J'ai cherché toutes leurs histoires ; mais la police de l'ancienne aristocratie imposa silence aux écrivains sur les motifs de la conspiration, parce qu'il s'agissait d'une accusation privée contre un patricien. »

Et non-seulement il chercha la vérité dans les livres et dans les monuments, mais il la chercha

aussi dans le caractère et dans les mœurs de toutes les classes de ce peuple des lagunes. Ce ne fut que vers la fin de 1820, à Ravenne, qu'il se sentit prêt pour écrire son magnifique drame.

Tous les caractères de cette tragédie, excepté celui de l'admirable Angiolina qu'il puisa dans son imagination, et qu'il traça selon son cœur, tous les autres sont fournis par l'histoire. Lord Byron a respecté les lieux, l'époque, la durée de l'action qu'il regardait comme éléments de la vérité dans l'art; et enfin toutes les circonstances essentielles ont été fidèlement reproduites dans son drame.

Les défauts même que des critiques, peu profonds dans la science psychologique, et s'obstinant à oublier que cette œuvre n'était *pas écrite pour la scène*, prétendirent lui trouver, n'étaient que les nécessités mêmes de l'exactitude historique. Ces critiques auraient voulu de l'amour, de la jalousie, les passions ordinaires, je dirais presque nationales de leur siècle et de leur pays; mais lord Byron ne voulut leur donner que ce qu'il trouva dans l'histoire. De là point d'amour, point de jalousie; mais un de ces caractères fiers et violents aux prises avec un gouvernement fier et violent comme lui; un de ces hommes exceptionnels mais réels, où le bien et le mal se trouvent à l'excès: une de ces natures dramatiques qui frappaient vivement son imagination et produisaient le choc d'où jaillissait la flamme de son génie.

1. Voyez préface de *Marino Faliero*.

« Il y a maintenant quatre ans que je médite ce sujet, et avant que j'eusse suffisamment examiné les témoignages, j'étais bien assez disposé à faire rouler le drame sur une jalousie de Faliero. Mais voyant que ce *ne serait pas fondé sur la vérité de l'histoire*, et d'ailleurs persuadé que la jalousie est une passion épuisée dans les drames, je lui ai donné une forme *plus historique*[1]. »

Quant aux motifs de la conspiration, la clarté de la certitude ne se fit tout à fait pour lui qu'une année après la publication de son drame. Mais il y avait une telle attraction entre son esprit et la vérité, que l'intuition de son génie suppléa au défaut de certitude matérielle. Et quand une année après, à Ravenne, il reçut les documents qu'il avait si longtemps désirés, il fut heureux de pouvoir écrire à Murray, en lui envoyant la copie de ce document traduit d'une ancienne chronique par Sir Francis Pulgrave, le savant auteur de l'histoire des Anglo-Saxons :

« Voici tout ce qu'on peut trouver de plus véridique sur le doge Faliero. Il est extrait d'un vieux manuscrit, et je ne l'ai reçu qu'avant-hier. Faites-le traduire, et ajoutez-le aux annotations de la prochaine édition. On sera peut-être content de voir que mes idées sur son caractère étaient justes. Je regrette toutefois de n'avoir pas connu cet extrait plus tôt. Vous verrez que le doge avait dit exactement ce qu'on lui fait dire sur l'évêque de Trevise. Vous verrez enfin qu'il parla très-peu, et que ce peu de

1. Préface de *Marino Faliero*.

mots furent après son arrestation des paroles de rage et de dédain : ce qui est le cas dans la pièce, excepté lorsqu'il éclate à la fin du cinquième acte. Mais son discours aux conspirateurs est bien supérieur, dans le manuscrit, à celui qu'il tient dans le drame. Je voudrais l'avoir connu à temps. »

Les mensonges historiques des auteurs, leur insouciance pour la vérité, qu'elle eût sa source dans la malice ou dans la légèreté, révoltait l'âme de lord Byron, surtout si ces mensonges tendaient à calomnier un grand caractère. Les mensonges du docteur Moore sur le Doge Faliero le mettait presque en colère.

« Où donc Moore a-t-il trouvé que le doge implora pour sa vie ? J'ai cherché dans toutes les chroniques, dit-il, et je n'ai point trouvé une pareille chose. »

Il fait observer que, non-seulement cela est faux historiquement, mais qu'il l'est aussi logiquement.

« Ce manque de fermeté, dit lord Byron, aurait été contraire à l'intrépidité de son caractère guerrier, ainsi qu'à l'époque dans laquelle il a vécu, et à l'âge auquel il est mort. Je ne *connais point de justification à aucune distance de temps pour calomnier un caractère historique. La vérité du moins appartient aux morts et aux infortunés.* Et ceux qui sont morts sur un échafand ont eu bien assez de leurs propres fautes, sans leur en attribuer de celles que, par suite des périls mêmes auxquels ils se sont exposés,

et qui les ont entraînés à cette mort violente, doivent être considérées comme improbables. »

On sait sa considération et sa sympathie pour Campbell, bien que Campbell ne se fût pas toujours bien conduit à son égard. Mais, s'il lui pardonne bien des choses, il ne peut lui pardonner l'indifférence qu'il a souvent montrée pour la *vérité historique!*

A Ravenne il écrit dans son journal, 10 janvier 1821 :

« Lu les poëtes de Campbell, » « corrigé *quelques lap-* « *sus calami.* » Dans son Appendice au 1er chant de *Don* « *Juan*, il écrit encore : « Me trouvant en humeur de cri- « tiquer, je veux, après avoir relevé les erreurs de Bacon, « dire deux ou trois mots en passant de l'ouvrage sur les « Poëtes anglais, de Campbell, si célèbre à bon droit. Je « fais ceci dans de bonnes intentions, et j'espère qu'on ne « s'y méprendra pas. Si quelque chose pouvait ajouter à « l'estime que je professe pour le talent et le caractère de « M. Campbell, ce serait sa glorieuse, classique et hono- « rable défense de Pope contre le *cant vulgaire du jour et* « *le Grub street.* Les inadvertances dont je veux parler « sont ceci. »

Et après avoir cité une à une ces inadvertances qui sont toutes des fautes *contre la vérité et la justice*, il dit :

« Un grand poëte, qui en cite un autre, doit être correct. Il doit aussi être exact lorsqu'il accuse un frère du Parnasse, du crime terrible d'avoir emprunté. Un poëte peut

tout emprunter, sauf de l'argent, aux pensées des autres, car on est sûr qu'on le lui réclamera. Mais il est dur, lorsqu'on est le *prêteur*, d'être dénoncé comme *débiteur;* et c'est le cas d'Anstey. Puisqu'il existe un honneur parmi les voleurs, qu'il y en ait quelque peu parmi les poëtes ; et personne ne peut y contribuer plus efficacement que M. Campbell, qui possède une réputation d'originalité si bien établie, et qui est le seul poëte de notre époque, excepté Rogers, auquel on puisse reprocher (et dans ce cas c'est un reproche véritable) d'avoir trop peu écrit. »

Et, sur cela, il écrit encore à Murray, moitié en plaisantant et moitié sérieusement :

« Murray, mon cher, présentez mes respects à Thomas Campbell et dites-lui bien de ma part, en bonne foi et amitié, qu'il doit rectifier trois choses dans ses poëtes. 1° Il dit que les caractères du guide de Bath par Anstey sont pris de Smollett ; cela est impossible. Le guide était publié en 1766, et Humphrey Clinker de Smollett en 1771 ; donc c'est Smollett qui a pris de Anstey. 2° il ne connaît pas à qui Cowper fait allusion quand il dit *qu'il y en avait un qui, après avoir bâti une église à Dieu, blasphéma ensuite son nom ;* c'était *deo Erexit Voltaire ;* c'est à cela que ce calviniste *maniaque,* ce poëte en ébullition (*Coddled*) fait allusion. 3° Il cite à faux et gâte un passage de Shakespeare, *dorer de l'or fin, peindre le lis.* A la place de *lis* Tom met *rose,* et traduit en *plusieurs* mots un *seul* mot de la citation; donc, Tom est un gentil garçon, mais il faut qu'il soit correct; car la première citation est une *injustice,* la seconde une *ignorance,* et la troisième, *une grosse et honteuse erreur ;* dites-lui tout cela, et faites-le lui prendre de bonne part, car j'aurais dû le châtier dans

une revue et le punir; et au lieu de cela, j'agis à son égard en *bon chrétien*[1]! »

Quand il s'agissait d'une citation, d'une circonstance quelconque, destinée à constater une vérité, son amour de l'*exactitude*, tenait du *scrupule*. Il aurait cru manquer à l'honneur en faisant une citation fausse ou incomplète. Dans une note de don Juan, où il parle de Voltaire, il avait cité ces mots célèbres : « *Zaïre, vous pleurez;* » mais habitué alors à faire, comme on fait en Italie, un grand usage du pronom familier *toi*, « sa citation portait : « *Zaïre, tu pleures.* » Il s'empressa donc d'écrire à Murray : « *Voltaire a écrit :* ZAÏRE, VOUS PLEUREZ, NE L'OUBLIEZ PAS. »

Dans sa tragédie de Faliero, lord Byron avait dit que les Doges, prédécesseurs de Faliero, étaient ensevelis dans l'église de Saint-Jean-et-Paul; mais depuis il vérifia que ce ne fut qu'à la mort d'Andréa Dandolo, prédécesseur de Faliero, que le conseil des Dix, par une espèce de pressentiment peut-être, dit-il, décréta que les Doges seraient à l'avenir ensevelis avec leurs familles dans leur propre église; auparavant ils étaient tous enterrés dans l'église de Saint-Marc.

« Ce que j'ai dit des tombeaux des doges, ancêtres de Faliero, s'empressa-t-il d'écrire à Murray, est inexact. Ce

1. Lettre, 372.

n'est point à Saint-Jean-et-Paul, mais à Saint-Marc, qu'ils étaient ensevelis. Faites-donc, de grâce, une note d'éditeur pour rectifier ce fait.

« Il sera bien aussi de dire, dans les notes de Faliero, que Benintende n'était point des Dix, mais seulement grand chancellier; office séparé quoique important; c'était une altération arbitraire de ma part.

« Comme j'ai des prétentions à l'*exactitude historique*, je n'aimerais pas être attaqué, pas même avec ces minuties à ce sujet. De la pièce on peut dire ce qu'on voudra, mais non pas de son costume et des personnages du drame, puisqu'ils ont tous réellement existé, tels qu'ils s'y trouvent.[1] »

« En écrivant Sardanapale, dit-il à Murray, je n'ai pensé à autre chose qu'à me renfermer dans la vérité de l'histoire asiatique.

« Le drame vénitien, les deux Foscari, est rigoureusement historique; mon objet a été de dramatiser comme les Grecs (phrase, modeste, n'est-ce pas?) des passages frappants de l'histoire.

« Tout ce que je vous demande, *c'est la préférence pour l'exactitude* sur l'Italie, et autres lieux. »

Dans ses lectures, dans les monuments, dans les arts, ce qui l'intéressait c'était la *vérité*. Excepté Sir Walter Scott, les romans, les œuvres d'imagination, y compris la poésie et même surtout la poésie, n'avaient pas de place dans sa bibliothèque, dont les deux tiers étaient des livres français. Ses lectures étaient l'histoire, la biographie, la politique.

Parmi les livres que Murray lui envoyait, il y

1. Lettre 391, Moore.

avait des livres de voyage : « Ne m'en envoyez plus, « lui écrit-il, j'ai assez voyagé déjà ; et d'ailleurs, « *ils mentent*[1]. »

Les livres à phrases, les itinéraires imaginaires, l'impatientaient. L'enflure des phrases était aussi un mensonge pour lui ; et je croirais bien que les *quarante siècles qui contemplaient du haut des pyramides la grande armée française*, lui auront, pour un moment, *gâté* un peu son héros.

Il cherchait avant tout dans les monuments, et parmi les ruines, l'authenticité. Ce n'était qu'à cette condition qu'il s'y intéressait.

Campbell, dans ses vies des *Poëtes* anglais, prétend que les lecteurs ne se soucieraient pas plus de constater la vérité des mœurs décrites dans les Églogues de Collins, que l'authenticité de l'histoire de Troie.

« Mais cela est faux, dit lord Byron dans son mémorandum après avoir lu Campbell. Car nous nous soucions fort bien de l'authenticité de l'histoire de Troie. Si je suis resté dans la plaine des journées entières pendant un mois, en 1810, et si quelque chose diminuait mon plaisir, c'était que ce coquin de Bryant en avait contesté la véracité. Il est vrai que je lisais Homère travesti, les douze premiers livres, parce que Hobhouse et d'autres m'ennuyaient avec leurs savantes localités ;... mais cependant je vénérerai toujours le grand original comme la vérité de l'histoire et

1. Lettre 391.

des lieux (dans les faits matériels), sans cela je n'aurais pu éprouver aucune jouissance. Qui aurait pu me persuader, quand je m'inclinais sur une grande tombe, qu'elle n'aurait pas pu renfermer un héros? Sa grandeur même me le prouvait. Les hommes ne travaillent pas sur les morts ignobles et vulgaires; et pourquoi donc ces morts ne pouvaient-ils pas être les héros morts d'Homère?

« Le secret de la défense que Campbell fait de l'inexactitude dans le costume et dans les descriptions, se trouve dans sa « Gertrude », où il n'y a pas plus de vérité locale en commun avec la Pennsylvanie qu'avec Penmaumaur. Elle est notoirement remplie de scènes grossièrement fausses, comme les Américains le déclarent, quoi qu'ils apprécient une partie du poëme. C'est ainsi que l'amour-propre se retourne toujours comme un serpent, pour piquer tous ceux qui même accidentellement marchent sur lui. »

Pour que lord Byron pût donc s'intéresser à un site, à un monument, à une œuvre d'art, il fallait qu'il pût les associer à quelque fait réel. En arrivant à Venise, par quoi a-t-il été surtout impressionné?

« Il y a toujours dans le palais des Doges, écrit-il, le voile noir peint, à la place où devait être le portrait de Marino Faliero, et l'escalier sur lequel premièrement il fut couronné Doge et ensuite décapité. Voilà ce qui a frappé le plus mon imagination à Venise; bien plus que le Rialto que j'ai visité à cause de Shylock, et plus que l'Arménien de Schiller, roman qui prit un grand ascendant sur moi quand j'étais un enfant. Il est appelé aussi le revenant de Seer, et jamais je ne me suis promené dans la place de

Saint-Marc par le clair de lune sans y penser. *Et à neuf heures il mourut.* Mais, en réalité je déteste ce *qui n'est que fiction ;* donc le Marchand de Venise et Othello n'ont pas en moi de grandes associations; mais Pierre les a. *Il faut toujours que, même pour les plus fantastiques compositions, le fondement repose sur la vérité, et une* PURE INVENTION *n'est pour moi que le talent d'un menteur.* »

Le peu de goût qu'il avait pour la peinture venait aussi de ce que cet art lui semblait, de tous les arts, le plus artificiel et le moins vrai.

« Soyez certain, disait-il à Murray, que, de tous les arts, c'est le plus artificiel, le moins naturel, et celui par lequel la bêtise des hommes est le plus *indispensable.* Je n'ai pas encore vu une peinture ou une statue qui approchât de ce que m'offre ma conception et mon attente, tandis que j'ai vu des montagnes, des mers, des rivières, des perspectives, et deux ou trois femmes qui la surpassaient encore. »

Mais aussi, quand il trouvait la vérité dans l'art, quel enthousiasme! En visitant, à Venise, la galerie Manfrini, si riche en chefs-d'œuvre, il se raccommode avec la peinture.

« Il y a un portrait d'Arioste par Titien, dit-il, qui surpasse toutes mes idées du pouvoir de l'art, et de l'expression humaine; c'est la poésie du portrait, et le portrait de la poésie. Il y a aussi un portrait d'une dame des temps passés, célèbre pour son savoir. J'en ai oublié le nom, mais je n'oublierai pas son expression. Jamais je n'ai vu plus de beauté, de douceur, de sagesse. C'est une

de ces créatures qui feraient devenir fou, parce qu'elle ne peut pas se détacher de son cadre. »

On sait combien on s'est obstiné et on s'obstine à appeler lord Byron sceptique. Nous n'examinerons pas ici si avoir parfois l'âme malade de la maladie qui a toujours plus ou moins affligé les esprits les plus étendus, si les inquiétudes qui font la dignité de notre nature, le supplice du doute, de l'incertitude universelle, de l'inexplicabilité de ce qui est, de l'inaccessibilité de ce qui doit être, mérite ce nom. Avec quel fondement l'applique-t-on à lord Byron, nous l'avons déjà examiné dans un autre chapitre [1].

Ici, nous dirons seulement que c'est encore à cette attraction, à ce besoin de vérité, aux délicatesses de sa conscience, qui ne lui laissaient pas affirmer des choses que bien d'autres affirment, sans peut-être les croire davantage, à la *persuasion* enfin qu'il semble avoir eue parfois *que c'était par le doute qu'on s'éloignait le moins de la vérité*, qu'il faut attribuer en grande partie ce qu'on a appelé son *scepticisme*.

1. Voyez art. *Religion*.

CETTE QUALITÉ S'ÉLÈVE A UNE VERTU.

Si pourtant cette passion de lord Byron pour la vérité se fût renfermée dans les limites où nous l'avons considérée, elle serait bien restée la preuve d'une belle âme, mieux douée que les autres, ayant des instincts d'un ordre très-élevé; elle aurait illuminé son caractère social, lui aurait donné le charme de cette aimable franchise qui se réfléchissait sur ses manières, sur sa conversation, sur son style, sur sa douce et noble figure, et qui lui attachait tous ceux qui l'ont approché. Elle serait enfin restée une qualité naturelle, sans lui donner plus de droit à la vertu que les autres beaux instincts qu'il avait reçus du ciel; mais en devenant de qualité naturelle, qualité *caractéristique* de l'auteur, elle a dépassé chez lui de beaucoup ces limites. En l'élevant dans ses écrits au-dessus de tout intérêt, de tout calcul; en lui faisant *mépriser toutes les populations qui flattent l'ambition, et servent le bien-être matériel de la vie*, en l'exposant à une guerre de partis redoutables, aux calomnies, aux vengeances, en lui faisant attaquer de front le mal et l'injustice dans les puissants du jour, dans leurs *abus*, dans leurs *prétentions*, en lui faisant oublier souvent qu'il était *Anglais* pour lui faire souvenir davantage qu'il était *homme*, et

tout cela sans jamais lui permettre un sentiment de faiblesse, en vue de n'importe quel intérêt ; cette faculté innée chez lui, qui aurait été une vertu facile, se *transforma en une vertu héroïque.*

On peut même dire que tous ses chagrins dans la vie eurent leur source dans cette qualité si rare ; car il ne sut peut-être point la concilier avec *une certaine mesure* de la vertu sociale, qui fait taire les vérités dangereuses : la prudence.

Certes, lord Byron ne fut jamais habile pour lui-même, quoiqu'il l'ait été pour les autres ; témoin sa conduite en Grèce où, d'après tous ceux qui ont vécu avec lui, il offrit le spectacle d'une sagesse, d'une modération et d'une habileté pour le bien des autres vraiment sublime.

Cette vertu sociale qui ne ressemble pas mal à un défaut, qui lui manqua dans sa vie privée, et qui est bien nécessaire dans son pays, l'était surtout dans son temps. Il s'en faut que l'Angleterre d'alors fût, sous bien des rapports, l'Angleterre d'aujourd'hui. La liberté de dire son opinion était certes dans la loi ; mais il fallait passer devant le tribunal des salons, qui ne pardonnaient pas alors certaines franchises, et avaient peu de goût pour le penchant des belles âmes à montrer tout ce qu'elles pensent. On lui aurait bien accordé la terre, l'univers même pour servir de champ à sa franchise, mais il fallait excepter quelques livres, et une Isle, l'Angleterre. Sous prétexte de respect, on exigeait sur les uns et sur l'autre un silence absolu. C'était l'arche sainte ; en dire du mal

était impossible, et du bien était presque dangereux.

C'était le palais enchanté de Barbe bleue : une seule chambre y était réservée ; malheur à qui se fût avisé de l'oublier.

La paix, la prospérité, le temps, les voyages, ont depuis beaucoup modifié ce noble pays. Les plumes, les langues, les consciences, se sont déliées, et bien des vérités sont montées à la surface, sans faire monter la rougeur de la colère ou de la pudeur sur les visages.

Le présent, et à plus forte raison le passé, n'y sont plus des terrains consacrés. La conquête normande n'est même plus un sujet séditieux. Le dictionnaire de la bonne société s'est enrichi de plusieurs mots, et on ne craint plus que l'enfance risque de perdre le noble patriotisme, qui est pour l'Anglais presque un culte, si on met dans ses mains d'autres livres que l'Apothéose de son pays, et des libelles contre le reste du globe.

Les historiens, les romanciers, les poëtes, les théologiens mêmes, s'encourageant l'un l'autre, ont déchiré bien des appareils qui cachaient d'anciennes plaies, afin de les guérir au contact des brises vivifiantes du ciel ; et à vingt ans de distance, Macaulay a pu, sans perdre sa popularité, montrer moins de piété filiale, et faire, en blâmant le passé, quelques-unes de ces pages si belles, qui lui font souvent pardonner le sacrifice même de la vérité.

Mais alors, c'était le temps où l'Angleterre se débattait avec le Lion du siècle. Séparée du continent par la guerre plutôt que par la mer, le frémissement du canon qui se faisait entendre à travers les vagues, envenimait ses plaies, et par fierté elle préférait les cacher que les guérir.

L'écho de ce canon abhorré retentissait encore à ses oreilles, quand lord Byron revint en Angleterre, de ses voyages d'Orient, avec la même soif de la vérité, mais beaucoup plus riche d'observation, de comparaisons, et de méditation. Il se crut en droit de les appliquer avec la même indépendance à son pays, et au reste de l'humanité. L'Angleterre semblait alors vouloir s'attribuer le monopole de la moralité, de la sagesse, de la grandeur, et le droit de mépriser le reste du monde. Lord Byron, trouvant la prétention excessive, formulait sa généreuse incrédulité par des poésies indépendantes et fières. Il se refusa de voir l'héroïsme là où il ne le croyait pas, et ne voulait pas accorder la gloire aux victoires qui lui semblaient le don du hasard. Il se refusa à voir la vertu et la religion où il croyait voir un calcul ou une hypocrisie. Il réclama la *justice* pour l'Irlande catholique, l'impartialité pour les ennemis; il osa montrer sa sympathie pour Napoléon, regretter même sa chute. Il n'admettait pas que par esprit de parti on pût déprécier le génie de Napoléon. Mme de Staël, lorsqu'elle connut lord Byron très-jeune, à Londres, ayant conçu pour lui une grande sympathie lui écrivait sans cesse, et

voulait toujours lui prouver qu'il avait tort de penser si haut de Napoléon. Mais lord Byron cessa la correspondance brusquement, ce qui blessa un peu Mme de Staël. L'invasion de la France, l'humiliation de cette grande nation lui fut pénible : et ce sentiment généreux fut même chez lui la cause d'un *tort* réel, *qu'il a regretté plus d'une fois*, dit Mme G.... en conversant avec elle à Pise et à Gênes, et c'était une certaine hostilité envers un homme illustre, Lord Wellington, qui était et qu'il avouait être la gloire de sa patrie.

« Si vous entendez quelque nouvelle de bataille, écrivait-il de son château à Murray, en 1814, ou de retraite des alliés comme on les appelle, envoyez-la moi, je vous en prie. Je souhaite de tout mon cœur que les champs de la France soient engraissés par l'armée d'invasion. Je déteste les envahisseurs de toutes les contrées, et je n'ai pas de patience pour le lâche cri d'exaltation contre celui dont le seul nom vous faisait devenir plus blanc que la neige, et auquel vous êtes débiteurs de vos triomphes. »

En ennemi généreux, ce n'est certes pas lui qui aurait fait chorus à la prière de l'archevêque de Canterbury[1].

Indigné comme Whig de la conduite du prince de

1. Cette étrange prière fut composée en ce temps-là. « O! seigneur tout puissant, donne-nous la force de *détruire jusqu'au dernier homme de ce peuple perfide (les Français), qui a juré de dévorer tous vivants les fidèles serviteurs (les Anglais).* »

Galles, qui avait trahi son drapeau politique en passant aux Tories aussitôt devenu régent, il fit quelques vers sévères contre ce prince « The tears (*la larme*), à l'adresse de la princesse Charlotte.

Cette poésie fut le rameau sacré que Robert va arracher du tombeau. Toutes les puissances mauvaises se déchaînèrent contre lui.

Le parti Tory, si prépondérant alors, et qui déjà ne voyait pas avec plaisir le jeune lord Whig s'annoncer comme un grand orateur, saisit ce prétexte pour lui témoigner son hostilité. Le haut clergé qui défendait et partageait les intérêts de l'aristocratie, et qui en voulait au jeune lord, surtout pour la guerre qu'il avait commencé à faire à l'intolérance, à l'hypocrisie, aux qualités antichrétiennes, épousa avec ardeur les griefs des Torys. Et prétendant même voir des dangers pour la religion dans quelques vers philosophiques[1], dénonça le jeune poëte comme *athée* et *rebelle*. Ses admirations pour des étrangères blessaient aussi des amours-propres féminins.

Mais en faisant et en disant tout cela, en voulant faire passer avant toute autre considération les intérêts de la vérité, non pas seulement par le besoin de la dire, mais avec le projet de servir la justice, lord Byron n'ignorait pas quelle formidable montagne

1. La stance du II[e] chant de *Childe-Harold*.

de charbons enflammés il amoncelait sur sa tête. Il n'ignorait pas que cette guerre sourde faisait tressaillir de joie tous les rivaux, qui, n'osant pas, au milieu de son triomphe, montrer leur dépit, avaient cru devoir ajourner leur vengeance.

Il savait tout cela, mais il ne recula pas. Il regarda intrépidement le bûcher chargé de toute cette matière combustible où on voulait le martyriser, et il ne cessa pas son œuvre pour cela. Il résista, et accepta son martyre en *héros*.

« Vous n'avez pas d'idée, écrit-il à Moore, du « fracas que ces huit vers ont provoqué. Le Morning « Post, le Sun, le Hérald, le Courrier, ont été tous en « hystériques de rage. Je suis un athée, un rebelle, « le diable (boiteux), je présume. Mon démonisme « est une conjecture féminine. Ces attaques arri- « vent de toutes les directions, véhémentes, inces- « santes, bruyantes[1]. »

L'éditeur effrayé proposait de les supprimer, de les désavouer.

« Prenez la route que vous croirez la meilleure pour vous disculper, lui répondait-il, mais laissez-moi combattre sur mon chemin, et comme je vous l'ai déjà dit, ne me compromettez pas par quelque chose qui ait l'air d'un désaveu de ma part. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour supprimer la satire; si ce n'est pas assez, ils agiront comme ils voudront; mais je ne veux pas *apprendre à ma langue une lâcheté*, arrive ce qui pourra arriver.

1. Lettre 164, p. 529, Ier vol.

Je supporterai tout ce que je puis supporter, et je résisterai à ce que je ne pourrai supporter. Ils pourront me bannir de leur société; je ne l'ai jamais recherchée, et je puis ajouter, dans le sens général du mot, que je ne l'ai jamais aimée! Il y a un monde ailleurs. Pour tout ce qui sera extrêmement injurieux, j'ai le pouvoir en commun avec tous les hommes de le leur rendre, en y ajoutant même l'intérêt que les circonstances peuvent y joindre. »

. . . .
. . . .

Après cette première et grande explosion dont l'occasion et le prétexte avaient été les vers à la princesse Charlotte, le bruit sembla s'apaiser. Mais la mine ne restait pas moins chargée. Le feu souterrain ne faisait que trouver de nouveaux aliments dans un repos trompeur. Seulement il manquait une autre occasion pour l'explosion, et une main pour porter l'étincelle. Une circonstance de son malheureux mariage, qui eut lieu dans cet intervalle, vint en offrir l'occasion; et la main chargée de l'étincelle fut celle qui avait reçu la bague nuptiale une année auparavant. L'explosion fut brutale, abominable, insensée, indigne de la noble société qui la toléra.

Il y eut ensuite un autre temps d'arrêt; ce fut un bon mouvement, un remords qui saisit au cœur les bons, entraînés dans le courant par cet ouragan. *Pourquoi avons-nous sévi ainsi contre notre enfant gâté?* Les méchants eux le savaient bien, mais

les bons ne le savaient pas. Macaulay, un jour, à vingt ans de distance, le leur dit, mieux que tout autre, dans un de ces passages où la beauté de son style, non seulement ne nuit pas à la vérité, mais lui prête un double charme, qui la rehausse comme la beauté de la nature est rehaussée par la profusion de la lumière.

Ce bon mouvement, qui se produisit dans la conscience du public, effraya les ennemis irréconciliables de lord Byron. Ils craignirent que cette sentimentalité, qui était un remords, ne vînt compromettre leur victoire ; et ils firent si bien que la persécution, depuis ce moment, s'installa à demeure, et devint permanente en Angleterre, sous prétexte tantôt d'offense à la religion, tantôt aux mœurs. Elle l'accompagna dans son héroïque voyage en Grèce, et ne cessa même pas à sa mort. La vengeance et la rage de ses ennemis, les indiscrétions et les timidités de ses amis, les spéculations matérielles ou morales de tous, la certitude de l'impunité ont continué à nourrir le feu, qu'une mort si glorieuse aurait dû éteindre.

Mais si la guerre ne cessa pas pour lui, sa persistance et son courage à dire ce qu'il pensait, ne cessa pas non plus. Qui plus que lui méprisa la popularité et le succès littéraire, quand ils devaient être achetés par le sacrifice de la vérité ?

« Quand je devrais être seul contre tous, je n'échange-

rais pas mes libres pensées pour un trône, écrivait-il dans Don Juan à Gênes, peu de temps avant de partir pour la Grèce. »

Et puis encore :

« Celui qui ne veut être ni oppresseur ni esclave peut parler librement; ainsi ferai-je » (et il écrivait l'âge de Bronze).

Qu'une telle indépendance, servie par un tel génie, ait effrayé certaines coteries, pour ne pas dire certaines castes politiques et religieuses toutes-puissantes, qu'elle leur ait fait pousser comme un cri d'ordre, le cri au scandale pour défendre leurs priviléges contre une nouvelle puissance qui faisait trembler des bassesses et des hyprocrisies; et que, ne sachant pas où elle s'arrêterait, on ait voulu discréditer l'oracle, en discréditant l'homme, cela se conçoit. Que sa barque vers l'exil ait été poussée par un vent de passions coalisées, par un souffle qui ne sortait point des consciences, cela se conçoit encore; mais, *concevoir* n'est pas absoudre, et ici c'est faire sa juste part à la nature humaine en général, au caractère, aux mœurs, et peut-être même aux besoins de l'Angleterre en particulier. Et si on ne doit pas absoudre ni l'esprit de parti politique qui défend à outrance ses priviléges, ni les férocités antichrétiennes de cette partie du clergé, qui, sans raison et sans sincérité, l'attaquaient jusque du haut de

la chaire sacrée, ni les rancunes et les vengeances se traduisant par mille calomnies, qui n'ont cessé de le tourmenter toute sa vie, on peut cependant comprendre, et jusqu'à un certain point même excuser, cet heureux et noble pays de ne pas mettre son grand poëte parmi ses poëtes populaires, et de cacher ses admirations pour lui au fond de son âme; car on ne peut pas nier que lord Byron n'ait agi et écrit plus souvent comme *appartenant à l'humanité qu'à l'Angleterre*.

Mais si les mêmes injustices lui venaient des étrangers, pourrait-on leur appliquer la même excuse? Serait-on excusable, si la *paresse* et la *légèreté* faisaient accepter sans examen un type des mains d'une patrie blessée, ou des réticences de quelques biographes ennemis, sur lesquels peseraient les exigences d'une société organisée comme était alors la société anglaise? Le vil système qui consiste à donner une bonne opinion de sa propre moralité en se montrant difficile sur la moralité des autres, n'est que trop connu. Serait-on excusable si on le suivait avec une implacable constance contre lord Byron? si l'on prétendait et répétait qu'en attaquant les préjugés il blessait les mœurs? qu'il blessait la vertu en faisant la guerre à l'hypocrisie? qu'en usant des droits de l'esprit humain dans quelques vers hypothétiques d'un poëme écrit à 21 ans, et hors de la portée de la foule, qui ne lit ni la haute poésie ni les œuvres de haut goût, il voulait la troubler dans ses croyances religieuses et lui ravir les vérités qui sont

sa consolation, le ressort de son courage moral et l'abri de ses douleurs et de ses misères?

Des Français pourtant ont parlé ainsi, et c'est bien ainsi, et par toutes ces causes réunies que lord Byron est resté *méconnu* comme homme, et mal jugé comme poëte.

C'est le poëte du mal a dit celui-ci; *c'est le chantre de la douleur*, a dit celui-là. Non! lord Byron n'a été exclusivement ni l'un ni l'autre. Il a été *le poëte de l'âme* comme Shakspeare l'avait été avant lui.

Lord Byron, en écrivant, n'a jamais eu en vue la vertu plutôt que le vice. Se poser en précepteur de l'humanité, à son âge, lui aurait semblé ridicule. Après avoir choisi ses sujets en harmonie avec son génie, et s'être placé au point de vue favorable à son tempérament poétique, qui avait besoin surtout de secouer le joug des passions artificielles, des sentimentalités fades et frivoles, son véritable but était d'être puissamment, énergiquement *vrai*. Il a cru que la vérité *devait* toujours avoir le pas sur toute autre chose; qu'elle était la source du *beau* dans les arts, comme du *bien* dans les âmes. Pour lui le mensonge était le *mal* et le *vice;* la vérité, le *bien* et *la vertu*. Il a donc été le chantre de l'âme et de la vérité comme poëte, et comme homme, tous ceux qui l'ont connu, et tous ceux qui le lisent le proclameront parmi les poëtes, celui qui s'est le plus rapproché de l'idéal du vrai et de la sincérité.

Et maintenant, si, après avoir envisagé cette

grande Ame sous tous les aspects, il y avait, dans l'heureuse Angleterre, des hommes qui s'estimeraient néanmoins, plus haut placés que lord Byron dans l'échelle de la Vertu, parce que, n'ayant jamais été troublés dans leurs croyances, ni par les circonstances, ni par la nature de leur esprit, ils n'ont *jamais admis ni formulé aucun doute;* parce qu'ils sont les époux heureux d'une de ces charmantes, indulgentes, admirables femmes de leurs pays, qui *aiment et pardonnent tant;* parce que, riches, ils n'ont pas refusé *quelques oboles* aux pauvres sur leur superflu, parce que, contents et fiers des avantages et des priviléges de leur constitution, ils n'ont jamais eu *de blâmes pour les arbitres du pouvoir;* si ces heureux de la vie se croyaient supérieurs en vertu à leur grand concitoyen, serait-ce les offenser que d'exprimer une opinion contraire? Ne pourrait-on pas affirmer, sans trop de hardiesse, qu'ils devraient plutôt se tenir honorés dans la vertu et dans la gloire de leur illustre Concitoyen, et reconnaître que leur propre supériorité est celle d'un bonheur qui n'est pas leur œuvre ?

APPENDICE

I

Page XLIX, ligne 3, vol. Ier.

Lorsque la persécution qu'on faisait subir à Lord Byron pour sa séparation eut atteint le plus haut degré un personnage (très-influent mais qui n'appartenait pas à la Pairie) vint le visiter et lui dire que, s'il voulait voir jusqu'où allait la folie des hommes, il n'avait qu'à donner des ordres pour montrer que rien de ce qu'on disait contre lui n'était vrai, mais qu'alors on lui demandait de changer de politique, et de se ranger du parti Tory. Lord Byron lui répondit, que plutôt que faire une pareille bassesse, il aurait préféré la mort et toutes les tortures. Sur

quoi le personnage répondit, qu'alors il en subirait toutes les conséquences, et qu'elles seraient graves, car ses collègues étaient décidés a le perdre par esprit de corps et par haine politique. Ce fut alors qu'un jour en allant à la Chambre, il s'est trouvé insulté par la populace, et même regardé au milieu de la Chambre comme un être mis hors la loi. Personne ne vint lui dire un mot, ni lui donner une explication d'un semblable procédé, si ce n'est lord Holland qui avait été toujours bon pour lui comme il l'était pour tout le monde. D'autres qui étaient bienveillants eux aussi, comme le duc de Sussex, lord Minto, lord Landsdowne, lord Gray auraient bien voulu en faire autant, mais ils se laissèrent dominer par les mauvais, parmi lesquels il y en avait plus d'un qui gardaient contre le jeune lord des rancunes personnelles parce qu'il s'était parfois moqué d'eux, et avait mis en évidence leur incapacité et nullité.

Lord Byron, accueilli de cette manière par ses collègues, fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et après très-peu d'instants il sortit de la Chambre, et jamais plus n'y remit le pied.

II

Page XLIX, ligne 17, vol. Ier.

L'esprit de lord Byron ne pouvait jamais rester oisif, et lui imposait même au milieu d'une vie active, et malgré lui un travail incessant. Pendant son séjour dans les îles Ioniennes et à Missolonghi, il écrivit cinq chants

de Don Juan. La scène de ces chants se continuait en Angleterre et se terminait en Grèce. Les lieux de la scène rendaient ces derniers chants les plus intéressants, et ceux qui expliquaient et justifiaient une foule de choses. Ils furent apportés avec les papiers de lord Byron en Angleterre. Là ils furent probablement trouvés trop peu respectueux pour l'Angleterre dont ils étaient la satire, et trop francs à l'égard de quelque personnages vivants, et on a cru sans doute faire acte de patriotisme en les détruisant. Ainsi le monde en a été privé.

Lord Byron avait aussi tenu un journal depuis le jour de son départ de Gênes jusqu'à celui où la maladie lui ôta la plume des mains. Dans ce journal lord Byron consignait ses pensées intimes. On peut imaginer l'intérêt qu'il devait avoir, écrit comme il était au milieu de toutes les émotions qui agitaient dans ce temps-là son âme. Ce journal fut trouvé parmi ses papiers par un personnage puissant de la Grèce qui les inspecta pour le premier, et voyant que son nom et sa conduite y étaient peu ménagés, il le détruisit pour cacher à l'Angleterre ce qu'il contenait de vrai, mais de peu flatteur pour lui. Le comte Gamba parle souvent de ce journal dans ses lettres de l'époque à sa sœur.

Nous abandonnons au lecteur tout commentaire sur ces deux faits si regrettables.

III

Page 29, ligne 27, vol. Ier.

Lord Byron avait une immense curiosité psychologique.

Galt dit : « C'était pendant son voyage à l'île de « Zéa, où il prit terre, qu'un des plus emphatiques inci- « dents de sa vie eut lieu, un incident qui jette une re- « marquable lumière sur les ressorts et les mystères de « son caractère, plus peut-être qu'aucune autre chose « qu'on ait encore dit de lui.

« Un jour, tandis qu'il se promenait sur le pont, il ra- « massa un petit poignard (c'était peut-être une arme de « défense de matelot), et, le sortant du fourreau, il dit en « contemplant la pointe : *J'aimerais bien de savoir ce « qu'éprouve une personne après avoir commis un assas- « sinat.* Pour ceux qui ont observé avec curiosité la nature « extraordinaire de ses associations métaphysiques, la « scène de ce poignard doit être regardée également comme « curieuse et solennelle. Le désir de *connaître* ce qu'e- « prouverait un homme après avoir commis un assassinat « n'est pas, certes, même une velléité de participer au « crime. Le sentiment peut en être apprécié sans mini- « mement désirer d'expérimenter le crime, car une chose « est l'action, et une autre est le sentiment d'horreur qui « en est la conséquence. Ce serait vraiment trop injuste « d'attribuer à un désir de crime l'expression d'un pareil « sentiment.

« Lord Byron a même exprimé, dans des moments de « conversation excentrique, le désir de connaître des « *remords encore plus profonds que l'assassinat lui-même* « *ne pourrait produire*. Il y a cependant une immense (*and* « *wild*) différence entre la curiosité qui porte à désirer de « connaître l'exactitude d'un sentiment ou d'une idée, et « les coupables passions qui amènent à l'accomplissement « des crimes[1]. »

Aussi cette curiosité était la curiosité psychologique et philosophique d'un grand artiste explorateur du cœur de l'homme dans ses noirs abîmes.

A Rome, la veille de son départ, il voulut assister à l'exécution de trois assassins, et voulut y rester jusqu'à la fin de l'exécution, bien que ce spectacle lui donnât une fièvre, une soif et un tremblement tel qu'à peine il pouvait soutenir les lorgnettes dans ses mains.

A Venise, il préférait la conversation de Mme Benzoni à celle de Mme Albrizzi, parce qu'elle était plus vénitienne et, comme telle, plus adaptée à en faire une étude de mœurs nationales. Il disait que, *dans le monde, tout devait se voir pour une fois*, et c'est bien à cette idée qu'il faut surtout attribuer quelques-unes des bizarreries qu'on a tant exagérées et critiquées dans sa courte vie vénitienne, puisque aucun de ses goûts ne l'y portait.

Parry dit : « Lord Byron avait une insatiable curiosité, « et il faisait sans cesse des interrogations et des recher- « ches. Il voulait que je lui racontasse tous les plus petits « incidents de ma vie, en Amérique, dans la Virginia, « dans le Canada[2]. »

1. Galt, 152.
2. Parry, 180.

IV

Page 39, ligne 22, vol. Ier.

Parmi les mauvais portraits de lord Byron répandus dans le monde, il y en a un qui surpasse les autres en laideur, qui est souvent mis en vente, et que l'esprit mercantile veut faire passer pour ressemblant : c'est un portrait fait par un Américain, M. West, homme excellent, mais très-mauvais peintre. Ce portrait, que l'Amérique demandait, et pour lequel lord Byron avait consenti à poser, fut commencé à Montenero, près de Livourne ; mais lord Byron, obligé de quitter subitement Montenero, ne put donner que deux ou trois séances à M. West. Ayant été terminé de souvenir, il n'a pas la moindre ressemblance avec lord Byron, et n'est vraiment qu'une affreuse caricature qui devrait être détruite par la famille ou par les amis de lord Byron.

V

Page 77, ligne 12, vol. Ier.

Lorsque les événements politiques obligèrent les comtes Gamba à quitter la Romagne, ils eurent pour un moment le projet d'aller fixer leur séjour à Genève.

Lord Byron, en apprenant cela par une lettre de Mme la comtesse Guiccioli, qui avait rejoint sa famille à Florence, n'approuva pas le projet, et pria Shelley, à ce moment-là en visite chez lui, à Ravenne, de se faire l'interprète de sa désapprobation et d'en dire les raisons. Shelley adressa la lettre suivante en italien à Mme la comtesse, et le projet fut abandonné.

« Madame,

« A la demande de mon ami lord Byron, je me fais un devoir de vous présenter quelques considérations relativement au voyage proposé à Genève, et cela afin de vous donner une idée des inconvénients qui pourraient en résulter. Je me flatte que vous accepterez cette demande, ainsi que les motifs qui me poussent à la remplir, comme une excuse pour la liberté que prend une personne qui vous est complétement étrangère. En faisant cela, mon seul but est la tranquillité de mon ami et de ceux au sort desquels il se trouve si profondément intéressé. Je n'ai et ne puis avoir aucun autre motif, et qu'il vous suffise, comme un gage de ma parfaite sincérité, de savoir que

moi aussi j'ai été la victime de l'intolérance du clergé de mon pays et de la tyrannie, et qu'ainsi que votre famille j'ai trouvé pour toute récompense de mon amour pour ma patrie les persécutions et les calomnies.

« Permettez-moi, madame, de vous exposer les raisons pour lesquelles il me semble que Genève serait pour eux un asile inopportun. Vos circonstances présentent quelque analogie avec celles où ma famille et lord Byron se trouvaient dans l'été de 1816. Nos habitations étaient rapprochées, et, ne cherchant aucune autre société, notre manière de vivre était retirée et tranquille; on ne pourrait pas se figurer une vie plus simple que la nôtre, ou moins faite pour attirer les calomnies qu'on nous lança.

« Ces calomnies furent des plus inouïes, et vraiment trop infâmes pour nous laisser, à nous qui en étions l'objet, le refuge du mépris. Les Genevois et les Anglais qui étaient établis à Genève n'hésitaient pas d'affirmer que nous menions une vie du libertinage le plus effronté. On disait que nous avions signé un pacte ensemble pour outrager tout ce qui est regardé comme plus sacré dans la société humaine. Pardonnez-moi, madame, si je vous en épargne le détail. Je vous dirai seulement qu'*inceste*, *athéisme*, et bien d'autres choses, tantôt ridicules et tantôt horribles, nous furent imputées. Les journaux anglais ne tardèrent pas à en répandre le scandale, et la nation y prêta complète foi.

« Presque aucune manière de nous affliger ne nous fut épargnée. Les habitants du bord du lac qui faisait face à la maison de lord Byron se servaient de longues-vues pour épier tous ses mouvements. Une dame anglaise se trouva mal par l'horreur (ou elle en fit semblant) en le voyant entrer dans un salon. Les plus outrageantes caricatures de lui et de ses amis furent répandues; et tout cela eut lieu dans le court espace de trois mois.

« L'effet de tout cela, sur l'esprit de lord Byron, fut

très-malheureux. Sa gaieté naturelle l'avait presque entièrement abandonné. Un homme doit être plus ou moins qu'un stoïcien pour supporter patiemment de telles injures.

« Ne vous flattez pas, madame, avec l'idée que les Anglais, reconnaissant lord Byron pour le plus grand poëte de nos jours, s'abstiendraient pour cela de l'inquiéter, et, autant qu'ils le pourraient, de le persécuter. Leur admiration pour ses œuvres leur est arrachée involontairement, et c'est aussi bien pour leur propre plaisir qu'ils le lisent, que par suite de leurs préjugés invétérés qu'ils le calomnient.

« Quant aux Genevois, eux ne l'inquiéteraient pas s'il n'y avait pas à Genève une colonie d'Anglais établis qui portent avec eux leurs préjugés mesquins et leur haine inquiète pour tous ceux qui les surpassent ou les évitent; et ces causes ne pouvant pas s'effacer des circonstances actuelles, les mêmes effets s'ensuivraient.

« Les Anglais sont presque aussi nombreux à Genève que les natifs; leur richesse les fait rechercher, les Genevois étant, en comparaison de leurs hôtes, comme des valets, ou tout au plus comme des maîtres d'auberge de leur ville, toute louée aux étrangers.

« Une circonstance qui m'est personnellement connue peut vous fournir une preuve de la réception que l'on peut attendre à Genève. L'unique Genevois sur la fidélité et la loyauté duquel lord Byron avait tous les motifs de compter, était précisément un de ceux qui répandaient les plus infâmes calomnies. Un de mes amis, trompé par lui, me dévoila involontairement toute sa malignité, ce qui m'obligea de prévenir cet ami de l'hypocrisie et de la perversité de l'individu qui l'avait induit en erreur. Vous ne pourriez pas, madame, concevoir la violence excessive avec laquelle les Anglais d'une certaine classe détestent ceux dont la conduite et les opinions ne sont pas précisé-

ment calquées sur les leurs. Le système de ces idées forme une superstition qui demande sans cesse et qui sans cesse trouve des victimes. Aussi forte que soit la haine théologique, elle cède néanmoins, parmi eux, à la haine sociale. Ce système est, à Genève, à l'ordre du jour, et, une fois mis en activité pour inquiéter lord Byron et ses amis, je crains bien que les mêmes causes ne tarderaient pas à produire les mêmes conséquences si le voyage projeté s'effectuait. Habituée comme vous l'êtes, madame, aux mœurs plus douces de l'Italie, à peine vous pouvez concevoir à quel point arrive cette haine sociale dans des lieux moins fortunés. Moi, j'ai dû en faire l'expérience; j'ai dû voir tout ce qui m'était plus cher enveloppé dans ces inextricables calomnies. Ma position avait quelque analogie avec celle de votre frère, et c'est pour cela que je m'empresse de vous écrire tout cela, pour vous épargner à tous le mal dont j'ai fait une si fatale expérience. Je m'abstiens d'ajouter d'autres raisons, et je vous supplie d'excuser la liberté avec laquelle je vous ai écrit, car elle est dictée par les motifs les plus sincères, et justifiée par la demande de mon ami, auquel je laisse le soin de vous assurer de mon dévouement à ses intérêts autant qu'à ceux de tous ceux qui lui sont chers.

« Agréez, madame, les expressions de ma plus haute estime.

« Votre sincère et humble serviteur,

« PERCY B. SHELLEY. »

« *P. S.* Vous saurez pardonner, madame, à un barbare le mauvais italien qui voile les sentiments honnêtes de ma lettre. »

VI

Page 84, ligne 16, vol. Ier.

Quand ce livre extravagant (*Glenarvon*) parut, Moore en fit une revue comique et l'envoya à Jefferies, qui trouva la caricature vraie et juste, et voulut la publier dans la *Revue d'Édimbourg;* mais les amis de l'auteur de *Glenarvon* s'interposèrent et firent tant que Jefferies renonça à faire une mention quelconque de ce roman, ce qui fut aussi approuvé par les amis de lord Byron, afin de témoigner par le silence le mépris que méritait un livre pareil.

VII

Page 84, ligne 19, vol. Ier.

Mme de Staël dit un jour à Coppet, avec un air de mystère : « On vous voit souvent, milord, la nuit, dans « votre barque, sur le lac, accompagné par un fantôme « blanc. — Oui, répondit-il, c'est mon chien. » Mme de Staël secoua la tête, peu persuadée de l'innocente compagnie, car on la lui avait remplie de contes fantastiques et de mensonges sur lord Byron. Dans ce cas, elle avait ce-

pendant un peu raison, car le fantôme blanc n'était pas seulement son chien, mais c'était souvent Mme Shelley, et même quelquefois une jeune dame liée avec Mme Shelley. Cette dame, avec laquelle il n'avait et ne voulait avoir aucun rapport, s'obstinait à courir après lui, quoiqu'il fît tout son possible pour l'éviter. Elle réussissait parfois à se glisser dans la barque avec les Shelley, et cela faisait jaser les curieux. Mais lord Byron était en cela bien innocent, et même victime, car l'ennui que cela lui causait lui fit même quitter avant la saison la Suisse et les Alpes qu'il aimait tant.

VIII

Page 370, ligne 27, vol. II.

Il est vrai qu'une fois lord Byron déchargea par accident une arme à feu dans la chambre de lady Byron, pendant sa grossesse. Cette action, ajoutée aux préoccupations, aux tristesses qui assombrissaient dans ces jours-là l'esprit de lord Byron, et avec l'aide et les insinuations de mistriss Charlemont, firent naître et entretinrent dans l'esprit de lady Byron le soupçon qu'il fût atteint de folie, à tel point que jamais, de ce moment, elle ne le voyait s'approcher d'elle qu'en tremblant. Ce fut dans cette idée absurde qu'elle le quitta. Lady Byron ne fut pas coupable des bruits que l'on fit alors courir sur lui. Ceux-là furent répandus par ses parents; elle, au contraire, aussi longtemps qu'elle l'a cru atteint de folie, elle en a ressenti un grand chagrin. Ce ne fut que lorsqu'elle dut se persuader

qu'il ne l'était pas, qu'elle commença à lui vouer une sorte de haine, se persuadant qu'il l'avait épousée par vengeance et non par amour. Mais, si une peur extravagante et même des jalousies déraisonnables peuvent lui être une excuse (comme on peut excuser une monomanie, une idée fixe), peut-on également excuser son silence, genre de calomnie qui est au moral ce qu'est au physique un de ces poisons subtils qui tuent sans laisser de traces, qui ne permettent aucun remède, aucun contre-poison, et assurent l'impunité au coupable? C'est ce silence qui restera toujours son crime, car c'est par celui-là qu'elle a empoisonné la vie de son époux.

IX

Page 569, ligne 15, vol. II.

M. Tricoupi, dans son intéressante *Histoire de la révolution grecque,* termine son bel article sur lord Byron et sur sa mort ainsi :

« Le grand nom de cet homme, sa générosité à soutenir « la lutte au milieu d'une extrême détresse, les maux qu'il « avait endurés par amour de la Grèce, les brillantes es- « pérances qu'il avait paru sur le point de réaliser, suffi- « sent à faire comprendre tout ce que perdaient les Grecs « en sa personne et la douleur que causa sa mort. Chacun « regarda, chacun pleura comme un malheur personnel « ce malheur de la patrie. En réglant la pompe funéraire, « le commandant de la ville disait : « Cette fois, les « joyeuses journées de la Pâques sont devenues pour nous

« des journées de deuil. » Il avait raison. Tous oubliaient « la Pâques devant l'événement qui les privait d'un tel « homme....

« Byron était enthousiaste comme poëte, mais son en-« thousiasme était profond comme sa poésie; sa politique « en Grèce était profonde aussi, et intelligente; point de « rêves comme ceux de bien des philhellènes; point d'uto-« pies démocratiques ou antidémocratiques; le journa-« lisme même lui semblait chose intempestive. L'essentiel, « à ses yeux, c'était l'affranchissement de la Grèce; et, « pour cela, il prêchait aux Grecs la concorde, avec le « respect des cours étrangères. Son principal souci était « d'organiser l'armée et de trouver les ressources néces-« saires pour l'entretenir. Il aimait la gloire, mais la « gloire solide. Il refusa le titre de commandant général « de la Grèce continentale, que lui offrit le gouvernement, « d'accord avec toute la population. En général, il détes-« tait la politique, et fuyait les discussions parlementaires, « même dans sa patrie... »

X

Page 576, ligne 22, vol. II.

Le système de dénigrement n'a jamais cessé pour lord Byron; il l'a suivi même en Grèce et dans la tombe. Le comte Gamba, ami et compagnon de lord Byron dans son héroïque dévouement pour la Grèce, en parlant de l'excellente santé dont tout le monde avait joui pendant le voyage de Gênes en Grèce, dit : « Nous avons dû cela en partie à

« notre médecin, et en partie à la tempérance que tout le « monde observait à bord, excepté, au commencement du « voyage, par le capitaine du vaisseau, qui, cependant, lui « aussi, adopta notre système de vie. Je fais mention de « cela pour contredire une fausse histoire insérée dans le « *London Magazine*, qui insinuait que lord Byron, pendant « son voyage, passait la plupart de la journée buvant avec « le capitaine du vaisseau. Lord Byron, ainsi que nous « tous, passait presque tout son temps à lire. Il dînait « seul sur le pont, et quelquefois, le soir, il venait s'as- « seoir au milieu de nous et prendre un verre ou deux « tout au plus d'un vin léger d'Asti. Il s'amusait quel- « quefois à plaisanter le capitaine, et il réussit à lui inspi- « rer un goût de lecture qu'il n'avait jamais éprouvé « auparavant.

« Mais ses ennemis ne se décourageaient pas. Lorsqu'ils « virent que lord Byron s'arrêta dans une des îles Ioniennes « (mesure si prudente et si sage, et par laquelle il put être « beaucoup plus utile à la Grèce qu'en allant directement « en Morée), ils répandirent le bruit qu'au lieu d'aller en « Grèce, il s'amusait à mener une vie de plaisir et à « écrire *Don Juan* dans une délicieuse villa des îles. Moore, « sans délicatesse, lui écrivit ce bruit, ce qui lui fut « très-sensible. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

DU TOME DEUXIÈME.

Page 5, ligne 4, *au lieu de :* Interrogée, *lisez* interrogée.
Page 8, ligne 17, *au lieu de* est, *lisez* il est.
Page 13, ligne 13, *au lieu de* aurait, *lisez* avait.
Page 13, ligne 13, *au lieu de* adulacion, *lisez* adulation.
Page 15, ligne 13, *au lieu de* moine, *lisez* *Moine*.
Page 18, ligne 27, *au lieu de* maladies hébraïques, *lisez* mélodies hébraïques.
Page 19, ligne 3, *au lieu de* brillant, *lisez* brillants.
Page 20, ligne 15, *au lieu de* lamentations, *lisez* Lamentations.
Page 20, ligne 22, *au lieu de* loove, *lisez* love.
Page 20, ligne 22, *au lieu de* pevade, *lisez* pervade.
Page 20, ligne 25, *au lieu de* lowely, *lisez* lovely.
Page 20, ligne 28, *au lieu de* wawing thees, *lisez* waving trees
Page 20, ligne 28, *au lieu de* rours, *lisez* hours.
Page 21, ligne 23, *au lieu de* d'Ethesal, *lisez* Ethereal.
Page 21, ligne 30, *lisez* distempere'd.
Page 22, ligne 5, *au lieu de* a-t-il, *lisez* a.
Page 26, ligne 22, *au lieu de* Allah, *lisez* Adah.
Page 30, ligne 14, *au lieu de* le, *lisez* les.
Page 32, ligne 19, *au lieu de* si souvent, *lisez* a si souvent.
Page 32, ligne 17, *au lieu de* Misard, *lisez* M. Nisard.
Page 35, ligne 1, *lisez* mais de l'amour abstrait qui.
Page 37, ligne 12, *au lieu de* excepté *une seule!* Sardanapale ! Et celle-là, elle est pour vous ! Myrrha ! *lisez* excepté *une seule*, Sardanapale ! et celle-là, elle est pour vous !
Page 37, ligne 24, *au lieu de* Revue, *lisez* Rewieu.
Page 45, ligne 1, *au lieu de* elles les avaient, *lisez* elle les avait.

Page 46, ligne 12, *au lieu de* décrivit, *lisez* écrivit.
Page 46, ligne 27, *au lieu de* tracèes, *lisez* tracées;
Page 48, ligne 1, *au lieu de* avoir et dit, *lisez* et avoir dit.
Page 54, ligne 12, *au lieu de* deux, *lisez* et dont deux.
Page 55, ligne 10, *au lieu de* véniéla, *lisez* venielle.
Page 56, ligne 4, *au lieu de* il eut, *lisez* eut.
Page 68, ligne 5, *au lieu de* n'est, *lisez n'est.*
Page 69, ligne 21, *au lieu de* Mipolonghi, *lisez* Missolonghi.
Page 73, ligne 14, *au lieu de* que, *lisez* de.
Page 75, ligne 10, *au lieu de* Jory, *lisez* Tory.
Page 87, ligne 14, *au lieu de* nous *lisez* vous.
Page 87, ligne 24, *au lieu de* Must, *lisez* Most.
Page 92, ligne 22, *au lieu de* est, *lisez* et qui est.
Page 93, ligne 9, *au lieu de* nu, *lisez* un.
Page 104, ligne 15, *au lieu de* h sophique, *lisez* philosophique.
Page 109, ligne 4, *au lieu de* mêlerait, *lisez* mêlera.
Page 117, ligne 28, *au lieu de* Compbell, *lisez* Campbell.
Page 117, ligne 29, *au lieu de* hnmiliation, *lisez* humilité.
Page 121, ligne 10, *au lieu de* autres ce, *lisez* de ses.
Page 130, ligne 5, *au lieu de* son enfance, *lisez* dans son enfance.
Page 131, ligne 20, *au lieu de* beruté, *lisez* beauté.
Page 132, ligne 7, *au lieu de* car et, *lisez* car.
Page 138, ligne 9, *au lieu de* par la publication des lettres, *lisez* par des lettres.
Page 138, ligne 24, *au lieu de* ont, *lisez* font.
Page 148, ligne 26, *au lieu de* penir, *lisez* venir.
Page 161, ligne 22, *au lieu de* et bien, *lisez* et qu'il n'est pas bien.
Page 161, ligne 23, *au lieu de* voir qu'il n'est pas, *lisez* voir.
Page 166, ligne 5, *au lieu de* devenu, *lisez* était devenu.
Page 169, ligne 18, *au lieu de* book, *lisez* look.
Page 196, ligne 20, *au lieu de* plutôt, *lisez* plus tôt.
Page 196, ligne 23, *au lieu de* attirée, *lisez* attiré.
Page 204, ligne 4, *au lieu de* Jimon, *lisez* Timon.
Page 210, ligne 27, *au lieu de* existe, *lisez* existent.
Page 212, ligne 12, *au lieu de* Menfred, *lisez* Harold.
Page 225, ligne 16, *au lieu de* les gronder, *lisez* de les gronder.
Page 231, ligne 23, *au lieu de* harmant, *lisez* charmants.
Page 235, ligne 1, *au lieu de* écrit ce, *lisez* écrit que c'est.
Page 242, ligne 20, *au lieu de* comte de, *lisez* comte de Maddalo.
Page 252, ligne 3, *au lieu de* par sa, *lisez* sa.
Page 260, ligne 1, *au lieu de* t s, *lisez* est.
Page 260, ligne 2, *au lieu de* obsweed, *lisez* observed.
Page 260, ligne 5, *au lieu de* que, *lisez* plntôt que.
Page 260, ligne 7, *au lieu de* y eut, *lisez* ent.
Page 260, ligne 27, *au lieu de* d'atmosphère suffocante du, *lisez* atmosphère suffocante pour le.
Page 282, ligne 5, *au lieu de* Rogers, *lisez* West.

Page 284, ligne 2, *au lieu de* conserver, *lisez* converser.
Page 284, ligne 12, *au lieu de* (Memonie), *lisez* (Mnemonie).
Page 297, ligne 1, *au lieu de* égoïsme ironique, *lisez* égoïsme.
Page 302, ligne 19, *au lieu de* presque, *lisez* puisque.
Page 305, ligne 17, *au lieu de* contredire, *lisez* contredit.
Page 310, *au lieu de* a rar, *lisez* a Marston.
Page 314, ligne 2, *au lieu de* n'avait, *lisez* il n'avait.
Page 317, ligne 25, *au lieu de* effraye, *lisez* effraya.
Page 341, ligne 12, *au lieu de* d'atl, *lisez* d'ailleurs.
Page 345, ligne 4, *au lieu de* des, *lisez* de.
Page 350, ligne 28, *au lieu de* à me, *lisez* me.
Page 458, ligne 5, *au lieu de* Graces, *lisez* Grecques.
Page 355, ligne 2, *au lieu de* écrivais, *lisez* écrirai.
Page 355, ligne 8, *au lieu de* différerais, *lisez* différerai.
Page 355, ligne 9, *au lieu de* abrégerais, *lisez* abrégerai.
Page 355, ligne 10, *au lieu de* pourrais, *lisez* pourrai.
Page 360, ligne 30, *au lieu de* compg i, *lisez* compagne qui.
Page 366, ligne 1, *au lieu de* (di lord Byron), *lisez* dans lord Byron.
Page 372, ligne 4, *au lieu de* en reconnaissant, *lisez* reconnaissant.
Page 372, ligne 10, *au lieu de* écrivit-il, *lisez* il écrivit.
Page 377, ligne 33, *au lieu de* avait, *lisez* avait été.
Page 389, ligne 20, *au lieu de* De, *lisez* Je.
Page 390, ligne 29, *au lieu de* v vice peyron, *lisez* a vice.
Page 406, ligne 7, *au lieu de* Stranhope, *lisez* Stanhope.
Page 406, ligne 9, *au lieu de* ajouter, *lisez* gouten.
Page 415, ligne 9, *au lieu de* la vertu, *lisez* la vertu de la femme.
Page 441, ligne 18, *au lieu de* et, *lisez et*.
Page 463, ligne 14, *au lieu de* cer , *lisez* cerveau.
Page 463, ligne 16, *au lieu de* veau, sous, *lisez* sous.
Page 497, ligne 4, *au lieu de* étaient, *lisez* étant.
Page 512, ligne 2, *au lieu de* soffrir moi, *lisez* soffriremo.
Page 517, ligne 1, *au lieu de* L'article, *lisez* L'article du.
Page 531, ligne 16, *au lieu de* tranquilles, *lisez* tranquils.
Page 534, ligne 10, *au lieu de* l'affection et l', *lisez* de l'affection et de l'.
Page 545, ligne 18, *au lieu de* Hawow, *lisez* Harrow.
Page 556, ligne 9, *au lieu de* Marino Faliero, *lisez* Marini Falieri.
Page 556, ligne 12, *au lieu de* décapité il, *lisez* décapité ; il.
Page 571, ligne 27, *au lieu de* apprécier, *lisez* déprécier.
Page 571, ligne 29, *au lieu de* connu, *lisez* conçu.
Page 574, ligne 13, *au lieu de* tous en, *lisez* tous.
Page 576, ligne 25, *au lieu de* cessa, *lisez* cessèrent.

3635 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



